B 441756

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

DG
63
.D7
P.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANDRÉ DORIA

UN

AMIRAL CONDOTTIÈRE

AU XVIe SIÈCLE

(1466-1560)

PAR

ÉDOUARD PETIT

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE JANSON DE SAILLY

DOCTEUR ÈS-LETTRES

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1887

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

20

ANDRÉ DORIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANDRÉ DORIA

A 25

UN

AMIRAL CONDOTTIERE

AU XVIe SIÈCLE

(1466-1560)

PAR

ÉDOUARD PETIT

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PROFESSEUR AU LYCÉE JANSON DE SAILLY

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1887

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Vignaud Lit.
3-23-28

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

A Monsieur GASTON BIZOS

Doyen de la Faculté des lettres d'Aix

Hommage de son élève reconnaissant

E. P.

427779

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

A Madame ÉDOUARD PETIT.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

INTRODUCTION

Il nous a semblé utile et même intéressant de raconter la longue existence d'André Doria, habile courtisan, profond politique, capitaine de terre et de mer au service de la France et de l'Espagne, qui exerça une influence considérable sur les événements de l'époque troublée où il vécut. Pour écrire la biographie du fameux condottiere, les documents ne nous ont pas fait défaut.

Notre travail repose principalement sur des études publiées en Italie et sur des manuscrits (rapports et lettres) qui se trouvent à l'*Archivio di Stato* de Gênes et de Florence.

L'Italie a fourni des biographes à André Doria. Deux écrivains du seizième siècle, Capelloni et Sigonius, ont retracé ses exploits. Mais tous deux sont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

trop près de l'homme et des faits pour les apprécier sainement; nulle critique ne se mêle à l'ardeur de leur admiration pour la tempérer et pour la faire accepter. Capelloni écrit sa biographie en 1565, Sigonius en 1576. Tous deux dédient leur œuvre à Jean-André Doria, petit-neveu de l'Amiral. Il n'est pas à supposer qu'ils se soient départis un instant, envers l'illustre amiral de l'étroite déférence, que leurs relations avec la famille Doria leur imposaient comme un devoir. Enfin leur récit est sec, froid; il manque de chaleur et de vie. Leurs œuvres ne sont guère que des matériaux encore peu façonnés, assises mal assurées de constructions futures.

Au XVIIIe siècle parut une nouvelle biographie de Doria. C'est un Éloge Historique publié à Parme en 1781, qui fait suite à un Éloge de Christophe Colomb. L'auteur anonyme du Discours ne cesse de prodiguer des éloges déclamatoires à son héros dont il approuve tous les actes indistinctement.

De nos jours, l'illustre romancier Guerrazzi a consacré deux volumes à la mémoire d'André Doria. Son ouvrage est de haute et belle inspiration; il est traversé par un souffle héroïque. L'écrivain s'est fait le contemporain du marin génois et il semble l'accompagner en Occident et en Orient, partout où Doria pro-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mène ses galères triomphantes. Mais il faut pourtant reconnaître que maintes fois l'historien, ou plutôt le poète, se laisse emporter par son imagination et par le désir inconscient d'évoquer le passé. De plus il n'écrit pas « sans haine et sans colère », comme le veut l'impartiale histoire. Guerrazzi a pris part aux luttes politiques qui, de nos jours, ont divisé l'Italie, et il applique trop souvent à l'examen des faits qui se sont déroulés au XVIe siècle, les idées et les passions d'un homme que sa naissance a jeté au sein du XIXe. Aussi, à tout propos, Guerrazzi se complaît-il dans des digressions et des controverses qui altèrent la sincérité de son récit et qui en rompent l'harmonieuse unité. Enfin il ne cite pas ses textes et ses auteurs et l'on ne sait souvent s'il invente le détail de son Histoire ou bien s'il le tient de bonne source.

Malgré leurs défauts, les œuvres de Capelloni, de Sigonius et de Guerrazzi n'en forment pas moins comme la trame de notre récit : nous leur devons beaucoup, presque tout, et nous nous plaisons à le reconnaître. Toutefois nous avons eu recours, pour établir la continuité de la présente biographie, à de nombreuses monographies qu'il n'est pas inutile de signaler.

Et d'abord les Annales et les Histoires particulières

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de Gênes que nous ont léguées Giustiniani, Bonfadio, Foglietta, Casoni, ou bien qu'ont écrites récemment Serra et Canale, et d'où l'on peut dégager le rôle que Doria sut jouer, tant sur les mers qu'à l'intérieur de la République. Il est bien entendu qu'il faut toujours se tenir en garde contre les louanges exagérées dont les écrivains génois couvrent en général le *Père de la Patrie*.

Bien qu'Annalistes et Historiens fournissent une foule de détails sur André Doria et son temps, il s'est formé à Gênes, dans ces dernières années, une Société qui a pris pour tâche d'exhumer les documents propres à rappeler les vieux souvenirs de Gênes : c'est la *Societa Ligure di Storia Patria*. Elle a eu longtemps pour président le marquis Spinola qui a publié, dans les *Atti* de la Société, des considérations sur les différents biographes de Doria et qui a contribué à mettre au jour les documents concernant Gênes dont regorgeaient les Archives de Simancas. Elle a compté des hommes qui, comme Olivieri, ont décrit les médailles et les monnaies de la famille Doria, comme Jacopo d'Oria, ont relevé les inscriptions dont sont couvertes les parois de San-Mateo, église familiale des fameux marins. Elle a comme secrétaire, actuellement, le savant professeur Th. Belgrano qui a dépeint le Pa-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lais Doria dans une solide monographie et qui, dans une *Rassegna bibliografica*, insérée dans l'*Archivio storico italiano,* a défendu André Doria contre les attaques de ses détracteurs.

Car en face de l'École officielle qui prend aujourd'hui Th. Belgrano pour défenseur, s'est constitué un groupe d'historiens qui ne sont rien moins qu'épris de Doria et qui, sur bien des points, désapprouvent sa conduite et blâment son caractère. C'est ainsi que Bernabo-Brea a tiré de l'*Archivio di Stato* à Gênes des textes qui, loin de faire de Doria une victime de Fiesque, montrent qu'il en fut le persécuteur, et qui démasquent l'ambitieuse versatilité du célèbre Génois. C'est ainsi que Celesia, obéissant à la même inspiration, s'est élevé en faveur du jeune révolté contre le vieil amiral, dans sa *Conjuration de Louis Fiesque*. C'est ainsi que Canale, dans sa *Nuova Istoria di Genova*, a essayé de réduire à néant la légende qui transforme Doria en sauveur de Gênes et de l'Italie.

En dehors de ces deux Écoles, enfermées dans les murs de Gênes et qui s'y disputent la possession de la vérité, l'on a beaucoup écrit dans le reste de l'Italie, en Allemagne et en France, sur des questions qui se rattachent par des liens souvent très directs à l'histoire de Doria. L'on ne consultera pas sans intérêt et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sans profit les historiens du passé : Guichardin, Paul Jove, Muratori, tout nourris de faits importants. Que de ressources offrent au biographe les ouvrages de Sismondi, qui connaît à fond le mécanisme gouvernemental des républiques italiennes, de Cantu, de Botta, qui déploient devant le regard l'évolution tout entière de l'Histoire italienne ! Veut-on pénétrer dans le fond même des événements, dans l'intimité des personnages ? Voici les *Documenti di Storia Italiana*, vaste répertoire où Molini a rassemblé entre autres textes les lettres d'André Doria qui sont conservées aux *Archives de Paris*. Voici la *Conjuration de Cybo Recco* par Musettini, la *Traduction des lettres de Muley-Hassan à Ferrant Gonzague*, par Odorici et Amari, l'*Histoire de Cosme Ier de Médicis et de ses relations avec la Corse* par Livi. Chaque période de la longue existence qu'a parcourue André Doria est comme éclairée par un travail spécial, produit de patientes recherches dans les Archives de Modène, de Parme, de Plaisance, de Bologne, de toutes les villes qui sont entrées en rapport avec Gênes au XVIe siècle.

La France ne laisse pas aussi que d'être riche en précieux renseignements. Il convient de consulter les *Commentaires*, si vifs et si nets, de Montluc, qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

semblent écrits avec l'épée même qui défendit Sienne, les *Vies des grands capitaines* de Brantôme, si primesautières, si fécondes en anecdotes propres à éclairer une physionomie et à fixer un trait de caractère, les *Mémoires* de Du Bellay, si vrais dans leur apparente naïveté. Il serait superflu de faire la longue énumération des histoires générales (H. Martin, Michelet, Dareste) et des livres contemporains que nous avons dû compulser. Citons seulement la Traduction française de Ghazewat par S. Rang et F. Denis, le beau recueil de M. Charrière, les remarquables travaux de MM. Weiss et Brachet, les thèses de MM. G. Duruy et F. Decrue, les études de Mme Coignet qui ont renouvelé l'histoire de François Ier. Il est inutile de dire que l'œuvre magistrale de M. Mignet nous a servi de guide jusqu'à l'année 1529.

Au moment même où notre manuscrit était mis sous presse, il paraissait un livre de M. Jurien de la Gravière, membre de l'Institut, sur *Doria et Barberousse*. Dans cet ouvrage, le savant amiral poursuit ses études sur la marine à l'époque moderne. Il admire les qualités du grand Capitaine de mer génois. Il consacre des pages intéressantes au combat d'Amalfi et à l'entreprise de la Prévesa ; il met en lumière certains détails techniques que seul un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

homme du métier peut connaître et signaler. Son récit renferme des anecdotes curieuses, des rapprochements intéressants entre des marins contemporains et André Doria, mais M. Jurien de la Gravière n'a consacré qu'un travail sommaire à Doria, homme politique; il laisse de côté la partie même que nous avons essayé d'étudier spécialement. Comme il n'a puisé qu'aux sources généralement connues, il ne nous apprend rien d'original sur le caractère et sur le rôle d'André Doria. M. de la Gravière reproduit sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, les appréciations de Mignet au sujet de la conduite que tint l'Amiral en 1528. Les documents que nous avons tirés des Archives de Gênes — et dont le récent biographe de Doria n'a pas eu connaissance, — pourraient peut-être tempérer les éloges que M. de la Gravière adresse à André Doria, comme citoyen.

Parmi les livres étrangers, il convient de ne point passer sous silence l'*Histoire de Charles-Quint*, de Robertson, l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, de Hammer, la *Correspondance des Kaisers* de Lanz, les études de M. Gachard en Belgique.

Nous n'avons pas négligé non plus la lecture des Manuscrits; nous avons pris connaissance de ceux qui se trouvent à la *R. Biblioteca Ligure*, à la *Civica-Berio*,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à la *Brignole-Sale* de Gênes. L'on en verra l'analyse dans un savant travail d'Agostino Olivieri intitulé : « *Carte e cronache manoscritte par la Storia Genovese* » (Genova, 1855).

Nous avons consulté, en dehors des relations inédites enfermées dans les bibliothèques, les lettres qui sont conservées à l'*Archivio di Stato* à Gênes. Là, dans une des nombreuses liasses qui ne sont pas encore classées, il nous a été donné de lire trois lettres inédites de François Ier dont deux se rapportent à notre étude. Nous avons dépouillé aux mêmes Archives les minutes des lettres adressées par la Seigneurie de Gênes aux Ambassadeurs à l'étranger (nos 63-67). Nous y avons parcouru également, dans les cartons diplomatiques, la *Correspondance des Ambassadeurs d'Espagne*, surtout des *Ambassadeurs de France* (n° 2177-2178) avec la Seigneurie. Nous en avons tiré deux Documents de l'an 1825 que l'on trouve à l'Appendice.

A Florence, les lettres inédites d'André Doria ne manquent pas : on les y a conservées avec un soin jaloux. Elles sont à l'*Archivio di Stato*, dans la section appelée : *Archivio Mediceo*. Une liasse qui porte le numéro 2834 et qui fait partie d'un ensemble de papiers relatifs aux négociations avec Gênes contient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des lettres de la famille Doria adressées à Cosme Ier et à François Ier son successeur ; l'on en compte 367 d'André Doria de 1537 à 1560. Dans les liasses 249 et 266 de l'*Archivio dei Principi d'Urbino* (let. Urbino) on trouve six lettres d'André Doria (trois dans la première et trois dans la seconde) de 1531 à 1547. Mais si les lettres de Doria sont nombreuses, elles sont d'importance presque nulle. Ce sont pour la plupart de simples *commendatizie*. Celles qui ont paru les plus intéressantes sont citées à l'Appendice.

Comme on le voit les documents abondent et sur l'époque et sur le héros. Muni de tous ces travaux, nous ne serions pourtant pas parvenu à terminer cet Essai sur André Doria sans les encouragements et sans les conseils qu'ont bien voulu nous donner des hommes éminents. Qu'il nous soit donc permis, en terminant, de remercier M. Da Simonni, surintendant des Archives à Gênes, M. Livi, l'auteur de *Cosimo I° de' Medici e la Corsica*, à Florence, et surtout le Secrétaire de la *Società Ligure di Storia Patria*, M. Th. Belgrano, dont les indications nous ont été si précieuses.

Nîmes, le 26 mai 1886.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

DORIA

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Doria (1466). — Son enfance et sa jeunesse. — État politique de Gênes au moment où Doria peut y jouer un rôle. — État de l'Italie. — André Doria part à dix-huit ans pour Rome (1484).

André Doria est né le 30 novembre 1466, dans la nuit de Saint-André, à Oneglia[1]. Il sortait d'une illustre famille.

La liste de ses ancêtres et des exploits qu'ils accomplirent sur terre et sur mer, serait longue et glorieuse. Ils honorèrent Gênes par leur valeur ; ils se signalèrent dans la grande cité commerçante par leur esprit d'initiative

1. Sigonius (*De vitâ et rebus gestis Andreæ Doriæ principis malfitani*) le fait naître en 1468, mais on s'en rapporte généralement à la date de Lorenzo Capelloni (*Vita del principe Andrea Doria*). Nous suivons pour le texte de Capelloni la traduction italienne qui a paru à Gênes en 1863 chez Vincenzo Canepa, editore.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et d'entreprise. Aussi Gênes n'avait-elle pas assez de titres à leur offrir. Six fois les Doria furent doges avant qu'André Doria fût appelé à jouer un rôle à son tour dans la capitale de la Ligurie.

Le père d'André, Céva Doria, n'a pas laissé de traces dans l'histoire. Il possédait des châteaux, dit Capelloni, dans la rivière de Gênes, du côté du Ponent, à Oneglia. Il avait épousé une Doria Caracosa « dame intelligente et honnête[1] ». Il en eut deux enfants : l'un, que l'on appela Jean ou bien David ; l'autre qui reçut le nom d'André. Céva Doria était un mécontent ; il vivait dans ses fiefs, à l'écart, sans participer aux affaires de la ville. Il désapprouvait les changements survenus dans le gouvernement ; il ne voulait pas des doges à vie que l'on venait de nommer ; il était froissé de voir que les vieilles familles, que les anciens partisans des Guelfes étaient humiliés et exclus du pouvoir au profit des chefs populaires, des Guarci, des Montaldi, des Adorni, des Fregosi. Il protestait contre la domination changeante et arbitraire des princes étrangers ; il attendait des temps plus propices[2] : ils ne vinrent pas pour lui. Il mourut laissant André tout jeune encore.

1. V. Capelloni, *op. cit* : « donna prudente ed onesta. » Voir pour la famille Doria, la *Chiesa di San-Mateo in Genova descritta da J. Doria*. 1860.

2. Considerazioni su varii Guidizi di alcuni recenti scrittori riguardanti la storia di Genova pel. Marchese Massimiliano Spinola — dans les *Atti della Società ligure di storia patria*. Vol. IV, fasc. IV, 1867, page 305.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La mère d'André était dans une situation précaire : ses ressources s'épuisaient : elle fut obligée de vendre sa part de propriété dans les biens des Doria, à un de ses parents[1] : Dominique. David, le frère aîné d'André, avait donné un plein consentement à l'aliénation du territoire familial ; mais André, dont la fierté ne pouvait recevoir aucune atteinte, supporta mal un contrat qui le diminuait à ses propres yeux. Il n'était pourtant pas d'âge à résister ouvertement à Caracosa; de plus il nourrissait des sentiments trop respectueux à l'égard de sa mère pour contrecarrer ses résolutions. Il souffrit donc en silence et nul ne put pénétrer sa secrète pensée. Quelques-uns de ses proches lui offrirent pourtant de lui restituer la part qui lui revenait de la succession paternelle ; André refusa l'offre de ses parents.

Il se consola dans l'étude. Il s'appliqua aux lettres qu'il aimait et qu'il pratiquait avec une rare intelligence[2]. Il se livra tout entier, avec passion, aux choses de la mer. Vrai fils de la côte ligurienne, il s'éprit d'un véritable amour pour cette Méditerranée qui se déroulait au loin, sous son avide regard. Sa jeune imagination se lança dans un monde immense de projets et d'aventures ; il devait, sur ce magnifique rivage où l'on naît marin, rêver de conquêtes, de découvertes, d'expéditions sans fin. Il se rom-

1. Capelloni, *op. cit.* p. 15.

2. Capelloni, p. 16 : « Attendeva alle lettere, nelle quali dimostrava perfetto ingegno. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pit, dès ses jeunes ans, à la manœuvre navale. Tout enfant, raconte Capelloni[1], il fut porté sur une galère génoise qui était entrée dans le port d'Oneglia ; il voulut y demeurer tout un jour; il refusa même de revenir à la maison ; il fallut que sa mère vînt l'arracher du bord. Il se livrait sans cesse à des jeux guerriers avec les compagnons de son âge, il parlait toujours de courses à travers le monde et de batailles. Jusqu'à quinze ans il vécut à Oneglia ; il se rendait parfois à Gênes chez des membres de la famille Doria, ou bien à Port-Maurice, chez Luca Balario, vieil ami de ses parents.

Cependant il fallait un plus large horizon, un champ plus vaste à son activité : il ne voulait plus demeurer à Oneglia ; il désirait se signaler par des actions d'éclat. Être seigneur à Oneglia ne suffisait pas à son ambition[2]. Il ne cacha pas ses projets de départ à sa mère ; celle-ci en conçut une grande douleur ; elle résolut de le retenir auprès d'elle. Un matin qu'elle gardait le lit, affaiblie par un accès de fièvre quarte, elle parvint par des paroles tendres, telles que les mères seules en savent trouver, à lui arracher la promesse de ne point s'éloigner tant qu'elle serait en vie[3]. Bien qu'il eût une foule de bonnes

1. *Vita Andreæ Doriæ*, p. 16.

2. Id. V. Sigonius. « Jampridem foras evolare et latiori se quasi gloriæ campo committere vehementissime cupiebat. »

3. Guerrazzi imagine un long discours arrangé à l'antique, comme une harangue de Tite-Live, que la mère aurait adressée à son fils. Guerrazzi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

raisons à donner pour justifier son départ, André se rendit au désir de sa mère, et ne quitta Oneglia qu'à la mort de Caracosa. Il avait alors environ dix-sept ans[1]. Quand il eut rempli pieusement les derniers devoirs envers la plus aimée des mères, il se dirigea vers la ville où ses ancêtres avaient brillé d'un si vif éclat, vers Gênes.

S'il espéra un instant y jouer un rôle comme soldat ou bien comme citoyen, il dut renoncer bientôt à son désir, après avoir étudié sur les lieux l'état tant intérieur qu'extérieur de la République. Au dedans, depuis 1413[2], date où une Constitution nouvelle avait été acceptée par la cité[3], le peuple et ses chefs exerçaient la suprématie. A la place des familles guelfes : les Doria et les Spinola, triomphaient les marchands et les artisans qui étaient gibelins[4]. Le doge, nommé à vie, d'après les récentes

s'écarte trop souvent de la gravité historique ; il tombe dans des descriptions et des idées romanesques ; nous ne suivrons cet auteur que lorsqu'il citera ses sources, ce qu'il oublie trop souvent de faire.

1. Capelloni, *op. cit.* p. 17.

2. Voir *Histoire des révolutions de Gênes*, par M. de Bréquigny, t. I, liv. II, p. 235-239.

3. Voir *La storia della antica Liguria e di Genova scrita dal marchese Serra*, libro VI, cap. III. La réforme populaire est exposée tout au long. La storia s'arrête à l'année 1483 ; mais au 3e vol., dans le discorso IV, elle contient un résumé de la vie d'André Doria, p. 239-245, écrit d'après Capelloni et Sigonius, avec beaucoup de clarté.

4. La nobiltà tranne le famiglie d'Oria e Spinola e poche altre, seguiva la setta guelfa, mentre che tutti i mercanti e gli artigiani erano ghi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lois, restait au pouvoir quelques mois, souvent quelques jours à peine : sorti d'une faction populaire, il était bientôt chassé par une faction rivale. Le doge était assisté du Conseil des anciens dont six membres étaient nobles, cinq plébéiens (trois marchands et deux artisans) et un pris tour à tour dans la noblesse, dans le corps des marchands ou bien dans la confrérie des artisans ; mais le Conseil suivait invariablement les vicissitudes du dogat[1].

Car, si les plébéiens l'emportent sur les nobles, ils ne savent pas s'entendre au lendemain du triomphe. Ils élisent doge tantôt un Adorno, tantôt un Fregoso. « Le pouvoir est lancé comme une balle légère, d'une main à l'autre[2]. » En quarante années, Gênes traverse quatorze révolutions, nomme et sacrifie douze doges. La cité n'est même pas soucieuse de conserver son indépendance vis-à-vis de l'étranger. Elle accepte quatre seigneurs soit milanais soit français[3].

bellini » (Lomellini. *Breve ragguaglio delle rivoluzione di Genova accadute nella città di Genova*, *MS.*, à la Bibliothèque Brignole-Sale, de l'Université, etc.)

1. Pour une étude complète du gouvernement génois, voir : *Historiæ patriæ monumenta* (t. VII. Liber jurium reip. genuensis, 1re partie, et t. IX, 2e partie) — edita jussu regis Caroli Alberti.

2. Goffredo Lomellini. M S. cité : « Il governo fluttuava a guisa d'una leggierissima palla balzata dall'una mano all'altra, non solo in breve spazio di mesi, mia di giorni. »

3. Voir, pour les discordes intérieures : Sismonde de Sismondi. *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*. Edition française de 1815,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Après bien des luttes, un Adorno, Prosper, gouverneur de Gênes sous la suzeraineté de Bonne de Savoie, régente de Milan, finit par chasser les maîtres dont le joug pèse sur ses concitoyens ; il se fait nommer doge. Bonne veut se venger ; elle envoie huit mille fantassins contre Gênes : Prosper Adorno les bat. Dès lors la confusion augmente ; et c'est au spectacle de luttes et de déchirements inouïs que doit assister en 1483 le jeune André Doria. Au moment même où Prosper Adorno a vaincu l'ennemi et a cru affermir son autorité, soudainement on le voit précipité des honneurs par un Fregoso, Baptiste, qui, avec l'aide des Fieschi, entre dans la cité par la Porte Saint-Thomas et se fait proclamer doge. Au milieu d'événements si inattendus et si déconcertants, de querelles empreintes d'une si bizarre incohérence, que pouvait faire André Doria ? Devait-il se jeter, tête baissée, dans le flot des discordes civiles ? Était-il digne d'un Doria, descendant de ces fiers praticiens qui, après avoir exercé toutes les magistratures, étaient exclus, par le malheur des temps, de toutes les charges, de rester dans une ville dont les rues étaient ensanglantées chaque jour, sans profit pour la grandeur de l'État ? N'était-il pas forcé plutôt, par la splendeur même de son origine, par la gloire de son nom, de chercher au dehors l'immense

t. X, chap. LXXVIII (révol. de Gênes). Consulter comme livre de seconde main : J. Zeller. *Italie et Renaissance* : le chapitre intitulé : Gênes et Venise.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

arène où pût se mouvoir son ambitieuse activité? Il le comprit et il partit de Gênes l'année même où il y était venu[1]. Il eut ainsi le bonheur de ne pas assister aux tristes scènes qui déroulèrent leurs horreurs par les rues grimpantes et tortueuses de la cité. Il ne vit pas revenir l'archevêque-brigand Fregoso, devenu cardinal, et qui, par un coup de main, fit arrêter et déposer Baptiste et parvint encore au dogat (1485). Il ne vit pas les combats gigantesques qui, pendant un long mois, furent livrés sur les places, dans les maisons, lorsque les Fieschi et les Adorni alliés forcèrent Paul Fregoso à quitter pour la dernière fois Gênes et le dogat et mirent à sa place Augustin Adorno (1488). Il apprit sans doute avec douleur que la cité génoise retombait aux mains de l'étranger, qu'Augustin Adorno acceptait l'autorité de Louis le More, duc de Milan, vassal lui-même de la France pour Gênes, fief mouvant de la couronne fleurdelisée[2].

André Doria avait quitté Gênes, mais où pouvait-il, en l'année 1484, porter ses pas? où pouvait-il gagner profit et renommée? Certes, la situation de l'Italie n'avait rien qui pût faire espérer à un jeune homme de grandes et belles destinées. L'Italie traversait en effet une crise dou-

1. Capelloni, *op. cit.* p. 17.

2. Voir pour les relations de la France et de Gênes le *Journal des savants*, articles d'août, septembre et décembre (1869), à l'occasion de l'ouvrage de M. de Cherrier sur Charles VIII : il dit de Gênes qu'elle était « une porte sans cesse ouverte à l'invasion ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

loureuse [1]. Elle avait désappris le patriotisme: les événements dont elle était le théâtre n'avaient pas de grandeur, les caractères de ses habitants avaient perdu toute élévation et toute vigueur. Chacun, dans ce pays divisé, fragmenté en petits États, ne s'inspirait que de l'égoïsme et de l'intérêt et ne voyait pas au delà des murailles resserrant, dans une étroite enceinte, la ville natale. L'Italie est prête pour la servitude étrangère car nul ne songe dans la péninsule à fonder un ordre de choses durable, à établir un pouvoir national et commun à tous. Viennent les Français, viennent les Espagnols, ils auront une vaste arène où se mesurer sans rencontrer d'autres adversaires qu'eux-mêmes. L'Italie se précipite dans l'esclavage par ses passions, par ses violences, par ses discordes intestines. Cinq grands États se partagent l'influence et ne cessent de s'attaquer les uns les autres, se ruinant, s'affaiblissant jusqu'au jour où le dominateur étranger n'aura qu'à se montrer pour les réduire tous les cinq au silence. A moment où André Doria cherche sa voie, en 1484, l'Italie sort à peine d'une guerre sanglante que la papauté, que Milan, que Mantoue, que Florence ont soutenue contre Venise pour aider le duc de Ferrare à établir des salines à Comacchio. Et pendant ce temps, les Turcs s'emparent de Céphalonie sur la capitale de l'Adriatique! Ces luttes sans idées et sans grandeur où un Sixte IV

1. Guichardin trouve à dessein l'Italie florissante. Voir livre I, c. I, *Histoire d'Italie de* 1492 *à* 1532. Édition Buchon, Paris, 1837.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ne craignait pas de compromettre la dignité du Saint-Siège, sont soutenues par des mercenaires sans foi, les condottieri. Princes et chefs de république louent les services d'une tourbe guerrière qui, pour gagner de l'or, s'abat sur la malheureuse Italie : ils distribuent de l'argent et se mettent à la tête de vauriens et de désœuvrés prêts à les abandonner pour une condotta plus forte. Les condottieri « errent de champs de bataille en champs de bataille... Ils font la destinée des États, et surtout la leur... C'est un État nomade dans l'État, une république d'aventuriers et de pillards sans cesse aux champs, sans estacade ni fossé ; arrivent-ils en présence, ils s'épargnent les uns les autres, se contentent de savantes évolutions par masses ou par escadrons et réduisent la guerre à des poussées où les combattants disparaissent dans la poussière sans verser même le premier sang [1]. »

André Doria, avec sa rapide intuition des choses, comprend vite qu'il y a réputation et argent à gagner en suivant la carrière des armes dans un temps où les armes s'entre-choquent de toutes parts : il débute par le métier de condottiere. De l'année 1484, date de son départ de Gênes, jusqu'en 1507, époque où il tourne ses regards et ses efforts vers sa patrie, il louera ses services soit au pape, soit à des princes, il se lancera dans la mêlée, portera et recevra des coups, se formera aux ruses et aux trahisons inhérentes à la guerre de partisans et plus tard

1. J. Zeller, *op. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ne se souviendra que trop, quand il sera aux prises avec de grands intérêts, de la dureté sauvage et de la duplicité mercantile que déploient les condottieri. Ses premières années expliqueront bien des actes qu'il accomplira dans l'âge mûr et pendant la vieillesse.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE II

André Doria devient condottiere et se rend à Rome, à Urbin, à Naples. — Il défend les princes aragonais contre la France. — Il prend du service sous Jean de la Rovère, préfet de Rome, contre Gonzalve de Cordoue. — Il défend Sinigaglia contre César Borgia. — Il combat en Corse pour Gênes.

André Doria, au sortir de Gênes, se rend à Rome. Il va y retrouver Nicolas Doria, capitaine de la garde pontificale; grâce à lui, il est agréé, par le nouveau pape Innocent VIII, en qualité d'homme d'armes, titre que les nobles seuls pouvaient recevoir[1]. Il leur était permis alors de ne relever que des souverains dont ils défendaient la bannière.

Sigonius insiste sur les qualités qu'André déploya à la cour de Rome. « Il y rendit, dit-il, de grands services tant privés que publics, il s'y fortifia le corps et y exerça son intelligence[2]. » Il n'y resta pourtant pas longtemps, car à

1. « Inde passo a Roma a ritrovar Nicolo Doria, che militava alli servigi di papa Innocenzo ottavo, per capitano delle sue guardie ». Capelloni et Sigonius nous servent de guides pour ce chapitre, nous les utilisons en les contrôlant.

2. « Mirificè se omnibus et animi et corporis artibus exercuit (Sigonius).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la mort du génois Innocent VIII, et dès l'avènement de l'espagnol Alexandre VI Borgia au pontificat, il quitta Rome où il n'avait plus l'espoir de réussir et partit pour la cour de Frédéric de Montefeltre, duc d'Urbin. Capelloni et Sigonius ne s'étendent point sur son séjour à Urbin et l'on ne sait guère quelle y fut sa vie.

D'Urbin, il se transporta à Naples à la cour des princes d'Aragon. Le moment n'était pas bien choisi pour entrer à leur service. Ils allaient entrer en lutte avez Ludovic le More, qui usurpait le gouvernement du Milanais en emprisonnant Jean Galeas Sforza, son neveu, mari d'une princesse aragonaise. On était à la veille de l'invasion française. Ludovic le More, pour se venger des souverains napolitains qui le menaçaient, appelait déjà Charles VIII, roi de France, à son aide.

André Doria entra d'abord dans la garde de Ferdinand le Vieux, puis marcha contre les armées françaises qui venaient d'entrer dans le Milanais et qui se dirigeaient à grands pas vers la Romagne. Il partagea les malheureuses destinées de ses maîtres[1] dont les troupes prirent la fuite à Faënza, à Rome, à San-Germano, à Capoue. A la mort de Ferdinand, il défendit courageusement le nouveau roi, Alphonse, qui finit par perdre son royaume et par s'enfuir en Sicile. Quand il comprit que son épée devenait inutile à ses chefs, il dut les quitter pour voler à de nouveaux

1. Voir pour l'*Histoire des princes aragonais*, Guichardin, livre I, chap. IV.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

combats. Aussi bien il avait rempli son devoir jusqu'au bout, avec courage et avec fidélité. L'auteur anonyme qui a écrit l'*Éloge historique* d'André Doria raconte même que, lorsque le roi Alphonse gagna la Sicile, sur une galère, en abandonnant à son fils Ferdinand II les misérables restes de ses États aux trois quarts perdus, il vit tous ses amis s'éloigner lâchement de lui et de son infortune. Le seul André Doria demanda à le suivre. Alphonse n'accéda pas à son désir, l'embrassa tendrement et le laissa sur le rivage italien, en versant des larmes[1].

Avant de reprendre une part active aux événements, André Doria entreprit un voyage lointain. Il conçut le projet de parcourir les Lieux Saints : il visita pieusement Jérusalem et fut nommé chevalier par les Templiers. Au retour, une vie active et aventureuse l'attendait. C'était le moment où Ferdinand le Catholique venait de prendre en main la cause des princes aragonais, et la sienne. Le général Gonzalve de Cordoue guerroyait avec avantage contre les Français commandés par Gilbert de Montpensier[2]. Ferdinand II était mort à la fleur de l'âge ; mais la maison

1. « Ascende una galeà, e fugge disperato in Sicilia. Tutti gli amici si allontano vilmente. Solo il d'Oria brama seguirlo... Nol vuole Alfonso, generoso del pari, e lo abbraccia in vece teneramente, e si divide da lui colle lagrime » (*Elogio storico di Andrea Doria*, Parma, 1781).

2. Ritrovo nel regno movimenti nuovi. Dove Consalvo Ferrante di Cordova, chiamato per suoi egregi fatti il gran capitano... guerreggiava tuttavia contro i Francesi (Capelloni).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'Aragon était rétablie dans la personne de Frédéric II, oncle du jeune roi décédé[1].

André Doria qui avait partagé la mauvaise fortune des Aragonais, aurait dû, ce semble, partager avec eux les profits et les honneurs de la victoire. Il n'en fit pourtant rien. Il se tourna vers les vaincus, vers les Français. Le fait paraît inexplicable de prime abord ; il ne se produisit pourtant pas sans raison. Dans les rangs des Français combattait le préfet de Rome, Jean de la Rovère, frère du cardinal de Saint-Pierre in Vincola[2] qui était originaire de Parme et ami de la famille Doria. Jean de la Rovère était le seigneur de Sora, d'Arci, d'Arpino, d'Isola, de Roccaguglielma et d'autres châteaux et territoires situés aux confins du royaume de Naples. Là se réfugiaient et se défendaient bon nombre de barons qui avaient embrassé le parti des Français et qu'attaquait Gonzalve de Cordoue pour les amener à composition. Les vieilles forteresses tombaient coup sur coup au pouvoir des Espagnols ; André Doria accourut pour défendre les biens du préfet romain. Il obéissait à diverses impulsions : il avait gardé un bon souvenir de la réception franche et hospitalière que lui avait faite à Urbin le beau-frère de Jean de la Rovère ; il lui savait gré aussi d'avoir sauvé son frère David en le prenant à bord d'une galère, au moment où une tempête l'avait

1. Voir pour l'*Histoire générale*, Guichardin, livre III, chap. III.
2. Le futur Jules II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

jeté à la côte, près d'Ancône [1]. André Doria se porta au secours du préfet avec une troupe imposante [2]. Il leva à ses frais, pour trois mois, vingt-cinq archers à cheval [3] et se vit chargé par le préfet de garder le château de Roccaguglielma.

La défense de Roccaguglielma donna lieu à des incidents fort intéressants qui ne laissent pas de jeter un jour particulier sur les hommes et sur les choses du XVIe siècle. André Doria s'enferma dans le château fort avec ses cavaliers et avec quelques soldats levés sur place. Il fit aussitôt maintes prouesses, escarmoucha sans trêve, courut le pays, fit le dégât presque sous les murs de Gaëte. Les courses à travers champs n'allaient pas sans profits : butin et captifs affluaient dans le donjon. André Doria finit, grâce à ses coups d'éclat, par s'imposer à l'attention et à la colère de Gonzalve, qu'on appelait le Grand Capitaine. Le général espagnol résolut d'aller assiéger avec ses troupes et son artillerie la petite place où l'on ne comptait guère que soixante soldats mercenaires et quelques combattants indigènes. En chef avisé, André voulut savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de son redoutable adversaire. Il

1. « Privati beneficii memoria... quod Ioannes Davidem fratrem suum in Anconitaneum portum navi fortè tempestate delatum... omni quondam periculo exemisset. » Sigonius, caput IV, *op. cit.*

2. Guerrazzi ajoute qu'André n'était pas insensible aux charmes de l'épouse qu'avait Jean de la Rovère et il entremêle son récit d'un roman bien imaginé mais qui ne s'appuie sur aucune preuve sérieuse.

3. Capelloni et Sigonius donnent le même chiffre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

employa une ruse de guerre dont on avait usé, avec succès, dans l'antiquité.

Il chassa de son camp un Gascon qui avait sa confiance et lui recommanda de se présenter comme transfuge dans l'armée ennemie. L'espion partit, s'aboucha avec un capitaine nommé Valentino, le fit parler et acquit la certitude que les Espagnols avaient vraiment conçu le projet de s'emparer de Roccaguglielma. André, prévenu, se prépara à la défense.

Il prit des précautions même vis-à-vis de ses subordonnés. Il comprenait qu'ils goûtaient fort peu la perspective d'un long et pénible siège et d'un assaut, et qu'ils pourraient songer à trahir leur maître. Il usa envers eux d'un stratagème. Il permit aux paysans d'alentour de conduire leurs femmes et leurs enfants dans un réduit que protégeaient les murailles du castel. Il eut bientôt quatre cents parents des tenanciers sous sa main. Il prévint aussitôt les paysans qu'il ne les leur rendrait qu'à la condition de recevoir encore douze otages et d'être assuré de leur fidélité. Il leur enjoignit en outre de défendre la forteresse jusqu'au bout, sans se laisser gagner par certaines propositions émanées de l'ennemi. Il sut ainsi les maintenir dans le devoir.

Le siège commença. Gonzalve fit ranger les canons en sa présence, battre les murs de boulets, puis il donna le signal de l'assaut. Le jour de la fête de Saint-Georges, les Espagnols avaient fait brèche et pénétraient dans la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

place. André Doria, acculé au centre des fortifications, ne perdit point courage. Il vit que les assaillants prenaient quelque repos, donna ordre qu'on pointât sur eux une bombarde et fit voler de tous côtés une pluie de pierres. Les Espagnols reculèrent. Le lendemain ils tentèrent de donner un nouvel assaut, mais ils se heurtèrent à de nouveaux travaux de défense élevés à la hâte par les assiégés.

Les affaires en étaient là, quand fut publiée une trève générale entre les Français et les Espagnols. Chaque terre devait demeurer en la possession des belligérants qui y avaient planté leur bannière ; les fortifications devaient rester en l'état. Il en résulta qu'un des bourgs dépendant du château demeurait aux mains des Espagnols, que l'autre était occupé par les hommes d'André. Pendant la trève on fraternisa des deux parts ; des ennemis vinrent visiter les lieux que détenaient les Français. André les reçut fort bien ; il les combla de politesses et d'attentions. Sa courtoisie plut à Gonzalve qui le fit inviter par un envoyé à cheval à le venir voir. André, sans se faire prier, saute en selle et part, suivi de quelques fantassins dont les rigueurs du siège n'avaient pas embelli l'équipement. Il emmène avec lui le mercenaire gascon qui récemment avait espionné les Espagnols. André entre dans la tente du général qui était à table. Il est invité à prendre part au repas et, sur la prière de Gonzalve, s'assied à ses côtés. Tout à coup on entend une rumeur dans le camp.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le « grand capitaine » se lève et va aux informations. Une querelle venait de s'élever entre le Gascon de Doria et le capitaine Valentino qui l'avait reconnu et, furieux d'avoir été récemment sa dupe, s'était dressé en pied et voulait le percer de son poignard. Des compagnons d'armes s'interposaient et l'empêchaient de blesser son adversaire. Gonzalve fait aussitôt venir le capitaine, le réprimande, lui reproche de s'être laissé emporter par le ressentiment et d'avoir insulté un soldat qui appartenait à la suite de son hôte, le déclare indigne de commander à une compagnie, enfin lui défend de servir désormais sous ses ordres. Puis Gonzalve rentre dans sa tente et continue à converser avec Doria. Il lui demande si l'on aurait pu placer l'artillerie mieux qu'on n'avait fait et de façon à causer de plus graves dommages aux assiégés. André réplique, avec une spirituelle modestie, qu'il n'en savait rien, mais qu'il avait bien vu le mal qu'on lui avait fait, en installant les canons là où on les avait mis. Gonzalve comprenant qu'une telle réponse était d'un homme qui craignait de s'engager à fond, le pria d'exprimer bien franchement et bien librement sa pensée. André répondit alors que l'artillerie aurait causé plus de dégâts si l'on avait pointé les pièces dans un petit bois qu'il indiqua. « Là, en effet, dit-il, on aurait pu couper mes troupes en deux tronçons qui n'auraient pu se secourir. » Aussi avait-il fait tailler les arbres du bosquet pour que les maîtres de l'artillerie fussent exposés au feu du château, s'il leur avait pris fantaisie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de placer leurs pièces en ce point. Alors Gonzalve se tournant vers les siens leur dit : « Ne vous avais-je pas affirmé que le bois pouvait faciliter les opérations de l'artillerie ? » Puis il couvrit André d'éloges, le félicitant sur l'honneur qui résultait pour lui d'une si belle défense et prétendant que le Préfet de Rome devait une récompense à son courageux serviteur. Avant de se séparer de lui, il le pria de lui rendre un capitaine espagnol qu'il avait fait prisonnier quelques mois auparavant et qu'il traitait du reste fort bien.

André prit congé de son hôte et ne voulut pas demeurer en reste de politesse et d'amabilité avec lui. Dès son arrivée à Roccaguglielma il donne un cheval au capitaine, son captif, lui rend ses anneaux, sa chaîne d'or, lui fait don d'une cape écarlate et le renvoie libre à Gonzalve. Le général espagnol fait assaut de gentillesse chevaleresque. Il restitue à André le bourg occupé par ses soldats et le remet, non pas au Préfet, lui fait-il dire, mais au défenseur de la place, pour récompenser son courage. Puis il s'éloigne pour recommencer ses conquêtes et bientôt il a chassé les Français et restitué le royaume de Naples à ses anciens maîtres[1]. N'est-ce pas là une anecdote qui peint une époque? Que de ruses de part et d'autre ! Quels beaux coups d'épée échangés dans les deux camps ! Et aussi quelle fine fleur de politesse! Quelle jolie causerie et com-

1. Nous avons suivi en tous points le récit très développé de Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bien amusante fait briller la verve caustique des deux chefs ! Plus tard, Doria, grand amiral des flottes espagnoles, regrettera sans doute le temps où, petit condottiere, pauvre d'argent, riche d'espérance, il combattait au pays napolitain et devenait le héros de si curieuses aventures !

André quitte le château et va retrouver le Préfet de Rome à Sora. Il l'accompagne dans un voyage à travers les Marches où Jean de la Rovère va visiter les châteaux qui lui restent. Il parvient avec lui à Sinigaglia. Là André est fort bien reçu par Jeanne, fille de Frédéric de Montefeltre et femme du Préfet ; elle ne lui ménagea pas les compliments [1]. Il traversa ensuite les terres des Orsini puis revint à Sinigaglia. C'est à ce moment sans doute que Doria se rendit en France à la cour de Louis XII. Sigonius parle seul de ce voyage auquel Capelloni ne fait pas la moindre allusion. Il serait allé à la cour du roi pour lui réclamer le paiement de subsides promis au Préfet et une indemnité pour les maux endurés pendant la guerre ; il se serait acquitté avec beaucoup de zèle et de succès de sa délicate mission [2].

1. « Fua Andrea da Giovanna figluola del duco Federico da Montefeltro e moglie del Prefetto, carrezzato ed onorato ». Capelloni. Guerrazzi a-t-il vu dans le mot « carezzato » un indice de l'amour porté par Jeanne de la Rovère à Doria ? C'est aller un peu trop loin.

2. « In Galliam inde ad Ludovicum regem de emeritis stipendiis recuperandis et acceptis belli detrimentis sarciendis missus... mandata illius omnia diligenter fideliterque confecit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

A son retour, il fut employé à une autre tâche par Jean de la Rovère qui venait d'être nommé capitaine général des Florentins, partisans de la France. Il s'agissait de soutenir par les armes les droits des Firmans qui venaient d'entrer en lutte avec les habitants d'Ascoli. André entre sur le territoire des ennemis, près du Tronto et emmène comme prisonnier le fils de Stolto d'Ascoli, riche propriétaire de la ville. Il le livre aux gouverneurs de Fermo [1]. Puis il court assiéger le château de Saint-Pierre-d'Aglio; mais les défenseurs d'Ascoli craignant de nourrir une longue guerre, demandent à traiter et se servent de Stolto, père du prisonnier, comme intermédiaire. La paix est conclue. André revient à Sinigaglia. Il arrive pour assister aux derniers moments de Jean de la Rovère, son ami et son protecteur. Le mourant le choisit comme tuteur de son fils François-Marie. André partage la tutelle avec Jeanne de Montefeltre, mère de l'enfant, avec le Sénat vénitien et avec le cardinal Julien de la Rovère, le futur Jules II [2].

Sauvegarder les intérêts d'un enfant sans défense, dont des ennemis pleins de convoitise désiraient ardemment

1. Capelloni.

2. Sigonius mentionne les cotuteurs, Capelloni ne parle que de Jeanne de Montefeltre et d'André Doria. Guerrazzi éprouve encore le besoin de dramatiser l'histoire : « presso alle ultime recate, stringendo la mano di Andrea, gli bisbiglio sommesso dentro le orecchie, rammentasse stargli il senato lontano e il Borgia vicino ». Aucun annaliste du temps ne mentionne les confidences du Préfet à son lit de mort.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les biens, c'était chose malaisée en cet âge de fer où l'on n'avait nulle pitié pour les faibles, où l'on ne connaissait d'autre droit que la force. André Doria, soit amitié pour le défunt, soit sentiment chevaleresque, se montra digne de la confiance qu'on lui avait témoignée. Et pourtant il allait avoir affaire à un rude adversaire! Il lui fallut bientôt, pour soutenir la cause de son pupille, se mesurer avec César Borgia, duc de Valentinois [1].

Le fils d'Alexandre VI, qui, peut-être, avait formé le fameux projet que lui prêtent ses admirateurs et les apôtres contemporains de sa réhabilitation [2], de constituer l'unité de l'Italie, revendiquait à ce moment, les armes à la main, la possession de la Romagne. Il voulait faire rentrer sous l'autorité pontificale des terres données jadis au Saint-Siège par Constantin et par Charlemagne et que des barons avaient peu à peu accaparées, à la faveur d'une débonnaire et impolitique tolérance. Il n'était bruit dans toute l'Italie que de ses ruses et de ses exploits. Tous les moyens lui étaient bons pour entrer dans une place. Par trahison il s'était emparé d'Urbino; par force, de Pesaro, de Camerino : maintenant il voulait prendre Sinigaglia. Mais Sinigaglia appartenait au pupille d'André Doria et le

1. Voir pour la conquête du duché d'Urbin par César Borgia : Guichardin, *Histoire d'Italie*, livre V. ch. III.

2. Grégorovius. Lucrezia Borgia secondo documenti e carteggi del tempo trad. da R. Mariano. Firenze, 1874. — V. Césare Borgia par Alvizi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

condottiere génois n'hésita pas à combattre pour détruire le plan de César Borgia. Il joua serré avec un adversaire dont il connaissait l'absence de scrupule. Il ne se fit pas faute de le tromper. Il est fort curieux de voir le madré ligurien aux prises avec César, le génie même de la fourberie. Capelloni raconte dans le détail l'aventure; Sigonius se complaît aussi à la narrer tout au long; elle vaut vraiment la peine d'être exposée par le menu. Elle fait connaître à la fois l'époque où elle se produit et le caractère d'André Doria.

André se trouvait à Sinigaglia[1] avec Jeanne de Montefeltre et François-Marie, son fils. Il apprit que les troupes de César Borgia battaient le pays. Il persuada à la mère de se séparer de son enfant et l'envoya à Venise. Là, il serait en sûreté; la République de Saint-Marc avait été choisie, en effet, par le Préfet de Rome comme tutrice de François-Marie; elle devait à son honneur de le protéger. André se rendit compte bientôt qu'il lui serait impossible de tenir dans Sinigaglia avec quelques soldats contre toute une armée. Il songea aussitôt à mettre en sûreté la mère comme le fils. Il voulut l'embarquer et fit venir un vaisseau d'Ancône, pour qu'elle pût à son bord gagner le large. Mais Jeanne de Montefeltré ne fut pas plus tôt sur mer qu'elle fut rejetée à la côte par une tempête : elle revint à Sinigaglia. Il fallut trouver un autre moyen de

1. Voir, outre les annalistes, Guichardin. Livre V, c. IV. Il parle de Sinigaglia et de son siège.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

salut. André fit habiller Jeanne et une de ses servantes en hommes et il les confia à un gentilhomme. Les trois fugitifs, montés sur des chevaux arabes, surent traverser fort adroitement les lignes ennemies et se mirent à l'abri du péril. Borgia, qui ne se doutait de rien, envoya bientôt un héraut à Doria [1]. Il le sommait de rendre la forteresse. Doria répondit que Jeanne de Montefeltre était à ce moment au lit, malade, qu'elle venait de prendre une purge [2], qu'elle ne pouvait discuter avec le fils du pape, que par conséquent il faudrait repasser le lendemain.

Cependant Doria ne se souciait guère, après avoir sauvé ses amis, de se faire prendre. Il sauta la nuit même à cheval, en compagnie d'un serviteur, sortit du château et gagna les champs. Le héraut revint, le lendemain, prendre la réponse : le château tomba bien au pouvoir de Borgia, mais de Borgia fort étonné de ne plus trouver au gîte ni la mère, ni le fils, ni le tuteur, et se demandant comment ils avaient pu s'enfuir.

A peine Doria fut-il parvenu à soustraire Jeanne de Montefeltre et François-Marie aux embûches de César Borgia, qu'il dut garantir leurs personnes et leurs biens contre les empiètements d'un personnage non moins expert en stratagèmes que le duc de Valentinois : le car-

1. Voir *Vie d'Alexandre VI et de César Borgia*, par A. Gordon. Amsterdam 1732, t. II, p. 227.

2. La réponse est textuelle. Nous la transcrivons de Capelloni... « che aveva quel di presa purgazione. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dinal Julien de la Rovère, le futur pape. André s'était d'abord laissé abuser par la parenté qui unissait le prélat à François-Marie ; il avait cru devoir espérer que le neveu trouverait dans l'oncle un protecteur. Aussi, au sortir de Sinigaglia, s'était-il rendu à Florence, y avait-il rejoint Jeanne de Montefeltre et l'avait-il persuadée d'aller à Gênes où elle ne serait pas loin du cardinal, son beau-frère, qui résidait à Savone. Jeanne, sur l'invitation du cardinal, fut logée dans un somptueux palais, près la porte Saint-Thomas. Elle reçut, bientôt après, la visite de Castelderio, camérier du cardinal, envoyé par lui en ambassade. Julien de la Rovère faisait dire à sa belle-sœur qu'elle n'était qu'une faible femme, François-Marie qu'un faible enfant, qu'ils ne pouvaient gérer leurs affaires dans le détail, qu'elle ferait bien, dans son propre intérêt, de lui livrer les forteresses qu'elle possédait dans le royaume de Naples [1]. Il les maintiendrait intactes, il les ferait respecter, sous son ombre et sous son autorité.

André Doria fut naturellement consulté sur les propositions du cardinal. Il pénétra facilement ses intentions réelles. Il indiqua dans quel sens il fallait répondre. Jeanne devait dire que les châteaux étaient au seul François-Marie et pour le seul François-Marie, que son patrimoine avait été perdu, qu'il ne possédait plus que quelques forteresses et qu'il n'était pas convenable de l'en priver sans lui en garantir la propriété. Pendant tout un jour, Jeanne

1. Voir Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de Montefeltre déroula, devant le camérier, le raisonnement que lui avait inspiré Doria, mais ne rendit pas de réponse définitive. Doria avait pensé, en effet, qu'avant le retour d'un courrier, porteur d'une réplique, le cardinal pourrait, par surprise, envoyer des mercenaires et mettre la main sur les châteaux que les officiers et les gouverneurs décontenancés livreraient par déférence envers un homme d'Église. Il persuada donc à Jeanne de partir en hâte; il la fit monter sur un navire qui se rendait à Naples et qui, poussé par un vent favorable, atteignit Gaëte en trois jours. Il apprit bientôt que la duchesse avait pris possession des biens qui revenaient à son fils. L'événement lui prouva qu'il avait eu raison de prendre les devants, car le cardinal ne manqua pas d'expédier des émissaires, mais trop tard. Ainsi Doria, toujours habile, toujours avisé et prudent, avait sû triompher de Julien de la Rovère comme de César Borgia, du prêtre cauteleux comme du rusé soldat.

Tant d'aventures devaient attirer, sur André Doria, les regards de ses conciloyens. Dès que sa ville natale eût besoin de lui, elle n'hésita pas à lui confier la défense de ses intérêts. Elle luttait, en l'année 1503, contre la Corse dont certains barons s'étaient révoltés contre l'Office de Saint-Georges, suzerain de l'île depuis 1453 [1]. Un des pa-

1. Nous empruntons le récit des événements qui concernent la Corse à l'*Histoire de la Corse* de Filippini. Encore que l'auteur manifeste trop de ressentiment contre les Gênois, longtemps maîtres de l'île, il fournit des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rents d'André, Nicolas Doria, avait débarqué dans le pays rebelle, y avait dispersé les barons de Leca, mais s'était heurté à la résistance obstinée de Ranuccio della Rocca[1]. Il guerroyait en Corse quand il apprit que le pape Alexandre VI était mort, et qu'après le court pontificat de Pie III[2], son protecteur Julien de la Rovère, avait été intronisé sous le nom de Jules II[3]. Nicolas demanda aussitôt son congé à l'office de Saint-Georges « pour aller baiser les pieds du Pontife », l'obtint et fut remplacé par l'homme que l'attente commune désignait, par André Doria.

Nicolas Doria avait fait couper la tête à un François della Rocca; il avait fait poignarder un autre parent de Ranuccio. André poursuivit aussi le seigneur rebelle impitoyablement. Il allait, après l'avoir battu, se saisir de lui, quand il reçut de Louis XII, devenu récemment Seigneur de Gênes, deux émissaires français qui lui prescrivaient de remettre à Ranuccio l'Ordre de Saint-Michel et de l'argent, à la condition qu'il déposât les armes et consentît à vivre en France[4]. Qu'allait faire André Doria? Au dire de Guerrazzi[5], « André considérant que si la guerre

détails très abondants et très sûrs. Voir livre III, p. 135, pour la suzeraineté de Saint-Georges. — Voir également : *Histoire des révolutions de Corse*, par l'abbé de Germanes, t. I, p. 127 et sq.

1. Filippini, *op. cit.* Livre V, p. 209 et sq.
2. Il dura vingt-deux jours.
3. « Desideroso di passar a Roma per bacciargli el pede. » Capelloni.
4. Capelloni.
5. *Vita del principe Andrea Doria*, ch. II : « Andrea avendo conside-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

finissait de la sorte, son traité avec l'Office de Saint-Georges expirait, et qu'il perdait les fruits de sa victoire, feignit de ne pas ajouter foi à la mission des deux envoyés. Il déclara fausses les lettres patentes du roi, bien qu'elles fussent garnies de son sceau, puis sous prétexte de tirer l'affaire au clair, retint les messagers par devers lui et envoya son chancelier à Gênes pour que, par des intrigues, il s'employât à rompre la convention, ce qui arriva ». Certes, André eut bien des peccadilles et des traits noirs à se reprocher dans sa longue existence ; il est sujet à caution ; mais, par hasard, il est innocent et il est assez riche en fourberies pour qu'on ne lui en prête point. On sait aujourd'hui qu'il ne fut point coupable.

Il convient, en effet, pour éclaircir ce point obscur, de consulter les Archives mêmes de Saint-Georges. On y trouve une lettre écrite par les Protecteurs de la Banque à André, le 14 juillet 1507, en réponse au message apporté par son chancelier. Il s'agit d'un sauf-conduit demandé pour Ranuccio : «... Quant au sauf-conduit, écrit-on, nous vous faisons savoir que nous n'avons jamais entendu parler dudit sauf-conduit... Aussi ne vous donnons-nous aucun

rato, che se la guerra terminava à quel modo veniva a cessarre la sua condotta coll'Uffizio, a certo perduti i premi della vitoria, finse credere falsa la commissione dei messi, le patenti regie, comecché apperissero munite del suggello del re, e sotto pretesto di chiarire il vero, ritenuti i messiaggeri, mando il suo cancellière a Genova perche maneggiasse a storare il trattato, come di vero gli accadde. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

renseignement[1]. » D'où l'on peut conclure que Doria ne dépêcha pas son chancelier à Gênes pour rompre des conventions dont on ne parle nullement dans la réponse, mais simplement pour demander des instructions. Les Protecteurs de la Banque poursuivent du reste leur épître en louant son zèle et sa perspicacité. Ils lui recommandent de « bien traiter les Français tenus en Corse, de leur prodiguer la bonne chère, les plaisirs, les caresses pour qu'ils soient contents et satisfaits du général[2] ». Ils autorisent Ranuccio à quitter, dans huit jours, s'il lui convient, le sol de la Corse, avec deux barques et avec dix hommes qu'il aura choisis comme compagnons[3].

Ranuccio ne partit pas. Il voulut lutter jusqu'au bout. André Doria se montra alors plus acharné à le poursuivre. Non qu'il aimât et qu'il cherchât, comme le croit Guerrazzi, à prolonger sa présence en Corse et à poursuivre les hostilités, pour toucher plus longtemps sa solde : il désirait

1. « Quanto specta a lo salvo conducto, vi dichiamo a noi non essere mai stata fatta noticia de dicto salvo conducto... et propterea non se è data alcuna noticia in ordine. » Litterarum officii S. Georgi ab anno 1507 usque ad 1510. La lettre dont nous extrayons un fragment a été découverte par Th. Belgrano, l'éminent secrétaire de la Société Ligurique d'histoire locale. Elle est consignée dans une notice bibliographique sur le livre de Guerrazzi : *Archivio storico italiano*, t. IV, *parte* I. 1866. Vieusseux, éditeur, à Florence.

2. Che à francesi venuti costi ghe debiati fare bona ghera (ciera), et luti li piaceri et caresse oportune, talmente che de voi restino bene contente e satisfatti. » Lettre citée du 14 juillet 1507.

3. V. Même lettre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

au contraire revenir sur le continent. Il demanda même le 15 septembre 1507, par lettre, à l'Office de Saint-Georges, à être relevé de ses fonctions [1]. Quand il vit qu'il ne pouvait compter sur aucun rappel, il voulut en finir [2]. Il parvint à traquer Ranuccio sur le sommet d'une colline, à lui couper les vivres, enfin à le prendre et à l'envoyer à Gênes, où le prisonnier aurait certainement péri, sans l'intervention du gouverneur français [3]. André Doria avait bien fait de se hâter : de grands événements l'appelaient à Gênes où il allait remplir un rôle important.

1. « Permio particulare... pregoincstantemente, V S, che senza niuna exceptione me dagliano liceutia... » Archivio di San-Giorgio. Lettre découverte également par Th. Belgrano qui l'a placée *in-extenso* dans sa Rassegna bibliografica. V S.

2. Cf. Cassale. Nuova istoria della Republica di Genova. Epoca quarta. Paragr. XXXVII.

3 ...Summum ac sibi débitum supplicium regii prœfecti gratiâ evitavit. » Sigonius. cap. V.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE III

André Doria contribue à chasser les Français de Gênes (1512). — Il devient capitaine de la flotte et poursuit les corsaires turcs sur mer. — André Doria passe au service de la France.

Gênes, oscillant toujours entre la noblesse et la plèbe, travaillée et déchirée par les factions, avait traversé de dures épreuves, depuis que Doria en était parti. Les discordes intestines n'avaient cessé de troubler son repos. Les nobles étaient devenus agressifs; ils insultaient sans cesse le peuple [1]. Le parti populaire avait fini par se soulever de nouveau et par chasser les nobles qui s'étaient réfugiés à Savone [2]. Il avait institué, à côté du Sénat, une autre magistrature, imitée des Romains : le tribunat. Puis il s'était porté en grandes masses contre les forteresses des nobles qui dominaient la Rivière. Il avait dépossédé les Fiesques de leurs châteaux. Il avait même retrouvé de

1. Les faits que nous résumons sont exposés en détail dans les *Annali della Republica di Genova di Monsignor Agostino Giustinani*. Edition de 1854. Gênes. Vol. II, liv. vi, p. 615 et suiv.

2. Capelloni « Essendosi buon numero di loro a dimorare in Savona.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vieux griefs contre les souverains de Monaco, les Grimaldi [1] qui détenaient des terres relevant de la République. De plus, le peuple, en s'emparant de Monaco, voulait détruire un des asiles où l'on accueillait le plus volontiers les nobles exilés. Le siège fut résolu et commencé [2]. Les nobles, menacés par une guerre qui était encore plus dirigée contre eux que contre les Grimaldi, demandèrent à André Doria de les aider de ses conseils et de son expérience.

Le condottiere qui s'était illustré dans la péninsule et en Corse, inspirait à juste titre confiance à ses concitoyens. Avant d'émettre un avis, André se rendit sur le théâtre de la guerre; à Nice, il constata que Monaco était attaqué par des forces importantes et qu'il ne serait pas facilement dégagé. Il proposa trois moyens de sauver la ville ou à tout le moins de la débloquer. On pouvait demander du secours aux Français, mais les Français « étaient lents et peu disposés à combattre [3] ». Un second parti se présentait : il s'agissait de réunir de l'argent en quantité et une forte masse d'hommes et de se porter contre les assiégeants qui, sans combattre, auraient certainement

1. Pourquoi Guerrazzi dit-il que les Giustiniani étaient les maîtres de Monaco? L'erreur est manifeste. « Pretesto della guerra era la recuperazione dei diritti sopra cotesta rocca, che si asserivano usurpati dai Giustiniani.

2. En 1506. Cf. Giustiniani. *Annali della Republica, di Genova* anno 1506.

3. « L'aiuto dé Francesi era lento e freddo. » Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

abandonné la place. Comment des milices maladroites auraient-elles pu tenir contre des soldats exercés? André fit une troisième proposition: l'on devait essayer d'introduire à Gênes un chef de parti : Ottavien Fregoso. Aussitôt sa faction se soulèverait, le trouble serait jeté dans les rangs du peuple qui soutiendrait soit un Fregoso, soit un Adorno, comme autrefois. Le dernier avis fut goûté par les nobles [1]. André fut même invité à décider Ottavien, à le tirer de Bologne où il résidait à la cour du Pape.

André, aussi actif dans l'exécution de son plan que fécond dans la conception, part et réussit à convaincre Ottavien qui revient à Gênes en secret. Le chef populaire essaye de voir ses partisans, de leur démontrer qu'avec l'aide des nobles, il obtiendra la victoire, mais il échoue dans ses tentatives : ses amis « se bouchent les oreilles et refusent même de le voir [2] ». Ottavien demeure trois jours à Gênes, puis, sentant que sa présence est inutile, il repart pour Bologne.

A partir du moment où les intrigues de Fregoso échouent, jusqu'en 1512, l'on perd la trace d'André Doria. Ni Sigonius, ni Capelloni, ni les historiens de Gênes : Bonfadio, Giustiniani, Canale, ni les documents conservés aux archives ne font mention soit de ses actes soit de ses

1. V. Capelloni. C'est cet annaliste qui rapporte les trois conseils donnés par André Doria.

2. « Turati gli orrecchi, non fecero dimostrazione alcuna, ma non vollero pur vederlo ». Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

paroles. Peut-être fut-il au nombre des nobles qui demandèrent et provoquèrent l'intervention de Louis XII, Seigneur de Gênes, en faveur des exilés et contre le peuple : on ne peut que le conjecturer, sans l'affirmer. Mais pendant qu'il reste ainsi dans l'obscurité, s'accomplissent à Gênes des événements qu'il ne put certes pas regarder en spectateur désintéressé. Le parti populaire dut renoncer à Monaco et se replier devant un corps de troupes françaises. Puis, à la faveur de l'éloignement, pour se venger de l'étranger, il se souleva, chassa les soldats du Castelletto et du Castellaccio, les deux forteresses de Gênes, et, pour doge, se donna un teinturier, Paul de Novi. André Doria apprit sans doute avec un frémissement de colère et d'indignation la nomination d'un ouvrier au dogat, où ses propres aïeux avaient si souvent brillé. Mais il eut bientôt la douloureuse consolation de voir Louis XII [1] répondre aux prières des nobles, marcher avec des troupes contre la ville, l'assiéger, la prendre, en réduire les habitants à merci, et, sous sa suzeraineté, rétablir les nobles au pouvoir. Il est vrai que Louis XII laisse comme souvenir de sa présence à Gênes la forteresse du Faro,

1. V. Guichardin, l. VII. C. 1. Tout le chapitre est consacré à Gênes: il est très complet ; c'est la meilleure source à consulter. — Voir pour les rapports de Gênes et de la France un vol. de M. C. Casati : Lettres royales et lettres missives relatives aux affaires de France et d'Italie. Paris, Didier. 1877. Outre les documents, la Préface est intéressante à consulter.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

que l'on nomme vulgairement la Bride [1]. Puis les faits se précipitent. André voit la Ligue de Cambrai se former contre la France, et, après les brillants exploits de Gaston de Foix, les Italiens coalisés l'emporter sur les maîtres de sa ville natale. Que fait-il à cette heure? Quelle part prend-il aux intrigues que Jules II, se souvenant qu'il est Génois et que Gênes est soumise à la France, ourdit avec Jean Fregoso? Rien ne nous l'apprend. Mais il est permis de présumer qu'il participa aux combinaisons politiques et aux luttes qui aboutirent, le 29 juin 1512, à l'expulsion des Français et à la nomination de Jean Fregoso comme doge. Les annalistes génois relatent en effet qu'à la même date André Doria fut placé par le nouveau chef de la cité à la tête de la flotte [2]. L'honneur dont on revêtait André Doria devait être la récompense de son zèle et de son courage: s'il n'est pas possible de l'affirmer, au moins peut-on l'admettre sans trop d'hésitation.

Quoi qu'il en soit, André Doria qui, si longtemps avait combattu sur terre, défendu des châteaux, livré des assauts, qui s'était illustré l'épée à la main, sur les champs de bataille, devenait tout à coup marin et se tranformait même en un admirable commandant de galères, tant

1. Nous résumons les faits relatifs à l'histoire de Gênes d'après la Nuova istoria della Repubblica di Genova da MS. Cassale, 1864. T. IV, epoca quarta.

2. « Il quale costitui Andrea capitano delle due galee che avea la citta. » Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

étaient riches et souples ses dons naturels, tant il savait allier les qualités les plus opposées! Et c'est à quarante-six ans, au moment où les autres hommes ne songent qu'à suivre la carrière où ils sont entrés dans leur enfance, qu'il accomplissait cet admirable effort de volonté et, qu'au sortir de grands dangers, il allait courir sur les mers des hasards plus terribles encore que dans les attaques de villes et dans les mêlées. Il n'y a pas d'exemple, dans toute l'histoire, d'une si subite et si brillante métamorphose.

André Doria débuta par un coup d'éclat[1]. Il contribua par son audace à chasser définitivement les Français de la ville. Il comprenait que Gênes ne serait pas entièrement libre tant qu'une garnison étrangère occuperait le fort de la Bride et il voulut en déloger les soldats. L'entreprise offrait des dangers. Le fort entouré par les flots de trois côtés, s'appuyait au nord sur une rive élevée; des récifs à fleur d'eau en interdisaient l'accès. Les Génois tenaient la Bride assiégée, mais ils n'avaient pu empêcher un gros navire français de s'en approcher et de secourir les troupes. Le navire avait forcé l'entrée du port, traversé la ligne des vaisseaux en faisant feu sur eux et s'était porté à un trait d'arbalète de la Bride[2]. André Doria rassembla aussitôt un équipage d'hommes éprouvés et monta sur un fin

1. Voir Guichardin, l. XI. C. IV.
2. Giustiniani (Annali) raconte le fait à la date de 1513.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

voilier dont le patron s'appelait Emmanuel Cavallo[1]. Il donna l'ordre de jeter à la mer tous les cadavres à mesure que les boulets ennemis sèmeraient la mort parmi ses rameurs et se dirigea, à pleines voiles, malgré le feu des batteries françaises, sur le vaisseau ennemi. Il fit jeter le grappin à son flanc et parvint à traîner le navire jusque sur la plage de San-Pier-d'Arena. Quand on s'aborda, la lutte fut meurtrière. André fut blessé par un éclat de boulet à la poitrine, et sans Emmanuel Cavallo qui prit le commandement à sa place, le coup de main échouait. Le navire français fut pris.

Malgré son récent exploit, André ne devait pas conserver son poste. Il avait embrassé le parti de Jean Fregoso contre les Français; mais il avait compté sans la faction opposée, celle des Adorni, qui excitait le peuple contre le

1. Foglietta, Giustiniani (1513) attribuent l'honneur de l'entreprise à Emmanuel Cavallo. Sigonius nous paraît être dans le vrai lorsqu'il écrit: « Neque vero ignoro non defuisse, qui captæ onerariæ decus Emanueli cuidam Caballo navis gubernatori ascripserint; verum ut de Andrea potius existimem, me cum certorum hominum, qui cum Genuæ agebant, testimonium, tum idonea admodùm ratio movet, neque enim probabile mihi videtur, verum et virtute et factis insignem atque ejus negocii et triremium genuensium, ignobilis gubernatoris arbitrio subjici voluisse. Hujus tamen industria... Andream esse adjutum, non abnuerim, aut arte Emanuelem, re post Andreæ vulnus egregie administrata, magnam honoris partem opinione hominum decerpsisse, facilè existimaverim. » Sigonius. Caput VII. Nous suivons la version de Sigonius. Capelloni rapporte tout l'honneur du fait à son héros André Doria; il ne rend pas assez justice à Cavallo, compagnon du hardi marin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nouveau doge et qui nouait des intrigues avec l'étranger.

L'on ne peut encore ici dégager le rôle d'André Doria dans l'obscurité des luttes intérieures dont était déchirée la cité, mais l'on sait par Capelloni et par Sigonius qu'André Doria fut obligé de s'éloigner de sa ville natale quand les Français, conduits par Trivulce, entrèrent de nouveau dans Gênes, en expulsèrent la faction des Fregosi, fortifièrent la Bride pour la seconde fois, et nommèrent Antonietto Adorno comme doge[1]. André, qui dominait sur la mer, fut assez heureux pour sauver Jean Fregoso et pour le conduire sur ses galères à la Spezzia[2]. Là il était à l'abri des surprises, et il pouvait attendre et surveiller les événements.

Il n'eut pas longtemps à demeurer dans l'inaction. Il apprit, au golfe de la Spezzia, que les troupes de Louis XII avaient subi un sanglant échec à Novare (juin 1513), qu'elles abandonnaient le Milanais, qu'elles repassaient les Alpes, et que les soldats de la Ligue italienne se dirigeaient vers Gênes, dernier point occupé par les ennemis en Italie. Il ne perdit pas de temps. Il appareilla et entra dans le port au moment où les troupes coalisées apparaissaient et remplaçaient Antonietto, par le frère de Jean Fre-

1. Pour tous ces faits que nous mentionnons seulement parce qu'ils ne constituent pas la biographie d'André Doria, nous suivons le texte de Cassale. Nuova istoria, etc. Epoca quarta, cap. 4.

2. « Janoso abbandonno la citta, ed il capitano Andrea con le galee lo condusse alla Spezia ». Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

goso, Ottavien. Naturellement, André Doria qui avait été fidèle aux Fregosi dans l'épreuve, fut associé à leurs honneurs, dans le triomphe. On le confirma dans son poste de chef des galères et de préfet du port.

André Doria put alors avec ses vaisseaux commencer sa véritable carrière. Il mènera, à bord des galères, la rude existence du marin et rendra son nom fameux sur toutes les côtes de la Méditerranée, en faisant reculer le croissant des Turcs devant la croix des chrétiens. C'est en effet par ses combats acharnés et incessants contres les Ottomans, qu'André Doria est entré dans la renommée. Il sera le représentant armé de la Chrétienté sur la mer et luttera au nom de la civilisation menacée contre la barbarie destructive des Musulmans. Bien des fois, par son activité, par ses ruses, par la sûreté et la rapidité de ses manœuvres, il empêcha les corsaires de l'est et du sud d'enlever les enfants des chrétiens et de semer le carnage et la dévastation sur le littoral de la mer intérieure. Puis, après s'être exercé contre des écumeurs d'ordre secondaire, après les avoir mis en fuite, après avoir fait le lent apprentissage du succès, il saura se mesurer avantageusement avec le grand marin de Soliman le Magnifique, avec Khaireddin Barberousse. Il apprendra à le vaincre en donnant la chasse à ses lieutenants et à ses auxiliaires d'avant-garde.

Le premier combat naval qu'il livra le couvrit de gloire. Mais avant de rencontrer les infidèles et de les battre, il eut à triompher dans Gênes même d'un rival qui, par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

jalousie, voulut lui faire ôter le commandement des galères. Il était convenu en effet que le frère du doge, Frédéric Fregoso, archevêque de Palerme, dirigerait une expédition avec l'aide d'André; mais Frédéric ne pouvait admettre le partage de son autorité et il essaya de faire destituer son collègue. Grâce à des amis qui intervinrent en sa faveur, André Doria conserva son emploi [1].

Il leva l'ancre et partit en avant, bien décidé à pourchasser avec vigueur les pirates. Il s'essaya en enlevant dans une course deux galéotes et quatre brigantins, puis il revint à Gênes. Comme on parlait encore de lui retirer sa charge, ses amis se cotisèrent et lui achetèrent quatre galères qu'il remplit d'esclaves; sur deux autres galères, fournies par le doge, ramaient des volontaires [2]. Il gagna le large avec sa flottille, parvint près de la petite île de Gianuttri, en face du Monte-Argentaro et y surprit trois fustes turques. Là il apprit qu'un certain Godoli naviguait dans les eaux de la Corse avec huit fustes et une galère qu'il avait prise à Paul Vittorio, capitaine de la flotte papale. Il revint à Gênes en toute hâte, obtint de la République deux navires et joignit l'escadre des Turcs près l'île de Pianosa. André, par une manœuvre hardie, s'était déta-

1. Sigonius, seul parle de cet accident, caput VII. Capelloni ne cite même pas Frédéric Fregoso. C'est Sigonius aussi, *loc. cit.*, qui raconte tout au long le combat naval.

2. « Egli usci con quattro galee sforzate, che avea a suo carico, e con due di bruona voglia, che Ottaviano avea con prestezza fatto armare. Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ché de ses vaisseaux et ne disposait que de deux trirèmes ; il pouvait être écrasé par les forces ennemies. Il ouvrit cependant le combat, emporté par son ardeur. Il fut blessé au bras, mais il n'en défendit pas moins sa trirème avec intrépidité. Son second bateau allait couler après une lutte opiniâtre, quand le cousin d'André, Philippin Doria, homme audacieux qui commandait à quatre galères, partit en avant avec deux d'entre elles, au bruit de la canonnade et de la mousqueterie. Dès qu'il fut arrivé, la face du combat changea ; la victoire se décida pour les Génois ; deux vaisseaux turcs firent pris et Godoli tomba entre les mains de Doria. C'était un triomphe sans précédents ; on avait enfin abattu l'orgueil des déprédateurs barbares qui infestaient la mer. La renommée d'André Doria vola de bouche en bouche du détroit de Gibraltar jusqu'à l'Archipel; les Turcs ne prononçaient plus son nom qu'avec effroi ; les Chrétiens dont il défendait victorieusement la cause en illustrant Gênes et lui-même, étaient pleins d'amour et de reconnaissance. L'on sentait, l'on savait que l'Europe méridionale pouvait enfin opposer un vrai marin aux corsaires qui la désolaient [1].

Pendant qu'André Doria parcourait ainsi la Méditerranée occidentale et poursuivait les pirates (1517-1522), sa présence n'eût peut-être pas été inutile à Gênes. La ville avait encore deux fois changé de maîtres ! Le premier changement eut toutefois André pour témoin. En effet, à

1. Cf. Sigonius.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la mort de Louis XII, quand François Ier fut monté sur le trône et en 1515 eut remporté la victoire de Marignan, le nouveau roi sut gagner à sa cause Ottavien Fregoso qui rendit à la France la souveraineté de Gênes et devint, au nom du nouveau seigneur, gouverneur de la cité. Cinq années s'écoulèrent sans événement notable, mais bientôt allait se déchaîner en Italie la grande rivalité de François Ier et de Charles-Quint et Gênes devait servir de proie à l'un des adversaires. Charles-Quint comprit le premier combien la possesion de la cité ligurique, vraie clef de la péninsule, profiterait à ses intérêts. Il acheta la faction des Adorni, toujours prête à provoquer des troubles; il envoya une armée commandée par Prosper Colonna et par Pescaire contre Gênes, et le 2 juin 1522 la fit prendre d'assaut et saccager [1].

Qu'avait fait André Doria en présence du nouveau malheur qui fondait sur sa patrie? Lié à la fortune des Fregosi, partisan de la France qui, par le gouvernement d'Ottavien, avait procuré sept années de repos à Gênes, il ressentit douloureusement le coup qui frappait son protecteur et sa ville natale. Il essaya même de lutter contre l'envahisseur espagnol. Il pénétra dans la Darse avec quatre galères, mais il ne put entrer jusqu'au port à cause des boulets que l'artillerie faisait pleuvoir sur ses navires [2].

1 Voir *Histoire d'Italie*, livre XIV, c. v. Guichardin.

2. Il capitano, che con le sue quattro galee s'era ridotto nella darsena,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quand il vit que toute résistance était vaine, il refusa d'obéir au chef d'un parti opposé au sien et, avec ses quatre galères, gagna Monaco, pendant qu'Ottavien Fregoso exilé à Ischia partait pour l'île où il devait bientôt mourir.

André Doria restait fidèle à son maître, mais il faut bien reconnaître qu'en soutenant la cause de la France, comme il le fera par la suite, il donnera l'exemple d'une singulière et brusque volte-face. Certes nous sommes loin de lui reprocher de s'être tourné vers François Ier, mais il convient de constater qu'André Doria qui, en 1522, passe au service de la France, est le même homme qui, auparavant, en 1512, a profité des défaites éprouvées par Louis XII, s'est signalé par son acharnement à chasser les Français de Gênes, et a même risqué sa vie pour s'emparer de la Bride. Peut-on vraiment supposer que ce condottiere marin qui obtient faveur et argent de la France en 1522, qui lui loue ses services et ses galères, ait pris des sentiments français et doive faire preuve d'un réel dévouement pour l'étranger qui le paie ? L'on ne s'étonnera donc pas, dans la suite, s'il brûle une fois de plus ce qu'il a adoré, si, après avoir combattu sous le drapeau fleurdelisé, il range ses vaisseaux sous la bannière de l'Espagne.

André Doria, qu'on ne l'oublie pas, est un homme de son temps. Il est ambitieux, épris des honneurs, avide d'argent, il sacrifie tout au désir de briller et de s'enri-

perchè non poteva dimorare in porto per l'artiglieria de nemici che l'offendevano... Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chir, surtout s'il ne s'agit pour le satisfaire que de tromper un étranger et si la défection se dissimule sous l'apparence du patriotisme. Il est habitué, dès l'adolescence, par la vie active qu'il a menée, au jeu de bascule que produisent les intérêts humains et il n'aura garde de pencher vers le côté des vaincus. De plus il est un vrai fils de la Ligurie. Il sait ce que vaut chaque chose, il a l'âme mercantile de ses compatriotes ; il n'ignore pas que les services s'achètent et il les vend le plus cher possible. C'est à François Ier et à Charles-Quint de faire les offres. Celui-là disposera des galères et du condottiere lui-même qui saura y mettre le prix. Aussi bien André Doria trouvera toujours preneur : on peut et on doit l'estimer haut ; ne possède-t-il pas et ne donne-t-il pas à l'acquéreur l'empire des mers ?

En 1522 ce fut François Ier qui obtint la domination maritime en obtenant André Doria. L'entente entre le roi et le marin fut du reste facile : Doria ne demandait qu'à être gagné pour combattre contre les navires de l'Espagne. Il dut signer avec joie le pacte qui le liait à la France ; mais l'on ignore quelle somme son aide coûta à François Ier, car l'on ne possède aucun document qui relate les termes du contrat [1].

1. L'on peut affirmer cependant que sa « condotta », était de six années puisqu'elle expirait en juin 1528, date que Doria mit en avant pour passer à ce moment au service de l'Espagne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE IV

André Doria trempe dans l'assassinat de Lucien Grimaldi, seigneur de Monaco. — Il secourt Marseille assiégée par Bourbon. — Il passe au service de Clément VII. — Il se remet aux gages de la France. (1527). — Il prend part au siège de Naples.

Le séjour d'André Doria dans la seigneurie de Monaco, où il s'était retiré après son départ de Gênes, fut marqué par un événement mémorable que l'on a éclairci tout récemment et dont le marin génois fut le principal instigateur: le meurtre de Lucien Grimaldi, le possesseur de la principauté. Capelloni et Sigonius passent sous silence le rôle d'André Doria [1], mais aujourd'hui, grâce à des documents découverts dans les archives secrètes du Palais de Monaco [2], on ne peut nier sa participation dans l'assassinat de Grimaldi. Dès son arrivée, en effet, André Doria dut avoir vent des intrigues qu'au même moment Lucien

1. Guerrazzi fait allusion à la complicité d'André Doria mais ne peut l'établir sur aucune preuve.

2. Nous empruntons le résultat de ces découvertes historiques au savant ouvrage de M. Gustave Saige, conservateur des archives de Monaco. « Le Protectorat espagnol à Monaco. » Monaco 1885. Ch. III et Ch. IV.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Grimaldi ourdissait avec les Espagnols, maîtres de Gênes [1] : « Ses galères faisaient la police des côtes; ses relations sur le littoral, sa seigneurie d'Oneille, contiguë à de nombreux domaines voisins, appartenant à des membres de sa famille, lui procuraient des agents sûrs et zélés; et si les Impériaux aspiraient à se ménager un poste maritime aussi important que Monaco, André Doria avait un intérêt égal à s'en assurer la possession [2]. » Il sut habilement profiter de la situation, après que la conduite des Grimaldi de Gênes qui passaient à l'Empereur et l'attitude embarrassée de Lucien l'eut confirmé dans ses soupçons. Il fut du reste servi par les circonstances. Il n'eut qu'à savamment attiser la haine qu'un de ses cousins, Barthélemy Doria de Dolceaqua, neveu et pupille de Lucien, nourrissait contre son oncle pour des motifs d'intérêt. Il sut dans l'animosité de son parent trouver le moyen le plus sûr d'empêcher une défection dangereuse. Peut-être aussi entrait-il dans ses desseins, pour dominer sur la Méditerranée avec sa marine, de s'assurer un bon port de refuge sur les côtés de la Ligurie, un point de ravitaillement qui pût faciliter ses évolutions. Quoi qu'il en soit, il aida Barthélemy Doria dans sa criminelle entreprise.

1. M. Gustave Saige cite un document nouveau par lequel les Grimaldi s'engageaient à soumettre Monaco au protectorat de Charles-Quint. (Archives secrètes du Palais de Monaco A. 24. n° 16. pièce 2.)

2. Gustave Saige. *op. cit.* p. 38 et sq. Nous suivons le récit de l'érudit archiviste.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il choisit le moment favorable : la guerre avait repris avec un redoublement d'intensité entre François Ier et Charles-Quint. Le roi de France, furieux de ses récents échecs, faisait envahir le Milanais par ses troupes. André Doria part pour Lyon où il se rend auprès de François Ier pour combiner avec le roi l'action simultanée de ses galères avec l'invasion des soldats qui franchissent les Alpes. Sa présence à Lyon est signalée par un billet mystérieux qui annonce à Barthélemy « que le temps est venu de se préparer à l'entreprise qu'il sait[1] ». De retour de Lyon, André Doria, le 22 août 1523, monte à bord de sa galère capitane et apparaît devant Monaco. Il demande à être reçu dans le port. Pendant que les officiers entourant Lucien Grimaldi viennent de sa part lui porter l'autorisation de jeter l'ancre, Barthélemy Doria fait frapper le seigneur de Monaco par des affidés. Mais, par un inconcevable oubli, l'assassin néglige d'allumer les signaux dont il est convenu avec les patrons des galères que commande André Doria. L'équipage aperçoit enfin quelques lueurs mais il les prend pour la fumée et la flamme s'échappant des cuisines et les navires demeurent immobiles pendant que Barthélemy, poursuivi par les Monégasques, s'enfuit dans la campagne. Comme on le voit, un accident seul put empêcher André Doria de tremper effectivement dans

1. V. la relation des faits et le billet dans la Storia delle Alpe Marittime. Vol II. col. 1253 à 1259. par Gioffredo. Gioffredo rapporte le récit d'un témoin oculaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le meurtre et d'en tirer profit. Encore est-il qu'il essaya de sauver son cousin. Barthélemy avait pu se réfugier à la Turbie où les galères étaient venues se poster en observation. Il voulait regagner Dolceaqua mais il n'y pouvait aller par la voie de terre car il eût couru le risque d'être pris sur un territoire appartenant au seigneur de Monaco. André Doria le vit en danger et lui expédia une troupe de soldats et d'arquebusiers pour lui servir d'escorte. Barthélemy passa sur les terres relevant de la Savoie, d'où les galères le transportèrent à Vintimille. De là, grâce encore à la protection d'André Doria, il se réfugia au camp de l'amiral Bonnivet, en Italie [1].

La guerre avait en effet repris en Italie, selon le plan qu'André avait dû entendre développer à Lyon. Mais la défaite de la Bicoque (1522), qui avait motivé la campagne, ne fut pas vengée. Bonnivet se trouvait en présence du connétable Bourbon, traître à son pays, qui, à la tête des armées impériales, le battit à Biagrasso, puis au passage de la Sesia, enfin franchit les Alpes et se jeta sur la Provence.

Le fameux siège de Marseille bloquée par Pescaire et Bourbon commence. Le rôle d'André Doria est tout tracé :

1. Le procès de Barthélemy Doria dura jusqu'à sa mort qui survint à l'assaut de la forteresse de Pennaentre les années 1526 et 1528. M. Gustave Saige établit, à l'aide de documents nouveaux, qu'il ne fut pas exécuté à Monaco comme on l'a cru jusqu'ici. Cf. le Protectorat Espagnol à Monaco, p. 81-89.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

il aidera par mer la ville assiégée [1]. Il sait se montrer à la hauteur de sa tâche [2]. Il rend à la cité phocéenne des services égaux à ceux qu'un autre Italien, le vaillant Renzo, lui prête. Il dispose de six galères qu'il emplit de munitions et il contribue tout d'abord à fortifier Marseille. Puis il laisse ses équipages aux îles Pomègues, en face du port, et avec ses navires remonte trois fois le Rhône jusqu'à Arles, d'où il rapporte provisions et gens d'armes aux assiégeants, sous le feu même de l'artillerie ennemie [3]. Il est

1. Voir Mignet. Rivalité de François Ier et de Charles-Quint. *Revue des deux Mondes*, 1er mars 1860 : « Ayant la mer ouverte et le port libre, pouvant ainsi recevoir des vivres et des secours, protégés par la flotte française qui, supérieure à la flotte espagnole, stationnait à l'île de Pomègue et devait ajouter ses feux aux feux de la place pour inquiéter l'ennemi,... les Marseillais attendirent sans crainte l'attaque de l'armée impériale. » Livraison du 15 mars. Mignet dit, d'après le journal M. SS. du siège par Vallette : « Il (François Ier) promit de délivrer bientôt leur ville où fut alors introduit un secours de 1,500 hommes, venus par mer du côté d'Arles et des Martigues avec toute une flottille de bateaux chargés de farine, de vins, de bestiaux. » — Dareste mentionne la présence d'André Doria ; H. Martin lui consacre quelques lignes, *Histoire de France*, tome VIII, livre XLVII « Le 7 juillet, le jour même du passage du Var, les galères de France commandées par le vice-amiral Lafayette et par le réfugié génois André Doria, un des plus illustres capitaines de mer et un des plus grands hommes du XVIe siècle, avaient battu, près l'embouchure du Var, l'amiral espagnol, Hugues de Moncade, chargé de seconder les opérations de l'année d'invasion. »

2. Michelet dit : Contre un Français, la France fut défendue par l'Italie. Le mot sera d'autant plus juste si l'Italie est représentée et sur terre et sur mer, et par Renzo, et par André Doria.

3. V. Capelloni, Casoni, *Annali di Genova*, C. 77, anno 1524.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de plus assez heureux pour prendre aux Espagnols plusieurs bâtiments, entre autres celui que montait un des principaux lieutenants de Bourbon, Philibert de Châlons, prince d'Orange [1]. Enhardi par le succès, il lutte contre les envahisseurs, alors même qu'au bout de trente jours ils ont dû lever le siège de Marseille, à l'arrivée de François Ier. Il suit la côte, il fait débarquer ses marins, il harcèle l'armée en déroute qui court en se débandant le long de la Corniche ; il sème le carnage dans les rangs des fuyards [2].

Continuant la série de ses exploits, il s'empare au nom du roi de France et par un hardi coup de main, de Savone dont plus tard il réclamera la réunion à Gênes par une inconséquence intéressée, puis de Varazze. Aussitôt don Hugues de Moncade, capitaine de l'Empereur, qui se trouve à ce moment à Gênes avec ses galères, part pour recouvrer Varazze ; il y arrive au point du jour, y débarque deux mille fantassins environ et donne l'assaut à la ville. Mais André Doria qui a pris ses quartiers d'hiver dans le golfe de Vado, entend le bruit des canons, accourt avec ses galères et, grâce à un vent favorable, met en fuite les navires des Impériaux. Quelques-uns parviennent à rega-

1. V. Sigonius seul parle de cette prise que ne mentionne pas Capelloni. Plus tard Doria renverra le Prince à François Ier ; on lui promettra 1,500 ducats qui ne seront pas payés, ce dont Doria prendra acte pour abandonner François Ier.

2. Capelloni, « Seguitando egli con le galee il campo nemico per la Riviera, gli fece di molto danno. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gner Gênes à toute voile; mais d'autres, poursuivis par la flotte d'André Doria, sont poussés sur le rivage de Nice où les équipages du hardi marin les assaillent. Malgré l'intervention de cavaliers espagnols qui longent par aventure la plage et portent secours aux matelots en danger, l'amiral de Moncade et un certain nombre d'officiers de marque sont faits prisonniers [1].

Cependant, après la retraite des Impériaux, François Ier était entré en Italie et, le 24 février 1525, s'était fait vaincre et prendre à Pavie par l'armée de Charles-Quint. André Doria résolut de le délivrer dans le trajet que la flotte impériale, portant son royal captif, ferait par mer en se rendant à Barcelone. Posté aux îles d'Hyères, il avait l'intention de les quitter, de se mêler aux navires espagnols à la faveur de la nuit, de fondre sur la galère amirale et d'en arracher l'illustre prisonnier. Outre que Sigonius[2] mentionne le fait, nous trouvons la trace du projet qu'avait formé André Doria dans les *Commentaires* de Montluc[3]. « Quand le roy, dit-il, fut prins prisonnier à la bataille de Pavie, et que lon le menoit par mer en Espaigne, André Dorie s'en alla au-devant des gallères, qui le portoient, pour les combattre, et leur oster le roy. Ce qu'il eust faict, et eust mis tout en hasart : mais le roy l'envoya prier de ne le faire point; car, s'il le faisoit, il estoit mort. Et déjà

1. Voir pour ces faits Capelloni, Sigonius, c. 8. Casoni, c. 77.
2. Sigonius. c. 8.
3. *Commentaires de Blaise de Montluc.* Livre sixiesme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lon lui auoit annoncé de le faire mourir, si André Doria se présentoit pour les combattre[1] ».

André Doria dut renoncer à sa tentative devant le refus du roi, mais il put, grâce à ses vaisseaux, rendre encore quelques services à la cause française. Il comprit que les troupes envoyées, avant la défaite de Pavie, dans le royaume de Naples, couraient risque d'être vaincues par les ennemis, et, partant de Savone avec la flotte royale, il alla les prendre

1. V. Mignet. Rivalité de François Ier et de Charles-Quint. *Revue des Deux-Mondes :* 1er février 1866, p. 566: « Il (François Ier) avait cru pouvoir recouvrer sa liberté.... L'armée navale de la France était plus forte que celle de l'Espagne. Les navires réunis d'André Doria, du baron de Saint-Blancard, du frère hospitalier Bernardin, montés par quelques troupes résolues, pouvaient attaquer les navires ennemis et l'enlever à ses gardiens. Dès le 17 mai, François Ier était parvenu à donner secrètement des informations à la régente et lui avait écrit qu'on n'aurait à combattre que quatorze galères et dix-huit cents arquebusiers espagnols. Il avait ajouté avec une confiance un peu téméraire qu'il n'y avait qu'à user de diligence, « car si elle est faite, disait-il à sa mère, j'ai espérance que bientôt vous pourrez voir votre très humble et très obéissant fils ». Les préparatifs pour le délivrer s'étaient poursuivis avec promptitude. Une partie de la flotte française devait se rendre le 31 mai dans les eaux de Gênes, où la joindraient successivement les autres navires qu'on armait. Le maréchal de Montmorency, échangé un mois auparavant avec don Ugos[1] de Moncada après avoir vu la régente à Lyon, avait rejoint le roi à Gênes, presque à la veille de son embarquement. Il était investi du commandement général des armées de mer, et sans doute il apprit au roi que tout s'apprêtait pour sa délivrance. Mais François Ier renonça lui-même à une entreprise non moins certaine que périlleuse. »

1. C'était l'amiral que peu auparavant, André Doria avait fait prisonnier

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à San-Stefano, d'où il les conduisit en Provence [1].

Il demeura quelques mois encore aux gages de la couronne, puis, comme on ne le payait pas, et comme il croyait avoir à se plaindre de Montmorency [2], ministre de François Ier, il demanda son congé, l'obtint et passa avec ses galères dans le parti du pape. Clément VII, de Médicis, successeur d'Adrien VI, avait besoin de son concours; il loua ses services au prix de 35,000 écus d'or et donna au marin génois le titre d'amiral [3]. André Doria avait sous son commandement huit galères dont deux appartenant au

1. Cappelloni, Sigonius.

2. Les rapports de Doria et de Montmorency, d'après Sigonius, c. 9, et Capelloni, furent toujours fort tendus. Casoni, l. III, c. 86, dit : « Per male soddisfazioni avute da alcuni principali Ministri del medesimo (re di Francia) mostrava inclinazione di partirsi del di lui stipendio. » M. Francis Decrue, dans sa récente et magnifique thèse sur Anne de Montmorency (E. Plon, 1885), a très bien jugé le Ministre et l'Amiral dans leurs relations. Voir p. 111 et suiv. Il prouve que les auteurs ont exagéré la haine de Montmorency pour Doria, qui n'éclata qu'après la défection. Il montre (p. 113) que Montmorency fut conciliant, qu'il ordonna au chancelier Duprat de faire tenir de l'argent au marin et qu'il ne lui donna pour successeur Barbezieux qu'après avoir reçu une lettre d'André Doria, datée du 13 avril pour solliciter son congé ! Toutefois M. Decrue donne tort à Montmorency de n'avoir pas estimé Doria à sa juste valeur, par défiance pour les condottieri étrangers. Comme nous espérons le démontrer dans la suite du récit, si André Doria abandonna le parti de François Ier, ce ne fut point par haine soit de Montmorency, soit de Duprat, mais bien par intérêt personnel. Montmorency lui avait fait toutes les concessions compatibles avec la dignité de la France, mais Doria brusqua les choses.

3. Guichardin. *Histoire d'Italie*, livre XVII, c. 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pape, deux à son parent, Antoine Doria, quatre à lui-même. Il se rendit à Civittà-Vecchia avec son escadre et l'y laissa. En attendant d'entrer en campagne, il partit pour Rome afin de présenter ses hommages au pontife et surtout de recevoir des ordres précis. C'était le moment où le pape formait, avec le roi de France et avec les princes italiens opprimés par Charles-Quint, la Sainte Ligue destinée à chasser les Impériaux de l'Italie (1526). Une place d'honneur devait être assignée dans la lutte à l'amiral André Doria. Il était désigné pour essayer d'arracher sa ville natale à la domination espagnole[1].

Dès que le plan fut arrêté, André Doria croisa devant Gênes de concert avec les amiraux français et vénitiens : Pierre de Navarre et Armero. Partout où il porta ses efforts, il fut victorieux. Pendant que Navarre s'emparait de Savone que les Génois, après Pavie, avaient reprise, il mettait la main sur la Spezia et sur Porto-Fino. Apprenant que le doge Antoniotto Adorno, vassal de l'Espagne, a donné

1. Guichardin. *Histoire d'Italie,* livre XVII. c. II. Lorsque le pape, dit-il, prit André Doria à sa solde, il eut avec ce Génois une conférence touchant les moyens de faire heureusement une tentative sur la ville de Gênes, et ce capitaine l'assura qu'il réussirait sans peine, pourvu qu'on n'agît que quand la guerre serait entamée dans le Milanais, et que les huit galères fussent jointes par celles que le roi de France avait à Marseille, parce qu'alors demeurant maître de la mer avec les siennes, il bloquerait tellement Gênes qu'elle serait obligée de se rendre faute de vivres et pour recouvrer la liberté du commerce. Voir également Casoni, *Annali di Genova*, lib. III.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'ordre de rentrer en possession de Porto-Fino, il fait descendre à terre Philippin Doria et Jean-Baptiste Grimaldo avec huit cents fantassins et deux pièces d'artillerie. Il leur ordonne de se fortifier avec des fascines et par des levées de terre parce que les murailles tombent en ruines, et que les défenses, du côté de la terre, restent à découvert. Quant à lui, il veille, au large, sur toute la Rivière du Levant et empêche les vivres d'arriver dans Gênes qu'il affame. Malgré sa vigilance, il laisse pourtant passer devant lui quelques navires chargés de grains qui ravitaillent la place. Il est même accusé pour ce fait de servir mal volontiers la cause de François Ier, ou plutôt d'obéir à contre-cœur aux ordres de l'amiral Pierre de Navarre et de lui envier ses succès [1].

Ce que valait l'accusation, il le prouva quand il fallut défendre Porto-Fino : lorsque les Génois marchèrent à l'assaut de la petite ville, ils furent repoussés avec de grandes pertes, grâce aux habiles dispositions qu'avait su prendre André Doria, avant l'action. Il le prouva encore en s'obstinant avec un acharnement peu patriotique et vraiment barbare à vouloir réduire la cité par la famine. Il le prouva enfin en s'abouchant avec le duc d'Urbin et en lui demandant quinze cents soldats pour en finir avec Gênes. Il ne

1. Casoni, L. III. « E però molti per tal cosa incolpavano il Doria, quasi che invidioso della gloria del Navarro, e poco benè intenzionato verso il servizio del'Re, non volesse venir a capo dell' impresa, sotto gli auspicj del suo competitore. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tint pas à lui qu'il ne les dirigeât à l'assaut, car il les réclama avec une vive instance, et ne se les vit refuser que parce que le duc assiégeait Crémone et avait besoin de toutes ses troupes[1].

Telle fut du reste l'opiniâtreté que Doria mit à remplir ses fonctions vénales de condottiere et à sévir contre ses infortunés concitoyens que bien des historiens génois ne lui ont point pardonné la cruauté de sa conduite. Un savant écrivain de nos jours, Bernabò-Brea, lui adresse de justes reproches. Il pense que si André Doria se montra si impitoyable, ce fut parce que ses anciens ennemis, les Adorni, dominaient dans la cité. « Quel motif poussait Doria à soumettre sa patrie à la France? Il n'avait pas à mettre un terme aux luttes intestines, puisque la ville, au dire de Casoni et de Bonfadio, jouissait de la concorde qui régnait dans ses murs. Certes, alors, il ne voulait pas faire restituer Savone à Gênes, puisque ce fut Doria lui-même qui contribua dans ce moment à la lui ôter. Que l'on ne prétende pas, dans la suite, que Doria fut poussé par l'utilité générale de l'Italie, qu'il voulut empêcher la prépondérance de Charles-Quint, car ne serait-ce point par là même montrer combien il fut en faute quand, plus tard, il détacha Gênes de la France en l'enchaînant à l'Espagne[2]. » Mais, en vérité, pourquoi témoigne-t-on un si

1. Casoni, l. III. Tous les détails sur le siège en sont tirés. C'est la source la plus complète.

2. Bernabò-Breà : « Sulla congiura del conte Gio-Luigi Fieschi, documenti inediti raccolti e publicati ». Préface, page IX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

grand courroux à Doria? Il se montra, au siège de Gênes, comme dans la suite de sa vie, fidèle à son caractère et à son rôle. Condottiere, il cherche son intérêt, il veut se faire valoir auprès de ses maîtres, même au détriment de sa patrie. Si par hasard l'intérêt de sa ville natale vient à concorder avec le sien, il n'aura pas de peine à devenir un bon citoyen ; il identifiera avec beaucoup d'adresse la cause de Gênes avec sa propre cause et retirera, aux yeux de la postérité, grand honneur de services qui n'auront pas été, de son vivant, sans grand profit. Au besoin, il ne dédaignera pas de donner l'apparence de la générosité et du patriotisme à des actes que provoquera son ambition : il passera ainsi pour un modèle des vertus civiques, après avoir donné un rare exemple d'égoïsme et d'avidité. Il tiendra souvent le succès ; comment n'eût-il pas tenu la gloire ?

Pour le moment, André Doria dut renoncer à s'emparer de Gênes. Clément VII, effrayé par les exploits de Bourbon qui venait de s'emparer du Milanais, s'était retiré de la Ligue et avait conclu la paix avec l'Espagne. L'amiral fut invité à cesser les hostilités contre Gênes et à se rendre à Civitta-Vecchia[1]. Bientôt après, sur l'ordre du pontife, il gagnait l'embouchure du Tibre et prenait à son bord Mr de Valdemont qu'il conduisait dans le royaume de Naples, puis il revenait à son port d'attache[2]. Il n'y resta

1. Capelloni, *op. cit.*
2. Capelloni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas longtemps; car il recevait bientôt l'ordre de se joindre aux flottes des Vénitiens et des Français; le pape, caractère indécis et flottant, était rentré de nouveau dans la Ligue.

Quand la jonction des navires fut opérée, l'on atteignit un total de dix-sept galères qui devaient s'emparer de la flotte espagnole alors en formation à Carthagène. Les chefs français et vénitiens étaient d'avis de se diriger sur la ville, d'y attaquer la flotte ennemie et de l'incendier. Doria voulait qu'on l'attendît au passage et qu'on l'empêchât d'atteindre Gênes. Il fit comprendre à ses collègues que la saison était avancée et mauvaise, que du reste les vaisseaux espagnols avaient déjà mis à la voile ; il finit par les convaincre[1]. L'on apprit bientôt que trente-six navires espagnols commandés par Antoine Lannoye, vicé-roi de Naples, Ferrant Gonzague et Ferdinand d'Alascon, avaient pris la mer, stationné en Corse au golfe de Saint-Laurent, et faisaient route par un vent favorable, vers Gênes. Sans attendre Armero, l'amiral vénitien, qui s'était arrêté à Porto-Venere et s'était mis en retard, Navarre et Doria parvinrent à trouver l'ennemi et engagèrent avec lui la bataille. L'artillerie dirigée par Navarre fit merveille : un boulet brisa le mât de la galère amirale dont le pavillon, au grand émoi des Espagnols, tomba sur le pont. Doria, se jetant entre deux vaisseaux, en couvrit un de boulets et fit couler à pic le second dont les trois cents hommes

1. Casoni, l. III. c. 9', anno 1526, Fogliotta lib. 12 l. 12.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'équipage périrent dans les flots[1]. Sans la nuit, sans le vent qui s'éleva tout à coup, Navarre et Doria s'emparaient de la flotte.

Quand Doria eut terminé son expédition navale, il conduisit encore sa flotte à Civitta-Vecchia, où il reçut la nouvelles de graves événements. Il apprit que le pape Clément VII, toujours irrésolu, toujours faible, avait d'abord fait assiéger Naples, puis, par une récente reculade, avait encore abandonné le parti français et demandé une trêve ; que Bourbon, enflé de ses succès dans le Milanais, avait marché sur Rome avec ses bandes allemandes et y avait été tué en montant à l'assaut ; que ses soldats avaient vengé sa mort en mettant à sac la Ville Éternelle et en emprisonnant le pape au château Saint-Ange. Doria ne resta pas dans l'inaction. Il rassembla des hommes d'armes, les plaça sous le commandement de Philippin Doria, son fidèle lieutenant, et les débarqua non loin de Rome en leur donnant l'ordre d'aller secourir son maître. Mais il avait compté sans la vigilance des Allemands qui tenaient fermés les abords de la cité et il vit bientôt revenir ses soldats vers la côte[2].

André Doria après que sa tentive eut échoué, ne quitta plus Civitta-Vecchia ; il ne savait quel parti prendre ; il avait

1. Voir les auteurs précédents.

2. Nous ne trouvons mention de ce fait ni dans Capelloni ni dans Sigonius. Il est relaté dans un *Elogio storico d'Andrea Doria* publié à Parme en 1781, œuvre d'un anonyme, p. 245.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

signé avec le pape un contrat d'un an qui venait d'expirer. A qui devait-il louer ses services, de François Ier ou bien de Charles-Quint? Il hésitait et peut-être aurait conservé son attitude expectante sans les sollicitations dont il fut l'objet: d'un côté l'Empereur lui faisait des offres, de l'autre le roi le rappelait. Il consulta le pape qui le dissuada de passer aux Impériaux. Il fut même prié de repousser toutes les propositions qui émanaient de Charles-Quint car, s'il s'entendait avec lui, il recevrait l'ordre d'emmener le pape prisonnier soit en Espagne, soit à Naples.

Il se rangea à l'avis du pontife et bientôt après il recevait de François Ier le titre de Capitaine-général des flottes françaises dans la Méditerranée et une provision annuelle de 36,000 écus [1]. Si le pape y gagnait, André Doria n'y perdait rien. Quant à se rappeler les injustices dont il prétendait auparavant être la victime, quant à sentir combien sa conduite offrait d'incohérences, il avait trop souci de ses intérêts pour y prendre garde et allait ainsi de François Ier à Clément VII, de Clément VII à François Ier en attendant qu'il se jetât dans les bras d'un dernier acquéreur, de Charles-Quint: Sa vie n'aura pas d'unité ; peu importe ; il y aura de l'unité dans sa fortune et dans sa puissance qui, d'infime qu'elle était au début; va chaque jour grandissant.

André Doria, sur l'ordre de son nouveau maître, passa

1. Capelloni, p. 42, parle des conseils donnés par le pape à Doria. — V. Sigonius, c. X, an 1527 ; Casoni, c. 93, pour les détails qui suivent.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avec les huit galères royales de Civitta-Vecchia à Savone que François Ier détenait depuis les dernières hostilités. Il fut convenu que le Capitaine-général tenterait un coup de main sur Gênes, par mer, tandis que Lautrec, général en chef des armées françaises, descendrait en Italie et appuierait, par terre, ses efforts. Pour la seconde fois, André Doria ne refusa pas de porter les armes contre Gênes, contre cette patrie que plus tard il se vantera tant de chérir. Il côtoya la Rivière, brûla deux navires de la cité et fit si bonne garde qu'il provoqua une affreuse disette dans ses murs. A ce moment il fut informé que dix gros vaisseaux remplis de grains, qu'escortaient sept galères génoises, se trouvaient dans le port de Porto-Fino et n'attendaient qu'une occasion pour porter secours aux assiégés [1]. Résolu de terminer la guerre par un coup décisif, Doria se dirigea vers Porto-Fino, déposa sur le rivage Philippin Doria avec douze cents fantassins. Philippin se rencontra avec huit cents soldats envoyés par le doge Adorno et commandés par Augustin Spinola. Après un combat acharné, il se fit battre et prendre, malgré la supériorité numérique de ses forces. Mais il arriva que, tout à coup, César Fregoso, fils de Jean, approcha de la cité avec les troupes françaises pour la surprendre. Aussitôt les Génois et le doge de réclamer instamment l'aide de Spinola. A peine André Doria apprend-il que le vainqueur de Philippin s'est éloigné qu'il entre avec toute sa flotte dans Porto-Fino. Sans

1. Guichardin, livre IV, c. IV.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

combat il s'empare des transports et des galères que la chiourme révoltée lui livre et il termine, après des alternatives de revers et de succès, avec un rare bonheur, sa difficile entreprise [1]. Il revient alors vers Gênes, se tient devant l'entrée du port, pendant que Fregoso, installé sur les hauteurs, se prépare à l'assaut. Il fallait que Gênes se rendît. Le doge Adorno ne manqua pas de patriotisme. Il consentit bien à ouvrir les portes de la ville mais il députa vers Lautrec le sénateur Vincent Pallavicini avec ordre de demander au général français la restitution de Savone aux Génois. Gênes en effet tenait et tint longtemps encore à n'être pas dépossédée de Savone qui pouvait faire concurrence à son commerce. Elle avait la légitime ambition de faire peser son autorité sur une ville dont le port pouvait s'agrandir et s'enrichir si une nation étrangère voulait s'en servir pour combattre l'influence de la grande cité ligurique. Il ne fallait donc pas la laisser entre les mains des Français. Pour toute réponse, ordre fut donné à César Fregoso d'entrer de force dans Gênes avec huit cents soldats [2]. Il s'acquitta avec courage et avec succès de sa tâche pendant que Doria, combinant les évolutions de sa flotte avec les manœuvres des soldats, pénétrait dans le port.

1. Foglietta, lib. XII, an 1527; Capelloni, p. 43-44. Sigonius, cap. X. — Capelloni ne met pas bien en lumière le rôle de Doria pendant le siège de Naples.

2. Nous n'insistons pas sur le détail des opérations militaires dirigées par César Fregoso. Nous nous astreignons à ne parler que de Doria.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La ville était prise. Adorno, réfugié dans le Castelletto, obtint une capitulation honorable, par l'intermédiaire de son prisonnier, Philippin Doria, puis sortit de la ville. Quand il s'agit de choisir un gouverneur, André Doria intervint. Il avait acquis par les victoires de sa flotte et par sa longue pratique des affaires une grande influence et il en usa pour sacrifier le chef du parti qu'il défendait depuis tant d'années. Dès qu'il apprit que César Fregoso dont la bravoure avait en partie valu Gênes à la France, demandait à être nommé gouverneur royal de la ville, il s'opposa avec énergie à sa candidature. Certes, il pouvait, ainsi que les nobles, alléguer comme prétexte que les Fregosi et les Adorni avaient ensanglanté la ville par leur rivalité séculaire, mais ne donnait-il pas aussi prise, par sa conduite, à de malveillantes et inévitables accusations. Ne pouvait-on pas l'accuser de ne se débarrasser de César Fregoso que pour se frayer un chemin vers les honneurs ? Après les Adorni, après les Fregosi, sur les ruines de leurs factions, n'aspirerait-il pas à dominer sa ville natale ? Et puis était-il vraiment patriotique de soustraire les citoyens à l'autorité d'un Génois pour les ranger sous les ordres d'un étranger : Théodore Trivulce qui, par bonheur, sut se montrer doux et conciliant[1] ?

1. Casoni, l. III, p. 237, signale l'intervention de Doria : « Goffredo Lomellini scrive, che Cesare Fregoso aspirava scopertamente ad essere fatto governatore regio di Genova... e che ne fece instanza al Re Francesco ; ma che a ciò si oppose vivamente Andrea Doria con tutti gli altri nobili. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Enfin, n'etait-il pas permis de s'étonner de ce qu'il n'eût pas su profiter de son influence auprès de lui pour obtenir la restitution de Savone à Gênes. Il aurait dû sinon gagner la cause de ses concitoyens, du moins l'appuyer. Il ne s'occupa point de Savone dont il s'inquiétera si fort dans la suite, quand il lui faudra gagner l'estime, l'affection et la popularité des Génois, pour mieux les livrer à Charles-Quint[1]. André Doria, dans le cours de sa longue existence, ne s'aperçut trop souvent de certains devoirs patriotiques et ne se crut l'obligation de les remplir que lorsque leur accomplissement devint nécessaire au succès de ses ambitieux desseins.

Si César Fregoso dut céder la place à Trivulce, André Doria reçut en revanche force récompenses pour les services qu'il avait rendus contre sa patrie. Au mois d'août, dit Giustiniani, l'ordre de Saint-Michel lui fut conféré et remise lui fut faite des insignes, avec grande solennité, dans l'église de San Matteo[2]. De plus André Doria était nommé Amiral[3]. Au moment où le sire de Langey arrivait à Gênes, porteur des récompenses que François Ier conférait à son allié, il le trouva en pleine fête, à table, au milieu de ses amis et célébrant avec pompe le mariage que, quelques années auparavant, il avait contracté en secret avec Peretta Uso di Mare, nièce d'Innocent VIII, veuve d'Alphonso del

1 Giustiniani, Annali, libro sexto, Giovio II. Foglietta *Storia de Genova* l. 12.
2 Giustiniani. l. IV.
3. « E lo constitui suo ammiraglio in mare. » Capelloni, p. 41.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Carretto, marquis de Fenaro [1]. L'année 1527 marque donc une date heureuse dans l'existence de Doria. Après tant d'aventures et de traverses, après tant de courses sur terre et sur mer, il lui est donné de goûter les douceurs du repos et de voir se réaliser enfin quelques-uns des rêves que depuis l'enfance forme son ambition.

Il est vrai que son inaction fut de courte durée. François Ier avait à cœur de venger la prise et le sac de Rome; la possession de Gênes ne lui suffisait pas. Il conçut le projet de conquérir le royaume de Naples [2]. Pendant que Lautrec devait se diriger vers le sud de la Péninsule et assiéger la capitale des Deux-Siciles, André Doria était chargé de se transporter en Sicile avec toutes les forces navales de la couronne, qui consistaient en vingt galères dont douze appartenaient à la France et huit à Doria. Il devait s'unir au Provéditeur des Vénitiens, Jean Moro, qui disposait de seize navires.

La flotte s'assembla dans le port de Livourne : les troupes de débarquement avaient pour chef Renzo da Ceri, condottiere fameux.

Doria avait bien reçu l'ordre de se rendre en Sicile; mais, en raison de son expérience, il ne put s'empêcher d'élever

1. Casoni. *Annali di Genova*, l. III, c. 93.

2. Mignet, *Rivalité*, etc... *Revue des Deux-Mondes*, Fascicule du 15 mars 1867. (Le siège de Naples, André Doria, la Paix de Cambrai)... « Cette expédition n'avait plus qu'un objet, la conquête du Royaume de Naples », p. 385.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des objections contre l'opportunité de l'expédition. Il trouvait qu'on commettait une imprudence en commençant les opérations aux approches de la mauvaise saison. Doria était avisé ; il craignait avec juste raison les vents hivernaux comme il les craindra plus tard au moment où Charles-Quint s'obstinera, malgré l'avis de son amiral, à diriger ses vaisseaux vers Alger. Il savait qu'en cas de fuite on ne pouvait trouver de secours dans aucun port ami. Il valait mieux, à ses yeux, se tourner contre la Sardaigne, île plus faible, plus voisine, proche de la Corse où se trouvent de bons ports. Il gagna Jean Moro, provéditeur des Vénitiens, à ses raisons, mais il ne put entamer Renzo da Ceri, qui ne cessa de le contrecarrer. Toutefois la flotte partit de Livourne, atteignit la Corse où elle demeura de longs jours à cause du mauvais temps, puis se dirigea vers la Sardaigne [1]. On échoua au siège de Castel d'Aragon, mais on prit Sassari. L'on aurait eu à enregistrer d'autres succès, si l'on n'avait été contraint de partir, à cause de la saison avancée, de l'humidité, des maladies et de la disette. Le départ amena une altercation entre les chefs. Renzo da Ceri voulait que les vaisseaux fussent menés à Tunis, où, en pays ami, l'on pourrait se ravitailler et de là gagner la Sicile qui n'était pas très éloignée. Mais Doria ne voulut confier ni ses galères ni sa personne à la foi d'un roi barbare [1]; il sentait que ses chiournes avaient be-

1. Nous empruntons le détail des faits à Casoni, *Annali di Genova*, Lib. III Capelloni et. Sigonius sont peu explicites sur ce point.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

soin de se reposer et de reprendre des forces, et il vogua vers la Toscane. Là les Vénitiens prirent leur congé, les milices furent débarquées, les douze galères françaises furent renvoyées en Provence. Quant aux sept navires que possédait en propre André Doria, il les plaça sous le commandement de Philippin Doria et les expédia vers Naples pour y aider Lautrec dans ses opérations. Doria retourna avec une seule galère à Gênes. De là, il fit tenir au roi de France le récit de l'expédition et s'expliqua sur les motifs qui l'avaient empêché de passer en Sicile, malgré l'ordre reçu. De son côté Renzo da Ceri ne se fit pas faute d'écrire à François Ier, il attribua la malheureuse issue de la campagne en Sardaigne au mauvais vouloir de Doria. Les exilés Siciliens ajoutaient leurs plaintes aux récriminations de Renzo et les justifications d'André restèrent sans écho: François Ier écouta Renzo et les Siciliens, au grand mécontentement de Doria [1].

André Doria nourrissait d'ailleurs d'autres griefs contre le roi de France. Casoni, dans ses *Annales de Gênes*, les

1. Voir Mignet. *Rivalité*, etc... *Revue des deux Mondes* 15 mars 1867. — « André Doria, monté avec Renzo da Ceri et des troupes de débarquement sur une flotte considérable, était parti pour faire une descente en Sicile. Poussé par les vents contraires en Sardaigne, il débarque ses troupes dans l'île, où elles avaient d'abord tout emporté ; mais leurs succès avaient été arrêtés par le manque de vivres et par les maladies, qui avaient contraint d'évacuer l'île à moitié conquise. » Comme on le voit, Mignet ne relate pas les faits que Casoni produit et que nous lui avons empruntés.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

énumère avec complaisance : il n'oublie même pas les griefs imaginaires, les griefs que la mauvaise humeur et l'extrême susceptibilité de l'amiral faisaient naître comme à plaisir, pour se donner le droit de se plaindre et de se venger. Certes Doria avait bien droit de réclamer les vingt-six mille écus que lui devait la Couronne depuis son premier engagement. Il avait encore droit d'exiger qu'on lui payât la rançon de Philibert, prince d'Orange, qu'il avait pris devant Marseille et remis au roi [1]. Aussi le 4 mars 1528, écrivait-il avec raison de Gênes au Grand-Maître Anne de Montmorency [2] : « Monseigneur, touchant mon intérest, veu la grant charge que j'ay à supporter journellement, les deniers qu'ay déboursez au service dudit Seigneur [3], la récompense touchant le Prince d'Orenge et le temps qui m'est deu pour mes gallères, dont je n'ay encores eu satisfaction, si promptement ne m'est pourveu, comme j'escrips et donne charge à mes gens estans devers

1. Molini, dans ses *Documents di Storia italiana*. Florence, 1837, tom II, cite des lettres d'André Doria au roi et au grand maître Anne de Montmorency (Voir les documents de la page 34 à la page 61). Ils sont tirés de la *Bibliothèque Nationale*. A la même Bibliothèque le marquis Massimiliano Spinola a découvert trois lettres de Doria dont deux en date du 4 mars et du 24 mars 1528 sont adressées à Montmorency et la 3me en date du 13 avril 1528 est écrite à François Ier. Voir vol. IV. fasc. IV des Atti della Società ligure di storia patria. Gênes, 1867, p. 423-433.

2. Pour les rapports de Doria et d'Anne de Montmorency, voir plus haut, p. 54, note 2.

3. Le Roi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vous remonstrer, suys en danger succomber soulz le faix [1] » ; et le 24 mars de la même année [2] : « ... Vous savez que trois ans et demy a, je rendys le Prince d'Orenge prisonnier ès mains du Roy, et dès lors me promist la récompense avec autres infinies rémunérations. Il me suffist seulement... qu'il lui plaise me satisfaire dudit Prince, les quatre mil escuz pour moi avancés à la reduction de ceste ville [3], et autres quatre mil escuz à la contribution faicte en l'emprise dernière ; et quant aux autres rémunérations, je les remets. Il seroit estrange, veu que je ne puys, à mon extrême besoing, pour quelque prière que face, trouver le moyen de recouvrer ce qui m'est clèrement et jeustement deu, j'eusse attente ou espoir ès promesses des choses non clères et incertaines. Croyant doncques ennuyer, non estant ouy, pour finale conclusion, au lieu de toutes récompenses, je ne veuil et ne demande autre chose audit Seigneur, fors seulement qu'il luy plaise me satisfaire ce qu'il me doibt clèrement et justement, et cela me suffira ».

Outre qu'il ne recevait aucun paiement, André Doria se plaignait, au dire de Casoni [4], de François Duprat,

1. Lettre citée par le Marquis Spinola, Bibl. Nationale, Mss. Fr. 3012 fol. 57.

2. Bibl. Nationale Mss franc. 3106. fol. 68.

3. Gênes d'où il écrit.

4. Casoni. *Annali de Genova* Lib. III p. 242 : « Erano per verità questi due Ministri potentissimi sopra il genio del Re Francesco, e direttori dei suoi consigly, ed ambi emuli del Doria, perche sin da

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Grand Chancelier de France et d'Anne de Montmorency, Grand Connétable, son correspondant ordinaire. Il croyait que tous deux, abusant de leur influence, le desservaient par jalousie auprès du roi. Aussi élèvera-t-il des plaintes en écrivant à Montmorency [1]. Il lui dira, après avoir attaqué un certain Colin qui s'acharnait contre lui à la Cour : « Monseigneur, pour toutes les causes dessus dictes, voyant ceulx qui ne sont pour faire aucun service, et encores moins le vouldroient ne sauroient faire, sont amyz et escoutez de tout ce qu'ilz dient et récompensez à leur plaisir et de moi et mon parler n'est fait compte, puys juger à l'œil que j'ay beau travailler en toutes façon possibles, mon service n'est tenu agréable [2]. » Et il ajoute, en manière de conclusion, dans la même lettre : » Congnoissant l'incredible nécessité que portent mes gens et gallères; voyant que pour y remédier suys contrainct tant de fois crier, comme ung belistre, à ce que soit satisfait ce qui m'est jeustement deu... doubtant ennuyer le Roy et vous et me consumer totallement, puys que aure remède ne puys trouver pour passer ce temps, desirant plus

principio, che fu eletto ammiraglio del Mediterraneo, mal soddisfatti che un forestiere tanto s'avanzasse nel favore Regio, e nelle cariche, che potesse ugugliarli, e non potendo tollerare, che vi fosse al servigio uno che non dipendesse da loro, ma si reggesse per se stesso, e con i propry meriti, si erano posti a perseguitarlo, e a rendergli sinistri uffizy.

1. Voir la note de la page 54, qui résume l'appréciation de M. François Decrue.

2. Lettre du 24 mars 1528, précitée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tost perdre la vie que l'honneur et réputation, vous supplie, tout ainsi que par vostre moyen suys entré au service dudit Seigneur [1], il vous plaise luy faire requeste, de par moy, que son plaisir soit me donner licence de me retirer en ma maison, où vivray au moins mal que pourray, comme povre gentilhomme demeurant son entier et féal serviteur, le surplus de mes jours. Laquelle licence ne prendray moins à gré que si ledict Seigneur me satisfaisoit entièrement de toutes les promesses qu'il m'a faictes et fait faire en général; vous asseurant que depuys ma première congnoissance ne me suys trouvé en telle perplexité, et me fait bien grant mal que ne puys continuer à y donner remède. Dieu sait ce que j'en porte au cœur [2]. »

La pensée de demander son congé l'occupe tout entier. Ce n'était d'abord qu'un simple désir qu'il exprimait en formulant ses doléances, sans y insister. Mais quelques jours après avoir manifesté son intention à Montmorency de se retirer, il écrit directement au roi le 13 avril 1528 [3] : « ... Me suffiroit seullement que peusse estre satisfaict de ce qui m'est loyaulment deu... et attendu que créance est prestée aux détracteurs contre moy à tort et leurs parolles faulses préférées à mon service...

1. Montmorency l'avait donc favorisé au début.

2. Extrait de la lettre précitée.

3. Lettre conservée comme les précédentes par le marquis Spinola dans les Atti della Società Ligure, p. 432. Bibl. Nationale Mss. Fr. 3005, fol. 32.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

congnoissant, pour les rapports de telles gens, mon service estre tenu suspect et en doubte; aussi que suys doresnavant vieil et ancien vous supplie me donner libérallement congé, lequel, comme vous ay devant escript, auray autant à gré que si me faisiez satisfaire de tout ce que m'avez fait promettre, en général, et davantage. Et quant, Sire, votre vouloir ne seroit tel, vous supplie deputer ung autre chief suz vos galleres, car je auroys toujours doubte, veu la créance donnée aux détracteurs, ne pouvoir faire chose à vous aggreable, quelque travail que sceusse prandre à bien servir: considéré mesmement la suspition que je congnoys estre faicte de mon service, sans aucune raison. »

Jusqu'ici les griefs de Doria sont réels: on lui doit des sommes importantes et il veut être payé, non pas en belles promesses, en honneurs hypothétiques, mais en espèces sonnantes. Il réclame, auprès des ministres, puis, comme on ne l'écoute pas, auprès du maître. Mais bientôt, s'aigrissant de jour en jour, il va passer des plaintes et des récriminations à des actes qui ne laisseront pas que d'être répréhensibles, car il les accomplira pour satisfaire son ambition et leur donnera comme cause apparente et comme prétexte la défense des intérêts génois et du bien public.

C'est en effet en l'année 1528 que vient s'insérer dans la vie d'André Doria un des événements les plus importants de son existence historique, c'est l'époque où l'ami-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ral abandonne le service de la France et devient le chef de la marine impériale. Sa nouvelle évolution a excité bien des controverses et des discussions; elle mérite d'être étudiée, à la lumière de documents nouveaux, dans ses causes, dans son accomplissement et dans ses conséquences. Le caractère d'André Doria, brutalement égoïste dans ses lucratives tergiversations, apparaîtra tout entier.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE V

L'année 1528. — André Doria pendant le siège de Naples passe à Charles-Quint. — Gênes est enlevée à l'influence française. — Jugement sur la conduite de Doria.

La conduite d'André Doria pendant l'année 1528 a été jugée de façon bien différente par les annalistes et par les historiens qui l'ont étudiée. Il s'est même formé deux camps parmi les écrivains. Les uns comme Capelloni, Sigonius [1], Bonfadio [2], Giustiniani [3], Paul Jove [4], Martin du Bellay [5] Brantôme [6], Montluc [7], Casoni [8] et parmi les modernes Robertson [9], Guerrazzi [10], Molini [11], Spinola [12], Bel-

1. *Op. cit.*
2. Bonfadio. *Annali delle cose di genova*. Anno 1528. Libro primo.
3. *Op. cit.*
4. P. Giovio. (II-182).
5. Mémoires de plusieurs choses advenues... depuis l'an 1513 jusques au trépas du roy François Ier. Lib. III.
6. Brantôme. *Vie des grands Capitaines*, XLVII. Édition Lalanne.
7. Montluc. *Commentaires*. Liv. VI. Édition de Ruble.
8. *Op. cit.* Lib. III.
9. *History ob the Emperor Charles V*. C. 20. An 1528.
10. Guerrazzi, *op. cit.*
11. *Documenti di Storià italiana*. Tome II, p. 30-32.
12. Considerazioni su varii giudizi di alcuni recenti scrittori riguandanti la storia di Genova: Atti della Società Ligure di storia patria. Vol. LV fasc. IV, p. 315 et sq.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

grano [1], Garnier [2], Sismondi [3], Gaillard [4], Henri Martin [5], Dareste, Michelet [6], Mignet [7], Mme Coignet [8], approuvent soit pleinement soit avec certaines restrictions André Doria ; les autres, en petit nombre comme Guichardin [9], Bernabo-Bréa [10], Canale [11] l'attaquent avec énergie. Chacun

1. Rassegna bibliografica della vita di Andréa Doria, di F. D. Guerrazzi edi altri recenti scritti intorno quel grande Ammiraglio. Archivio storico italiano fondato da Vieusseux. Serie Terza. Tomo IV, parte I. 1866 p. 216 et sq.

2. *Histoire de France*, tome XXIV.

3. Sismondi. *Histoire des Français*, Tome XXIV.

4. Gaillard. *Rivalité de la France et de l'Autriche*, Tome V, p. 29.

5. *Histoire de France*, par H. Martin, T. VIII. Liv. XLVII, p. 109 : il condamne François Ier, mais ne cite guère que Martin du Bellay comme source.

6. *Histoire de France*,

7. *Rivalité*, etc. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1867.

8. François Ier. *Portraits et Récits du* XVIe siècle. Plon, éditeur, 1885. C'est la plus récente histoire de François Ier : elle résume les mémoires de l'époque. Voir chap. IX, p. 188-189. Mme Coignet montre l'état de la marine en France.

9. Guichardin. *Histoire d'Italie*. Libre 19. C. II. Guichardin dit : « On crut depuis que ce fût moins le dépit de n'avoir pas été considéré par la France autant qu'il croyait devoir l'être qui le fit se ranger du parti de l'empereur, que le désir de bâtir sa propre grandeur sur la liberté apparente qu'il se proposait d'établir à Gênes ; que n'ayant pas trouvé le roi disposé à favoriser ce dessein, il avait pris la résolution de quitter le service de France et de travailler à son agrandissement ». Édition franç. de Buchon p. 611.

10. Sulla Congiura, etc. *op. cit. Introduction*, pp. 9-15 et Lettere illustrative *passim*.

11. Storia della repubblica di Genova dall'anno 1528, all 1550. Genova, 1874 C. 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'eux est armé de documents qui semblent assurer gain de cause à son opinion, mais qui sont renversés par les arguments non moins probants que produit un adversaire. Bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de pénétrer dans le cœur de l'homme et de lui arracher son secret, il faudra pourtant prendre parti, accuser ou bien défendre Doria, essayer de percer ses intentions, de connaître le but qu'il poursuivait. Après avoir exposé les faits, en invoquant tour à tour le témoignage des adversaires et des partisans que compte l'amiral, peut-être nous sera-t-il permis, à l'aide de textes récemment exhumés, de risquer un jugement sur l'homme que Gênes appelle le Père de la Patrie.

Le mécontentement d'André Doria vis-à-vis de François Ier s'accroissait de jour en jour. Certes l'amiral nourrissait des griefs sérieux contre la Couronne de France, mais ainsi qu'il arrive toujours quand on est aveuglé par la haine, il considérait la moindre action du roi, fût-elle inoffensive, comme une insulte personnelle. François Ier qui armait une flotte pour investir Naples, que Lautrec, après avoir traversé l'Italie, assiégeait par terre, en offrit le commandement à Doria [1]. C'était un acte de courtoisie, presque de déférence : l'amiral reçut fort mal la propro-

1. Preparava il Re una grossa Armata per mandarla a primavere all impresa di Napoli, della qual cosa ne die de parte ad Andrea, accennandogli che gliene destinava il comando Rifiuto l'Ammiraglio tal carico sotto pretesto : che l'età sua gia avvanzata e qualche indisposizione lo rendevano bisognoso di riposo. Casoni. *Annali*, lib. III, p. 242.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sition. Il se montra revêche, mal gracieux. Il allégua son âge comme prétexte, lui, qui, jusque dans la plus extrême vieillesse, ne devait cesser de commander des galères ! Cependant, pour ne pas rompre ouvertement avec le roi, il lui proposa de confier la nouvelle flotte à son lieutenant Philippin Doria, qui, avec sa propre escadre, se trouvait dans les eaux de la Toscane et pouvait rapidement gagner Naples [1].

Il était évident que le roi, froissé par le refus de l'amiral, n'agréerait point Philippin Doria ; il ne se pouvait vraiment pas qu'un subordonné lui fît la loi. Loin d'accepter le choix de Philippin Doria, François Ier nomma comme chef de l'expédition Barbezieux. Aussitôt Doria de se fâcher : il lui semblait qu'après son refus le roi aurait dû de nouveau lui offrir l'emploi [2].

A quelque temps de là, un nouveau motif de ressentiment fut donné à la mauvaise humeur de Doria. Un navire qui passait d'Italie en Espagne fut pris par des vaisseaux français. On trouva à bord un Espagnol, porteur d'une lettre de créance que Doria lui avait donnée pour Charles-Quint. Casoni [3] qui rapporte le fait s'abstient de le ju-

1. Casoni, lib. III. Canale, *op. cit.*

2. A cio non replico il re, ma Elesse poco dopo per generale di quella spedizione, il Sig. di Barbieux con grande scontentamento del Doria, al quale pareva, che il Re, dopo lo sua ricusa, gliavesse dovuto fare nuova instanzea, che accettasse l'impiego. (Casoni, *Annali*, lib. III, p. 243.

3. Casoni, lib. III, p. 243. Comme précédemment. — M. François Decrue dans son excellent *Anne de Montmorency* n'a pas eu connaissance de ce fait.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ger. Mais en réalité pourquoi Doria correspondait-il avec l'Empereur ? Comment pouvait-il posséder assez d'influence à la Cour de Madrid pour recommander un envoyé ? La découverte de la missive était bien faite pour éveiller les soupçons et elle les éveilla en effet. En dépit des protestations du captif qui prétendait aller en Espagne pour y fixer la rançon de quelques prisonniers, les Ministres du roi, mis en défiance, voulaient que l'Espagnol subît la torture. On le retint prisonnier et on allait lui appliquer la question quand Doria éclata en plaintes et en reproches, fit entendre mille supplications et arracha au roi un arrêt de grâce. Il semblerait encore que Doria eût dû se tenir pour satisfait de la faveur royale ; il se montra au contraire fort irrité et se crut atteint dans son honneur.

Pendant que la querelle de François Ier et d'André Doria allait ainsi s'envenimant, il se produisait depuis quelques mois à Gênes des événements qui devaient à la fois agir profondément sur les desseins de l'amiral et faire passer le gouvernement de la cité, du peuple à la noblesse. La ville, après avoir traversé tant d'agitations intérieures, après avoir été secouée par tant de bouleversements, était heureuse de n'être plus divisée par les factions des Adorni et des Fregosi, dont les familles avaient cessé d'exercer une influence prépondérante, et elle voulait éviter le retour des révolutions dont elle avait tant souffert. Nobles et bourgeois proposaient d'élire des magistrats chargés de faire des lois qui missent l'Etat à l'abri de toute perturbation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ils voulaient établir l'entente entre toutes les fractions des citoyens sous le nom d'*Union* [1]. L'on comprit qu'il était utile d'obtenir l'appui de Théodore Trivulce, descendant d'une ancienne famille noble d'Italie, et Gouverneur de la ville, au nom du roi. On n'eut pas de peine à le faire entrer dans le parti de l'Union, car il vit que l'Union tournerait à l'avantage de la France, dont la domination ne serait plus menacée par les discussions continuelles des citoyens. Le 5 septembre 1527, en présence du gouverneur, huit magistrats de la Balie furent nommés et s'adjoignirent bientôt quatre autres citoyens pour assurer la rénovation des lois. Les Douze Réformateurs ne cessèrent dès lors de conférer secrètement, de délibérer, de chercher la forme qu'il convenait de donner au gouvernement pour affirmer la prépondérance des nobles, à l'exclusion du peuple.

Ils ne s'occupaient pas seulement des questions intérieures; ils surveillaient aussi les faits qui s'accomplissaient hors de la cité. Ils avaient à cœur de régler l'affaire de Savone que les Français occupaient et administraient librement. Les Génois voyaient d'un mauvais œil que les maîtres de Savone en eussent fait un port franc, au grand dommage de leurs douanes et de leurs privilèges. Savone,

1. Nous suivons, pour résumer les faits d'ordre intérieur qui ne peuvent, au moins en partie, se détacher d'une biographie d'André Doria la *Nuova storia della repubblica di Genova di Canale*. Nous résumons le chap. X de l'Epoca quarta, p. 441-459.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

c'était l'Égine de Gênes; c'était la poutre dans l'œil de la Darse. Le trafic de la Rivière du Ponent se concentrait à Savone, au détriment de la grande cité ligurique. Le territoire de Gênes était coupé en deux tronçons qu'il était urgent d'unir, sous peine de mort. Les Douze Réformateurs, comprenant le péril dont la patrie était menacée, envoyèrent en ambassade à Paris Jean-Baptiste Lusagna; il avait pour mission d'entretenir le roi au sujet de Savone. Il ne fut pas reçu par François Ier; les ministres ne lui donnèrent pas satisfaction. Et cependant Savone continuait à faire une redoutable concurrence à Gênes. Les chargements précieux y affluaient, la gabelle du sel y était prélevée : Savone devenait la tête de la Ligurie. A Gênes, les esprits s'échauffaient. Les Douze Réformateurs profitèrent de la surexcitation générale pour se faire donner l'autorisation de refondre en entier les anciennes lois et d'en proposer de nouvelles, dans l'intérêt de tous.

Atteinte dans son commerce, frappée dans son orgueil de reine découronnée, Gênes fut encore attaquée par un mal terrible, la peste, qui, sortie de Naples, avait gagné Rome, puis la Toscane, enfin, dans l'été de 1527, la Ligurie. En 1528, le fléau exerça d'horribles ravages dans la ville qui se dépeupla rapidement; les magistrats s'enfuirent; le gouverneur lui-même se réfugia avec sa famille dans la forteresse du Castelletto. Il est vrai que les Génois apprenaient bientôt après, avec un tressaillement de joie, l'héroïque exploit et la victoire d'un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

concitoyen, d'un Doria, de Philippin, le neveu d'André.

Si André Doria avait refusé le commandement de la flotte française et l'avait vu refuser à son lieutenant, il n'en avait pas moins laissé Philippin Doria à Livourne, avec sept galères. Philippin, appelé par Lautrec, qui affamait Naples avec son armée, reçut pour mission d'empêcher les approvisionnements d'arriver par mer. Il forma le blocus de Naples, mais il eut bientôt à lutter contre Hugues de Moncade, le vice-roi, qui avait conçu le proje. de l'assaillir dans le golfe de Salerne, de frapper à l'improviste ses galères et, par la soudaineté de l'attaque, de déjouer son habileté[1]. Hugues de Moncade rassembla dans le port de Naples six galères, quatre fustes, six brigantins, et un grand nombre de petites barques qui pouvaient présenter un front de bataille égal au développement de la flotte génoise. Il fit monter à bord deux cents arquebusiers espagnols, des officiers réformés, des citoyens émigrés. Il s'embarqua lui-même, en qualité d'amiral, sur la galère capitane, en compagnie d'illustres personnages. Mais le commandement de la flotte fut dévolu au plus habile capitaine de mer que possédât Charles-Quint, au Génois Fabrice Giustiniano. Deux Génois se trouvaient donc en présence ; ils allaient combattre et prodiguer leur sang pour la plus grande gloire de deux princes étrangers et rivaux !

Fabrice Giustiniano fit d'abord observer l'imprudence qu'on commettait en attaquant avec une troupe nom-

1. Voir, pour le combat de Salerne, Capelloni et Sigouins, *op. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

breuse mais inexpérimentée des marins rompus aux fatigues et aux dangers, mais il se heurta à l'obstination du vice-roi qui tenait à ses idées et qui craignait la jonction prochaine de la flotte génoise et de l'escadre vénitienne. L'amiral partit avec tous les navires, du Pausilippe, toucha à l'île de Caprée, où il fit haranguer ses soldats, après un grand festin, par un moine espagnol qui enflamma leur ardeur. Puis il laissa à gauche la pointe de Minerve et cingla vers la haute mer. Il envoya en avant deux galères avec l'ordre d'approcher de l'ennemi, de simuler la fuite et de l'attirer vers le gros de la flotte.

Philippin Doria qui, la veille, avait été avisé de l'expédition qu'entreprenait Moncade, avait demandé des renforts à Lautrec et obtenu trois cents arquebusiers avec leur chef, le capitaine Croch. Le secours arriva au moment où la flotte ennemie, longeant la côte d'Amalfi, dans le golfe de Salerne, apparut à découvert. A la vue des nombreux vaisseaux qui approchaient, Philippin eut un moment d'incertitude, mais il vit bientôt que l'escadre espagnole, sauf dix navires, ne se composait guère que de barques de pêcheurs. Il pensa aussitôt à employer le stratagème familier à ses ancêtres et qui avait si bien réussi à Hubert Doria à la bataille de la Meloria. Il détacha de sa flotte trois galères qu'il donna à Nicolas Lomellino avec ordre de gagner la haute mer, puis, au premier signal, de se rabattre vers le rivage et de se mêler au combat.

La lutte fut acharnée. Malgré la fumée de l'artillerie en-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nemie qui enveloppait ses vaisseaux d'un épais nuage, Philippin sut si bien diriger le tir de ses pièces qu'un boulet tua le capitaine de la galère amirale et nombre d'officiers. Le feu prit à bord du vaisseau que montait Moncade et pendant ce temps le capitaine qui commandait le navire de Philippin tombait mort sur la passerelle. Les soldats de Moncade s'élancent alors à l'abordage avec leurs arquebuses ; ils sont repoussés vivement par les Génois qui aiment ces luttes corps à corps, qui, souples et adroits, savent se dérober aux coups, et, du haut des antennes, font pleuvoir les grenades sur leurs adversaires. Mais pendant que les deux capitaines s'acharnent l'une contre l'autre, deux galères génoises, serrées de près par six navires espagnols, sont sur le point de se rendre, quand Philippin donne le signal convenu. Aussitôt Lomellino accourt au combat avec ses vaisseaux de réserve, se précipite sur la galère amirale des Espagnols, la crible de boulets et jette à bas son grand mât. Moncade, blessé au bras, continue à exhorter les combattants, mais bientôt il est tué par les fusées que lancent en gerbes étincelantes les gabiers ennemis. Sa galère finit par couler à fond. Philippin Doria comprend que le combat ne cessera que s'il épouvante ses adversaires; il délivre les esclaves barbaresques, leur promet la liberté et les voit se précipiter avec fureur sur les Espagnols, ennemis qu'ils détestent de longue date. Les prisonniers déchaînés montent à l'abordage, sèment le carnage sur les ponts avec leurs terribles cimeterres, repren-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nent les deux vaisseaux génois qui sont en péril, s'emparent des fustes impériales, mettent la main sur le marquis del Guasto, sur Ascanio Colonna, sur des patrons de galères, sur vingt condottières, sur les princes de Salerne, de Santa-Croce, sur Fabrice Giustiniano. Tous ces captifs sont embarqués au plus tôt et expédiés à André Doria.

La bataille navale de Salerne, avait duré quatre heures, le 20 mai 1528 [1].

Il semblerait que la victoire remportée par Philippin eût dû rapprocher François Ier et André Doria. D'un côté, le roi voyait, grâce au combat de Salerne, les affaires d'Italie prendre une tournure favorable ; il était sur le point d'apprendre que Lautrec faisait son entrée dans Naples ; de l'autre, André Doria devait se sentir vengé de la prétendue humiliation qu'avait provoquée son mécontentement. Ce n'était pas la flotte française, commandée par son rival François de la Rochefoucault, seigneur de Barbezieux qui s'était couverte de gloire, mais la flotte génoise qu'entraînait au combat son lieutenant, son parent Philippin Doria. L'amour-propre de l'amiral avait, semble-t-il, de quoi se satisfaire. Loin cependant d'arriver à une cordiale entente, les deux hommes ne furent que plus divisés et plus prêts à se séparer, après le succès.

1. Voir un récit de la bataille dans Mignet, ex. du 15 mars 1867. *Revue des Deux-Mondes*. Il le tire de Paul Jove, livre 25. Voir aussi : *Le combat d'Amalfi*, chapitre XVII de *Doria et Barberousse* par le vice-amiral Jurien de la Gravière. E. Plon, éd. 1886.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

André Doria n'était pas d'humeur à pardonner les offences qu'il attribuait aux ministres du roi. De plus il joignit à ses griefs, contre la Cour, les griefs de sa ville natale. Il identifia la défense de ses intérêts personnels avec la cause de sa patrie qui était lésée dans son développement et sut confondre habilement les plaintes de Gênes et ses propres récriminations. L'affaire de Savone fournissait matière à ses réclamations. Il prit prétexte de l'extension donnée au port rival pour aider ses compatriotes dans leurs revendications. Quant il vit les consuls de la République envoyer une seconde ambassade avec Lasagna qui ne fut pas plus écouté la seconde fois que la première, il voulut obtenir ce que l'on refusait à ses concitoyens, la réintégration de Savone sous l'autorité de Gênes. Capelloni [1] raconte que les magistrats de la cité, déboutés de eurs demandes, se tournèrent vers l'amiral et que celui-ci ému de compassion écrivit aussitôt à François Ier [2]. « Il lui démontrait, dit l'annaliste, par de nombreuses et vives raisons que son intérêt n'était pas de soustraire Savone à l'obéissance de Gênes. Il le suppliait en outre, pour prix du sang que ses marins avaient répandu dans le dernier combat naval, de condescendre à la juste demande de ses concitoyens, car, disait-il, il lui valait bien mieux conser-

1. Vita di Andre a Doria, p. 48.

2. Nous citerons plus loin, en discutant sur la conduite d'André Doria, quelques fragments des lettres qu'il adressait au roi de France au sujet de Savone.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ver une antique cité, dévouée à la couronne, que d'en faire surgir une nouvelle dont la fidélité n'était pas éprouvée, au risque, en temps de nécessité, de tirer peu de chose de l'une et de l'autre, et même de les perdre toutes les deux. »

Sa requête demeura sans effet ; au dire des contemporains, il n'y fut pas répondu [1]. André Doria revint à la charge. Il profita de ce que le chevalier Salviati, chargé par le Pape de féliciter le Roi sur la victoire de Salerne, passait par Gênes, pour le prier de défendre les intérêts de la ville auprès de François Ier. Il dit à l'envoyé du pontife d'insister sur la désaffection qui pouvait naître dans le cœur des Génois [2]. André Doria ne réussit pas davantage. Le roi, assure Capelloni, persévéra dans son dessein. L'amiral, « ne voulant laisser de côté aucun moyen qui pût aider sa patrie, et craignant de passer pour mauvais citoyen, s'inspira de la magnanimité qu'il introduisait dans toutes ses actions et fit entendre au roi que, malgré son désir, il se voyait obligé en pareille circonstance de lui demander son congé [3] ». Pour toute réponse, François Ier lui réclama As-

1. Nous verrons plus loin que François Ier répondit : ses lettres existent à Gênes à l'*Archivio di stato*.

2. Cf. Canale, p. 452.

3. Capelloni, *op. cit.* p. 49. « E perseverando il Re nel suo pensiero, ne volendo l'Ammiraglio tralasciar mezzo alcuno, col quale egli conoscesse poter giovar alla patria sua, e per non esser da essa riputato ingrato cittadino, con la solita grandezza dell' animo, ch' egli dimostro sempre in tutte le sue azioni, fece intender al Re che ancor che cio fosse contra sua voglia, era sforzato in siguista occasione chiedergli licenza. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

canio Colonna et le marquis del Guasto qu'il retenait prisonniers. André Doria qui avait promis aux captifs de ne les livrer à aucun maître, les garda par devers lui. Son mécontentement croissait, la rupture était proche.

Du Bellay raconte avec force détails comment elle s'accomplit [1]. Montluc dans ses *Commentaires*, complète les

1. Du Bellay, *Mémoires*, livre III. « Or sus ces malcontentements advint l'occasion cy dessus ditte des prisonniers, qu'il retint : parquoy, les ayant entre ses mains, délibéra d'envoyer un gentilhomme devers le Roy pour luy suplier de luy faire raison de la rançon du prince d'Aurenge, et autres prisonniers prinz quant et luy, et pareillement de l'estat de ses gallères, qui lui estoit deu : et que là ou le roy lui en feroit refus il promit aux Genevois de tenir la main à ce qu'ils fussent remis en liberté. Le seigneur de Lautrec, adverti de ceste practique par le moyen du seigneur de Langey, depescha le dit Langey devers le roy, pour lui suplier d'y pourveoir : lequel seigneur de Langey passant à Gennes par la grande familiarité et habitude, qu'il avoit au dit André D'Orie, logea en son palais, où il trouva moyen d'entendre la volonté du dit André D'Orie, et y feit telle diligence, que le dit D'Orie l'asseura, que là où il plairoit au Roy lui faire raison de ses prisonniers, et remettre le trafic de la gabelle du sel à Gennes, et autres libertez, qu'ils avoient accostumé d'avoir tant de son temps, que des Roys ses prédécesseurs, il feroit avecques le peuple, que pour seureté de sa foy il livreroit au Roy douze gallères entretenues, sur lesquelles le Roy pourroit mettre tels capitaines e soldats que bon lui sembleroit, retenant seulement deux gallères pour la garde du port. Le seigneur de Langey vint en poste à Paris trouver le roy logé en la maison de Villeroy, auquel il exposa ce qu'il avoit de charge de la part de Monsieur de Lautrec, aussi ce qu'il avoit entendu de l'intention d'André D'Orie ; chose, qui fut remise au Conseil, où les demandes du dit André Doria ne furent trouvées raisonnables et mesmement par le Chancelier du Prat, qui avoit grande autorité

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

indications données par Du Bellay... « L'empereur, ayant entendu le traict, qu'on avoit faict au susdit André D'Orie, luy envoya la carte blanche et qu'il couchast dans icelle tout ce qu'il voudroit de luy, e vint à son service. Après cela ledit André D'Orie manda au conte Philippin, son nepveu, qu'il se retirast de devant Naples, abandonast le

e, quelques remontrances, que feit le dit seigneur de Langey de l'apparence, qu'il y avoit, que, mal contentant André D'Orie, le hasard estoit tant de la perte de Gennes, que de la ruine de nostre armée, qui estoit devant Naples, au cas que le dit André D'Orie se révoltast, estant le plus fort sur la mer, et le plus riche en argent comptant, lequel, s'il se voyait dédaigné, exposeroit tout son bien et sa vie pour s'en ressentir. Mais toutes choses débattues fut conclu de depescher le Seigneur de Barbezieux pour aller à Gennes se saisir tant des gallères du roi, que de celles d'André D'Orie, le faisant Amiral sur la mer du Levant, et destituant André D'Orie, e s'il voyoit l'occasion qu'il se saisist de la personne du dit D'Orie.

« Les choses ne furent si secrètement ordonnées, que le dit André D'Orie n'en fut advertiz, parquoy pour sa seureté se retira sur ses gallères. Le seigneur de Barbezieux arrivé à Gennes alla parler à luy suivant le commandement que le roy luy en avoit fait : lequel D'Orie feit résponce, qu'il sçavoit bien, qu'il avoit charge de se saisir de sa personne e de ses gallères. Mais quant aux gallères du roy il les luy remettoit entre les mains, suivant le commandement que le roi luy en faisoit, et quant aux siennes il en feroit à sa volonté. Le marquis de Guast et autres prisonniers, qui estoient entre ses mains, voyant ces troubles secrettement achevèrent leur pratique, de sorte qu'ils eurent promesse de luy d'aller au service de l'Empereur, iouxte le concordat de ce fait, e passé entre eux promettans le faire ratifier à l'Empereur. Vray est, qu'il déclara au seigneur de Barbezieux, qu'il n'avait intention autre sinon de servir sa patrie : mais peu de temps après s'estant déclaré ; donna tel refreschissement à ceux qui estoient dedans Naples que sans son secours on les eut eu la corde au col par famine. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

service du Roy, e le vint trouver à Gayette, ce qu'il fist ; et avant que partir fist mettre tant de vivres qu'il peut promptement dans Naples, afin qu'elle ne se perdist. »

André Doria avait en effet quitté le service du roi, et après avoir signé un engagement avec l'empereur avait ravitaillé et secouru Naples, au moment même où la peste, continuant ses ravages, emportait Lautrec et décimait l'armée assiégeante. Il délivrait la cité et le royaume. Puis il s'acharnait avec la flotte impériale à la poursuite de ces galères françaises dont on lui avait ôté le commandement[1], en prenait deux à Gênes, deux à Varagine, « pour se payer en partie de ce que lui devait le roi pour sa solde[2] ». Enfin il tournait tous ses efforts vers la délivrance de Gênes qu'il avait réunie récemment à la France[3].

Après avoir donné la chasse aux galères françaises, il s'était rendu à la Spezzia. Il y demeura quelques jours. De là il envoya secrètement des messagers et des hommes sûrs à Gênes pour se concerter avec ses concitoyens. D'après Casoni, le gouvernement des Français avait fait des mécontents et Doria sut s'aboucher avec eux. Le 9 sep-

1. Paul Jove, *Hist.*, lib. XII, rapporte qu'il vint féliciter Doria à bord de sa flotte pour avoir embrassé le parti de Charles-Quint. Il raconte un engagement qui eut lieu entre les Génois et les Français à la hauteur d'Ischia.

2. Capelloni : « Per pagarsi in parte di quello ch'egli era creditore del Re per gli stipendi suoi. »

3. Nous résumons pour la prise de Gênes par Doria, en septembre 1528, la narration de Casoni, lib. XII, cap. 112 et sq.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tembre 1528, l'amiral fut en vue de la cité avec treize galères. Il mit en liberté trois cents vétérans espagnols, pris à Salerne, et résolut de s'en servir pour le débarquement [1]. Le jour suivant il s'approcha du port et disposa ses navires en forme de demi-lune entre le Môle et la Lanterne. Trivulce, le gouverneur royal, se troubla à la vue de ces préparatifs menaçants, et obtint que les Génois expédiassent quatre ambassadeurs à Doria pour le prier de ne pas occasionner de nouveaux troubles dans la ville. Les quatre envoyés étaient des amis de Doria, et, sous couleur de mission, ils s'informèrent des secrets desseins que nourrissait l'amiral. Trivulce, de son côté, avait gagné du temps et il en profitait pour expédier des officiers au comte de Saint-Pol, général des troupes françaises en Lombardie, et pour lui demander des secours. Les renforts ne vinrent pas, tandis que l'amiral poussait en grande hâte, par ses émissaires, les citoyens que la peste avait disséminés dans les villes environnantes, à se rassembler, à s'armer, à donner l'assaut par terre pendant qu'il attaquerait la ville par mer.

Dans la nuit même du 10, André Doria fit débarquer ses troupes sur la plage de Sarzane avec l'ordre de surveiller ce qui se faisait dans la ville et d'entrer, si l'occasion le permettait; mais les soldats furent bien vite rappelés à bord des galères. Quelques navires français, à la faveur de l'obscurité, sortirent du port, feignirent de vouloir

1. Voir aussi le récit de Guichardin. Liv. 9. C. 3.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

combattre, puis tournant leurs proues vers le Ponant, réussirent à s'enfuir dans le port de Vado. Doria ne jugea pas à propos de s'attacher à leur poursuite. A la pointe du jour, il découvrit deux autres vaisseaux français qui, par ignorance des événements survenus à Gênes, s'approchaient de la ville. Il en prit un; il cerna l'autre sur la plage de Cogoleto. Puis il vint près de la ville, divisa ses gens en deux bandes, commandées, l'une par Philippin Doria, l'autre par Christophe Pallavicino et Lazare Doria. La troupe de Philippin débarqua près la villa Santi, au quartier de Carignano; la seconde entra par la porte de Giaretta, vers le Môle. Dans les rues, les soldats criaient: « Liberté! Saint-Georges! » Les Génois qui gardaient le poste voisin du Môle, au lieu de lutter contre les agresseurs, se joignirent à eux. Tous ensemble ils arrivèrent au Palais Public, au moment même où Philippin Doria, après s'être emparé de la Porte de l'Arc, descendait de Carignano. Les trois condottieri renforcèrent les gardes, s'emparèrent de toutes les positions, enlevèrent la Porte de Saint-Thomas. Le succès était complet; l'amiral descendit à terre. Aussitôt il se rendit à la Place Saint-Mathieu, dans le quartier où résidaient les membres de sa famille; là, il harangua le peuple.

Casoni lui fait prononcer un long discours et l'arrange et l'embellit comme l'aurait fait Tite-Live. L'on a peine à admettre que Doria, homme d'action avant tout, ait fait preuve d'une éloquence à la fois si débordante et si soi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gnée. Mais il est probable que sans se laisser aller à un tel flot de paroles, l'amiral dut conseiller, au milieu des applaudissements, d'établir enfin l'*Union* que l'on désirait avec tant d'ardeur, et de se mettre en liberté [1].

Ce sont là, dans leurs grandes lignes, tels qu'on les connaît et qu'on les admet généralement les causes et les faits qui ont entraîné Doria dans le parti de Charles-Quint. Mais les récents historiens de Gênes et les nouveaux biographes de l'amiral ne se bornent pas à examiner les dehors des événements et la surface des motifs, ils pénètrent ou plutôt essaient de pénétrer les secrètes raisons qui ont influé sur la conduite de Doria; ils discutent sur sa sincérité; ils le jugent et tantôt défendent, tantôt attaquent son patriotisme; ils en font un héros digne de tous les éloges ou bien le rangent au nombre des imposteurs dont l'histoire a trop longtemps vanté la mémoire.

La discussion est vive dans les deux partis, parmi les admirateurs et parmi les adversaires d'André Doria. L'argumentation des écrivains qui protègent la gloire du marin génois contre toute atteinte ne laisse pas que d'être solide. Que disent en effet les champions de Doria, les

1. Voir dans Mignet. Rivalité de François Ier, etc. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1867. La prise de Gênes par André Doria, p. 402-403. Il dit : « Le lendemain du jour où, par ses heureux efforts, Gênes était devenue indépendante, elle acquit un régime libre, régulier, durable. » — Mais, en réalité, Gênes était-elle indépendante sous Charles-Quint? Et les conjurations de Fiesque, de Cibo, ne protestent-elles pas contre l'idée d'un gouvernement libre, régulier, durable ?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Molini, les Spinola, les Belgrano? Ils prennent acte tout d'abord des éloges que les historiens français eux-mêmes prodiguent à la conduite de Doria. Comment pourrait-on le condamner quand les écrivains de la nation dont il abandonna la défense, l'approuvent et le soutiennent? Il est en effet curieux de constater que du Bellay donne tous les torts à François Ier, que Montluc, après avois exposé les faits, s'écrie : « O que cest homme devoit estre recherché! Je croy que luy seul a ruiné les affaires du Roy François. Les Rois et les Princes ne doivent ainsi traicter les étrangers, ni leurs subjets aussi, quand ils les cognoissent gens de service. Que si le Roy nostre maistre fut mal conseillé, l'Empereur fut très advises de se haster de bonne heure pour tirer André D'Orie à son party, afin que le Roy n'eust le loisir de faire son appointement, et se rendre ceste homme son serviteur. Les Princes doivent ici prendre un bon exemple; et pour se faire sages aux despens des autres doivent garder d'offencer un grand cœur, et un homme de service : mesmement quand vous ne le tenez pas obligé comme celuy qui a sa femme, ses enfants, et son bien à votre mercy. Le Roy n'avoit rien de tout ce là sur André d'Orie : c'est pour quoy il se fit là une des plus grandes incongruitez, que je aye veu faire en mon aage, et plus importante encor que celle de Monsieur de Borbon. »

Au témoignage de du Bellay et de Montluc s'ajoute l'autorité de Brantôme. Ne dit-il pas en parlant de l'ami-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ral : « André Doria, lequel au commencement fut au service du Roy de France, et le servit très bien et très fidèlement; et, tant qu'il le servit, le roy estoit maistre de la mer, aussi bien que l'empereur despuis, voire mieux ; car, qui n'est seigneur de Genne, et maistre de la mer ne peut guières bien dominer l'Italie... Si le sieur André Doria ne se fust desparty mal content du roy, Naples estoit à nous mais le roy l'alla mescontenter et luy oster la charge et généralité de ses galères, pour la donner à un homme qui ne sçavoit que c'estoit qu'une mer, un port et une galère, non pas une fuste, qui estoit M. de Barbezieux... André Doria avoit le cœur grand. Se voyant ainsy mal traicté, changea de party, et ainsy que le roy lui eust envoyé demander les prisonniers qui avaient esté pris au combat naval de Naples par Philippin Doria, et sur son mescontentement s'estant laissé gaigner au marquis dél Guast et autres prisonniers... luy manda qu'il luy en avoit assez donné et qu'il se contentast de luy avoir donné le prince d'Orange... et Hugues de Montcada, sans luy en avoir donné une seule récompense de rançon, et que c'estoit assez. On dict que le roy fut fort irrité de ceste réponse, et fasché de la révolte de cet homme : et pour ce, il l'amadoua de belles parolles et promesses, pensant le rapaiser et rappeller, s'il eust peu, et, estant en son pouvoir, luy faire trancher la teste... Il luy renvoya son ordre, et luy va faire révolter Gennes et la luy envahir si bien, que, pour tel bienfaict, la ville luy erigea une statue

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de marbre fort superbe au mitan de la place, en luy donnant le titre de père de la patrie [1]. » Et Sismondi, Michelet, Henri Martin, Garnier, Dareste, Mignet, Robertson, se rangent à l'avis du chroniqueur français. Ce ne sont certes pas de minces témoignages en faveur de la cause que défendent les partisans d'André Doria. Comment condamner un homme dont les étrangers, dont ses ennemis même justifient les actes?

Pénétrant au cœur même de la discussion, ils font observer que Doria étant à la solde de François Ier, que le roi, comme il appert de tous les documents, ne le payant pas, l'amiral avait le droit, dès juin 1528, époque où expirait son engagement, de se retirer. Ils citent des textes à l'appui de leur opinion : toutes les lettres qui sont conservées à la Bibliothèque nationale [2], ils les mettent en avant. Ils s'appuient sur une requête du 3 juin 1528. L'amiral est lassé de réclamer toujours sa solde ; il écrit de Gênes à Montmorency [3] : « Mon seigneur, en ce qui concerne mes intérêts, je n'y insiste pas comme votre Majesté pourra s'en apercevoir : je me garderai bien de la fatiguer encore, et je me contente de la prier qu'elle me protège dans la nécessité où je suis [4]. »

1. Brantôme. *Vies des Grands Capitaines*. Liv. I. C. XLVII.

2. Voir notes des pages.

3. Lettre citée par Molini. T. II, des Documenti di storia italiana. Il y a 17 lettres concernant Doria.

4. Lettre citée par Molini, t. II, p. 34. « Monsign, in quanto al mio particolar interesse, ne scrivo difusamente alla sua Maestà come quellà potrà

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le fait semble hors de doute ; alors même qu'André Doria n'eût pu invoquer comme prétexte de sa conduite que sa créance restée sans paiement, il eût été en droit de ne plus accepter les offres de son insolvable et royal débiteur.

Tant que les défenseurs d'André Doria se bornent à justifier sa conduite par le souci de ses intérêts privés, nul ne s'élève contre eux. Il est évident que l'entretien des galères entraînait des frais considérables et que Doria n'était pas forcé d'épuiser sa fortune pour le bon plaisir du roi François Ier. Mais ils essaient de montrer que Doria soutenait les intérêts de Gênes encore plus que les siens propres et qu'il ne s'est détaché de la France que par patriotisme. Ils affirment que Gênes était lasse d'obéir à la France ; ils mettent en avant le témoignage de Casoni qui parle du mécontentement général excité par la présence des étrangers dans la ville ; ils soutiennent que François Ier ne voulait pas de l'*Union* [1] mais comment peuvent-ils accorder leur opinion avec les textes que produit Bernabo-Brea ?

Le savant avocat, qui a longuement étudié les chroniqueurs génois, en tire des arguments qui infirment le jugement que l'on porte d'ordinaire sur le patriotisme

vedere ; la quale mi guarderà de tediarla in questo, salvo pregharla si contento esser il mio bon protettore... et maximè al presente in questu mia estrema necessità.

1. Spinola, *op. cit.*, p. 318.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'André Doria [1]. Il trouve dans Casoni, qui pourtant aime l'amiral, des lignes bien compromettantes : « Il se peut, dit le chroniqueur [2], que Doria, homme adroit, d'une merveilleuse sagacité, ait voulu se prévaloir des présentes conjonctures pour les faire servir à ses intérêts. » Bernabo-Brea pense que l'on a dépassé le but en exagérant le mécontentement des Génois contre les Français. N'est-il pas vrai, d'après Bonfadio, que le gouverneur français, Trivulce, était doux, plein de modération, digne d'estime et d'affection ? Et de plus, n'avons-nous pas vu dans Casoni que Trivulce avait donné son plein consentement au projet d'union, que même il avait présidé une séance où les Réformateurs traçaient un plan de réorganisation ? Sans aller jusqu'à la sévérité de l'historien Celesia [4], qui malmène durement Doria et qui ne voit en lui qu'ambition et intérêt, ne peut-on pas répéter après le plus profond des écrivains italiens, Guichardin : « Mais, croyez-le, le principal et le plus vrai motif de sa rupture, ce ne fut point tant de voir que les Français ne faisaient pas assez grand cas de lui, malgré ses mérites, ce ne fut point tant d'avoir essuyé quelque autre dédain, que de songer à introduire,

1. Bernabo-Brea. Voir les notes de la page IV de son livre *Sulla congiura del Conte Gio. Luigi Fieschi*.

2. Casoni, lib. III.

3. Bonfadio, lib. I.

4. La congiura del conte Gian Luigi Fieschi da Celesia. Genova, 1865, p. 58

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sous couleur de liberté, sa propre grandeur. Comme il ne pouvait arriver à ses fins par un autre moyen, il décida de ne plus servir sous les ordres du roi [1]. »

L'affaire de Savone paraît cependant, de prime abord, militer en faveur des sentiments patriotiques dont Doria aurait pu être animé. Spinola, Molini ont mis au jour des lettres où l'amiral revendique hautement et clairement les droits de Gênes sur la cité rivale. Le 13 avril 1528, André Doria écrivait à François Ier ... « Sire, quant à la Seigneurie, j'ay de tout temps veu Saonne subjecte à Gennes et non Gennes à Saonne... Et ne souloit avoir Saint-George aucun meilleur revenu que des dicts commerces et gabelles, qu'il a possédées et tenues de tout temps et ancienneté au dit Saonne, sans aucune inquiétation [2]. » Dans une lettre adressée, en date du 4 juin 1528, à Montmorency, il se réjouit de ce qu'il apprend la restitution prochaine de Savone [3]. Et le même jour, le gouverneur de

1. Guichardin, lib. 19, c. II. « Ma si credette poi che la più vera e principale fosse, non tanto lo sdegno di non essere stato tenuto conto dai francezi di lui, quantogli pareva meritare, o qualche altra mala satisfazione quanto che, pensando alla liberta di Genova per introdurre, sotto nome della libertà della patria, la sua grandezza, ne potendo conseguire questo fine con altro modo, avesse deliberato non se guitare più gli stipendii del re.»

2. Nous avons fait de précédents emprunts à cette lettre publiée par le marquis Spinola et qui se trouve à la Bib. nat. MSS. fr., 3005, fol. 32.

3. *Documenti di storia italiana*, tome II, p. 34. « Ho inteso la resolutione fatta per sua Maestà a richiesta del Sign. Bovernatore e mia de voler rendere a Genoeri la villa de Saona, comerchie e sale si come è convenevole ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Gênes, Trivulce, écrivant également à Montmorency, rend hommage au patriotisme de Doria qui renonce à toute récompense si on rend Savone à Gênes. Trivulce affirme que l'amiral avait répondu à des amis : « que Sa Majesté, par la restitution de Savone, lui devenait plus chère que si elle lui avait donné un État [1] ».

Certes, de telles lettres, soit de l'amiral, soit du gouverneur, semblent faire honneur aux sentiments d'André Doria: Et ce ne sont pas les seules preuves que font valoir ses partisans. Ils s'appuient sur les offres mêmes que les Impériaux firent à l'amiral pour l'attirer dans leur parti. D'après eux, Doria ne se serait point décidé à ranger ses galères sous le drapeau de Charles-Quint, si l'empereur ne lui avait pas promis de rendre Savone à Gênes. En effet, au moment où dans le mois de juin des négociations furent entamées par le marquis del Guasto et Colonna d'une part, et de l'autre par Antoine de Leyva pour gagner Doria à la cause impériale, le prince d'Orange, comprenant qu'il ne fallait pas marchander les concessions au fameux capitaine de mer, écrivait à Charles-Quint : « Je croy fermement que si vous l'assurez de ce point (c'est-à-dire de rendre Savone) et de la liberté dudit Gênes, et payer la soulde de ses galères avec quelques promesses de lui faire quelque bien en ce royalme, que vous le pourrez avoir pour vous. Vous savez, Sire, quel homme il est et de la nécessité où vous êtes. Je vous supplie, Sire, de ne vouloir refuser rien

1. Lettre citée par Molini, *op. cit.*, p. 33.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qu'il vous demande, car jamais chose ne vous vint tant à propos que cest accord, s'il vient à bien[1]. » De plus, André Doria, le 20 juillet, stipulait lui-même la remise de Savone aux Génois, comme condition de son service, dans le premier article de la requête qu'il faisait porter à l'empereur, en Espagne, par son cousin Erasme Doria. « Il demande à Sa Majesté... que Gênes soit réintégrée dans tout son domaine et spécialement dans la possession territoriale de Savone...[2]. » D'après tant et de si sérieux documents, André Doria ne paraît-il pas porter le plus profond et le plus sérieux attachement aux intérêts et à l'honneur de sa ville natale ?

Cependant ses contradicteurs ne se laissent pas arrêter par les apparences et ils contestent la loyauté de Doria. D'après Bernabo-Brea et Celesia, l'amiral n'aurait si souvent parlé de Savone que pour donner un prétexte plausible à sa désertion. Il réclamait la restitution de Savone au moment même où la ville était rendue aux Génois. En effet, le 1er juillet 1528, François Ier rendait un décret aux termes duquel Gênes obtenait tous ses anciens droits sur la cité voisine. Il y disait que, sur les instances des ambassadeurs génois Gaspar de Bracellis et Benedict de Vivaldis, il accédait à la prière de sa bonne ville. Il aurait

1. Lettre citée par Guerrazzi. *Vita di Andrea Doria*, chap. IV. Elle est datée du 14 juin. Elle se trouve à la bibliothèque de Bruxelles.

2. V. Sigonius pour les rapports entre André Doria et Charles-Quint, cap. X, et cap XI. On y trouve les *Pacta Conventa* consentis par l'Empereur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

voulu retarder l'époque de la réunion des deux cités, mais il la rapprochait pour récompenser la fidélité des Génois. Il leur rendait leurs privilèges sur l'entrée du sel, sur les douanes. Il leur défendait de maltraiter les habitants de Savone. Il leur interdisait de détruire les fortifications qui y avaient été élevées [1].

Ainsi donc, dès le 1er juillet 1528, François Ier rendait par lettres patentes Savone aux Génois. Néanmoins, le 4 juillet, Philippin Doria, sur l'ordre de Doria, partait de Naples avec ses galères qui, du reste, au dire de Guichardin, faisaient mauvaise garde depuis plusieurs jours ; de plus, le 20 du même mois, après avoir eu certainement connaissance de la réponse écrite par François Ier, André Doria envoyait son cousin en Espagne, avec le texte de ses capitulations. Le rapprochement des dates condamne l'amiral. Il lui importait peu que l'on restituât Savone à Gênes, Savone qu'il avait contribué un an auparavant à lier à la France ; mais il lui importait beaucoup de paraître ignorer la faveur accordée par François Ier à Gênes et de passer aux yeux de ses concitoyens pour un homme lésé plus encore dans son patriotisme que dans ses intérêts.

Bien que le décret du 1er juillet, édicté par François Ier, porte un coup à leur argumentation, Spinola, Molini,

1. Document inséré par Bernabo-Bréa dans son livre sur la conjuration de Fieschi, p. 127. Il est en latin. Il est scellé du grand sceau. Il se trouve à l'Archivio di stato à Gênes.

2. « Doria gia di molti di faceva mala guardia. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Belgrano ne se tiennent pas pour battus. Ils prétendent, mais sans étayer cependant leurs prétentions de solides preuves, que le décret de François Ier n'était qu'une ruse pour ramener Doria, pour le rattacher aux intérêts français, mais que Savone n'en demeura pas moins séparée de Gênes et que l'amiral eut raison de ne pas se laisser prendre aux pièges d'une Cour d'où la bonne foi était bannie [1]. Mais d'où vient alors, si Gênes n'exerçait aucun droit sur la ville qui lui était rendue, que l'on trouve dans Molini une lettre datée du 6 août 1528, écrite par le cardinal Augustin Spinola à son frère François, pour le prier d'employer son influence en faveur de François Lomellini, noble Génois, qui voulait être nommé gouverneur de Savone [2]? François Ier n'avait donc pas trompé les Génois ? Il les avait vraiment rétablis dans leurs prérogatives, puisqu'il leur laissait choisir le gouverneur de Savone? Son décret ne restait donc pas lettre morte ?

Qu'on ne vienne donc pas soutenir que le roi avait voulu faire d'André sa dupe et que, le coup manqué, il avait gardé Savone. Sans doute, dans une lettre datée du 27 août 1528, Trivulce, gouverneur de Gênes, demandera à François Ier quelle résolution il adopte au sujet de Gênes, mais de ce qu'il demande des instructions précises à son souverain, on n'en saurait inférer que Savone ne

1. Spinola, *op. cit.* p. 319. Voir la note.

2. « Il cardinale Agostino Spinola a Francesco suo fratello da Vilerbob Agosto 1528. Molini, tome II, p. 51. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dépendait pas à ce moment de Gênes [1]. Peut-être s'agissait-il simplement de connaître l'avis du roi sur les candidats qui postulaient le titre de gouverneur? Le mot « bona resoluzione » contenu dans l'épître de Trivulce est vague et donne lieu à une quelconque interprétation. Il est vrai qu'au dire des annalistes, quand Savone, le 21 octobre 1528, se rendit à Doria et au comte Fiesco, le sire de La Moretta la gouvernait au nom de François Ier. Mais, au mois d'octobre 1528, François Ier, dont les troupes avaient été chassées de Gênes en septembre, pouvait à bon droit avoir imposé un gouverneur de son choix à Savone : c'était de bonne guerre. La présence du sire de La Moretta n'infirme en rien le fait d'une restitution précédente, annulée à juste titre après l'agression de Doria contre Gênes.

Du reste, le décret du 1er juillet n'existe pas seul pour condamner la conduite intéressée d'André Doria et son patriotisme d'emprunt. A la pièce qu'a découverte Bernabo-Brea, il nous est permis d'ajouter de nouveaux documents que nous avons tirés des Archives, à Gênes. Le décret du 1er juillet fut suivi d'une lettre datée du 11 juillet et dont André Doria ne devait pas ignorer l'arrivée, avant de signer le 20 août ses conventions avec Charles-Quint. La teneur de la missive royale est explicite :

1. Teodoro Trivulzio, da Genova, 27 agosto 1528 al re Francesco I. « Sono stato questi di passati espettando intender qualche bona resoluzione, ch. V. Maes, havesse fatta sopra le cose di Savona. » Dans Molini.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« De par le Roy, seigneur de Gennes.

Très chiers et bien amez,

En suivant les supplications et requestes que vous avez par ci-devant fait faire tant par vos députés que autres et aussi à la très instante prière et requeste de notre très cher et très sainte dame et mère Nous vous avons accordé la restitucion en vos mains de notre ville de Savone, ensemble les commerces (sel) et tout le reste du revenu d'icelle. Dont nous avons fait expédier nos lettres patentes en forme et pareillement vous avons confirmé vos privilèges ainsi que pourrez voir, espérant que comme nos bons, vrays et loyaux subjects que nous tenons et réputons, vous aurez regard aux grand chargee et affairee que avons supporté et supportons journellement, et que vous ayderez et secourerez promptement d'une bonne somme de deniers pour subvenir aux dictes affaires. Dont après Nous nous sentirons grandement tenus envers vous. Et pour autant que vos dictes députez vous feront entendre le surplus, nous ne ferons pour le présent plus longue lettre.

Donné de Fontainebleau, le 11e jour de juillet 1528.

Signé : Françoys.

Breton [1]. »

1. Nous avons trouvé cette lettre, entièrement inédite, dans une liasse de documents non encore classés et se rapportant à l'année 1528 à l'Archivio di Stato in Genova. Elle porte à tergo la suscription suivante : « A nos très chers et bien amez les anciens consuls et officiers de la Baillye de notre bonne ville et cité de Gênes. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Comme on le voit, François Ier, loin d'oublier le décret du 1er juillet, le rappelle, y insiste, et songe si peu à le rapporter qu'il demande des secours pécuniaires à ses bons et féaux sujets. C'est du reste sa tactique ordinaire : prince besoigneux, il ne cessa, sa vie durant, de quêter en tous lieux des dons en argent. Mais que devient, après qu'on a lu la lettre de François Ier, le prétendu patriotisme d'André Doria qui veut ou son congé ou la restitution de Savone ? On lui rend Savone, et il abandonne, malgré ses protestations de fidélité, le parti français. C'est donc qu'il a invoqué pour la forme, pour colorer d'une honorable excuse son abandon, les dommages subis par sa ville natale. C'est donc qu'il espérait obtenir plus d'argent et plus de titres au service de Charles-Quint qu'aux gages de François Ier. C'est donc qu'il ne voulait, sous un maître, d'autre amiral que lui. Il n'avait guère cure de Savone et des intérêts génois ; il voulait dominer sur les mers en y promenant l'étendard de Charles-Quint.

Mais admettons un instant, malgré l'invraisemblance de l'hypothèse, qu'André Doria ait réellement tenu en suspicion les promesses de François Ier, n'ait vu, soit dans ses lettres patentes, soit dans sa seconde missive, qu'un piège, pourra-t-on encore soutenir qu'il ignorait et niait la restitution de Savone et les véritables intentions du roi, si les Ambassadeurs génois accrédités auprès de la Cour, affirment eux-mêmes par lettre officielle que dès le mois de juin, au Conseil des ministres, il a été décidé de rendre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Savone à Gênes ! Gênes en effet, comme Venise, entretenait dans les cours princières des ambassadeurs fort avisés, qui connaissaient l'art de lire dans les cœurs, et qui se laissaient difficilement tromper. En 1528, Gaspare Grimaldi et Benedetto Vivaldo se trouvaient à Paris, et, à la date du 26 juin, ils écrivaient aux douze députés chargés de réformer les lois de la République, une lettre où l'on peut lire entre autres passages significatifs :

« ... La Sérénessime Régente en parlant à Sa Majesté paraît bien portée pour la cité... Ici l'on a appris la retraite du seigneur capitaine André Doria et la réponse faite à Monseigneur de Barbezieux. Autant que nous pouvons le comprendre, on s'arrange pour le satisfaire. L'on va à cet effet envoyer le magnifique messer Jean Joachim et le comte de Pontremoli, et nous ne *doutons pas que la restitution effective de Savone ne s'accomplisse...* » ... « Le *Conseil se dispose à confirmer nos privilèges et à restituer Savone avec les redevances...* Ils ont résolu aujourd'hui de revoir nos droits et nos privilèges et de les expédier. *Nous ne conservons plus aucun doute,* bien que la chose puisse recevoir quelques retards, car nous connaissons les lenteurs ordinaires de cette cour. Mais dès que nous aurons le pli, nous vous l'enverrons par un express. En attendant, le porteur de la présente sera le comte de Pontremoli, envoyé par le roi au seigneur capitaine André Doria, pour lui *donner satisfaction effectivement et non en paroles* [1] ».

1. Nous avons trouvé cette lettre entièrement inédite dans la liasse non

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

A moins de révoquer en doute les affirmations des Ambassadeurs, à moins de ne témoigner aucune confiance à leur perspicacité et même à leur honnêteté politique, André Doria était forcé de reconnaître que François Ier consentait à toutes les concessions pour s'assurer de sa fidélité. Mais il s'engagea quand même vis-à-vis de Charles-Quint et il préféra attirer sur sa ville natale les dangers d'un siège plutôt que de revenir sur sa décision

Il pourrait pourtant rester encore un doute dans les esprits et il serait possible de ne blâmer qu'à demi la conduite d'André Doria, si l'on parvenait à démontrer que François Ier fit à l'amiral des propositions avantageuses seulement « pour le ramener après n'avoir pas su le retenir » [1]. Admettre en effet que le roi de France a commis

encore classée où était la lettre de François Ier. Elle est signée : Gaspare. Grimaldi e Benedetto Vivaldo. Elle porte à tergo : « Ali Mci el Preat mi Sri Dodeci deputati à la reformatione de la Repubblica di Genova osservmi. — scripta in Parigi adi 26 di Guigno 1528. Voir pour le document complet à l'Appendice.

1. C'est l'opinion de M. Mignet ; c'est l'avis qu'il émet à la fin de son étude sur le siège de Naples. Voir Rivalité de Charles-Quint et de François Ier (*Revue des Deux-Mondes*. 1867. Tome II, p. 397). L'illustre historien s'exprime en ces termes : «... François Ier, qui n'avait pas su le retenir, fit alors de son mieux pour le ramener. Il multiplia les offres et eut recours à l'entremise de Clément VII, qui envoya successivement son camérier Bartolomeo de Urbino, et son secrétaire Sanga à André Doria pour négocier une réconciliation sur un pied très avantageux avec le roi très chrétien ; mais André Doria, redevenu libre et poussé par le marquis del Guasto et le connétable Ascanio Colonna, ses prisonniers, à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la maladresse de dédaigner un homme tel que Doria, de le contraindre moralement à abandonner son parti, puis, d'avoir essayé de l'attacher de nouveau à sa cause, par des promesses trop tardives, par des récompenses et par des honneurs péniblement accordés, ce serait presque absoudre André Doria. Mais avancer l'hypothèse, ce n'est pas la prouver. Certes, le fameux capitaine de mer n'aurait pas commis un acte de mauvaise foi en abandonnant un monarque qui aurait montré ou assez de légèreté ou assez d'indifférence pour repousser un serviteur chargé de gloire et prêt à conquérir sous ses ordres une plus vaste renommée. Cependant pour excuser ou plutôt pour approuver l'évolution de Doria, il faudrait établir d'une façon irréfutable que François Ier n'avait fait aucun effort pour conserver l'aide de l'amiral, « n'avait pas su le retenir ».

Or le simple rapprochement des dates permet encore d'affirmer, comme précédemment, que toutes les offres, que toutes les propositions du roi furent faites en vue « de le retenir » et furent antérieures à la désertion de l'amiral.

L'on se rappelle en effet que l'engagement maritime d'André Doria expirait à la fin de juin [1]. L'on sait aussi

traiter avec l'Empereur, se refusa aux offres du roi et aux invitations du pape. Il avait déjà fait porter ses conditions en Espagne. »

1. M. Mignet donne la date que nous avons mentionnée plus haut: « La connaissance, dit-il, de ce grand désaccord entre le roi de France et son lieutenant-général dans la Méditerranée était arrivée, par diverses voies,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qu'il ne rompit définitivement avec François Ier que le jour où il fit porter ses conditions en Espagne, le 20 juillet. Or, à quel moment précis le roi de France a-t-il restitué par décret aux Génois la ville contestée, Savone? Le 1er juillet. Il n'est pas douteux que François Ier, aussitôt après avoir pris une si sérieuse résolution, ait dû dépêcher un courrier à ses bons et chers sujets pour leur en apprendre la nouvelle. D'autre part, l'on n'ignore pas qu'un express mettait cinq jours, en poste, pour gagner Marseille en partant de Paris ; il peut donc être acquis qu'au bout de sept jours il devait être rendu à Gênes. Le décret de François Ier fut par conséquent connu de la Seigneurie et de Doria qui dut en recevoir communication sur-le-champ, comme principal intéressé, le 8 juillet, douze jours avant que l'amiral consommât sa désertion. La lettre du 11 juillet elle-même dut être aussi entre les mains de Doria avant qu'il passât à Charles-Quint ; on peut conjecturer sans invraisemblance qu'elle arriva le 18 juillet, deux jours avant le départ d'Erasme Doria pour l'Espagne. Il va de soi que le rapport des ambassadeurs écrit le 26 juin fut en la possession de Doria.

François Ier essaya donc de garder Doria et il employa même les moyens les plus habiles et les plus propres à s'assurer le succès dans des négociations si ardues et si délicates. L'on ne paraît vraiment pas fondé en raison

et au camp et à Naples, avant le mois de juin, à la fin duquel expirait l'engagement maritime de Doria, *op. cit.* p. 396.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quand on affirme que François Ier a essayé seulement de ramener le grand marin. Si les lettres de François Ier, si ses démarches étaient postérieures au 20 juillet, on pourrait soutenir à juste titre qu'il ne sut pas conserver son amiral ; mais, c'est avant le départ de Doria que le roi écrit et agit, et le reproche d'inertie et de maladresse qu'on lui lance tombe de lui-même. François Ier a souvent été dans sa politique extérieure plus avisé et plus pratique qu'on ne le croit. On le fait souvent plus frivole et plus léger qu'il n'est en réalité. Dans ses rapports avec Doria il a su dignement maintenir ses droits et jouer son rôle. Il a eu la claire connaissance des faits et des conséquences qui en pourraient résulter. Il a compris que Doria lui était utile, nécessaire même, que son abandon pourrait entraîner une défaite, et il a tout fait, il a tout mis en œuvre pour tâcher de se le concilier. S'il n'a pas réussi, la faute en est à l'insatiable cupidité d'André Doria, non pas à l'inexpérience ou bien à l'ingratitude de François Ier.

Il demeure donc certain que le roi de France était résolu à restituer à Gênes ses droits et ses privilèges, à lui rendre Savone [1], à donner pleine satisfaction aux vœux de l'amiral, et qu'André Doria, transformé par tant d'histo-

1. Il ne sera pas inutile de jeter les yeux sur une longue lettre écrite de Paris à la seigneurie de Gênes par les ambassadeurs Gaspar Grimaldo et Benedetto Vivaldo, en novembre-décembre 1528. Elle montre combien François Ier avait été conciliant et sincère ; elle offre un sérieux intérêt retrospectif. (Voir à l'Appendice.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

riens en grand patriote, sacrifia les vrais intérêts de sa patrie à son ambition. Il passait au service de Charles-Quint, non pas pour protéger Gênes contre les usurpations de François Ier, mais pour réaliser d'importants bénéfices, la bagatelle de 60,000 écus par an! Or n'était-il pas de son intérêt pour se faire payer si cher et ses galères [1] et lui-même, pour gagner les faveurs de son nouveau maître, de lui apporter Gênes en don. Il lui offrit donc la ville et il l'assujettit à la politique espagnole.

Et ce n'était pas Gênes seule qu'il livrait ainsi à Charles-Quint. Ce grand homme de mer qui pouvait dire de lui comme le roi d'Angleterre Henri VIII « Qui je défends est maître », en désertant la cause de la France, désertait aussi la cause de l'Italie. « Car François Ier, ainsi que le dit Bernabo-Bréa, après avoir perdu Gênes et Doria ne put plus, au grand détriment de l'Italie, balancer la puissance de Charles-Quint [1] ». C'était, pour longtemps, établir les Espagnols dans la Péninsule. C'était porter le dernier coup à l'Italie qui souffrait depuis tant d'années [2].

1. Il Doria sava l'ultimo tuffo all Italia cause gnandola a Carlo V, poi facendosi amico e sortegno di Filippo II.

(Cantu, *Histoire universelle*, tome XV.)

2. La conduite de Florence fut admirable, seule elle refusa de se courber sous le joug de Charles-Quint. Elle se défendit avec acharnement. Voir Guichardin livre XX c. 1. Voir Machiavelli Opere (Firenze, 1877). vol. VI, p. 358. Ammirato Istorie Florentine (Firenze, 1641), tome II, p. 350 et sq. Capponi, *Storia della repubblica di Firenze* (Firenze, 1875.) tome II, p. 460 et sq. Varchi : Storia florentina (Colonia 1721) p. 120 et sq.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il y avait loin de la conduite tenue par le Génois Doria au dévouement patriotique des chefs florentins qui, presque au même moment, fidèles à leurs antiques traditions, s'unissaient à la Ligue des États italiens contre l'Empereur, supportaient un long siège, et sacrifiaient leur indépendance à la liberté de l'Italie. Mais Doria voulait des honneurs, le droit de dominer, le pouvoir de courir les mers avec des flottes imposantes : il les obtint aux dépens de Gênes et de l'Italie. Certes l'on est bien en droit de lui refuser ce beau surnom de Père de la patrie, que, de son vivant, de trompeuses apparences lui firent décerner [1].

1. Notre jugement ne se rapproche guère de l'opinion qu'a conçue Mignet d'André Doria : Il faut lire en entier le par. IV du fascicule du 15 mars 1867. Nous ne pouvons admettre que « la rupture d'André Doria avec François Ier fut une des plus grandes fautes de ce prince », « que l'amiral fut un grand patriote », « que le plus fort de ses griefs vint de son patriotisme ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE VI

Les réformes intérieures à Gênes en 1528. — Le comte de Saint-Pol est repoussé. — Trivulce se rend. — André Doria recouvre Savone. — Réception de Charles-Quint par André Doria. — Description du Palais Doria.

Gênes avait été prise par les marins d'André Doria. L'amiral, à peine entré dans la ville, le 12 septembre, avait prêché l'union, promis la liberté, assuré même à ses concitoyens qu'ils seraient débarrassés de toute souveraineté étrangère. Comme la peste avait écarté nombre de citoyens de la réunion, on résolut de tenir le lendemain une grande assemblée pour y prendre de sérieuses résolutions. Mais dans l'intervalle, au dire de Giustiniani [1], quelques partisans de Doria s'efforcèrent de lui persuader qu'il devait devenir Seigneur de Gênes, titre qu'il pouvait prendre sans difficulté. « Mais le Capitaine, ajoute l'annaliste, en bon patricien, en ami sincère de son pays, ne prêta pas d'attention

1. Il capitano li face intendere, come egli era venuto per mettere la patria in libertà e per operare che la unione, che gia era cominciata, avesse buono e compiuto effetto, vivendo sotto stato di libera repubblica, e non sotto stato tirannico e forestiero. » Giustiniani.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à leurs paroles, parce qu'il s'était proposé de rendre Gênes libre et non esclave [1] ».

Les admirateurs de l'amiral n'ont encore pas manqué de faire ressortir son désintéressement, mais, en cette occurrence, est-il bien vrai que Doria ait fait preuve d'une réelle générosité [1]. Ne peut-il pas être soupçonné, et avec raison, d'avoir préféré dominer en fait à Gênes plutôt que d'y régner de nom? A quoi bon avoir le titre de seigneur, de roi, sans détenir effectivement le pouvoir? Il était trop avisé pour rester à demeure dans Gênes, sans gloire, sans autorité, sous la pression de Charles-Quint. Il aimait bien mieux reprendre la mer, se rendre nécessaire à l'Empereur grâce à ses vaisseaux, prendre de l'influence sur l'esprit de Charles-Quint par l'importance des services rendus, et cette influence, émanée de l'Empereur, la faire peser sur sa patrie [2]. Et puis, l'ennuyeux détail de l'administration pouvait le rebuter. Combien était plus heureuse sa vie de libre aventurier, surtout quand il savait que, même de loin, il était le vrai souverain de sa ville natale. Du reste, bien des historiens se sont refusés à reconnaître la pureté de ses intentions et de son refus. Denina n'a-t-il pas écrit [3] : « André Doria gouvernait l'État de Gênes sous

1. « Ai quali egli, come buon patrizio e vero amatore della patria, non dieda udienza alcuna, avendosi proposto di far.a libera e non serva. » Giustiniani.

2. Bernabo-Brea, *op. cit.*, p. XII.

3. Denina. *Riv. d'Italia*. Lib. 21. cap. 10. « Reggeva lo stato di Ge-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le nom de Prince, et le grand amiral de Charles-Quint, grâce à la faveur du maître, était maître de sa patrie ? » Et Raggio, dans son *Éloge d'André Doria*, n'avoue-t-il pas que Doria était, dans sa patrie, où il avait refusé la royauté, plus que roi[1] ? Doria fut plus habile que désintéressé : l'événement lui donna du reste raison. En toute circonstance Charles-Quint se servira de son intermédiaire pour traiter avec la République et pour lui signifier ses décisions ; il le consultera toujours sur les affaires de Gênes avant de rien entreprendre. Si donc Doria n'eut pas les insignes d'un roi, il accomplit les actes d'un roi. Aussi bien il devait accepter peu après, dans la République réformée, le titre de *Censeur perpétuel* qui lui donna jusqu'à sa mort toute autorité sur ses concitoyens[2].

nova a guisa di principe, Andre Doria grand'ammiraglio di Carlo V e per favor di lui padrone della sua patria. »

1. « Visse il principe Doria mirabile a tutta Europa, e nella patria sua ove ricusò signoria, pui che re (Raggio. *Elogio del Doria*).

2. Voici le jugement qu'Henri Martin porte sur la constitution de Gênes, t. VIII, liv. XLVII, p. 111. « Des mesures efficaces furent prises pour l'extinction des factions plébéienne et nobiliaire, guelfe et gibeline, adornienne et fregosienne, dont les divisions avaient ruiné l'État génois : les deux aristocraties féodale et bourgeoise furent fondues en un seul corps de noblesse, dont tous les membres durent entrer, à tour de rôle, au grand conseil de la république, composé de quatre cents membres siégeant pour un an. L'éclat que la gloire de Doria rendit pour quelque temps à Gênes dissimula d'abord les inconvénients de cette aristocratie héréditaire : la discorde était étouffée ; mais la masse du peuple était écartée de toute participation au gouvernement. Avec la démocratie disparurent peu à peu le mouvement et la vie ; la république génoise, toutefois, ne fut

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le 13 septembre, en effet « quinze cents citoyens environ se réunirent. L'on discuta pour savoir si l'on devait accepter la liberté et le gouvernement républicain que proposait et offrait le Capitaine Doria. L'on conclut affirmativement avec grande allégresse et beaucoup d'accord. L'administration de la cité et le soin de ses intérêts furent confiés aux Douze Réformateurs, avec toute latitude[1]. » On prorogea la durée de leurs pouvoirs pour six mois. Ils devaient continuer leur œuvre de revision, faire tels changements qu'ils jugeraient convenables, publier les lois et en assurer la stricte observation.

Il n'est pas inutile de faire connaître, au moins en substance, les lois de 1528 qu'édictèrent les Douze Réformateurs. Bien qu'ils les aient rédigées seuls, elles sont visiblement inspirées par les opinions aristocratiques et autori-

pas renversée ; elle vécut ou languit, comme Venise, jusqu'à la Révolution française. L'événement prouva qu'André Doria n'avait point agi par ambition personnelle ; il refusa le titre de doge et le maniement des deniers publics pour rester à la tête de sa flotte et se contenta d'une autorité morale, bien due au libérateur de sa patrie. » — Si nous souscrivons au jugement sur la constitution de Gênes, nous ne pouvons admettre que Doria agit sans ambition personnelle.

1. « E il giorno seguente convennero in sala grande forse mille cinquecento cittadini, e fu messo a partito e in consulta se si doveva accettare questa libertà e questo modo di vivere a repubblica che proponeva e offeriva il capitano Doria ; e fu concluso con grande allegrezza e con gran concordia per la parte affermativa, e si die il dominio della città e delle pertinenze sue ai XII Reformatori, con grandissima balìa (Giustiniani, *Annali*, anno 1528).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

taires que professait André Doria[1]. On commença par confondre tous les noms des nobles et des factions qui avaient si longtemps tourmenté Gênes par leurs discordes. On dressa un état de toutes les familles, tant nobles que plébéiennes, qui avaient six maisons dans Gênes et l'on n'en trouva que vingt-huit. Les Adorni, les Fregosi, que l'on tenait surtout à mettre à l'écart, ne furent pas compris dans les vingt-huit grandes divisions qu'on appela les vingt-huit *alberghi* (hôtels). Mais les Adorni et les Fregosi et tous les citoyens jouissant de quelque considération furent agrégés et subordonnés à l'un des vingt-huit *alberghi*. Dans le classement général, on eut soin de porter sous le titre de la même famille indifféremment des nobles, des plébéiens, des partisans soit des Fregosi soit des Adorni, soit des Guelfes, soit des Gibelins. On abolit toutes distinctions entre les citoyens ainsi distribués dans les vingt-huit familles et l'on déclara nobles tant les membres des vingt-huit *alberghi* que les personnes que l'on venait d'y agréger. On se réserva le droit d'y associer dix plébéiens chaque année. Sans avoir égard aux anciennes lois qui partageaient les fonctions publiques également entre le peuple et les nobles, on statua que le Doge et que les magistrats seraient tirés des vingt-huit familles récemment formées. Quant au reste des citoyens, au menu peuple, il fut exclu du gouvernement.

L'on décida que l'on élirait un Doge tous les deux ans

1. Nous les résumons d'après Casoni, tome II, lib. III, p. 15 et sq.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour régir l'État avec huit Gouverneurs et un Conseil de quatre cents membres. Le Conseil de quatre cents membres ou Grand Conseil était choisi chaque année par les vingt-huit familles : il élisait tous les ans parmi ses membres cent personnes pour composer le Petit Conseil qui lui-même, tous les deux ans, choisissait un citoyen dans chacune des vingt-huit maisons nobles. Les vingt-huit personnes ainsi choisies en élisaient dix-huit autres et toutes ensemble proposaient quatre candidats au Grand Conseil qui, procédant à son tour à l'élection, proclamait Doge le noble dont le nom avait réuni le plus de suffrages. Outre le Doge, le Grand et le petit Conseil, on établissait pour deux ans huit Gouverneurs, formant comme l'entourage particulier du Doge et constituant avec lui ce que l'on appelle la *Seigneurie*. Ils étaient élus à peu près de la même manière que le Doge. Enfin l'on établit que les magistrats seraient soumis à un tribunal de cinq citoyens qui furent nommés Censeurs Suprêmes et qui furent chargés d'examiner la conduite des administrateurs sortant de charge et de les punir en cas de faute.

Quand la réforme fut promulguée le 11 juin 1528, une fête annuelle fut votée en faveur de l'union pour le 12 septembre de chaque année, fête qui dura jusqu'en 1796. On offrit en outre à André Doria le titre de Censeur Perpétuel, qu'il accepta ; on l'exempta d'impôts lui et ses cousins Philippin, Pagano et Thomas ; on lui donna un palais dans la ville, une maison près de la place Saint-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mathieu et sur la porte de l'Église, qui devint également sa possession, on grava l'inscription suivante :

SENAT. CONS. ANDREÆ DE ORIA PATRIÆ LIBERATORI MUNUS PUBLICUM.

On lui fit même l'honneur de lui voter une statue, œuvre remarquable qu'exécuta Fra Angelo da Montorsoli. On l'admira jusqu'en 1797 dans le Cloître de l'Eglise St-Mathieu, mais au milieu du soulèvement populaire qui éclata dans Gênes à la fin du XVIIIe siècle, on la détruisit.

On épuisait pour André Doria les honneurs ; et pourtant il est permis de se demander s'il avait accompli dans Gênes une œuvre vraiment utile et patriotique, en patronnant la réforme du gouvernement. Avait-il bien mérité de ses concitoyens qui, dans les premiers transports de leur joie, l'appelèrent le Libérateur, le Père de la Patrie ? Cette patrie qui le couvrait de gloire, qui l'entourait d'affection, ne l'avait-il pas encore sacrifiée, non plus à ses rancunes et à ses intérêts, non plus à l'obstination de sa haine contre François Ier et ses ministres, mais aux préjugés aristocratiques qu'il avait hérités de ses ancêtres ? N'avait-il pas voulu donner une satisfaction posthume aux idées de son père qui s'était exilé et qui était mort loin de Gênes et des affaires, plutôt que de se soumettre à la volonté d'un peuple lassé des vieilles familles nobles et de leur longue domination ? Il faut en convenir une fois de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plus, André Doria n'avait nullement songé au bonheur des citoyens ; il n'avait cherché qu'à subordonner les intérêts de la plèbe aux intérêts de l'aristocratie. Si les contemporains, trompés par les promesses des Douze Réformateurs et par les paroles que prononça le 12 septembre André Doria, se sont laissé prendre au simulacre de liberté qui leur fut montré et jeté par les législateurs, la postérité n'a pas à souscrire à leurs illusions. Bernabo-Brea, Celesia, Guerrazzi surtout, s'élèvent en termes indignés contre la réforme de 1528. « D'abord, comme de raison, ses auteurs la prônèrent ; les nobles qui retenaient tout le pouvoir la portèrent au ciel ; le peuple qui avait donné mission aux Réformateurs de rendre la liberté à la patrie et qui entendaient crier que la réforme était la liberté même, crut à l'excellence des nouveaux règlements, non par réflexion, mais à la vue des tours que les bateleurs politiques lui montraient, et plus que tout le monde, il s'exclama d'allégresse [1]. » Et Guerrazzi prouve que le peuple n'obtenait plus aucune participation aux affaires, qu'en n'admettant dans le gouvernement que les vingt-

1. « Prima, come à ragione, lodaronla quelli che la fecero ; i nobili, nei quali si riduceva la somma delle cose la levarono a cielo ; il popolo, dacchè i reformatori aveano avuto commissione di restituire la patria alla libertà, e udivà predicare liberalissima la riforma, e la notizia della bonità dei reggimenti egli acquista non per discorso di mente, bensì per battitura sopra le spalle, più di tutti ne menava allegrezza. » Guerrazzi, vol. I, c. v.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

huit familles les plus riches de Gênes, on lésait des maisons anciennes, pleines de mérite, illustrées par de longs services rendus à l'État. Il dit que bien des citoyens ne consentirent point à perdre leur nom pour prendre la dénomination d'un « albergho » ; que l'on ne choisissait pas de plébéiens pour les agréger aux maisons nobles ; que c'était créer, par un système vicieux, deux classes de citoyens, séparées par la fortune et par le rang : que c'était peut-être obtenir le calme et la paix, mais la paix de la mort.

C'est en vain que MM. Spinola [1] et Belgrano [2], pour défendre Doria, affirment qu'il ne fut pour rien dans la réforme, qu'il n'était pas un des douze législateurs, on ne persuadera à personne que l'amiral séjourna dans Gênes sans s'occuper des affaires intérieures, sans s'aboucher et se concerter avec les hommes dont il avait fait proroger les pouvoirs dans l'assemblée du 12 septembre. André Doria avait intérêt à concentrer toute l'autorité dans les mains des vieilles familles nobles qui lui étaient entièrement dévouées : en protégeant, en affermissant ses partisans, il fortifia sa prépondérance. La liberté intérieure de Gênes pesait pour lui aussi peu dans la balance que la liberté extérieure qu'il venait de sacrifier. La réforme

1. Spinola. *op. cit.* pp. 331 et sq. Spinola constate du reste quelques défauts dans la Réforme de 1528.

2. Belgrano. *Rassegna bibliografica de l'Archivio Storico Italiano*, Tomo IV, parte I, Anno 1866, p. 234.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'octobre 1528 complétait l'œuvre qu'André Doria avait commencée en septembre par la prise de sa ville natale : l'aristocratie dominait à Gênes, mais elle était dominée par André Doria, qui, lui-même, pour dix mille cinq cents ducats obéissait à Charles-Quint. L'Empereur, par l'amiral, était maître de Gênes, et par Gênes de l'Italie.

Pendant que les législateurs préparaient les lois qui devaient régir la République, il fallut achever d'arracher la cité elle-même, puis son territoire, à l'influence française. Car Doria qui s'était emparé de la ville même, ne possédait pas le Castelletto où Trivulce et la garnison française, composée de trois mille fantassins, s'étaient enfermés. Trivulce demandait toujours des secours à St-Pol ; mais le général qui était occupé au siège de Pavie voulut prendre la cité avant de se diriger sur Gênes. Quand il suivit les rives de la Polcevera pour gagner la capitale de la Ligurie, Doria l'avait déjà mise en état de défense. L'amiral avait obtenu sept cents soldats de la Corse ; il avait assemblé tous les hommes que lui offrait la noblesse ; il comptait huit mille fantassins [1].

St-Pol se heurta dans les sentiers de montagne au vainqueur de Salerne, à Philippin Doria qui le harcela obstinément dans sa marche. Il parvint toutefois jusqu'à

1. Il attendait l'attaque de St-Pol ; on le verra par *une lettre inédite* extraite des Archives royales de Florence. Elle est adressée au Marquis del Guasto à Naples ; elle a trait à la situation générale de l'Italie en février 1529. Voir à l'Appendice.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la plage de San-Pier-d'Arena d'où il intima aux Génois, en termes menaçants, l'ordre de se rendre. Le héraut d'armes chargé par St-Pol d'apporter la déclaration à Doria fut habilement joué. On employa à son égard une ruse de guerre qui a souvent produit son effet. On lui fit traverser des rues remplies de soldats et on lui donna une haute idée des forces dont disposait l'amiral. St-Pol, supposant qu'il ne réussirait pas dans une attaque, plia bagage et se retira. Sa retraite ne fut pas inquiétée. Peut-être n'avait-on pas assez de troupes pour le poursuivre ; peut-être, aussi, lui savait-on gré, au dire de Guerrazzi [1], d'avoir épargné les propriétés des riches Génois et d'avoir empêché que deux navires tirés à sec sur la plage de San-Pier-d'Arena fussent incendiés [2]. Force fut à Trivulce, malgré son courage et son énergie, de rendre le Castelletto. Il était abandonné par St-Pol ; il ne pouvait prolonger la défense. André Doria fut chargé de régler avec lui les termes de la capitulation qui furent du reste fort honorables pour le gouverneur français. Trivulce pouvait sortir de la forteresse avec armes et bagages [3].

Les Français étaient entièrement chassés de Gênes ; mais

1. Guerrazzi, *op. cit.* Ch. V.

2. Ces détails sont extraits de Bonfadio. Annali delle cose de'Genovesi dall'anno MDXXVIII all'anno MDL di Iacopo Bonfadio tradotti dal latino da Bartolomeo Paschetti, 1836. Libro I.

3. Molini. Documenti di Storia italiana. Tomo II, p. 60. Articoli della capitolazione fra M. Andrea Doria e Teodoro Trivulzio del Castelletto di Genova, 28 ottobre 1528.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ils détenaient sur le territoire de la République des cités dont il fallut les déloger. La Seigneurie s'entendit avec Antonio Guasco, comte de Gavi, qui, pour quatorze mille écus restitua la place et le château de Gavi à la commune de Gênes. On fit les mêmes offres à Pierre Fregoso, qui occupait Novi. Doria avait déjà essayé de le gagner précédemment. Il lui avait fait dire de laisser Novi à la garde de la Seigneurie et « de venir, comme un bon citoyen, embrasser la sainte Union, que par la faveur et la volonté de Dieu on venait d'établir [1] ». Doria le laissait à Novi en qualité de seigneur, s'il se soumettait, sinon il le privait de son titre. Il l'avertissait de profiter de l'occasion et de ne pas compter sur les Français. Mais Pierre Fregoso se laissa entraîner par un de ses cousins, Livio Crotto, majordome du comte de St-Pol. Il lui remit les clefs de Novi et partit pour Alexandrie où il se plaça sous la protection de l'armée française. Novi tint jusqu'en juillet 1529 ; elle fut alors reprise par les troupes de la République. Novi avait été ruinée par les nombreuses garnisons françaises qui s'y étaient succédé : dans les champs environnants on ne comptait plus de bestiaux ; la ruine et la désolation régnaient dans le pays [2].

Restait Savone « la Carthage de Gênes, l'épine enfoncée

1. Capelloni, *op. cit.* p. 56 : ... « che lasciando Novi in custodia alla Signoria, andasse come buon cittadino, ad abbraciar quella santa Unione. » Consulter Capelloni pour toutes ces prises de villes.

2. Guerrazzi, *op. cit.* C. V.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans son cœur », comme dit Guerrazzi. Savone résistait opiniâtrement. Elle savait le sort qui l'attendait si elle tombait aux mains des Génois qui la détestaient. Il ne fallut rien moins qu'une armée commandée par Sinibaldo Fiesco, que la flotte dirigée par André Doria en personne, pour venir à bout de la cité rivale. Le sire de la Morette qui gouvernait Savone demanda des secours à St-Pol qui prenait ses quartiers d'hiver à Alexandrie : il fut encore moins aidé que Trivulce. Après sept jours d'attente, il se rendit et obtint, comme le gouverneur de Gênes, de se retirer avec ses canons. André Doria et Sinibaldo Fiesco prirent possession du château et de la place au nom de la République. On tint conseil pour régler le sort de la ville. Quelques-uns des vainqueurs se montrèrent impitoyables[1]. Ils voulaient tirer une vengeance terrible de la cité rebelle. « Ils ne se contentaient pas de voir détruire quelques quartiers de Savone, comme on coupe les nerfs d'une bête sauvage, puis de laisser la ville libre après l'avoir affaiblie », ils entendaient la détruire de fond en comble pour réprimer à jamais toute révolte. Mais des hommes d'un caractère plus doux pensaient qu'il ne serait point noble de transmettre à la postérité l'exemple d'une si extrême rigueur. On adopta en manière de conclusion la

1. Tous les détails concernant Savone sont résumés de Bonfadio ou bien empruntés à son texte. Nous avons dû le prendre pour guide car Sigonius et Capelloni ne mettent pas en lumière le rôle de Doria dans la prise de Savone.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

décision suivante : « Les habitants de Savone, s'étant perfidement révoltés contre les Génois, verront les murs de leur ville entièrement minés, les nouveaux bastions et toutes les fortifications détruits, les fossés de la cité comblés, le port fermé ; ils seront laissés eux-mêmes sains et saufs ainsi que leurs biens. » Peu de jours après, toutes les décisions du Conseil furent exécutées [1]. Gênes pouvait vaquer librement à ses affaires ; la concurrence maritime de Savone ne devait plus l'inquiéter. La Carthage de Gênes, Savone, ne devait se relever qu'au XIXme siècle du coup qu'elle avait reçu, qui l'avait meurtrie et jetée à terre !

André Doria triomphait. Il voyait même un membre de sa famille, Jérôme Doria, honoré du cardinalat par Clément VII [2]. Il s'occupait d'achever le palais de Fassuolo, en dehors de la Porte St-Thomas, et l'habitait. Après tant d'intrigues et de travaux, il goûtait les douceurs du repos, quand il faillit être surpris dans sa fastueuse demeure par les Français. St-Pol, qui se trouvait à Alexandrie, ne perdait pas de vue André Doria. Il savait la ville sans défenseurs, l'amiral sans défiance. Aussi expédia-t-il dans le mois de décembre les capitaines Montjean et Villecerceaux avec deux mille fantassins et cinq cents cavaliers chargés d'enlever sans bruit André Doria dont le palais était bâti en dehors de l'enceinte. Ils arrivèrent

1. Bonfadio, *op. cit.*, lib. I.
2. Sigonius, p. 57.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dès le point du jour au palais. Malgré les précautions qu'ils avaient prises, ils avaient été aperçus par des soldats jouant aux dés pendant la nuit. Doria, averti, prit la fuite. Les capitaines ne trouvant pas l'amiral, pillèrent la maison et y mirent le feu [1].

André Doria, à peine revenu, s'occupa de faire reconstruire son palais de Fassuolo et de l'enrichir d'ornements et de statues [2]. Mais il fut bientôt distrait de ses occupations artistiques par Charles-Quint qui lui donnait l'ordre de le venir chercher, sur ses galères, en Espagne.

L'Empereur et l'amiral se virent en effet peu de temps après, pour la première fois. Il était donné à André Doria de se rencontrer avec Charles-Quint à l'heure où la gloire de son maître brillait de son plus vif éclat, au lendemain du traité de Cambrai, où, le 5 août 1529, Louise de Savoie et Marguerite de France, au prix de l'Italie abandonnée par la France, assurèrent pour six années la paix du monde. Charles-Quint se préparait à revenir, au milieu d'une pompe inusitée, dans la Péninsule, que venait de lui livrer Doria. Reconcilié avec le souverain pontife, il avait résolu de passer l'été en Italie et de se faire sacrer. Aussi avait-il chargé Doria de le venir prendre en Espa-

1. Cf. Bonfadio, liv. I, p. 31. Capelloni, p. 58. Sigonius, liber secundus, caput II. Casoni, c. 123. Guichardin prétend par erreur que Doria était dans son palais de Gênes (près l'église St-Mathieu) quand on vint le surprendre. Mais alors il eût fallu pénétrer dans la ville.

2. Cf. Atti della Società Ligure di Storia patria. — Il palazzo del Principe Doria a Fassolo in Genova, par Belgrano.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gne et l'amiral avec treize galères magnifiquement ornées se rendit à Barcelone [1].

Dès que l'amiral eut touché terre, « il alla, dit Capelloni, baiser les mains de l'Empereur et le reconnaître pour son seigneur ». — « Ce fut un grand et beau spectacle : autour de Charles-Quint se pressaient des gentilshommes et des capitaines richement vêtus. Quant à Doria, ce grand homme de mer, qui déjà atteignait soixante ans, il était désarmé et avait revêtu un costume simple et modeste pour paraître devant l'Empereur. Ce dernier vint au devant de lui, sur le seuil de sa chambre : le Général (c'est ainsi que Capelloni appelle Doria) lui fit la révérence en s'inclinant pour lui baiser le genou. Il allait, pour l'honorer, ôter son bonnet, quand il en fut empêché par Charles-Quint qui l'accueillit avec une joie, un plaisir et une bonté dignes d'un tel visiteur. Et après une petite pause, le Général dit au César : » — « Très Puissant Prince, comme je préfère, par nature, les actes aux paroles, je parlerai peu et j'agirai beaucoup. Je puis assurer à Votre Majesté qu'en dévoué serviteur je me disposerai avec diligence et fidélité à exécuter tout ce qui me paraîtra utile à votre service, tout ce qui pourra contribuer à votre grandeur, que je désire voir s'établir. » A ces paroles César répondit très affectueusement et affirma, en finissant, qu'il comptait sur la vigilance et sur la valeur de Doria. Puis il

1. Capelloni, p. 58-59, 60-61. Sigonius, lib. II, cap. IV.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le quitta et le fit conduire à l'appartement qui lui avait été destiné [1]. »

Pendant qu'on achevait à Barcelone les préparatifs pour embarquer l'Empereur, de nombreux courtisans, par flatterie ou bien par jalousie, blâmaient leur maître de sa confiance en Doria. Ils répétaient qu'il pouvait être fait prisonnier, transporté à Marseille, livré aux Français. Charles-Quint, afin de mettre un terme à ces bruits injurieux pour l'honneur de l'amiral, un matin, dès l'aube, s'embarqua sur la galère capitane du Génois. L'artillerie de la flotte salua le navire qui s'éloigna un instant puis reparut ; les courtisans qui étaient encore couchés apprirent le fait avec étonnement et firent trêve à leurs suppositions calomnieuses. L'on partit bientôt. La galère capitane était somptueusement disposée ; les rameurs de la chiourme étaient vêtus de velours cramoisi [2]. Sur la flotte de Doria et de l'Espagne, toute la cour passa en Italie et, après avoir essuyé une tempête, atteignit Gênes le 12 août 1530 [3].

Gênes fit une réception enthousiaste à Charles-Quint. Le menu peuple, trompé par la noblesse, en était à croire que l'Empereur était le sauveur, le libérateur de la ville et de l'Italie. Cortège, applaudissements, illuminations, tout l'apparat ordinaire des royales réceptions fut dé-

1. Traduit de Capelloni, p. 58-59.
2. Capelloni, p. 60.
3. Guichardin, livre 19, c. 5.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ployé. L'Empereur portait une saie couleur d'or, une cape de velours rouge ; sur la tête, une toque de velours noir. L'échelle par où il descendit de la galère était recouverte de tapis aux diverses couleurs. L'on passa sous un arc de triomphe où un tableau représentait André Doria qui, d'une main, relevait Gênes, de l'autre tenait une épée. L'on présenta une mule à Charles-Quint, car il était encore plus malaisé alors qu'aujourd'hui de parcourir Gênes à cheval. L'Empereur, s'avançant sous un baldaquin, puis Doria, le grand chancelier, la foule des courtisans s'acheminèrent vers l'Église St-Laurent où ils demeurèrent quelque temps en prières. Alors on se dirigea vers le Palais de la Seigneurie, assigné comme résidence à Charles-Quint, car le palais de Fassuolo, récemment brûlé, n'était pas encore réédifié [1]. A ce moment une rumeur s'éleva dans la foule qui, selon l'usage, voulait briser le baldaquin impérial pour en emporter les débris. Doria, au mépris de la tradition, fit remettre le baldaquin aux lansquenets formant la garde de l'Empereur.

Charles-Quint séjourna dans Gênes pendant quarante-quatre jours ; sa présence dut coûter, d'après l'estimation de Guerrazzi, environ mille écus par jour. Pareille somme, donnée à temps, eût peut-être suffi à sauver Florence qui n'avait pas plié devant Charles-Quint et qui s'était sa-

1. C'est Guerrazzi, ch. VI, qui fait remarquer très justement ce fait. Les Annalistes se sont trompés sur ce point.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

crifiée pour essayer de délivrer l'Italie de ses chaînes!

Il est vrai qu'André Doria retira certains avantages de la brillante réception qu'on faisait à l'Empereur, aux frais de la République. Il obtint l'Ordre de la Toison d'or, un don de vingt-cinq mille écus, et le duché de Melfi dont on venait de dépouiller un certain Jean Casacciolo, partisan des Français. Bien que Doria ait fait semblant, au dire de Sigonius [1], d'accepter à contre-cœur les dépouilles d'un noble encore vivant, il les accepta quand même « pour ne pas avoir l'air de mépriser comme trop modique le présent de l'Empereur! » C'est qu'André Doria n'était pas homme, malgré sa feinte modération, à dédaigner un présent avantageux.

Du reste il lui fallait de grands revenus, des sommes considérables, pour subvenir aux frais qu'entraînaient les constructions entreprises au Palais de Fassuolo. C'est, en effet, au cours des années 1528-1530 qu'il le fit rebâtir, après l'incendie allumé par les Français. André Doria aimait son palais de Fassuolo, d'où il pouvait contempler, à sa gauche : Gênes ; devant lui : la Darse pleine de ses galères, la mer, théâtre de ses exploits ; par derrière : les collines qui enserrent la cité. Pendant toute sa vie il orna sa demeure de prédilection et l'embellit ; il voulut la ren-

1. Sigonius, lib. II, c. IX. « Verùm enim cum Hispanos omnes, in primisque Sanctium Branium, qui Caroli diploma attulerat, in suspicionem adductos sentiret, nec aut propter muneris tenuitatem aut propter alienorem a Carolo voluntatem id faceret... accepit. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dre digne de Gênes la Superbe par les tableaux, par les statues, par les trésors artistiques de tout genre qu'il y accumula. Il est étonnant que les différents biographes de Doria n'aient pas songé à étudier en lui l'artiste, le protecteur des architectes, des peintres et des sculpteurs. C'est en effet Doria qui fit connaître et introduisit en Ligurie les merveilles de l'Ecole romaine et les chefs-d'œuvre du divin Michel-Ange.

Guerrazzi ne voit dans le palais de Fassuolo qu'un « repaire de corsaires, habitation d'un homme qui, n'osant pas encore se dévoiler comme tyran, n'entendait pas pourtant être considéré comme un citoyen égal aux autres. Car les travaux souterrains sont deux fois plus importants que l'édifice lui-même. Sous le sol on trouve des fours, des moulins, des lavoirs, une infinité de cellules où l'on enfermait prisonniers et esclaves ; des magasins pour y entreposer les munitions, les agrès, le butin ; un passage qui, par des descentes et des détours finit à la mer où l'on voit fichées dans les rochers des barres en fer toutes usées par la rouille, barres [1] dont on se servait, au moyen de planches posées par le travers, pour monter sur les vaisseaux et pour en descendre. »

La palais de Fassuolo, malgré la critique de Guerrazzi,

1. D'après T. Belgrano (Rassegna bibliografica, p. 270), les barres de fer datent seulement de 1851, époque où l'on loua les sous-sols du palais au gouvernement pour y établir un dépôt de charbon à l'usage du chemin de fer qui est tout près de là.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

n'en contient pas moins des richesses artistiques dont on admire encore aujourd'hui les magnifiques restes. Doria n'avait pas fait élever le palais de fond en comble ; il avait été obligé d'utiliser des bâtisses fort disparates ; il laissa subsister les fours qui dataient du XIIe siècle et c'est vraiment merveille qu'avec des éléments si anciens l'architecte Montorsoli ait pu construire un monument d'un si noble aspect [1]. Du reste il est difficile de nier l'influence qu'exerça Doria sur le développement des arts à Gênes, quand on lit dans Jacob Burckhardt, le plus récent historien de la civilisation en Italie au temps de la Renaissance : « Gênes ne rentre guère dans la sphère de nos études, attendu qu'avant l'époque d'André Doria elle n'a guère pris part à la Renaissance ce qui faisait passer les Génois pour des contempteurs de toute haute culture intellectuelle [2]. »

1. Nous avons visité à plusieurs reprises le palais Doria dont l'un des appartements est la demeure du Maëstro Verdi; de plus nous empruntons le détail des faits qui le concernent à une excellente étude sur le Palasso Doria in Fassuolo de Th. Belgrano, le savant professeur génois. Cf. le vol. IX, fasc. ler, des Atti della Società ligure di storia patria, anno 1874. Parte seconda, p. 13-46. — Nous avons consulté également avec fruit un volume intitulé : Monete medaglie e sigilli dei Principi Doria descritti ed illustrati da Agostino Olivieri. Genova, 1859, p. 27-30. — On trouve d'excellents renseignements sur le rôle artistique d'André Doria dans la: Chiesa di san Mateo in Genova descritta ed illustrata da Jacopo Doria. 1860. Genova.

2. La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance par Jacob Burckhardt, traduction Schmidt, tome ler, p. 110 (E. Plon, 1885). — M. J.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Donnons-nous le plaisir de voir à l'œuvre André Doria autre part que sur les champs de bataille, qu'en mer, et surtout qu'au milieu des intrigues où il s'est trop souvent complu. Les premières constructions furent achevées, en 1529, sur l'emplacement du palais qu'avait possédé la famille Giustiniani. L'on a la preuve de leur achèvement dans l'inscription qui orne la façade tournée vers la terre :

DIVINO MUNERE ANDREAS D'ORIA CEVÆ F.-S.-R. ECCLESIÆ. CAROLI IMPERATORIS CATHOLICI MAXIMI ET INVICTISSIMI FRANCISCI PRIMI FRANCORUM REGIS ET PATRIÆ CLASSIS TRIREMIUM IIII PRÆFECTUS UT MAXIMO LABORE JAM FESSO CORPORE, HONESTO OTIO QUIESCERET ÆDES SIBI ET SUCCESSORIBUS INSTAURAVIT MDXXVIIIj.

Pour édifier et pour orner sa fastueuse résidence, pour en sculpter les colonnes de marbre, pour en couvrir les plafonds de superbes lambris, pour y étaler de magistrales peintures sur les murs de la terrasse, pour en tracer les magnifiques jardins dont la verdure formait un si frappant contraste avec l'eau sombre de la mer mourant à leurs pieds, André Doria s'entoura d'artistes éminents. Le soin de peindre les fresques fut confié à Pierre Buonaccorsi,

Zeller dans son *Italie et Renaissance* écrit, en attribuant, il est vrai à tort, aux Fregosi la possession primitive du palais, mais en caractérisant le rôle de Doria : « Le Palais des Fregosi, à l'extrémité du faubourg d'Arena, attendait cependant qu'André Doria l'achetât pour l'achever. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plus connu sous le nom de Perrino del Vaga qui s'adjoignit Nicolo Veniziano « maître unique en broderies[1] » et le fit venir de Rome à Gênes. Quand Perrino del Vaga arriva dans le palais pour y prendre la direction des travaux, il y trouva Girolamo da Trevigi déjà occupé à peindre des marines et le garda près de lui. Les sculptures des voûtes et des bas-reliefs furent exécutées par Silvio Cosoni de Pise et Giovanni de Fœsole, appelés par Perrino del Vaga ; les décorations en stuc furent l'œuvre de Lucco Romano et de Guglielmo della Porta.

Entrons dans le palais ; il nous sera permis d'admirer la part de mérite qui revient à chaque artiste. Le portail placé à l'entrée doit ses encadrements à Giovanni de Fœsole, les figures dont il est couvert à Silvio Cosoni. Les dessins furent tracés par Buonaccorsi qui trouva dans ses aides d'admirables interprètes, tant ils ont déployé de noblesse et d'élégance dans l'exécution, tant les deux statues sculptées dans le milieu ressortent avec force, tant les figurines et les êtres fantastiques qui sont représentés sur les colonnes se jouent avec grâce et délicatesse ! Dans le vestibule, on est frappé d'étonnement par la vue de la voûte dont la décoration est d'une majestueuse élégance. Perrino del Vaga l'a dessinée et peinte et les ornements bien que le temps les ait en partie effacés, sont d'une particulière beauté. Une frise délicatement fouillée court

1. « Raro ed unico maestro di ricami » (Vasari : *Vita di più excellenti pittori, scultori ed architetti*, X. 157). Note de Th. Belgrano.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le long des murs intérieurs : les chapiteaux en pierre noire de Promontorio qui surmontent les vingt-deux colonnes de gauche sont embellis par des feuilles, par des armoiries s'entrelaçant et se confondant : dans les lunettes du haut se jouent des personnages mythologiques. Tout au-dessus, une corniche enrichie de dorures, de fruits et de fleurs en stuc, se courbe vers le centre de la voûte où sur des rosaces en plein relief se tordent des chimères et des motifs d'ornementation délicieusement ouvragés. La voûte est vraiment digne des appartements supérieurs où l'on accède par deux escaliers richement ornés par Vaga « de figures grotesques à l'antique, de masques, de petits amours, et d'autres fantaisies trouvées avec le goût qui le caractérise et que l'on peut appeler divin [1]. »

L'on arrive ainsi à la galerie qui divise en deux parties l'étage supérieur. Elle est composée de cinq arcades et donne accès sur les terrasses. Le plafond en est azuré ; le cintre représente un fait d'histoire romaine, scène qu'entoure une guirlande de fleurs et de fruits. Sur le fronton des portes sont peints des hommes et des femmes nus. Sur les parois douze guerriers gigantesques sont reproduits. « Les uns, dit Vasari, sont des portraits, les autres sont imaginés. Tous représentent les capitaines anciens et modernes dont se glorifie la maison Doria. Près d'eux on lit une légende en caractères dorés » :

1. Vasari, *op.*, *cit.* X. 159. Note de Th. Belgrano.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

PRÆCLARÆ FAMILIÆ MAGNI VIRI, MAXIMI DUCES, OPTIMA FECERE PRO PATRIA.

La galerie porte, à cause d'eux, le nom de Galerie des héros. Sur la voûte se succèdent des fresques figurant Vénus et l'Amour, Brennus dictant des lois aux Romains, Diane d'Ephèse, symbole de la lune, Apollon, Neptune couronné par deux génies qui, en réalité, décernent l'apothéose à Doria, puis, Camille en présence de Brennus, enfin Mucius Scœvola en face de Porsenna. Vasari accorde les plus grands éloges aux fresques de Perrino, que, trois siècles après leur application, écaillées et craquelées par les années, l'on considère comme des œuvres supérieures.

Près de la galerie, outre les appartements de Peretta, femme de Doria, que l'amiral avait fait décorer avec un soin particulier, l'on peut admirer la Salle des Géants où se voyait peint en fresque un Jupiter entouré des Dieux et foudroyant les Titans. La frise, la lunette, les corniches sont l'œuvre de Silvio Cosoni. On n'y apercevait que gracieux festons, que dieux et déesses, que héros, que personnages bibliques, qu'amours, que sacrifices antiques, que chimères, griffons et aiglons. Dans la salle se dresse une cheminée en marbre de Carrare dont les plaques sculptées par Guglielmo della Porta représentent des esclaves, la fable de Prométhée, une Victoire aux ailes déployées.

Perrino resta cinq ans à Gênes pour y diriger les travaux du Palais, puis il conçut le désir de se rendre à Pise

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour y fixer sa demeure. Il ne s'y installa point et revint ; mais Doria remarqua qu'il n'avait plus de cœur à l'ouvrage et, pour exciter son émulation, imagina de placer à ses côtés un rival qui résidait alors à Venise, Jean-Antoine Licinio da Pordenone, dont la présence ranima l'ardeur du grand peintre.

Doria, pendant toute sa vie, ne devait pas cesser d'ajouter des embellissements à son palais. En 1540, il profita du séjour que faisait à Gênes le frère Giovannangelo Montorsoli, chargé de sculpter sa statue, pour l'employer à son service. Le Palais doit, entre autres ornements, à ce grand artiste, architecte et sculpteur à la fois, une large avenue s'étendant le long de la façade, au nord, avec des colonnettes cannelées alternant avec des pilastres qu'entouraient des arabesques et des trophées [1]. Montorsoli restaura en outre le vieux temple Saint-Mathieu chapelle particulière des Doria. Il y érigea un tombeau que l'amiral voulait voir de son vivant.

Bien que peintres et statuaires se fussent surpassés, le mobilier fut digne aussi du Palais, par sa richesse. Buonaccorsi traça les dessins des tapisseries que tissaient sur les lieux même des maîtres-ouvriers dirigés par Nicolas Veneziano. Et le luxe s'étendait à toutes choses, aux litières, aux galères du Prince qu'orna de sa main Matteo Castellino, que peignit Agostino Calvi et que l'on para d'étoffes choisies.

1. *Les plus beaux édifices de la ville de Gênes et ses environs*, par Gauthier. Paris, Didot, 1832, 2 vol., in.-f°.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Dans les écuries, se pressaient chevaux et mulets : tout était prêt pour des fêtes et pour de grandes réceptions. Dans les simples réunions de famille, on assistait souvent aux tours des jongleurs; l'on passait le temps à jouer aux échecs où Doria, d'après un cartulaire que cite Belgrano, perdait souvent ; l'on écoutait des concerts, et l'on allumait des feux de joie pour célébrer les événements heureux.

L'on aime à se représenter, par la pensée, André Doria au milieu des artistes, donnant des conseils et des encouragements à Perrino del Vaga, approuvant les plans de Montorsoli, prodiguant l'argent de ses prises maritimes pour se faire une demeure vraiment royale. Le patricien, au front élevé, au regard sévère, à la barbe majestueuse, à l'air dur et imposant, devait s'humaniser, se laisser gagner par les séductions de l'art, se dérider au milieu des siens. Doria, dans l'intérieur de son palais, goûtait vraiment les joies intelligentes d'un repos occupé. Mais il n'y pouvait séjourner toujours, car l'ardeur de son tempérament et sa nature ambitieuse l'arrachaient au culte du beau. Ce ne fut jamais que par intervalles et comme par hasard qu'il descendit de ses galères et vécut paisiblement à Fassuolo, loin des combats et des agitations.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE VII

Lutte contre les lieutenants de Khaïr-Eddin Barberousse. — Le demi-succès de Cherchell. — Prise de Coron. — Coron ravitaillé. — Rôle de Khaïr-Eddin qui prend Tunis. — L'expédition contre Tunis. — Rôle de Doria (1535).

Autant peut-être que le désir de dominer, la mer attirait Doria. Il ne pouvait rester longtemps sans la parcourir : de plus, il se sentait appelé à jouer un rôle prépondérant dans la Méditerranée. C'était le moment où le second des Barberousse, Khaïr-Eddin, successeur de son frère Aroudj[1], devenu roi d'Alger et capitan-pacha[2] sous l'autorité du sultan Soliman II, lançait ses soixante bâtiments, ses corsaires Magoli, Tabac, Salah, Agan, Soliman, Cacchi-Diablo, sur les côtes d'Espagne, et y semait le carnage et l'effroi.

1. Mort en 1518, dans un combat près de Tlemcen.

2. V. Ghazevvat. Les pieux exploits de Aroudj et de Khaïr-Eddin, manuscrit de la Bibl. nationale, traduit en français par Sander Rang et Ferdinand Denis (Paris, 1831). Nous avons consulté aussi avec fruit l'Histoire des Deux Barberousse par Ch. Farine (Paris, 1869). On trouve aussi des détails dans le livre XXVIII de *l'Histoire de l'empire Ottoman*, par Hammer. Voir enfin : Doria et Barberousse par le vice-amiral Jurien de la Gravière (E. Plon). Le rôle maritime de Doria y est amplement développé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

André Doria, amiral de Charles-Quint, dut défendre les états de son maître contre les entreprises des Infidèles. Alors commence une série de campagnes maritimes dont le détail est trop connu pour qu'on l'écrive à nouveau. Il suffit d'indiquer les rapides évolutions que le brillant capitaine de mer effectue avant de frapper un grand coup par la prise de Tunis.

Tout d'abord André Doria, à la nouvelle que l'amiral espagnol Portundo a été battu et tué dans un combat livré à la hauteur des Baléares[1] contre Cacchi-Diablo, sort de Gênes, cherche le corsaire, ne le rencontre pas, et finit par se diriger sur Cherchell. Il se serait emparé de la ville si les Arabes de la plaine n'avaient essayé de cerner les Italiens embarrassés de leur butin et n'avaient forcé la flotte à lever l'ancre[2].

Doria abandonne alors l'Occident et se tourne vers l'Orient. C'est en effet dans le Levant que la chrétienté est menacée par son plus redoutable adversaire, Soliman II. Le sultan, après s'être signalé par de grands coups d'éclat, vient de pousser ses troupes victorieuses jusqu'à Vienne. André Doria tente et opère une puissante diversion avec sa flotte, sur les côtes de la Grèce, pour arrêter Soliman II. Comme les Vénitiens refusent de le suivre, il part seul avec ses vaisseaux et s'empare de Coron où il laisse l'espagnol

1. Paul Jove, livre XXI. Hammer, livre XXVIII, p. 28, col. 1.

2. Sigonius, lib. II, c. VII. De re ad Cercellum in Africâ gestâ. Capelloni, p. 61, 62. Ch. Farine, *op. cit.* c. 17, p. 183.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mendoza avec des vivres et des soldats [1]. De là il se tourne vers le golfe de Lépante et s'y empare de deux châteaux nommés les Dardanelles. La campagne de Doria, si bien et si vite menée, ne laisse pas que d'influer sur les desseins de Soliman. Le sultan repoussé de Vienne, inquiété à Constantinople par une révolte de janissaires [2], troublé dans la Mer Ionienne par les progrès de la flotte impériale, retourne vers le Bosphore. Il s'y préparera à la reprise de Coron.

André Doria avait vaillamment combattu, il revint à Gênes. Il eut l'honneur, à son arrivée, d'y accueillir dans son palais de Fassuolo, l'empereur Charles-Quint qui passait d'Allemagne en Espagne. La réception qu'il fit à son hôte fut splendide : il étala plus de luxe qu'auparavant n'avait fait la cité et que n'aurait fait un roi [3]. Ce fut une série de fêtes et de réjouissances. Le 28 mars 1533, la Seigneurie précédée par le doge Baptiste Lomellino se porta à la rencontre de Charles-Quint. A Capo di Faro, on le

1. Voir pour l'expédition de Coron, Sigonius, lib. x c. X. De rebus in Græcia gestis et Corone captâ. Capelloni glisse sur les faits, p. 63, 64. Paul Jove, lib. XXXI, Casoni, lib. IV, anno 1532.

2. Hammer, tome I, livre xxvi, attribue surtout la retraite à la révolte des janissaires.

3. La réception de Charles-Quint à Gênes en mars-avril 1533 est développée dans les *Atti della società ligure di storia patria*. Vol. X, fasc. 1. Il palazzo del principe Doria a Fassolo in Genova, par Belgrano, p. 85. — Guerrazzi, d'après le chap. xi du livre II de Sigonius, et d'après Capelloni, p. 64-65, décrit les splendeurs de la réception avec son rare talent de conteur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

salua d'un discours latin fort élégant qu'André Doria avait fait composer par l'historien Paul Franchi-Partenopeo et que déclama avec beaucoup de grâce la fille de l'écrivain, à peine âgée de dix ans. L'enfant, placée entre les colonnes d'un magnifique arc-de-triomphe, vêtue de soie blanche, les cheveux déroulés sur les épaules, couronnée de roses, les bras chargés de fleurs entrelacées, un rameau de palmier dans la main gauche, attirait sur elle les regards de l'empereur et du peuple. Quand elle eut terminé la harangue, elle se tourna vers les assistants et, déclamant d'une voix angélique, leur dit :

At vos, o cives, tanto de lumine lœti,
Plaudite, ne cessent carmina, plectra, lyræ.

Ensuite le César, chevauchant entre deux légats du peuple, le cardinal de Quattro-Santi et le cardinal de Mantoue, monta vers le palais de Fassuolo. Là, avec son cortège qui se composait de mille personnes, il reçut l'hospitalité la plus fastueuse, pendant douze journées. Ce fut un banquet magnifique sur la galère capitane traînée au milieu du port, festin dont la tradition a conservé le souvenir. Ce furent des repas enchanteurs au milieu des jardins attenant au palais. Les convives étaient égayés par de merveilleux concerts où se mariaient la voix et les intruments, où musiciens et chanteurs étaient déguisés en divinités marines. Les mets étaient toujours servis dans de la vaisselle d'argent d'un grand prix ; on allait même, après le repas, jusqu'à jeter dans les flots les pièces d'argenterie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui étaient recueillies au fond de l'eau dans un filet adroitement tendu. Au dire de Capelloni, Charles-Quint demeura étonné d'une telle richesse; il avoua n'avoir jamais été reçu nulle part avec tant d'apparat.

Au sortir de Gênes, André Doria transporta l'empereur en Espagne et le débarqua à Barcelone. Il y apprit une nouvelle qui le força à repartir en toute hâte pour la Grèce : Coron était assiégée par une flotte musulmane. Il vola pour la sauver avec vingt-sept galères et trente gros navires. Après un combat naval où il triompha de tous les obstacles, il parvint à passer au travers des ennemis, et ravitailla la place de vivres, de boulets, de poudre et d'hommes.[1] « Puis il repartit pour Gênes, où il arriva juste à temps pour conduire le Pape de Savone à Civitta-Vecchia, d'où auparavant il s'était transféré à Marseille, afin de conclure avec le roi François Ier le mariage de Catherine, sa nièce, avec Henri duc d'Orléans, second fils du roi, qui lui succéda sur le trône après la mort du dauphin François[2]. »

André Doria, de Civitta-Vecchia, revint encore à Gênes; il ne devait pas y demeurer longtemps; il allait encore être chargé de combattre les Turcs avec sa flotte. Ce n'étaient pas les vaisseaux de Soliman II qu'il devait aborder, mais, comme au début, les navires du corsaire Khaïr-Eddin,

1. Si l'on veut connaître en détail les manœuvres de Doria devant Coron, dans sa première campagne, voir Sigonius, c. XII : De auxilio Coronensibus allato; et Capelloni, p. 63, 66, 67. Hammer, livre XXVIII.

2. Traduit de Capelloni, p. 67-68.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

capitan-pacha du sultan, roi d'Alger. L'audace de Khaïr-Eddin ne faisait en effet que s'accroître depuis qu'Alger était devenu le repaire des pirates méditerranéens. En 1530, il dompta une révolte d'esclaves dans la ville [1]. Puis il fut nommé, par Soliman, Amirante de la mer, à la suite des échecs éprouvés par les flottes officielles à Coron, à Patras et à Lépante. Le sultan et son grand-vizir Ibraham-Pacha voulaient opposer le chef des corsaires à Doria, car, selon Paul Jove, « il était le seul qu'ils pussent dire pareil à Doria par âge, par expérience des choses marines, par vigueur d'esprit et par l'honneur d'avoir conquis un royaume [2]. »

Le rôle de Barberousse grandit encore avec l'importance de ses fonctions [3] : Mandé à Constantinople par son souverain, il part d'Alger en août 1533, il emmène avec lui le sultan de Tunis Muley-el-Rachid chassé de son empire et contraint, pour éviter la mort, de fuir une révolution qu'a favorisée son frère Muley-Hassan [4], pos-

1. Ch. Farine, *Histoire des Barberousse*, chap. XVIII.

2. Paul Jove, livre XXXI.

3. Ch. Farine, *op cit*, ch. XIX.

4. Sur Muley-Hassan, les documents ne font pas défaut. Ils sont tous résumés dans une étude fort érudite : Lettere di Muley-Hassan re di Tunisi a Ferrante Gonzaga vice rè di Sicilia (1535-1547) par Frederico Odorici et Michele Amari. La traduction en italien de la correspondance arabe de Muley-Hassan est précédée d'une monographie tirée des meilleures sources par F. Odorici. L'expédition de Tunis, d'après Paul Jove, liv. XXXIV, Sandoval, t. II, Della vida y Hechos dell Emp. Carlos V, y est racontée avec abondance. L'étude se trouve dans les *Atti e Memo.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sesseur actuel de la couronne usurpée. Khaïr-Eddin désire le présenter au sultan et obtenir sa protection pour le rétablir dans ses droits. Il gagne à Constantinople la confiance de Soliman et lève une flotte de quatre-vingt-quatre galères et de vingt fustes bien équipées, armées d'une puissante artillerie, défendues par sept mille hommes de débarquement. Il veut venger les défaites de Coron et de Patras. Il fait sur les côtes de l'Italie et de la Sicile une descente meurtrière. Lacidio est pris d'assaut. Il laisse Naples de côté, détruit Capello, en face de Procida, assiège et prend Spelunco dont il entraîne tous les habitants valides vers ses galères ; il saccage en outre Terracine. Il met au pillage Fondi, bien que la ville soit enfoncée dans les terres. D'après Paul Jove, il est sur le point d'y enlever une jeune femme nommée Julie de Gonzague « étant en grand bruit d'admirable beauté et de vertu, pour en faire présent à Solyman ». Enfin Barberousse démasque brusquement ses projets, abandonne l'Italie et se dirige vers la côte tunisienne. Il sait que les chrétiens ne s'entendront pas entre eux pour secourir Tunis, que Soliman et François Ier, après les négociations de Frangipani et de Rinçon, se sont liés par un traité[1]. Lui-même a

rie delle RR. deputazioni di storia patria per le provincie modenesi e parmensi. Vol. terzo, p. 115. Modena, 1866.

1. Pour les rapports de François Ier et de Soliman que nous ne pouvons que signaler ici, l'on peut consulter un Mémoire de Hammer dans la *Revue asiatique*, 1827, et surtout le tome Ier de Charrières : *Négociations dans le Levant*, source à laquelle nous puiserons abondamment.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

signé une trêve de trois ans avec le roi de France, dans les derniers jours de décembre 1534[1]; il espère ne pas être inquiété dans son entreprise, et ne l'est pas au début. Il arrive en ami, devant la garnison de la Goulette, il annonce que Muley-el-Rachid se trouve à son bord et qu'il le ramène pour le replacer sur le trône. Aussitôt Muley-Hassan prend la fuite. Khaïr-Eddin entre dans la ville, mais sans Muley-el-Rachid, proclame Soliman roi de Tunis, et se nomme gouverneur au nom du sultan. Les Tunisiens trompés, se révoltent, massacrent les Turcs de Barberousse, rappellent Muley-Hassan; mais les janissaires du forban opèrent, de la citadelle, une sortie vigoureuse et sèment le carnage parmi les habitants qui plient sous leurs lois[2].

La prise de Tunis par un corsaire musulman, son rival de gloire, dut sans doute provoquer un sentiment de stupeur dans l'âme d'André Doria. Il comprenait que l'expédition de Khaïr-Eddin sur les côtes d'Italie avait été conduite en signe de représailles contre ses propres succès sur les ri-

1. « Poi di dicembre 1534, venne un altro oratore, con il quale fu concluza l'intelligenza fra loro, cio è Francia Turco e Barbarossa nella quale i Francesi patteggiavano un triega per tre anni.» Correspondance de Marino Justiniano, ambassadeur de Venise en France (Diplomatie Vénitienne).

2. Nous glissons sur ces faits que nous sommes cependant obligé de raconter brièvement pour préparer le récit et l'éclairer. Ils sont exposés tout au long à la page 118 du Mémoire d'Odorici et d'Amari et dans le chap. XXI de M. Ch. Farine. Voir aussi *Vertot. Histoire des Chevaliers de Malte*, tome IV, livre x, p. 57 et sq.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vages de la Grèce. Il devait certainement tarder à l'ambitieux capitaine de mer de se mesurer avec l'énergique forban, qui devant son drapeau vert et rouge aux croissants d'argent faisait reculer la croix. Barberousse venait d'échapper à Doria. Après la prise de Fondi, il n'avait pu le rejoindre, bien qu'il croisât dans les eaux de la Sicile, car son adversaire s'était dirigé tout à coup vers l'Afrique pour s'emparer de Tunis, brusquement [1].

L'amiral sentait qu'il fallait agir avec force. Il n'eut pas de peine à convaincre le nouveau pape Paul III qui avait succédé en 1534 à Clément VII. Quand il passa de la Sicile à Gênes, il « alla lui baiser les pieds et devisant avec lui des choses qui arrivaient alors, il lui dit que Sa Sainteté, prudente et magnanime, devait savoir sans que d'autres eussent à le lui rappeler qu'elle devait fournir de grands secours en rapport avec l'importance de ses fonctions, pour chasser l'ennemi commun du pays tunisien, dont il s'était emparé par fourberie dans l'intention de causer des dommages aux pays catholiques ». Le Pape l'écouta volontiers et quelques jours après envoya une épée dont la garde était d'argent et d'or, avec un beau chapeau « au valeureux capitaine, au défenseur attitré de la foi chrétienne [2] ».

Doria n'eut pas de peine non plus à gagner Charles-Quint :

1. « Si ando a porre in Sicilia, per intendar piu altre, secondo la navigazione, i disegni dell'animo. Capelloni, p. 68.

2. Capelloni, p. 69.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« L'empereur, dit Robertson [1], recevait chaque jour de ses sujets d'Espagne et d'Italie des plaintes sur les ravages continuels que commettaient les vaisseaux du pirate. Toute la chrétienté jetait les yeux sur lui : c'était au Prince le plus puissant et le plus heureux qui régnât alors, de mettre fin à ce genre d'oppression si odieux et si nouveau. De son côté, Muley-Hassan, chassé de Tunis, et ne trouvant aucun des chefs mahométans d'Afrique qui eût la volonté ou bien le pouvoir de l'aider à reconquérir son trône, s'adressa à Charles comme à la seule puissance qui fût capable de défendre ses droits contre un adversaire si redoutable. L'empereur également jaloux de délivrer ses États d'un voisin aussi dangereux que Barberousse, et de paraître le protecteur des princes malheureux, voulait aussi recueillir la gloire qu'on attachait alors à toute expédition contre les Mahométans : il conclut aussitôt un traité avec Muley-Hassan [2] et se disposa à faire une descente à Tunis. »

Le conseil que lui donna Doria de se mettre, en per-

1. Robertson, *Histoire de Charles-Quint*, livre V, année 1535. Traduction française par X... Amsterdam, 1788.

2. « Barberousse, ce misérable reis turc, né pour le malheur de la Barbarie, vient de s'emparer de mes États, et une des grandes raisons qui l'ont engagé à me persécuter, c'est l'attachement sincère que j'ai toujours eu pour toi ; il est de ton intérêt, ô grand Roi, il y va de ton honneur de venir à mon secours et de me rendre l'héritage de mes pères : je t'en ferai hommage et je me contenterai d'être ton lieutenant. » Gazewat, Traduction Sander-Rang.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sonne, à la tête de l'expédition, fut bien accueilli [1]. L'Empereur sentit, comme l'amiral, qu'il fallait agir promptement et que la victoire était dans la célérité de l'attaque. Bien que l'assassinat d'un envoyé français, Merveille, eût irrité François Ier, Charles-Quint obtint de son rival qu'il suspendît les hostilités jusqu'au retour de Tunis.

Le règlement des préparatifs et la fixation du départ furent concertés entre Charles-Quint et André Doria. Il fut convenu, sur l'avis du capitaine de mer Adam Centurione, ami d'André, que l'amiral viendrait chercher l'Empereur à Barcelone et que rendez-vous serait donné, pour gagner du temps, à toutes les galères et à toutes les troupes de débarquement, à Cagliari [2].

André Doria hâta l'armement de la flotte. Une incroyable activité régna dans les ateliers et dans le port de Gênes. Dix galères furent prêtées par le pape ; Doria en fournit vingt-deux [3]. Le plan de Doria fut mis à exécution. L'amiral partit de Gênes, passa en Espagne, toucha à Barcelone, où il fit embarquer Charles-Quint. De là au mois de mai 1535, après avoir essuyé une tempête près de Majorque, on atteignit Cagliari. Le marquis del Guast, commandant en

1. Capelloni, p. 70 : « ... gli consiglio che si dovesse far la impresa di Tunici, e scacciarne il nemico primà che vi fermasse il piede, e che sua Maestà dovesse andarvi in persona ».

2. Capelloni, p. 71.

3. Chiffres donnés par Capelloni, p. 70.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chef de l'armée, y était arrivé peu auparavant, avec les soldats qu'il avait levés et les approvisionnements qu'il avait recueillis en Sicile et dans le pays napolitain[1]. La flotte se composait de trois cents voiles: galères de Rhodes, caraques de Gênes, caravelles de Portugal, galéones de Naples ; l'armée de trente mille hommes, dont douze mille Espagnols choisis parmi les soldats les plus expérimentés, huit mille lansquenets Allemands, cinq mille Italiens, deux mille Portugais[2]. L'on partit le mardi 15 juin avant le jour. « Charles-Quint montait, d'après Sandoval, une immense nef, à quatre rangs de rames, avec un château sur la poupe, couvert de dorures et avec un velum de brocart d'or orné de bandes de velours rouge[3]. L'étendard général, entouré de pavillons éclatants, portait comme devise une étoile rayonnante et plusieurs flèches avec ces mots : « *Vias tuas, domine, demonstra mihi*[4] ».

La flotte arriva en vue du Royaume deux heures avant la

1. L'on trouve dans le docteur Lanz, *Correspondance des Kaisers*, t. II, p. 186, trois lettres fort curieuses de Charles-Quint qui raconte à Hammart et à sa sœur Marie, gouvernante des Pays-Bas, son expédition de Tunis. Elles sont écrites en mauvais français, entremêlé de latin.

2. Charles-Quint donne le chiffre de 300 voiles. Paul Jove, dans l'*Histoire de son temps*, livre XXXIV, en compte 420. Sandoval, *op. cit.*, 700. Capelloni, 400. Robertson, 500. Nous adoptons le chiffre donné par Charles-Quint.

3. *Annales Tunisiennes ou aperçu historique sur la régence de Tunis*, par Alphonse Rousseau, consul de France. Alger, 1864, in-8o.

4. Brantôme, *Vie des grands Capitaines* : André Doria.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nuit[1]. André Doria s'embossa avec tous les navires devant la Goulette[2], canonna le fort tout le jour, sans résultat, doubla, le lendemain, le Promontoire de Carthage, et vint se placer près d'un endroit appelé la Tour du Fort de l'eau : Bordj el Aïoum, lieu désigné pour le débarquement que les Espagnols, les lansquenets et l'artillerie opérèrent avec beaucoup d'ordre. « La tente capitainesse, dit Paul Jove, fut dressée en lieu propre, entre deux tours ; l'une s'appelait Torre del aqua, l'autre, Torre del Saline. » Charles-Quint allait séjourner près des ruines de Carthage et de l'endroit où saint Louis, plus de deux cents ans auparavant, était venu camper et mourir.

L'on cerne tout d'abord la Goulette au pied de laquelle de vives escarmouches s'engagent entre les assiégeants et

1. Heures indiquées par Charles-Quint, dans sa deuxième lettre. Voir docteur Lanz, *op. cit.*

2. Cf. pour la prise de la Goulette et de Tunis : l'Étude déjà citée d'Odorici, p. 121 et sq. — Paul Jove, *op. cit.*, liv. XXXIV. — Sandoval, *op. cit.* — Robertson, *op. cit.* — Lanz (Corresp. de Charles-Quint). — Capelloni, p. 73-74. — Sigonius, lib. II, c. XIII (*De expeditione Tunetanâ*). — Bonfadio, lib. III, anno 1535. — Rousseau, *op. cit.* — Casoni, lib. IV, anno 1535. — Hammer, fin du livre XXVIII. — Guerrazzi, chap. VI (Bien que l'auteur ne cite pas ses sources, on voit bien qu'il les a consultées). — Ch. Farine, *op. cit.*, ch. XXI, XXII, XXIII. — Dans l'*Univers* : Histoire et description de tous les peuples : Tunis par le docteur Louis Frank, accompagné d'un précis historique par J. Marcel, ch. X, p. 175 et sq. — Vertot, *Histoire des chevaliers de Malte*, tome IV, liv. x, p. 85 et sq. — Nous n'insisterons que sur le rôle d'André Doria ; nous relevons çà et là tous les détails qui mettent en lumière les actions de l'amiral. Voir enfin : Doria et Barberousse par Jurien de la Gravière : chap. XXXIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les assiégés. Dans une rencontre avec les Arabes, que le corsaire Salec entraîne au combat, le chef des Italiens, le comte de Sarno est égorgé (23 juin). Le 25 juin, dans une sortie, les janissaires de Sinam el Judeo, corsaire promu à la défense de la Goulette, pillent le camp espagnol et chassent les troupes de leurs retranchements. Le 4 juillet, les Turcs remportent encore un avantage.

Le siège se continua avec des fortunes diverses, mais sans avantages décisifs jusqu'au 15 juillet, jour où trois batteries d'artillerie furent définitivement dressées contre les murs et où, par un beau temps et par une mer calme, Doria put unir les efforts de ses galères à ceux des troupes[1]. L'amiral embossa près du rivage des galions dont les matelots devaient, du haut des mâts, empêcher les Turcs d'approcher du rempart et de tirer sur les batteries. Il ne cessa en outre, pendant l'attaque, de battre les murailles en défilant devant elles, à portée de canon. Le feu s'ouvrit au lever du soleil ; à midi la brèche était pratiquée ; elle fut vite envahie et la place emportée. Charles-Quint trouva trois cents canons de bronze et des munitions en quantité, dans la forteresse.

Restait à prendre Tunis. Le 20 juillet l'armée se mit en marche le long du canal qui unit la Goulette à la ville : André Doria avait prêté la chiourme des galères pour traîner à bras douze pièces d'artillerie. L'amiral devait rester forcément inactif pendant la durée de l'engagement qui fut livré

1. Sigonius, lib. II, c. XII, insiste sur la part de Doria dans l'attaque.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sous les murs de Tunis et qui se termina par la débandade des Turcs. Il n'assista pas, retenu qu'il était à bord des vaisseaux, à l'entrée des Espagnols que les esclaves révoltés introduisirent dans la ville et dans la citadelle, il ne vit pas le pillage de soixante-douze heures qui suivit l'entrée de Charles-Quint à Tunis.

Son rôle acquit une singulière importance, à la fin de l'expédition, après que Muley-Hassan eut été couronné et eut signé un traité avec Charles-Quint ; après que Khaïr-Eddin vaincu se fut enfui avec une poignée de janissaires, par la voie de terre, vers Bône et vers Alger. André Doria fut en effet informé que Barberousse, parvenu rapidement à Bône, avait fait retirer de la Seybouse dix galères, trois galéones et deux fustes qui y étaient cachées. Aussitôt il envoya contre elles un de ses lieutenants préférés, Adam Centurione, avec quatorze galères. Brantôme [1], en son naïf et charmant langage, raconte le fait : « Ce brave roy corsaire ne s'estonne point de sa perte..., sort de la place, refaict un second petit armement de quatorze galleres qu'il avait caché et sauvé dans quelques petits recoings de pallus et canaux de là auprès, dont il les faict aussitôt sortir en forme et belle contenance de guerre, et d'homme plutost vainqueur que vaincu, se faist parastre et se fait recognoistre par autres quatorze galleres que l'on avait envoyées à André Doria, soubs la conduicte d'un certain capitaine genevois, nommé le signor Adam, lequel aussi tost

1. Brantôme, *Vie des grands capitaines estrangers*, t. II. Barberousse.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qu'il l'eut veu luy donne la chasse si belle et si affreuse, que s'il n'eust gaigné le gros d'André Doria, il estait troussé ; met luy et toute son armée en allarme, et à sa barbe se sauve dans Alger. » Adam vira en effet de bord à la vue de la flottille et revint à la Goulette annoncer ce qu'il avait vu : Bône en état de défense, Barberousse à la tête d'une escadre. Aussitôt Doria partit à la tête de trente galères et de deux mille soldats, mais il trouva la ville abandonnée et Khaïr-Eddin parti. Le 17 août, Doria revenant de son inutile expédition contre Bône, prenait à son bord l'empereur [1] et mettait le cap sur Méhédia qu'il voulait soumettre. Mais une tempête le rejeta loin des côtes et il dut renoncer à son second projet. Il fit voile vers la Sicile. Il entrait à Trepani le 22 août 1535. Quelques jours après il conduisait l'empereur à Naples.

Au lendemain de l'expédition de Tunis, André Doria aurait pu croire que son rival était terrassé. Il apprenait pourtant bientôt après, au mois de septembre, que Khaïr-Eddin était sorti d'Alger avec dix-sept galères et quatre mille janissaires et qu'au moment où les villes du littoral méditerranéen célébraient, par des réjouissances, la vic-

1. Voir encore sur l'expédition de Tunis l'excellente étude de M. Charrière, tome Ier des Négociations dans le Levant, p. 247 et sq. — Voir lettre de l'Evêque de Mâcon à François Ier : de Rome, 29 mai 1535, p. 263. Elle raconte la prise de la Goulette et de Tunis et l'arrivée de l'Empereur en Italie. Cf. Les papiers d'Etat du cardinal de Granvelle publiés sous la direction de Ch. Weiss. Relation de l'expédition de Tunis, t. II, p. 377. L'auteur de cette relation latine n'est point désigné.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

toire de Charles-Quint et de son amiral, le corsaire, avide de représailles, s'était emparé de Mahon, en avait fait prisonniers tous les habitants, sans distinction ni d'âge ni de sexe, les avait entassés dans ses entre-ponts, et, avec son butin vivant de captifs, avait regagné Alger. Les efforts de Doria avaient donc été vains ; il avait donc usé son temps et sa gloire dans une conquête qui attirait sur la chrétienté d'épouvantables malheurs [1].

1. Voir pour la piraterie et ses ravages : l'*Algérie pittoresque*, par M. Clausolles. L'expédition contre Tunis se trouve, p. 115 et sq. M. Clausolles parle des entreprises de Khaïr-Eddin qui suivent sa défaite, p. 118-119.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE VIII

André Doria lutte contre la France (1536). — Il sauve Gênes 1536). — Il se lie avec Cosme nouveau duc de Florence. — Il assiste à l'entrevue d'Aigues Mortes. — Il trompe les Vénitiens et échoue à Prevezza (1538). — Prise du corsaire Dragut (1540).

Au moment où l'Empereur et l'amiral abordèrent à Naples de graves événements s'accomplissaient sur le continent. Charles-Quint se trouvait en présence d'une situation singulièrement difficile. Il apprenait que François Ier, après avoir promis de ne pas l'attaquer pendant l'expédition de Tunisie, avait prétendu garder sa liberté envers le duc de Milan, et, pour punir l'assassinat de son agent Merveille, avait demandé au duc de Savoie un passage pour se rendre dans le Milanais, puis, sur son refus, réclamant la possession de ses États comme l'héritage de sa mère, avait fait envahir, par Brion Chabot, au printemps, la Savoie et tout récemment le Piémont [1]. Les affaires s'embrouillèrent encore davantage, le 1er novembre, par la mort de François Sforza, duc de Milan, dernier prince de sa race. Qui obtiendrait le Milanais, du roi ou bien de l'empereur ?

1. Paradin, *Histoire de notre temps*, p. 29.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il fallait prendre un parti et agir : André Doria fut admis à Naples à donner son avis. Capelloni s'étend longuement sur les conseils que l'amiral fit entendre à Charles-Quint[1]. Il lui recommanda de remplacer au plus tôt le vice-roi de Naples, don Pedro de Tolède, qui s'était attiré l'inimitié générale. Au sujet de Milan, il fut d'avis que l'Empereur devait conserver la province pour lui-même, et non point la céder à quelque prince faible, incapable de la défendre et de la bien gouverner. Il devait la réduire en son pouvoir, et la régir comme partie intégrante de son empire, sans se fier à personne, car si un choix était heureux, qui pouvait garantir que les successeurs d'un prince fidèle hériteraient de sa loyauté? Que ne mettait-il dans la ville une garnison de cinq cents hommes d'armes, de trois cents cavaliers, payant les dépenses avec régularité pour ne pas peser sur le peuple et pour se faire bien venir des citoyens[1]?

André Doria vit ses raisonnements bien reçus par l'Em-

1. Capelloni consacre quatre pages à l'énumération de ces conseils. Il lui arrive souvent de glisser sur des événements importants (Expédition de Tunisie) et de s'étendre sur des conversations sans grande valeur historique; ce n'est qu'un annaliste ; il n'a pas le sens critique. Cf. Capelloni, p. 74-77. — Guerrazzi, p. 288-289, ch. VI, dit que la conversation se tint à Asti. Il fait erreur, car Capelloni lui donne pour théâtre : Naples.

1. Capelloni. « E qu'egli poteva in detto stato alloggiar cinquecento uomini d'arme e ducento o trecento cavalli leggieri... che fossero pagati, e far ch'essi pagassero il tuto ai popoli. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pereur, comme l'étaient du reste, dit Capelloni, tous ceux que le Prince développait. Car Charles-Quint reconnaissait que « lui n'était poussé ni par la passion ni par des considérations d'ordre personnel, mais par le zèle et par l'affection que lui inspirait le service de l'Empereur [1] ». Il faut pourtant bien constater que Charles-Quint écouta sans doute fort volontiers les conseils de l'amiral mais qu'il ne les suivit pas. Il ne changea point Pedro de Tolède ; de plus il donna le gouvernement du Milanais à Leyva qui l'avait défendu vaillamment.

André Doria que l'on trouve toujours mêlé sur terre aussi bien que sur mer aux moindres détails de la politique contemporaine, eut sa part dans les combats qui signalèrent la troisième guerre entre Charles-Quint et François Ier. Il se rendit d'abord de Naples à Gênes. Quand les hostilités furent ouvertes des deux parts, il se transporta à Vercelli auprès d'Antonio de Leyva qui y campait. Il vit arriver le cardinal de Lorraine que le roi envoyait à Charles-Quint pour lui demander le duché de Milan en faveur d'Henri, duc d'Orléans, son second fils. Il assista à la conclusion d'une trève d'un mois entre Leyva et l'amiral Chabot [1]. Dès qu'il apprit que Charles-Quint, après avoir passé à

1. Capelloni. Même passage.

2. Capelloni, p. 79-80, suit pas à pas André Doria dans ses courses dans le Piémont. Grâce à lui, dans cette période si embrouillée, on ne le perd pas de vue un instant. — Sigonius, lib. II. cap. XIV et XV, donne également des détails circonstanciés sur cette époque.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Rome où il s'était vanté de tailler bientôt de la besogne à Paul Jove, venait dans le Piémont, il se porta au devant de lui, à Pontremoli, et malgré son grand âge, l'accompagna par des chemins montueux jusque dans Asti. Là, au sein d'un conseil, l'on arrêta le plan de campagne contre François Ier [1].

L'on devait laisser une partie des troupes devant Turin pour l'assiéger; le gros de l'armée, franchirait les Alpes et se dirigerait vers la Provence. Quant à Doria, son rôle était tout tracé. Il devait suivre la côte de la Corniche avec sa flotte, fournir l'armée en marche de provisions et de munitions, combiner ses efforts avec les attaques des généraux. L'on connaît l'issue de la campagne : l'invasion ne réussit pas mieux que toutes les agressions tentées par les Alpes. Les Français décrétèrent et organisèrent la famine sur le passage des envahisseurs [2]. Toulon, il est vrai, fut pris et Doria ne contribua pas médiocrement au succès des Impériaux ; sa flotte participa aussi à l'investissement de Marseille, mais la place fut bien défendue et ne se rendit pas [3]. Que pouvaient faire et les navires de Doria et son génie, quand Antoine de Leyva, général de l'armée, succombait et, en

1. Capelloni p. 80. « E indi a pochi giorni andò in Asti, tutto ch'egli fosse di età di settant'annui, e li cammini alpestri e montuosi, per ritrovarsi alla nuova consulta, che dall'Imperatore e dal suo consiglio dovea farsi sopra la guerra. »

2. Martin du Bellay. *Mémoires* Livre huitième, au début.

3. Robertson, année 1536.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mourant, suppliait son maître de renoncer à une si désastreuse campagne, quand enfin Charles-Quint se décidait à revenir en Italie et derrière lui laissait les routes jonchées de cadavres? André Doria suivit le mouvement de retraite. Il rentra dans Gênes où il retrouva Charles-Quint humilié par sa défaite [1].

Pendant leur absence l'Empereur et l'Amiral avaient même failli perdre Gênes [2]. Au mois d'août 1536, au plus fort de la lutte entre les belligérants, un corps de troupes assez considérable s'était approché de la ville, sous les ordres de Guy Rangon, de Cagnino Gonzagues, et de César Frégoso toujours dévoué à la France. L'occasion était favorable pour tenter un coup de main ; les Impériaux combattaient en Provence ; l'on pouvait profiter de leur départ pour mettre la main sur la capitale de la Ligurie, sur la clef de l'Italie. Mais les assaillants ont compté sans Doria. Sur les côtes de la Provence, où il croise avec ses navires, l'amiral a eu vent du projet et le fait échouer [3]. Il détache de sa flotte huit galères et huit cents hommes qu'il envoie dans sa ville natale sous les ordres d'Atoine Doria et d'Augustin Spinola [4]. Après une reconnaissance périlleuse que Capelloni raconte longue-

1. Capelloni p. 84.

2. Capelloni, p. 81-83. Casoni, Lib. IV. Anno 1536.

3. Il principe che avea inteso quanto questi facevano. » Capelloni p. 82.

4. Sigonius, ch. XIV. Casoni Lib. IV.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ment, les troupes impériales fortifient le ville et repoussent deux assauts commandés par César Fregoso. Les assiégeants finissent par se retirer et par reprendre la route du Piémont. Gênes, grâce à la prudence de Doria, était donc conservée à l'Empereur.

Aussi Charles-Quint, revenu à Gênes, après sa défaite, sur les galères de l'amiral, ne voulut accepter l'hospitalité que dans le palais de l'habile condottière. « Il y demeura plusieurs jours et y fut traité avec une grande magnificence et une large libéralité. Doria mettait son bien et sa maison à la disposition de l'Empereur qui fut même contraint de le prier qu'il ne fit plus de dépenses [1] ». Cependant Charles-Quint [2] « après son revers humiliant ne voulait pas s'exposer au mépris des Italiens et repasser par les villes qu'il avait traversées, il y avait quelques mois, dans tout l'éclat d'un monarque triomphant et marchant à de nouvelles victoires ; il prit donc le parti de s'embarquer directement pour l'Espagne ».

Ce fut naturellement André Doria qui le transporta lui et sa cour à Barcelone, d'où l'Empereur s'enfonça dans l'intérieur de son Royaume pour y cacher sa récente honte et pour y préparer sa revanche.

A son retour à Gênes, André Doria apprend une grave nouvelle. Dans la nuit du 5 au 6 janvier 1537, Alexandre,

1. Capelloni, loco citato.
2. Robertson. Année 1536.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

duc de Florence, a été assassiné par Laurent de Médicis. Il se peut que la ville se révolte, qu'elle échappe à l'Empereur. Doria qui ne veut voir dominer dans toute la Péninsule que la volonté de l'Empereur, et par suite que sa propre volonté, s'entend aussitôt avec l'historien Guichardin et rive fortement, à Florence, les chaînes de l'esclavage. Capelloni [1], dans sa naïveté enthousiaste de panégyriste, parle avec éloge de l'activité que déploie son héros, mais, en vérité, plus Doria se remue, plus il écrit, plus il s'emploie pour son maître et plus aussi l'on comprend les historiens qui l'accusent de ne nourrir jamais que des desseins intéressés et de n'avoir pas l'âme italienne [2].

Certes l'idée de l'Italie, l'idée de l'unité telle qu'on l'a conçue aujourd'hui au delà des Alpes, n'apparut jamais au XVIe siècle avec la netteté qu'elle a prise actuellement : mais, sans songer à l'unité, certains États voulaient leur indépendance. Florence, la vaincue glorieuse, Florence, que Michel-Ange illustra par sa défense, aspirait à la liberté : de quel droit un Génois jetait-il la fière cité dans les bras de Charles-Quint? De quel droit Doria, conseillait-il aussi à l'empereur, pendant son séjour à Naples, que le Milanais ne relevât que de l'Empire? C'est que le Milanais aurait pu secouer le joug d'un prince, et ne serait pas par-

1. Capelloni, p. 85-86.

2. Guerrazzi, chap. VI, in fine. Celesia : Sulla congiura del conte Luigi Fieschi (p. 64-65).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

venu à se révolter contre un maître aussi puissant que Sa Majesté très chrétienne. C'est qu'il fallait que Milan, et qu'après Milan Florence, et que toute l'Italie fût soumise et obéît sans résistance à l'Empereur, pour que Doria, son favori, y exerçât sa part d'autorité! Et c'était la raison de ses intrigues pour maintenir Florence sous la puissance de Charles-Quint et pour empêcher que les Français, victotorieux au même moment dans le Piémont, n'y vinssent donner des lois [1].

Aussi que de démarches et que de peines pour arriver au but! Doria expédie en grande hate une de ses propres galères à Livourne pour imposer obéissance à Alexandre Vitelli, gardien de la forteresse à Florence. Il lui promet la reconnaissance et lui garantit les bienfaits de l'Empereur s'il l'aide à dominer la cité. Il recommande au marquis d'Anguilar, orateur de Charles-Quint près du Pape, il lui fait recommander en outre par l'ambassadeur Figuerroa, de conduire deux mille Espagnols aux confins de la Toscane. Il écrit des lettres pressantes au cardinal Cybo et l'invite à appuyer de toute son influence la nomination de Cosme de Médicis en qualité de gouverneur [2]. Quand Cosme est installé, quand il est agréé par l'empereur, Doria applaudit au succès du jeune

1. Pour la mort d'Alexandre et l'élection de Cosme : Voir *Galluzzi* « Storia del gran ducato di Toscana sotto il governo della casa Medici. » Firenze 1781, t. I. Botta (*Storia d'Italia*, t. I.)

2. Les détails précités sont empruntés à Capelloni, p. 85-86.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

prince[1] : n'était-ce pas applaudir à son propre succès[2] ?

Certes, dans l'affaire de Florence, André Doria a bien défendu la cause de Charles-Quint et la sienne propre ; après avoir sacrifié Gênes, il a sacrifié Florence avec une grande habileté ; mais bientôt des intérêts plus graves encore vont l'absorber. Outre l'insuccès qu'il a subi en Provence, l'empereur essuye encore en Orient un profond échec. Au mois de février 1536, l'envoyé français Laforêt a signé, au nom de François Ier, le premier traité écrit d'alliance et d'amitié qui lie la Turquie et la France[3]. André Doria apprend qu'en vertu de cette convention Bar-

1. Il a paru récemment une monographie très érudite de Giovanni Livi, attaché aux Archives de Florence ; il y a des renseignements très intéressants dans l'Introduction sur l'élection de Cosme et dans le 1er chapitre. A la page 42 l'auteur cite un passage d'une lettre inédite d'André Doria, adressée le 15 gennaio 1537, à Cosme de Médicis, dix jours après l'élection du jeune prince. Doria est assez intime avec Cosme pour lui recommander un capitaine corse Francesco qui « per essere stato à servitii dell Illo. Sor suo padre, vene a ritrovare V. S. Illma, come desideroso de coutinuare la servitu sua con quella. » Elle est extraite de l'Archivio di Stato in Firenze, Sez Medicea (*Lettere dei Doria*, filza 2384. C. 1). Voir l'étude elle-même : *La Corsia e Cosmo I de Medici*. (Firenze, Fratelli Benani editori, 1885) André Doria et Cosme entretinrent toujours de bons rapports comme on le verra par une lettre trouvée par Livi et qui concerne la compagne de Corse. Il est fâcheux que les lettres écrites par Doria antérieurement à l'élection et au sujet de l'élection fassent défaut. L'on eût pu étudié de près le rôle de Doria ; mais l'on en est réduit aux hypothèses.

2. Cosme l'informa de son élection par une lettre qui doit être de janvier 1537. La minute de cette *Lettre inédite* est à Florence. Voir à l'Appendice.

3. Négociations avec le Levant, t. I, p. 287.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

berousse est chargé, au printemps de l'année 1537, de faire le dégât sur les côtés méridionales de l'Italie, comme deux ans auparavant [1]. Il est même informé tout à coup que les rivages de l'Albanie ont été ravagés, que plusieurs îles vénitiennes ont été prises, puis que le corsaire s'est jeté sur les côtes de la Calabre, qu'il a pris terre à Castello, ravagé la ville, tranché la tête à ses défenseurs, qu'enfin une seconde flotte de cent cinquante voiles, commandée par Lofty-Pacha est partie de Constantinople, et, à Patras, a rallié la flotte française commandée par le baron de Saint-Blancard et que toutes deux ont mis le siège devant la ville. Il sait enfin que Soliman s'est mis lui-même en marche avec cent mille hommes, qu'il traverse la Macédoine, qu'il se dirige rapidement vers la côte où il doit retrouver ses galères, qu'il a l'intention d'entrer en Italie et d'y lutter contre Charles-Quint; que, de plus, il a envoyé aux Vénitiens son interprète Jeannet-Bey pour traiter avec eux. Une dernière nouvelle met le comble à son mécontentement. Barberousse et Lofty-Pacha, après s'être rejoints se sont présentés inopinément devant Castro, près du canal d'Otrante, et après avoir promis de respecter la vie et la liberté des habitants, ont saccagé la ville, ont emmené les enfants sur leurs vaisseaux; et pendant ce temps Corfou est serrée de près et François Ier conquiert le Piémont [2]!

1. Voir ci-dessus.

2. Négociations dans le Levant, t. I (*Lettre de l'évêque de Mâcon*), pp. 33 et sq. — Hammer, livre XXIX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Doria ne se découragea pas ; sans attendre le gros de la flotte impériale, il arma ses galères, impatient de secourir Castro et de se mesurer encore avec Barberousse ; mais avant de partir pour une nouvelle campagne, il écrivit à Lope de Soria, ambassadeur de Charles-Quint près la République de Venise, d'insister auprès de la Seigneurie pour qu'elle fournît des vaisseaux. Il désirait combiner les efforts de la flotte impériale qu'il attendait, de ses galères qu'il conduisait, et des navires vénitiens qu'il demandait : les vaisseaux des Chrétiens unis pouvaient remporter la victoire, mais, s'ils se divisaient, ils devaient être repoussés successivement par les Turcs[1].

André Doria ne réussit pas à entraîner les Vénitiens. Sans doute ils avaient été gagnés par Jeannet-Bey, l'interprète de Soliman[2]. Aussi l'amiral, ne comptant pas sur leur concours partit de Gênes avec vingt-huit galères et se porta vers la Sicile[3]. Il se tint quelque temps dans le port de Messine, mais quand il connut l'arrivée des vaisseaux ottomans dans le voisinage, il quitta la ville le 17 juillet. Informé à Céphalonie que dix bâtiments alexandrins richement chargés s'approchaient de l'île, ils les enleva tous sans résistance et les brûla. « Deux jours après (22 juillet) il rencontra vers

1. Capelloni, p. 87-88, donne le résumé de la lettre de Doria à Lope di Soria.

2. Le détail de l'expédition est dans Capelloni, p, 89-90. Sigonius, ch. XVII.

3. C'est l'avis de Capelloni : « Non piacque a Venezia i di accettar quest'offerta, perchè il Turco per mezzo di Ianus Bey suo interprete, etc. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'île de Paxos douze galères turques commandées par Ali-Tschelebi, Kigya de Gallipoli, et les attaqua une heure avant le jour. Debout sur le banc de ses galères, revêtu d'un pourpoint cramoisi, l'épée au poing, il avait rangé autour de lui beaucoup de nobles vêtus de blanc. Le combat dura une heure et demie et fut des plus sanglants; pas un turc des équipages n'échappa vivant, et Doria lui-même reçut une blessure au genou. Apprenant que Barberousse en personne le poursuivait avec cent vaisseaux et ne se trouvant pas en état de tenir tête à de si grandes forces, il revint à Messine avec les douze galères audacieusement conquises [1]. »

A peine avait-il regagné la Sicile qu'il reçut une lettre des Vénitiens; ils demandaient en termes fort pressants aide et secours à l'amiral; ils étaient attaqués par les Turcs qui assiégeaient leur colonie ; Corfou. Doria se vit de plus prié par le Pape qui se joignit aux Vénitiens pour l'engager à unir ses galères avec la flotte vénitienne et à délivrer Corfou [2]. Doria reçut fort mal la demande des intéressés. Il répondit à la Seigneurie et au Souverain Pontife que la mauvaise saison approchait, — on était en septembre, — que les galères avaient été fort maltraitées dans la dernière

1. Hammer, livre XXX. Hammer s'est inspiré de Sigonius.

2. Capelloni, p. 90. La période est fort obscure et singulièrement embrouillée. Guerrazzi commet des erreurs de date : il place la trève de Nice, l'entrevue d'Aigues-Mortes, le traité conclu entre les Vénitiens, le pape et l'Empire avant les campagnes de Doria contre Barberousse. Son récit n'y gagne pas en clarté et il y perd en exactitude. Voir ch. VII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

expédition et avaient besoin de réparations, que les équipages souffraient de nombreuses maladies et qu'il lui fallait regagner Gênes. Il refusait donc de se rendre à Corfou ; et l'on ne peut guère le blâmer de sa conduite. N'avait-il pas précédemment offert aux Vénitiens de se joindre à lui ? N'avait-il pas été repoussé par eux ? Il leur rendait la monnaie de leur pièce. Il est vrai qu'il n'avait pas peu contribué à les brouiller avec les Turcs. Avec cet esprit de ruse qui lui était familier, il avait trompé les Vénitiens, et les trompant, avait fait retomber sur leur riche colonie et sur eux tout le poids de la guerre [1]. En effet, au moment où les premières querelles s'élevèrent entre le Sultan et la République, au sujet d'une rencontre qui avait eu lieu entre quatre galères vénitiennes et des vaisseaux turcs dans le canal d'Otrante, il avait écrit perfidement à l'amiral Pesaro, à Corfou, pour établir que Venise était d'intelligence avec Gênes. Puis il s'était arrangé pour que sa lettre tombât entre les mains des Ottomans, et par ce stratagème, avait allumé une terrible haine dans l'âme de Soliman contre des alliés qui l'avaient trahi en s'étant concertés avec André Doria, malgré la foi des traités ! L'amiral génois ne devait donc pas ignorer la raison de l'attaque que les Turcs dirigeaient contre Corfou : ne l'avait-il pas provoquée ?

Aussi put-il craindre que son refus ne fût mal interprété et éprouva-t-il le besoin d'expliquer sa conduite à l'homme

1. Hammer, ch. XXX. Il cite le fait d'après Paruta (*Histoire de Venise*, 1605, in-4°).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dont il dépendait et dont il tenait à obtenir l'approbation, à Charles-Quint. Il dépêcha à Barcelone son confident Adam Centurione qui, avec une seule galère, malgré le mauvais temps et la flotte française, parvint en grande hâte en Espagne. Bien lui en prit d'être allé au-devant des explications car le Nonce du pape et l'Ambassadeur des Vénitiens élevaient force réclamations contre ses manœuvres [1]. Adam Centurione eut à soutenir devant l'Empereur, un véritable assaut de réclamations et de doléances. Quand tout le monde eut fini de parler, Charles-Quint s'écria : « Par ma foi, sa Sainteté a manqué à sa tâche en cette entreprise ; j'y ai manqué ; les Vénitiens y ont manqué ; nul n'a fait son devoir, hors le prince Doria. » Charles-Quint ignorait sûrement l'existence de la lettre adressée par son favori à Pesaro ! Il est vrai que le fin politique aurait encore plus applaudi à une telle ruse et aurait peut-être ajouté quelques éloges aux compliments dont se réjouit si fort Capelloni pour son indigne héros.

Pendant ce temps, les Vénitiens, abandonnés par Doria, ne s'abandonnaient pas : par leur énergie, ils forçaient la flotte et l'armée turques à s'éloigner, le 1er septembre 1537 [2]. Mais si la République gagnait à leur départ, l'Empereur y perdait. Le Sultan repoussé de Corfou, tournait ses efforts contre la Hongrie, où il remportait la grande victoire d'Esseck (31 décembre 1537), qui eut dans toute

1. Capelloni, p. 92.
2. Hammer, ch. XXIX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la Chrétienté un retentissement douloureux. Chacun comprit qu'il fallait étouffer toutes les rancunes particulières, mettre un terme à toutes les haines, et s'unir, dans un vigoureux élan, contre les forces musulmanes.

Il est impossible, en racontant l'histoire d'un homme qui a été mêlé à tous les évènements de son époque, d'entrer dans le détail de la politique que suivaient les diverses puissances dont les intérêts étaient en jeu au XVIe siècle; aussi, sans pénétrer dans le récit des négociations et des pourparlers, suffira-t-il de dire que le 8 février 1538 dans un consistoire où assistaient les représentants de l'Empereur et de la République, il fut convenu que Charles-Quint armerait quatre-vingts galères, fournirait avec Gênes les vaisseaux de transport, que la Seigneurie de Venise mettrait à la mer un nombre égal de navires, commandés par Vincentio Capello, et que le patriarche d'Arménie, Mario Grimani, amenèrait trente-six galères armées par le Pape. André Doria devait être l'amiral de l'Empereur. Par une clause expresse, toutes les conquêtes opérées par la puissante coalition maritime seraient abandonnées aux Vénitiens, afin de les indemniser des pertes qu'ils avaient subies sur les côtes d'Otrante et de Corfou [1].

Toutefois, André Doria, avant de se remettre en campagne, dut assister aux négociations et aux entrevues fameuses qui, dans la même année, aux mois de juin et juillet, devaient rapprocher les deux hommes dont la riva-

1. Capelloni, anno 1537 (par erreur).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lité ensanglantait l'Europe : François Ier et Charles-Quint[1]. Sur les instances du Pape qui, au nom de sa conscience et des intérêts chrétiens, ne cessait de les pousser à l'entente, ils avaient consenti à se rendre dans la ville de Nice, dernière cité que possédait le duc de Savoie, et où Paul III voulait tenter de les rapprocher et de les réconcilier. Doria, au commencement de mars 1538, partit sur une de ses galères, après avoir donné ordre à son lieutenant et neveu Gianettino Doria de hâter la réparation de ses vingt-huit galères[2]. Il se rendit à Barcelone où il fut accueilli avec beaucoup d'égards. Bientôt il fut rejoint par Gianettino. Quand ses navires furent unis aux vaisseaux espagnols, il transporta Charles-Quint et sa cour à Nice. Là, malgré les efforts de Paul III, les deux souverains ne purent triompher de leur mutuelle animadversion et ne consentirent point à se voir. L'on signa toutefois une trève de dix ans qui laissait les choses en l'état, chacun devant garder provisoirement ce qu'il détenait. Doria conduisit ensuite l'Empereur à Gênes, pendant que le Souverain Pontif s'y rendait aussi à bord des vaisseaux français. L'amiral reçut

1. Voir pour les négociations le livre récent de Mme Coignet : *François Ier* (1885, Plon). Le chapitre XIV est écrit d'après la curieuse relation de l'ambassadeur vénitien Nicolas Tiepolo qui a raconté l'entrevue de Nice. Voir le texte de Nicolas Tiepolo, Relation des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au XVIe siècle recueillies par Tommaseo, Tome II, p. 201 et sq. Voir *Anne de Montmorency*, par Francis Decrue, ch. X.

2. Capelloni, p. 97.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

encore avec une rare magnificence ses deux nobles hôtes, qui se séparèrent, l'un pour regagner Rome, l'autre pour rentrer en Espagne. Doria repartit donc avec l'Empereur, se dirigeant vers Barcelone.

L'Amiral et l'Empereur devaient pourtant faire halte en route, non comme le prétendent Robertson et la généralité des historiens, par un effet du hasard, à la suite d'une tempête, mais grâce à un accord intervenu entre Charles-Quint et François 1er. Les deux rivaux, au mois de juin, ont refusé de s'aborder à Nice, mais, en juillet, ils vont se rejoindre à Aigues-Mortes, dans la plus affectueuse et cordiale entrevue. « Réunion qui n'eut rien de fortuit, car notre flotte alors dans le Levant, avait été prévenue, et quitta nos bons amis les Turcs pour venir rallier à Gênes la flotte impériale, commandée par André Doria. Il est probable que ce fut Montmorency appuyé de la Reine, qui combina l'affaire. Il fallait bien se voir et s'entendre, en vue d'une direction commune, et l'on serait plus libre, loin du pape, dont le prosélytisme ardent faisait trop bon marché des intérêts politiques [1]. »

1. *François Ier* par Mme Coignet, ch. XIV, p. 306. — Francis Decrue, dans son *Anne de Montmorency* entre dans des détails plus circonstanciés : « Comme il (François Ier) allait à Avignon, il reçut à Salon de Crau un envoyé de l'Empereur, qui l'invitait à venir le voir à Aigues-Mortes (commencement de juillet 1538). Cette invitation de l'Empereur avait été une chose convenue entre Charles-Quint et Montmorency.. Les deux souverains craignaient de se compromettre, en se voyant en présence du Pape » p. 353. — D'ailleurs Nicolas Tiepolo, p. 251, dit :... « Ora

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« La traversée fut mouvementée. Quand le 15 juillet 1538, l'Empereur Charles-Quint partit de Marseille sur la capitane d'André Doria, pour se rendre à Aigues-Mortes où l'attendait le roi François Ier, il n'était pas à dix milles du port qu'il s'éleva un brouillard si épais qu'on ne pouvait, de la poupe, distinguer ce qui se passait à la proue. La nuit survint et fut très laborieuse. Quelques galères françaises faisaient route au midi ; d'autres, sans le soupçonner, se dirigeaient à l'est ; il y en eut qui retournèrent égarées à Marseille. Dépourvues absolument de boussole, toutes s'imaginaient faire bonne route vers Aigues-Mortes. L'escadre de Charles-Quint, s'en fiant, au contraire, à l'aiguille aimantée, dont l'usage était depuis quelques années devenu général sur la flotte espagnole, gardait le cap à l'ouest. Dans ce désordre des collisions nombreuses se produisirent : la galère de l'empereur fut abordée par une autre galère qui lui mit son gouvernail en pièces. On naviguait à la voile, le vent était très frais ; la situation devint bientôt critique. L'empereur, le Prince Doria ne se couchèrent pas de la nuit. De tous côtés on tirait des coups de canon pour essayer de relier les galères. Celle du cardinal de Grauvelle avait donné sur une roche et demandait par signaux des secours. La brume ne se dissipa que le lendemain vers midi. On reconnut la terre : la galère capitane se trouvait à dix milles d'Aigues-Mortes : le gros de la

hanno ordinato, passando l'imperatore con le sue galere presso Marsiglia, di vedersi, abbracciarsi e parlarsi insieme ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

flotte en était encore à plus de trente milles. A huit heures du soir, toute la flotte jeta l'ancre à un mille du port, fort émue de sa traversée[1]. »

André Doria, dans l'entrevue d'Aigues-Mortes, ne fut pas oublié. L'on pouvait se demander comment François Ier le recevrait, après la défection de 1528, qui avait été si fatale à la France. Brantôme ne manque pas de s'arrêter à un fait si curieux. « Lorsque l'empereur et le Roy François, dit-il, s'entrevirent à Aigues-Mortes, le roi alla en la gallere de l'empereur qui était la capitainesse d'André Doria. L'empereur pria le roy de le voir pour l'amour de luy, et luy faire bonne chère ; ce que le roy fit très volontiers, en lui demandant comment il se portoit, ne parlant nullement du passé, et luy dict de plus devant l'empereur (comme j'ay ouy dire à aucuns vieux): « Seigneur André, il faut que l'empereur, mon frère, et moy, fassions une réconciliation éternelle, et que nous fassions une belle armée de mer pour ruyner le Turc ; et vous en serez le général de tous deux », ce que l'empereur trouva très bon[2]. » Brantôme rapporte même un racontar qui

1. Nous empruntons ce passage qui fait honneur aux manœuvres et aux connaissances maritimes de Doria, à un livre tout récent du vice-amiral Jurien de la Gravière : *Les derniers jours de la marine à rames* (1885). L'on est obligé de recourir à ce livre pour connaître bien des termes techniques et bien des détails concernant les galères, qu'il est indispensable de posséder en étudiant l'existence d'un marin au XVIe siècle, Ch. V, p. 88-89.

2. Brantôme. *Vie des grands capitaines*. André Doria. Capelloni p. 98.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avait cours dans l'entourage de François Ier. Il paraîtrait que Doria aurait proposé, à voix basse, à l'empereur de faire ramer ses forçats et d'emmener le roi en captivité. Brantôme n'ajoute pas foi du reste à l'anecdote dont il rappelle le souvenir[1]. Quoi qu'il en soit André Doria ramenait bientôt après en Espagne Charles-Quint, qui, s'était réconcilié avec son rival, après lui avoir fait espérer le Milanais, tandis que François Ier avait sacrifié à sa nouvelle amitié les Anglais, les protestants, surtout les Turcs, dont se préoccupaient tant la Chrétienté et l'Amiral Génois[2].

Assuré de ne plus rencontrer devant lui la flotte française, André Doria, aux termes de la Ligue qui avait été formée dans le mois de février entre les Vénitiens, le Pape et l'Empereur, s'apprête à partir pour l'Orient et à tenir tête aux vaisseaux des Ottomans. Il se rend à Gênes, préside aux derniers préparatifs, complète les approvisionnements et se met en route. Il passe par Naples, par la

1. Henri Martin, l. XLIV, tome VIII, dit, en parlant des entrevues royales. « La réconciliation dut sembler complète, lorsqu'on vit le roi accueillir gracieusement, parmi la suite de l'Empereur, cet André Doria qui lui avait fait tant de mal ».

2. Charrière. *Négociations dans le Levant*. tome I voir une note intéressante, p. 3:3-43, sur des lettres qu'André Doria aurait surprises en mer, et qui établissaient l'alliance de François Ier et de Soliman II. Elles se trouvent dans un manuscrit de la bibliothèque de Lille, et portent ce titre: « Copie des lettres envoyées par le roi de France Franchois au Turcq empereur de Grèce et des allianches qu'ils ont faites ensemble, trouvées par Andreas Doria ou Anthoine Dorias. » M. Charriere démontre que ces lettres, œuvre de l'abbé Anthoine le Caron sont apocryphes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Sicile où il lève les galères impériales et embarque les troupes de combat. Il en part avec cent cinquante voiles. A la fin d'août 1538[1], il rejoint à Corfou la flotte du Pontife guidée par le Patriarche d'Aquilée et la flotte vénitienne commandée par le général Vincenzo Cappello. Les chefs échangent des visites et se concertent.

Ils ont appris que Barberousse, Capitan-pacha de Soliman, s'est retiré dans le golfe d'Ambracie et a mis en état le fort de Prevezza qui en commande l'entrée. Bien que la flotte confédérée ne soit pas au complet, l'on se résout à partir pour Prevezza. Mais des vents contraires s'élèvent qui forcent les navires à rétrograder. Quand le restant des navires retardataires a rejoint le gros de la flotte, on se rend enfin devant la ville. Cappello demande alors au Prince, chef suprême de la flotte, de lui confier l'avant-garde. Doria « répond, qu'il la veut pour lui, qu'il lui laisse l'arrière-garde et au Patriarche la bataille.[2] » Le désaccord naissait déjà entre les commandants.

L'on jette l'ancre pendant la nuit et l'on attend le lendemain pour assiéger et prendre la forteresse ; puis, à l'aurore, on change d'avis. Doria décide de laisser une escadrille pour surveiller la flotte turque dans la rade de Prevezza. Mais bientôt il apprend par un galion que la flotte turque est sortie du goulet, qu'elle s'adosse au rivage

1. Capelloni, p. 99.

2. Capelloni, p. 100. « Egli rispose che quel luogo lo voleva per lui, e che gli lasciava la retroguardia, ed al Patriarca la battaglia. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans l'intention de combattre. Doria, autant qu'on peut le démêler dans les récits des contemporains, hésite. Il commande enfin qu'on observe l'ordre de la bataille qu'il adopte. Il doit occuper l'avant-garde ; il mettra ainsi en ligne ses lourds galions dont les lignes basses produisent un si terrible effet. Khaïr-Eddin, au dire de Paul Jove, n'est pas moins hésitant. Il ne voudrait pas hasarder un combat. Mais un eunuque de Soliman le presse de lutter : « A ce que je vois, répond le corsaire, il faut donc essayer en désavantageux parti fortune de bataille, afin que nous ne mourions par le faux rapport de ce demi-homme aboyant. »

Du reste la circonspection constante des deux marins quand ils se sont trouvés vis-à-vis l'un de l'autre n'a pas laissé que d'être signalée. Brantôme dit expressément en parlant de Doria : « Et même le soupçonna-t-on qu'il avait quelque sourde intelligence avec Barberousse, comme de corsaire à corsaire, et aussi comme disait lors l'Espagnol : « *De cosario à cosario non hay que yanar que los barillos de agua.* — De corsaire à corsaire il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. » Peut-être Khaïr-Eddin redoutait-il un engagement, mais la pensée intime d'André Doria, la cause de ses incertitudes et de ses atermoiements ne saurait échapper à personne, après l'exposé des faits. Le combat eut lieu et s'engagea là même « où seize siècles auparavant s'étaient rencontrées les flottes d'Auguste et d'Antoine. Le promontoire d'Actium allait être témoin

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'une lutte où les descendants des Romains viendraient encore combattre, mais où les vainqueurs d'Actium seraient les vaincus d'Ambracie. Auguste et Antoine combattaient pour l'empire du monde. Doria et Khaïr-Eddin allaient lutter pour l'empire des mers [1]. »

L'escadre turque s'avançait en bel ordre. Le corsaire Tabac commandait l'aile gauche, Salec l'aile droite ; Barberousse, sur la Capitane, dont les flancs, dit Gazewat, étaient tapissés de versets du Koran et les mats pavoisés de pavillons rouges, occupait le centre. Les chrétiens vinrent à leur rencontre : Doria commandait l'aile gauche, tournée vers la haute mer, Cappello était au centre, l'aile droite se tenait vers le rivage et obéissait à Mario Grimani, patriarche d'Aquilée. L'on comprenait que l'intention des Turcs était de dépasser la flotte chrétienne en longeant la côte, et, après avoir pris le vent, de se jeter contre les galères confédérées. Doria s'en aperçut et il ordonna aux siens de serrer de près la plage pour couper le passage aux ennemis, mais ceux-ci profitant d'une accalmie, ramèrent avec tant d'impétuosité qu'ils accomplirent leur dessein. L'on attendait à bord des vaisseaux alliés la décision de Doria, l'on voulait la bataille dont on désirait que l'amiral donnât enfin le signal. Mais Doria tirait des bordées au large et de temps en temps faisait lâcher quelques coups de canon sur les fustes de Barberousse. Il combattait de loin, sans manifester l'intention d'en venir à

1. Ch. Farine. *Deux pirates au XVIe siècle*. Ch. XVI, p. 274.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

une lutte plus sérieuse. Cappello saute dans un canot et va demander à l'amiral la raison de son inaction pendant qu'au loin, sur les navires des confédérés, s'élève le cri : « Bataille ! Victoire ! » Doria paraît changer d'avis ; il se tourne vers les Turcs, mais en se tenant toujours vers la haute mer et sans chercher à se mesurer avec ses adversaires. Seuls les Vénitiens luttent contre les Ottomans : deux vaisseaux de Cappello prennent feu. La nuit survient ; un orage éclate ; la pluie tombe à torrents : Doria [1] gagne le port de Corfou, suivi de toute la flotte, pendant que Khaïr-Eddin vainqueur fait mouiller ses galères dans le golfe d'Ambracie, où elles trouvent un abri contre la tempête qui se déchaîne avec fureur. Doria avait fui devant Barberousse.

Bien que Bonfadio [2] attribue au hasard l'insuccès de l'amiral ; bien que Capelloni prétende que la Providence voulut empêcher l'effusion du sang, malgré Sigonius [3] qui admire les dispositions de combat prises par Doria, il faut bien convenir avec les récents historiens génois, Canale [4]

1. Capelloni, p. 101. Sigonius, Liv. II, Chap. xx. De expeditione adversus Turcos ad Prevesam.

2. Bonfadio serait spirituel, s'il n'était naïf : Il écrit à la date de 1538 : « Volle la fortuna (perciocché a che altro attribuirsene deve la ragione)? che tante forze de christiani insieme unite, quali bastavano ad opprimer tutto l'Oriente, se così avessero sofferto i fatti si dileguarono in vento. »

3. Capelloni. Sigonius, *loc. cit.*

4. Storia della repubblica d. Genova dell'anno 1528 all' 1570, Ch. VI, p. 132.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et Guerrazzi [1], avec Hammer [2], que la conduite du célèbre marin ne fut rien moins que digne d'éloges. Du reste les modernes admirateurs de Doria ne le défendent point : Belgrano même semble l'abandonner [3]. Mais en réalité pourquoi Doria, si courageux, si habile d'ordinaire, se montra-t-il indécis et prit-il le large quand le moment fut venu de se jeter dans la mêlée ? Sans aucun doute les Espagnols, se défiant de Venise, avaient intrigué auprès de lui et l'avaient poussé à abandonner dans le combat les alliés italiens. C'est une opinion qu'a émise et établie avec des preuves irrécusables l'historien Guglielmotti [4] dans une savante monographie où il étudie les rapports des Turcs et des Vénitiens depuis l'accord de 1527 jusqu'à la bataille de Lépante et où il éclaire tout à fait la politique de défiance que suivaient réciproquement la République et l'Empire. Et puis ne peut-on pas croire que Doria, en qualité de Génois, n'était que trop porté à suivre les conseils intéressés des Espagnols qui supportaient malaisément l'influence des Vénitiens dans les mers d'Orient. Comme tout fils de la Ligurie, il détestait les marins du Lido. Il ne pouvait se rappeler sans colère et sans haine les luttes engagées jadis entre Gênes et Venise, sans orgueil la Melloria, journée mémorable où un de ses ancê-

1. Guerrazzi, Ch. VII.
2. *Op. cit.* Livre XXIX.
3. Rassegna bibliografica, p. 255.
4. Marcantonio Colonna alla battaglia di Lepanto, Liv. I.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tres abattit la force de la république rivale ! Et ne devait-il pas souhaiter que tout le poids de la guerre turque retombât sur Venise ? Du reste Muratori, historien grave et impartial, n'écrit-il pas à la date de 1538[1] : « Doria, quand vient le moment du combat, se retire avec toute son aile, laissant les Vénitiens exposés à la fureur de Barberousse ; ils perdirent deux galères et ils sauvèrent par miracle à Corfou leurs galères qui faisaient eau de tous côtés. »

Cependant Doria voulut réparer l'échec d'Ambracia. Il résolut d'attaquer Castelnuovo, ville forte, à l'entrée du golfe de Cattaro. Le dimanche 27 octobre 1538, au lever du jour, les galères des chrétiens s'approchèrent rangées par quatre, afin de lâcher leur bordée, en défilant devant les murs, à leur tour. Mais avant que la première rangée eût fini sa décharge d'artillerie et eût évolué, les quatre navires suivants arrivèrent sur les premiers avec trop de rapidité. Il en résulta un désordre qui amena du reste un bon résultat, car les équipages sautèrent sur le rivage et donnèrent l'assaut. La ville fut emportée au milieu d'un feu violent et le château se rendit[2].

1. Muratori : « Annali d'Italia dall'era vulgare sin'all'anno 1749 : » « Il Doria quando venne il tempo della battaglia, con perpetuo suo scorno si ritiro, lasciando esposti i Veniziani al furore del Barbarossa con perder essi due galee ed aver come miracolosamente salvato a Corfu il lorgaleone che faceva acqua da tutte le bande. »

2. Hammer, *op. cit.* Liv. XXIX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Aussitôt une nouvelle contestation s'éleva entre les Vénitiens et Doria. Vincenzio Cappello revendiqua Castelnuovo comme devant appartenir à Venise, suivant la clause qui lui abandonnait toutes les conquêtes. Mais Doria, sans doute d'après les instructions de Charles-Quint, refusa d'exécuter les conditions du traité et mit dans la forteresse une garnison de quatre mille Espagnols, sous le commandement de Francesco Sarmiente [1].

La flotte chrétienne était à Castelnuovo, quand, au dire de Paul Jove, l'on apprit que Khaïr-Eddin, venant au secours de la place avec une partie de ses navires, avait été assailli en route par une tempête. Le moment paraissait favorable pour fondre sur les vaisseaux du corsaire épars en mer. Cappello sollicita l'ordre de partir en avant. L'amiral s'y refusa : il allégua comme excuse l'époque avancée de la saison. Mais alors pourquoi choisit-il le même moment pour faire voile vers Messine, puis vers Gênes? Il y avait entre son langage et sa conduite une contradiction qui ne peut s'expliquer que par une obéissance passive à des instructions secrètes lui interdisant de livrer tout combat.

Après le départ de Doria pour Gênes, que pouvaient faire les Vénitiens livrés à eux-mêmes? La Seigneurie comprit que la République avait été trahie et que l'on avait voulu consommer sa ruine. Elle rompit avec Charles-Quint, elle se rapprocha de Soliman et conclut avec lui une paix

1. Capelloni, p. 102. Sigionius, chap. xx, liv. II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

désastreuse mais qui l'était moins encore que la coalition où on l'avait entraînée [1]. Quant à Barberousse, il détruisit bientôt le seul effet qu'eût produit la flotte de Doria. Pendant la saison d'hiver de 1539, il partit avec un pirate célèbre, son meilleur élève, Dragut, et, au mois de juillet, malgré la résistance du gouverneur espagnol et de la garnison, il recouvrait Castelnuovo. Ainsi l'intervention de Doria n'avait amené d'autres résultats qu'une rupture entre Venise et les puissances chrétiennes, que la prise d'une forteresse retombée bientôt au pouvoir des Ottomans.

Il est vrai que, peut de temps après son échec, André Doria eut la bonne fortune d'enlever une importante prise, par un habile coup de filet. Au sortir de Gênes, où il s'était retiré après la malheureuse expédition de Prevezza, il s'était mis à croiser dans les eaux de la Sicile, à la recherche du croiseur Dragut, qui écumait les mers sur les côtes d'Espagne et d'Italie et qui commettait sur les côtes de terribles ravages. Au cours de sa croisière, il apprit que Dragut était au mouillage en Corse, île qu'il venait de piller. Aussitôt, il détacha de sa flotte quelques galères commandées par son neveu Gianettino Doria qui parvint, sans combat, à se rendre maître, entre Corte et Ajaccio,

1. Hammer. livre XXIV (*in fine*). Les négociations pour la paix y sont longuement développées. — Voir surtout Charrière. *Négociations dans le Levant*, p. 413 et sq. Lettres de l'évêque de Montpellier au connétable de Montmorency, datées de Venise, année 1540. A la page 451, en note, se trouve le traité conclu entre Soliman II et Venise.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

du redoutable forban. Gianettino lui promit la vie sauve et le ramena à Doria qui, tout heureux, le conduisit à Gênes[1] et pendant quatre ans le fit asseoir sur les galères, au banc de la chiourme où, après avoir commandé des marins, il dut ramer, les fers aux pieds, sous la courbache des argousins.

Après tant de courses et tant de fatigues, André Doria put goûter à Gênes deux ans de repos. L'empereur et le roi de France vivaient en paix. C'était le moment où Charles-Quint recevait la plus cordiale hospitalité à la Cour de François Ier et traversait les États de son adversaire pour châtier plus tôt la révolte des Gantois. Le vent souffla quelque temps au calme et à l'apaisement et Doria put mener une vie fastueuse dans son palais de Fassuolo. Mais en 1541 l'on apprenait de grandes nouvelles dans la chrétienté. Soliman assiégeait Bude à la tête de ses troupes et voulait joindre la Hongrie à l'Empire Ottoman. L'on était au plus fort de la lutte que Ferdinand, frère de Charles-Quint, soutenait contre le sultan ; Soliman s'enfonçait dans l'intérieur des terres; Khaïr-Eddin, avec sa flotte, remontait le Danube et ravageait les rives du fleuve[2]. Le moment semblait bien choisi à Charles-Quint

1. Capelloni, p. 103. Sigonius. Lib. II. Caput XXI (De Dengure, Pyrata capto). — Casoni, Annali, anno MDXL. Bonfadio, Annali, année 1540 (par erreur).

2. Robertson, année 1541. Hammer, liv. XXX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour opérer une diversion en Afrique. Aussi, Doria reçut-il, dans l'été de 1541, l'ordre de se tenir prêt à prendre la mer dès l'automne et à se diriger avec l'Empereur contre Alger.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE IX

Rôle de Doria dans l'expédition d'Alger (1541)

Les griefs ne manquaient pas à Charles-Quint pour entreprendre une expédition contre Alger. De Cadix à Barcelone, les côtes d'Espagne continuaient à être ravagées comme avant l'expédition de Tunisie par les Mores et les corsaires d'Alger qui, chaque été, faisaient de terribles apparitions. Les pirates montés, ainsi que les Northmans du moyen âge, sur des navires légers et rapides, débarquaient sur les plages, forçaient les villes, en emmenaient les habitants ; partout où il passaient, ils ne laissaient que solitudes et que ruines. Les hommes devenaient esclaves ; les femmes allaient peupler les harems d'Alger. Sur le littoral, on vivait dans une crainte incessante qui paralysait tout travail. Hassen-Aga, eunuque rénégat, qui commandait dans Alger depuis que Barberousse avait été placé à la tête de la flotte ottomane, en qualité de capitan-pacha, « surpassait son maître lui-même, dit Robertson, en audace et en cruauté. Il jetait si fréquemment l'alarme sur les côtes d'Espagne qu'on fut obligé d'élever de dis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tance en distance des corps de garde et d'y entretenir continuellement des sentinelles pour veiller sur l'approche des Barbaresques et garantir les habitants de leurs invasions. L'Empereur recevait depuis longtemps des plaintes très pressantes de la part de ses sujets; on lui représentait que son intérêt et l'humanité lui faisaient également un devoir de réduire Alger devenu, depuis la conquête de Tunis, le réceptacle de tous les pirates, et d'y exterminer cette race de brigands, ennemis implacables du nom chrétien [1]. »

Charles-Quint résolut de s'emparer d'Alger. Il espérait en finir d'un seul coup avec les Barbaresques et, par la promptitude de sa victoire, ne pas laisser le temps à François Ier, irrité par le meurtre récent de ses envoyés Rinçon et Frégose [2], de recommencer la guerre et d'envahir ses États. Il espérait aussi que le siège d'Alger forcerait Soliman et Barberousse à se dessaisir de la Hongrie.

André Doria avait reçu l'ordre d'armer les galères; il l'exécuta à contre-cœur. Car, malgré sa haine contre les corsaires musulmans, il ne partageait, dans son robuste bon sens, ni les espérances, ni l'enthousiasme de l'Empereur. Tous les historiens qui ont raconté l'expédition sont unanimes à dire que l'amiral en prévit la désastreuse issue,

Avec son expérience de la mer, il ne cessait de répéter que l'on ne devait pas lever l'ancre dans une saison avan-

1. Robertson, année 1541.
2. *Négociations dans le Levant*, tome I, p. 459-462.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cée — l'on était en octobre — qne pendant l'automne les côtes d'Afrique étaient dangereuses et qu'il était prudent de remettre la campagne au printemps suivant [1]. Il poussait néanmoins les préparatifs dans le golfe de la Spezzia, où Charles-Quint, revenu d'Allemagne après y avoir présidé la diète de Ratisbonne, vint le rejoindre. Doria ne dissimula pas ses appréhensions quand il fut en présence de son maître. Il lui fit observer que le vent était contraire et, qu'à l'équinoxe, il amenait des tempêtes. Il ne parvint pas à convaincre l'Empereur qui compta prendre Alger avant que la navignation fut empêchée par les tramontanes d'hiver.

Le 15 août, Charles-Quint partit sur sa galère, *la Réale*,

1. Pour l'expédition d'Alger les textes abondent. *Cf.* Villegagnon. Caroli V imp. expeditio in africam ad Argyriam per Nicolaum Villagnonem equitem Rhodium. — Journal de Vandenesse : Tome II des Papiers d'État de Granvelle (collection des documents relatifs à l'*Histoire de France*. Ch. Weiss, p. 612-617). — *Négociations dans le Levant* : Charrière. tome I, p. 522 et sq. notamment : le rapport d'un agent à François Ier sur l'expédition d'Alger et l'extrait de la correspondance adressée de Venise par l'évêque de Montpellier. — Alger par Rozet dans l'*Univers* (F. Didot) : L'expédition contre Alger se trouve p. 217. — *Histoire d'Alger*, par Rotalier. — *L'Algérie pittoresque*, par Clausolles : Le récit de l'expédition d'Alger très complet se trouve p. 119 et sq. — Vertot. *Histoire des Chevaliers de Malthe* : Tome IV, livre x, p. 235 et sq. donne d'intéressants détails. — Voir parmi les auteurs italiens : Paul Jove, Capelloni, p. 105-107. Sigonius, lib. II, chap. XXII (de expeditione ad Algerium). Bonfadio : Annali, libro III, anno 1541. — Casoni, Annali, libro IV, anno 1541. — Voir encore parmi les étrangers Robertson, année 1541. — Hammer *op. cit.*, liv. XXX, — et les Histoires générales.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et débarqua à Lucques où il conféra avec le Pape qui lui adressa, mais en vain, les mêmes avertissements que le grand homme de mer. Puis il revint à la Spezzia d'où il fit route vers la Corse, après avoir donné rendez-vous à toute la flotte à Majorque.

Dès le début, les prédictions de Doria se réalisèrent : sans une chiourme d'élite, la galère impériale n'eût pu gagner la Corse, tant le vent du nord soufflait avec violence et parvenait à écarter les navires de la route prescrite. Il fallut pendant deux jours attendre les galères qui étaient parties de la Spezzia en même temps que *la Reale*. Puis on longea la côte de l'île et l'on aborda à Bonifacio.

Doria y régla l'ordre de la marche. A droite de *la Reale*, devaient cheminer les galères du Pape conduites par Virginio Urbino ; à gauche, les galères de Malte ; le reste de la flotte devait suivre en se groupant. L'on partit, mais le mauvais temps força les navires à relâcher en Sardaigne. De là, on gagna Majorque, puis Iviça. L'on avait perdu un temps précieux en relâches forcées : l'on n'arriva que le 20 octobre en vue d'Alger. Dans l'après-midi, selon les expressions de Vandenesse, « Sa Majesté réunit ses galères » et vint jeter l'ancre à un « trait de canon » de la ville d'Alger. Mais, dans la nuit, le vent et la mer commencèrent à « haulser » si fortement qu'il fallut appareiller. « Sa Majesté fut forcée de lever l'ancre, craindant fortune de mer et être en danger de donner à travers, car ce n'est que plage ; se retira à quinze milles de là, à une pointe

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nommée Mataphus, où il demeura jusqu'au samedi 22 [1]. »

Il n'est pas besoin, dans une étude sur André Doria, de raconter jour par jour tous les incidents et toutes les péripéties qui marquèrent l'expédition. Il suffit de dégager le rôle précis que joua l'amiral pendant le siège. Sur son ordre, dans la journée du 22, son neveu, Gianettino Doria, s'approcha de la ville pour reconnaître le point le plus favorale à un débarquement. Il fit sonder les abords de la plage, sans être inquiété. La flotte qui, selon l'estimation de Villegagnon, montait au chiffre de soixante-quatorze galères et de deux cents gros et petits bâtiments, vint mouiller dans la rade même, à l'endroit indiqué par Doria. Après qu'un parlementaire eût intimé à Hassan-Agha l'ordre de se rendre et que le chef de l'Odjeac eut repoussé toute capitulation, le siège commença.

Il semblait que la défaite des Musulmans fût imminente. Aux vingt-deux mille fantassins et aux mille cavaliers de Charles-Quint, quelles forces, d'après Villegagnon, opposait Hassan-Agha? A peine huit cents Turcs et cinq mille Mores levés péniblement dans chaque quartier de la ville! Les Espagnols se montraient pleins de confiance et prenaient leur temps pour descendre à terre. Doria, qui redoutait toujours les vents d'équinoxe, voulait commencer le débarquement sans retard. L'on perdit deux jours dans l'inaction, par une mer calme et pratica-

1. Journal de Vandenesse. (Papiers d'États de Granvelle réunis par Ch. Weiss, t. II, p. 612.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ble ; ce fut une faute irréparable. Enfin, Doria obtint que l'opération s'effectuerait le dimanche. Sans lui, l'on échouait dans la manœuvre. En effet, quand les lourds transports, traînés à la remorque par les galères qui faisaient force de rames, approchèrent du rivage, les soldats qui en sortaient furent accablés par les Arabes de la Mitidja, par les Kabyles du Djurdjura, courant le long de la plage, lançant des javelots, menaçant et blessant les Espagnols. Aussitôt Doria fit avancer des galères qu'il tenait prudemment en réserve et protégea la mise à terre des munitions et des hommes. Les marins tirèrent des boulets sur la multitude des agresseurs et l'obligèrent à se disperser. Le lundi 24, Doria présida aussi au débarquement de la cavalerie et de l'artillerie ; mais, dans l'empressement qu'on mit à déposer sur le rivage soldats, armes et chevaux, les tentes furent oubliées à bord ainsi que les provisions de bouche dont chaque soldat n'était fourni que pour deux jours [1].

Le soir même, Doria sentit le vent s'élever, tandis qu'une pluie violente tombait. Il avait reçu l'ordre de faire débarquer l'artillerie de siège et tous les engins tels qu'échelles, haches, armes diverses pour l'assaut. Mais, dit Vendenesse « les bateaux qui portaient les munitions, grands vaisseaulx chargés de chevaux, victuailles, artillerie et munitions, et quasi tous les petits, furent coulés avant d'arriver au rivage. » Le vent continua à fraîchir,

1. Les détails qui concernent Doria sont pris dans Vandenesse, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

puis souffla en tempête. André Doria qui, le lendemain, devait de ses galères bombarder le rempart descendant perpendiculairement à la mer et combiner ses efforts avec l'attaque des Espagnols et des Italiens échelonnés sur les collines, voulut rester embossé sous les murs d'Alger, alors qu'il aurait pû gagner le large avec toute sa flotte. Il se sentait en péril, mais il comprenait que les soldats, abandonnés sur le rivage, dans la pluie et dans le vent, sans tente, sans abri, sans vivres, ne pouvant ni s'asseoir, ni se coucher sur la terre boueuse, souffraient cruellement, et il ne voulait sans doute pas s'éloigner d'eux, afin d'être à même de les secourir à la première embellie.

Tout à coup la mer se gonfla, déchaînée, en vagues furieuses : il était trop tard pour fuir sous le vent. « Le lever du soleil éclaira les désastres de la flotte : quatorze galères étaient brisées, parmi lesquelles celle du prince de Malfi et de Gianettino Doria ; cent trente bâtiments en totalité avaient péri [1]. » Des navires, sous l'effort de la tourmente, avaient brisé leurs amarres, chassé sur leurs ancres, et s'étaient jetés sur les vaisseaux qui tenaient encore contre la bourrasque et contre les flots ; d'autres coulèrent à pic, brisés par les lames. Et le lendemain, pendant que les troupes de terre, affaiblies par la faim, transies de froid, se laissent surprendre par une sortie des assiégés, pendant qu'elles s'enfuient devant les Turcs

1. Hammer, liv. XXX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de Hassan-Agha et ne sont sauvées que par l'intervention des chevaliers de Malte et de Charles-Quint lui-même, l'ouragan continue sur la mer ! Le désastre grandit avec le déchaînement des flots et des vents qui s'accroît ! Les lourdes gabares ne cessent d'être poussés à la côte par les vagues qui les soulèvent, les entre-choquent et les fracassent. André Doria, dit Vandenesse, avait perdu pour son compte onze galères « desquelles tous les biens meubles et artilleries qui estaient dedans furent perdus ».

La perte que subissait l'amiral était grande et la ruine de l'armée menaçait de devenir complète. Quel sort attendait les troupes laissées sans artillerie, sans approvisionnements ! Doria, dans son désastre, sut montrer une force d'âme supérieure à ses malheurs. Avec le sang-froid du marin qui domine les éléments, il comprend que la flotte tout entière risquait de sombrer et qu'il ne resterait plus assez de navires pour ramener les soldats en Espagne, s'il persiste à ne pas s'éloigner du rivage. Alors, sous les yeux de l'armée consternée qui, se croyant abandonnée, éclate en cris et en blasphèmes, il donne le signal de l'appareillage et disparaît avec quelques galères à l'horizon. Le lendemain il revient et mouille au cap Matifou. Aussitôt il écrit à l'empereur une lettre que porte un adroit nageur : il lui conseille de profiter de l'accalmie que le ciel lui accorde pour lever le siège et pour se retirer avec l'armée jusqu'au cap Matifou où l'embarquement pourrait s'opérer avec moins de difficulté.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'avis de Doria, dont Charles-Quint se rappelle alors mais trop tard les sages avertissements, l'emporte sur le conseil belliqueux de Fernand Cortez, qui voulait tenter un dernier effort contre Alger. En toute hâte, l'amiral fait réparer les avaries de ses derniers navires et parvient en quatre jours avec les débris de ses gros vaisseaux à reconstituer une flotte capable de transporter les troupes. Le 31 octobre, il règle l'embarquement, mais le 1er novembre il est encore assailli par une tempête aussi furieuse que la première et il laisse partir les Allemands et les Italiens qui sont déjà à bord des vaisseaux. Le 3 novembre il part lui-même avec les Espagnols et Charles-Quint. Mais, en route, il est contraint par le mauvais temps d'entrer dans la baie de Bougie où il attend un bon vent pendant trois semaines. On le croyait perdu en Europe ainsi que l'Empereur et le bruit de leur mort s'était répandu, quand ils arrivèrent tous deux à Majorque, et, dans les derniers jours de novembre, à Carthagène [1].

André Doria avait subi devant Alger une défaite comme à Prevezza. Mais tandis que dans le golfe d'Arta il avait fui volontairement, par suite d'un dessein bien arrêté, devant les Ottomans, sur la côte d'Alger il n'avait été vaincu que par les éléments. D'ailleurs n'avait-il pas déconseillé l'entreprise et n'était-il pas parvenu à rapatrier l'armée ? Aussi Doria reçut-il une récompense de Charles-Quint qui tenait

1. Hammer, liv. XXX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à lui donner une marque éminente de sa faveur et à compenser les pertes que lui causait le naufrage de ses galères. Il le nomma protonotaire du Royaume de Naples et attacha à sa charge une rente de trois mille écus qu'il prélèverait sur les offices fiscaux du pays. Peu de temps après il lui accorda comme don la cité de Tursi, dans la Basilicate. Charles-Quint tenait en haute estime les talents maritimes d'André Doria. Il cherchait à gagner à sa cause, par des faveurs de plus en plus précieuses, ce grand homme de mer qui pouvait, grâce à sa fortune, lui louer vingt tarides, grosses galères avec leurs pilotes et leurs chiourmes, qui disposait des grands vaisseaux à soixante rames armés par les Génois.

Doria en effet dominait en maître sur la Méditerranée comme Charles-Quint sur le continent. L'amiral pouvait traiter de puissance à puissance avec l'Empereur. Nul, sauf le Sultan, ne possédait une flotte qui rivalisât avec les galères du marin génois. Il accomplissait même une véritable révolution dans l'art naval. Outre qu'il perfectionna la construction, l'armement et la manœuvre des galères, il fut le premier à employer sur mer les navires cuirassés. A l'attaque de Tunis, il lança une caraque nommée la *Sainte-Anne*, blindée avec des lamelles de plomb et de bronze; elle avait été construite à Nice en 1530; elle était montée par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem : trois cents guerriers et une forte artillerie la défendaient. Grâce à la solidité et à l'épaisseur de son armature, elle ne souffrit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas des boulets que faisait pleuvoir l'ennemi[1]. Elle contenait une ample chapelle, de vastes salles, richement ornées, des fours si bien installés que les marins pouvaient recevoir chaque jour une distribution de pain frais.

Doria, habile dans les constructions navales, n'ignorait pas la science de former des hommes, des marins qui, sous lui, remportaient des victoires, qui, sans lui, tout imbus de ses leçons, portaient au loin la renommée de leurs exploits et le nom de leur chef. L'amiral se rendit redoutable en effet autant par lui-même que par ses lieutenants, héros qu'il serait injuste de ne pas unir à sa gloire. A ses côtés brillait Philippin Doria, le vainqueur de Salerne et de cent combats, homme de chétive fortune au début, bien que le duc d'Urbin lui eût assigné un comté pour prix de ses courageux services : André l'avait formé à son école et enrichi ; il lui avait fourni mainte occasion de se couvrir d'honneur. Aux côtés de l'amiral, on voyait Francesco Doria, fils de Jean, Antonio Doria, qui, non moins bon soldat que vaillant marin devait plus tard contribuer à la victoire de Saint-Quentin[2]; Jean-Baptiste Doria, fils d'Antonio, héritier de la valeur paternelle. C'était Georges Doria, c'était Dominique Doria qui dépouilla

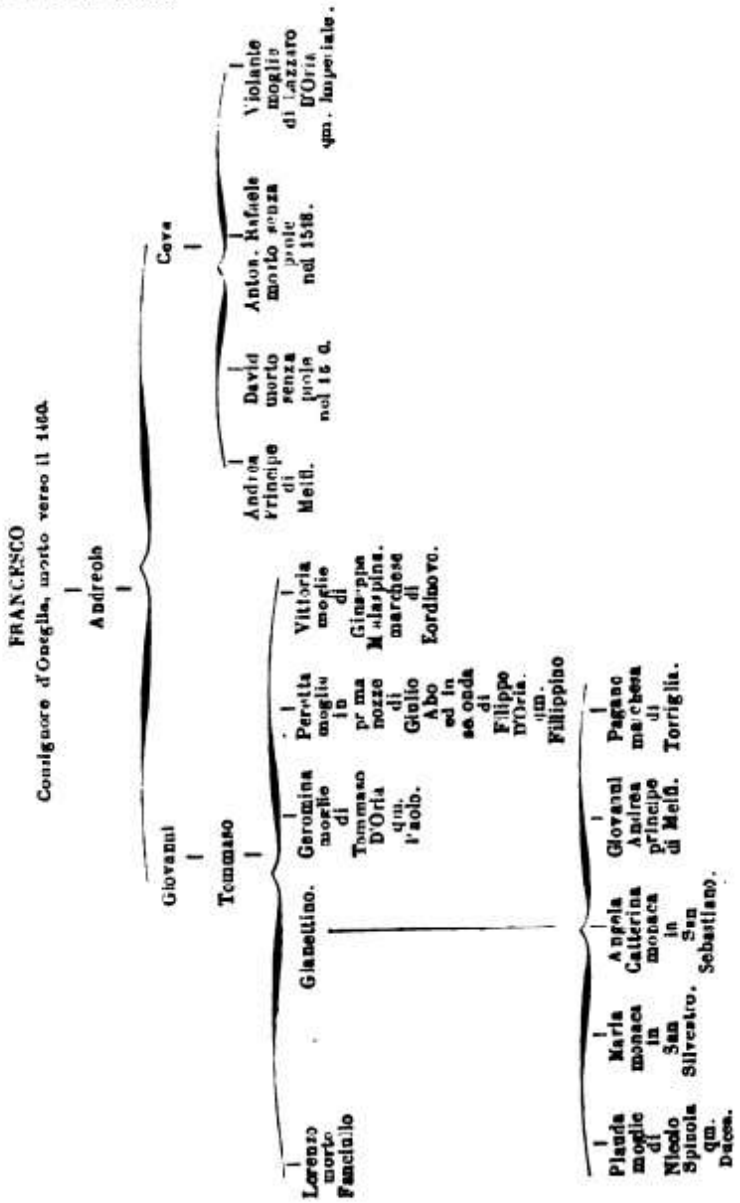
1. Nous avons trouvé ces détails dans la Congiura del conte Gian Luigi Fieschi per Emanuele Celesia, Capitolo III (i luogotènenti d'Andrea e sue forze navali), p. 67-68-69.

2. Voici la filiation des principaux membres de la famille Doria, à l'épo-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la robe du moine pour revêtir l'habit du marin et que l'on surnommait le Convers. C'était André Doria, fils d'A-

que d'André ; nous la tirons de l'*Albero autentico della famiglia Doria*, *Bibl. de l'Université*:



Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

leone, les frères Christophe et Erasme Opizio, Georges fils de Melchior, Impériale, fils de Barthélémy Doria, seigneur de Dolceaqua, Lamba Doria, tous vaillants capitaines, tous épris de luttes maritimes, tous hommes de mer éprouvés, famille intrépide formant un imposant cortège au maître et au parent respecté.

Mais au-dessus de tous s'élevait Gianettino Doria, fils de Thomas, adopté par l'amiral comme héritier de sa fortune et comme successeur de son titre. Réduit par la pauvreté à vendre de l'huile sur le marché, puis à se mettre aux gages d'un tailleur, plus tard poursuivi pour un méfait, il se réfugia à bord des galères que commandait son illustre parent. Alors Gianettino sent la vocation s'emparer de lui ; à peine embarqué, il aime la mer et ses dangers ; en peu de temps, il acquiert un nom, par sa singulière intrépidité. Mais son caractère est celui d'un parvenu ; il est despotique, orgueilleux ; il a quelque chose de la morgue castillane. Sous le couvert de son père adoptif, à l'ombre de son grand nom, il se plaît à vexer les habitants de Gênes par ses façons d'agir superbes et provocantes ; il sème ainsi les germes d'une révolte prochaine dont il sera la première victime.

Si la gloire d'André Doria a toujours absorbé dans son rayonnement les réputations des capitaines qui auraient dû jeter quelque éclat auprès d'elle ; si l'on peut se prendre à regretter l'iniquité de l'histoire qui trop souvent prête tout aux riches, il ne faut pourtant pas croire qu'André Doria

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

soit redevable de sa renommée à ses lieutenants. L'amiral s'en servit comme d'aides habiles qu'il employa dans chaque entreprise, mais en toute circonstance il conserva l'unité de direction, il dressa le plan des expéditions. Aussi est-il nécessaire de faire remonter jusqu'à lui pour la plus grande part l'honneur des succès qui marquèrent si souvent sa longue carrière de marin. Les écrivains du XVIe siècle ne s'y sont pas trompés et c'est avec l'accent d'un véritable enthousiasme que Brantôme s'écrie : « Qui voudroit escrire les faits dudit André Doria, il faudroit qu'il allast ès mers du Levant et de Barbarie, voire en nos mers ; et en prendre des mémoires, lesquelles toutes résument de ses plus notables actes et victoires qu'il a eu sur les ennemis de la Foy ; comme à la Goulette, à Coron, à Modon, à Alger, en Barbarie, en la prise de la ville d'Afrique et en plusieurs autres lieux[1]. »

1. Brantôme, *loc. cit. Vie des grands capitaines*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE X

Doria fait secourir Perpignan (1542). — Il organise un vrai système de transports au service de l'Empereur. — Il aide à dégager Nice (1543). — Il déconseille la bataille de Cérisoles (1544). — Son activité au lendemain de la défaite essuyée par les Impériaux.

Au lendemain de l'expédition tentée contre Alger, dans les premiers mois de l'année 1542, André Doria demeura quelque temps à Gênes, dans le repos. Il semble qu'à ce moment il eût pu borner ses désirs et terminer sa carrière : n'avait-il pas obtenu tous les biens et tous les honneurs que pouvait rêver son ambition ? Il possédait d'immenses richesses, un palais où, parmi les chefs-d'œuvre, il pouvait s'envelopper de silence et de bonheur, une flotte que des lieutenants portant son nom glorieux pouvaient mener à la victoire, une influence conquise par de longs services et une renommée qui, loin de s'accroître, ne pouvait plus que décliner. Il avait atteint sa soixante-seizième année, âge où l'on n'aspire plus à livrer des combats et à courir les lointaines aventures : André Doria ne cessa pourtant pas d'agir. Sa nature remuante et inquiète le poussait à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

se prodiguer ; il ne devait se reposer que dans la mort.

Aussi bien il se préparait encore en Europe de graves événements qui étaient bien faits pour le contraindre à ne pas abandonner son poste. La rivalité de François Ier et de Charles-Quint allait pour la quatrième fois déchaîner la guerre sur les pays d'Occident. Chacun sentait que le roi de France ne laisserait pas impuni le meurtre de Rinçon et de Frégose : l'on savait qu'il avait renoué des relations avec les Musulmans par l'intermédiaire d'un aventurier, Paulin de la Garde [1]. L'on n'ignorait pas aussi qu'il entretenait des raports avec les protestants d'Allemagne, ennemis de l'Empereur. Un vent de guerre soufflait sur toute l'Europe : André Doria, l'un des premiers, éprouva les effets avant-coureurs de l'orage.

Il avait reçu l'ordre de transporter Granvelle, ministre de Charles-Quint, d'Italie en Espagne. Il lui prêta deux galères commandées par son lieutenant Gianettino. Mais le capitaine rencontra sur sa route quatre navires français qui, malgré la trève signée à Nice entre l'Empereur et le Roi de France, avaient reçu l'ordre de s'emparer des vaisseaux génois. Malgré la nuit, Gianettino les aperçut ; il se déroba rapidement à l'ennemi en longeant la côte de Provence, et en regagnant Gênes au plus tôt. Puis il repartit avec les galères et finit par atteindre l'Espagne sans encombre. Peu de temps après, Gianettino rend le même service à Charles-Quint, au printemps de 1542, en trans-

1. *Négociations dans le Levant*, p. 488-491.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

portant en Espagne Pietro Cicogna, envoyé à la cour par le marquis del Vasto, gouverneur du Milanais [1].

Mais le 20 mai de la même année, aux hostilités sourdes, succède la guerre ouverte entre les deux rivaux. Doria apprend que le Dauphin de France va mettre le siège devant Perpignan. Il écrit aussitôt à Gianettino qui se trouvait en Espagne avec une partie de la flotte et qui devait conduire à Gênes dix nouveaux vaisseaux construits à Barcelone et destinés à remplacer les navires perdus devant Alger, d'accourir en hâte vers Perpignan. Il lui ordonne de transporter dans la place de l'infanterie, des armes, des munitions, des canons, tout le matériel utile à la défense. Le hardi et courageux jeune homme, excité par les commandements du prince, apporte avec tant de rapidité des vivres, de la poudre et des boulets que Perpignan fut fortifié et prêt à repousser l'effort des Français, bien avant d'être cerné.

Par sa conduite Gianettino s'attira les justes éloges de l'Empereur. A peine fut-il de retour à Gênes, que l'amiral sentant sa propre présence nécessaire en Catalogne, s'y rendit avec ses galères. Quand il arriva près des côtes, il sut que Perpignan avait contraint les assiégeants à se retirer. Doria prit alors congé de l'Empereur et revint à Gênes : il y ramenait Granvelle qui faisait route vers l'Alle-

1. Capelloni p. 108-109. Sigonius, cap. XXII, de Grannellio et Cigonia in Hispaniam transportatis.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

magne[1]. Mais il ne connaissait pas le repos : à peine avait-il regagné Gênes qu'il en repartait pour aller chercher à Barcelone l'Empereur, à la fin de mai 1543. Il l'hébergea pour la dernière fois dans son palais de Fassuolo, avec son luxe accoutumé[2]. Charles-Quint, l'empereur infatigable qui, sur terre, parcourut peut-être d'aussi grandes distances dans ses nombreux voyages qu'André Doria, dans ses courses sur mer, partit de la Ligurie pour l'Allemagne où l'appelaient les opérations militaires.

Pendant que l'Empereur s'acheminait vers le nord, le Prince reçut l'avis qu'une flotte française se préparait à tenter un coup de main sur Nice, ville relevant de la Savoie. Il voulut déjouer le projet des ennemis : un soir il partit avec quelques galères très légères et très rapides et eut bientôt rejoint les assaillants. Mais il fut aperçu de loin, car la lune brillait au ciel dans son plein, et il dut donner la chasse aux navires qu'il mit en fuite : il finit par en prendre quatre après avoir longtemps tiré le canon dans sa poursuite. Ce n'étaient là que des engagements sans importance où Doria pouvait pourtant faire quelque bonne prise dont il enrichissait ses marins et lui-même. C'étaient des bénéfices s'ajoutant aux gains que procurait le service des transports mis à la disposition de l'Empereur pour ses voyages et pour les déplacements de ses ambassadeurs.

1. Capelloni, p. 110. Sigonius, c. XXIV, de subsidio Perpenniano submisso.

2. Capelloni, p. 112.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cependant, au mois d'août, il fallut songer à des combats plus sérieux : il fallut encore que Doria luttât contre son vieil adversaire, Khaïr-Eddin.

André Doria n'avait pas été sans entendre parler du Capitan-pacha depuis que, sur les côtes d'Alger, il s'était trouvé en présence de son fils adoptif, Hassan-Agha. Il n'était bruit en effet dans la Chrétienté que des immenses préparatifs que Barberousse faisait à Constantinople et dans les ports du Levant pour venir prêter secours à l'allié de Soliman, à François Ier. En mai 1543, Khaïr-Eddin partit du Bosphore avec cent dix galères, de nombreuses galiotes et mahonnes portant quinze mille soldats [1]. Doria connut les exploits qui avaient marqué sa route en traces sanglantes et dont l'épouvantable écho se répétait en tous lieux. Il sut que Reggio avait été pillée et incendiée, sur les cadavres de ses défenseurs. Il apprit qu'au commencement de juillet, le Capitan était arrivé à Marseille où il avait fait, au milieu de ses officiers richement costumés, une entrée triomphale, et où il avait uni ses vaisseaux à la flotte du roi que commandait un héros de vingt ans, François de Bourbon, comte d'Enghien [2]. Il frémit sans doute de colère en songeant à l'union qui semblait monstrueuse au XVIe siècle mais qui paraît sensée et politique aujour-

1. Ch. Farine, *op. cit.* ch. XXX.

2. Capelloni, p. 114. Sigonius, cap. XXVI de subsidio Nicæam allato.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'hui, de la Croix blanche fleurdelisée avec le Croissant des Osmanlis.

Il se décide à agir dès qu'il reçoit la nouvelle que la ville de Nice est prise et saccagée mais que la forteresse défendue par une héroïque garnison tient toujours contre les efforts combinés de l'armée et de la flotte. De l'Espagne où il se trouvait à la suite de son dernier engagement, il passe à Gênes. Sans donner de repos à ses chiourmes fatiguées de la traversée, il prend à son bord une partie de l'infanterie espagnole que le marquis del Vasto conduit contre Enghien et la débarque près de Villefranche. Il contribue par sa célérité à dégager la citadelle dont l'armée et la flotte abandonnent le siège à la vue des soldats entraînés par le gouverneur du Milanais, des galères conduites par l'Amiral. Il a le bonheur de voir Khaïr-Eddin son rival se retirer vers Antibes.

La victoire de Doria était complète, mais, au début, elle avait failli malgré lui tourner en déroute. Au moment d'effectuer le débarquement des troupes, les navires de l'amiral avaient été assaillis par une tempête qui en jeta quatre à la côte et les brisa contre les rochers. Si Barberousse avait profité du désarroi dont la flotte impériale offrait l'aspect, il aurait certainement pu vaincre son chef; mais à Nice le corsaire musulman n'attaqua pas le corsaire chrétien qui, à Prevezza, l'avait épargné [1].

1. Casoni, *Annales*, lib. IV, anno MDXLIII, parle du naufrage que subirent les galères de Doria.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les deux grands marins ne devaient plus se trouver en présence l'un de l'autre. Khaïr-Eddin n'avait plus que peu d'années à vivre et il les passa dans la retraite [1]. Avant de repartir pour l'Orient il devait demander un service à Doria qui n'hésita pas à le lui rendre. En effet quand, au printemps de 1544, Khaïr-Eddin, furieux d'être abandonné par les Français qui ne l'aidaient point par scrupule religieux, obtint de François Ier son congé [2] et passa près de Gênes, André Doria, au grand scandale des chrétiens, ne lui refusa pas le rachat du corsaire Dragut. Il le lui vendit au prix de trois mille ducats. Il devait bientôt se repentir de son marché, car il eut lui-même à combattre l'esclave que, pendant quatre années, il avait contraint à ramer sur sa capitane [3] et dont Khaïr-Eddin fit aussitôt le général de ses corsaires dans la Méditerranée. Mais, peut-être, en 1544, André Doria, outre qu'il trouvait son compte à vendre Dragut, avait-il l'intention de se rendre agréable à Barberousse et, par sa complaisance, de le détacher davantage du parti français [4].

André Doria, dans la lutte engagée pour la quatrième fois entre les deux rivaux, ne s'occupa pas seulement des affaires maritimes, il ne cessa de donner de sages conseils au chef de l'armée impériale en Italie, au marquis del

1. Il mourut en 1547.
2. Charrière, *Négociations dans le Levant*, tome I, p. 578-579.
3. Vertot, *Histoire des Chevaliers de Malthe*, tome IV, liv. XI, p. 163.
4. Sigonius, lib. II, c. XXIX. De Dragutto captivo dimisso.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Vasto. Si l'on en croit Capelloni c'est l'Amiral qui conseilla au Gouverneur du Milanais de tenter un coup de main, qui du reste réussit, sur Mondovi [1]. D'après le même biographe et aussi selon Sigonius, Doria s'opposa de tout son pouvoir au dessein du général qui [2], après s'être emparé de Carignan, voulut liver bataille aux troupes françaises envoyées pour recouvrer la place. Il lui écrivit que malgré son inexpérience de la guerre, malgré son éloignement des lieux où l'on devait se battre, il ne pouvait manquer de lui dire franchement, pour le bien de l'Empereur et non pour le plaisir de conseiller un collègue, qu'il valait mieux ravitailler la ville, la secourir d'hommes et de munitions, plutôt que d'engager une bataille dont l'issue est toujours hasardeuse. Il lui montrait que les forces de l'ennemi, tant comme cavalerie que comme infanterie, l'emportaient sur les siennes, qu'en cas de défaite, les princes allemands seraient ébranlés dans leur fidélité, que le roi d'Angleterre pourrait abandonner l'alliance de l'Empereur. Il terminait en lui faisant craindre un dernier effort de la flotte ottomane, si, par malheur, il essuyait un échec.

André Doria ne put triompher de l'entêtement où s'enfonça le Marquis qui « se dit obligé, par l'honneur, de dégager Carignan, sa récente conquête ». Del Vasto préten-

1. Capelloni, p. 114-115.

2. Capelloni, p. 115-117, Sigonius, lib. II, c. XXVII. De consilio prœlii ad Carinianum committendi improbato. On n'hésita pas moins à la Cour de France; voir les *Commentaires* de Montluc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dit racheter l'infériorité de sa cavalerie par la supériorité de ses fantassins espagnols et allemands, hommes choisis et résolus ; il voulait défendre la Savoie dont le duc était iniquement dépossédé de ses États. Il pensait vaincre parce qu'il combattait au nom de la religion, de la foi chrétienne contre les Français mêlés aux Turcs, contre un ennemi qui, au mépris de la Sainte-Église, avait appelé en Italie la flotte de l'ennemi commun. Le général finissait en écrivant qu'il devait leur solde à ses soldats, qu'il ne pouvait la payer et qu'il préférait l'arracher par un combat à ses adversaires, plutôt que de leur abandonner la partie, faute d'argent [1].

André Doria eut raison, comme à la veille de l'expédition dirigée contre Alger ; il apprit que, le 13 avril, les Impériaux avaient fui devant Enghien, à Cérisoles. Il dut trembler pour le Milanais qui, laissé sans défense, devait tomber entre les mains de François Ier, pour Gênes, pour lui-même qui allait retomber brusquement sous la vassalité d'un roi dont il avait déserté la cause. Mais il fut bientôt délivré de ses craintes ; il vit que l'armée ennemie, loin de poursuivre ses conquêtes, rentrait en France, rappelée par François Ier, afin qu'elle défendît les frontières contre Henri VIII et Charles-Quint [2].

Du reste, André Doria, quelque appréhension qu'il eût

1. Voir Capelloni, p. 115-117, pour la lettre de Doria et pour la réponse du gouverneur.

2. Robertson, année 1544.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

conçue après la défaite des Impériaux à Cérisoles, ne se découragea pas et tenta de tenir tête à la mauvaise fortune. Il s'employa avec zèle en faveur de Charles-Quint. Il avait lié sa destinée par une chaîne dorée au sort du monarque ; tout échec qu'éprouvait le maître ne pouvait manquer de retomber par contre-coup sur le serviteur. André Doria avait tout intérêt à conjurer les suites du récent insuccès ; il le fit pour lui tout autant que pour l'Empereur.

Il se demanda quel dessein pouvait exécuter l'ennemi si, selon l'expression de Capelloni, il ne consentait pas d'une simple victoire comme Annibal à Cannes, et s'il voulait pousser plus avant. Il envoya des courriers à Florence, à Naples, à Rome ; il pressa le duc Cosme de Médicis [1], qui courait la même fortune que l'Empereur et que lui, de l'aider ; il conjura le vice-roi de Naples de rassembler au plus tôt une armée. A peine eut-il appris que des troupes avaient été levées dans l'État de Florence, qu'il voulut leur éviter les lenteurs d'une marche à travers la péninsule et qu'il envoya des galères avec Gianettino pour les transporter promptement à Gênes. Son lieutenant embarqua en plusieurs fois toute une armée à La Spezzia et à Lérici. De Gênes, Doria la jeta sur le Milanais : il avait gagné du temps. De plus, les soldats qu'avaient amenés les galères de l'amiral remportèrent un succès près de la Scrivia,

1. Nous avons la preuve de son activité dans quatre lettres inédites qui se trouvent aux Archives de Florence, où il sollicite des secours, où il remercie des secours accordés. Voir à l'*Appendice*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sur Pierre Strozzo : il est vrai qu'ils ne purent dégager Carignan qui se rendit aux Français.

La guerre touchait à sa fin ; la lassitude arrachait peu à peu les armes aux mains des belligérants. Mais André Doria qui avait essuyé les premiers effets de la lutte, en éprouva également les dernières atteintes. Ses galères, sous les ordres de Gianettino Doria, durent accompagner les navires du redoutable Barberousse dans leur retraite vers le Levant. Le lieutenant de Doria les escorta jusqu'en Sicile pour protéger les côtes occidentales de l'Italie [1]. Ce fut un des derniers événements qui marquèrent la quatrième lutte entre François Ier et Charles-Quint. Le 18 septembre 1544, André Doria put donner enfin du repos à ses chiourmes surmenées par tant de courses dans le bassin antérieur de la Méditerranée : le traité de Crespy-en-Laonnais était signé.

Il lui eût été loisible, à la faveur de la paix, de se retirer enfin dans son palais de Fassuolo, et d'y achever dans le calme sa vieillesse ; mais, au moment même où il était délivré de tout souci extérieur, il eut à se défendre contre une révolution intérieure qui faillit être plus dangereuse pour lui que la mer, ses combats et ses tempêtes.

1. Tous les faits qui suivent Cérisoles sont empruntés à Capelloni, p. 120-123. C'est un guide précieux pour tracer le rôle de Doria dont il démêle la conduite dans l'inextricable complication des faits. Mais il ne juge amais les faits qu'il expose.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XI

Causes de la Conjuration de Fiesque. — Noblesse, origine, portrait de Fiesque. — Alliances obtenues par Fiesque. — Ses préparatifs.

La Conjuration de Fiesque qui, en pleine paix, subitement, faillit arracher le pouvoir aux mains des nobles et d'André Doria pour le conférer à une faction rivale ; cette révolte populaire qui fut sur le point de substituer l'influence de la France à la domination de l'Espagne, a toujours excité l'étonnement de l'histoire, toujours éveillé sa curiosité sans jamais la satisfaire. Parmi les écrivains qui se sont plu à l'étudier et à la développer, les uns comme Capelloni[1], Sigonius[2], Casoni[3], Bonfadio[4], Mascardi[5], l'ins-

1. Congiura del Fiesco scritta del Capelloni. Il ne faut pas confondre cette étude spéciale consacrée à la conjuration avec la Vita del principe Andrea Doria, maintes fois citée au cours du récit. Olivieri, le savant bibliothécaire génois en a donné une édition précédée d'une introduction fort érudite.

2. Sigonius. De rebus gestis Andreæ Doriæ. Lib. II. C. XXX.

3. Annales, lib. V, anno MD XLVII.

4. Annali libro quarto.

5 Agostino Mascardi. Congiura del conte Gio Luigi de Fieschi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pirateur du fougueux Gondi, Foglietta, emportés par leurs souvenirs classiques, l'esprit hanté par les harangues de Cicéron, ont transformé Fiesque en un Catalina génois, en un disciple de Machiavel dont il dévorait les livres [1] et appliquait les principes ; et pourtant, malgré l'improbation dont ils frappent sa tentative, ils ne laissent pas de reconnaître à Fiesque des qualités brillantes, de la souplesse, du courage et ils plaignent sa triste fin. Les autres que la découverte de nouveaux textes et le bonheur des temps ont dispensé des jugements tout faits et presque imposés s'élèvent résolument, contre les accusations des vieux auteurs. C'est ainsi que Guerrazzi [2] Bernabo Brea [3], Celesia [4], Canale [5] prennent la défense de Fiesque. Ce n'est pas que les chroniqueurs du XVIe siècle n'aient trouvé des soutiens parmi les historiens contemporains : ils sont appuyés par deux érudits qui connaissent admirablement l'époque

C'est l'auteur dont s'est servi pour l'amplifier en beau style le futur cardinal de Retz qui nourrissait une si vive admiration pour Fiesque.

1. Uberto Foglietta. Congiura del Fiesco.

2. Guerrazzi, *op cit.* chap. VIII.

3. Sulla conguira del conte Gio Luigi Fieschi documenti inediti raccolti e publicati dall avvocato Edoardo Bernabo-Brea. (Prefazione).

4. La congiura del conte Gio Luigi Fieschi per Emanuele Celesia. Il est fâcheux que Celesia ne cite pas ses sources.

5. Storia della Répubblica di Genova d'all' annuo 1528 all' 1550 ossia la Congiura di Gian Luigi Fiesco e Giulio Cibo colla luce dei nuovi documenti narrate ed illustrate per il commendatore advocato Michel-Giuseppe Canale.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

où vécut André Doria, Spinola[1] et Belgrano[2]. La lutte est vive des deux parts sans cesser d'être courtoise ; l'on assiste à un savant tournoi du plus haut intérêt.

Et Fiesque n'a pas eu seulement l'honneur de rencontrer des adversaires et des champions, il a su trouver même à l'étranger des poètes qui ont, comme Schiller, popularisé son nom et formé une sorte de légende autour de sa mort, des amis tels que J.-J. Rousseau qui nourrissait pour lui une constante admiration. Son caractère énigmatique, la soudaineté de sa conspiration et de sa mort, devaient en effet frapper les imaginations. On éprouve pour Fiesque quelque chose de la sympathie qu'on accorde aux hommes qui meurent jeunes, atteints par la destinée en plein rêve, en pleine espérance : on est porté à excuser leurs fautes, par pitié.

Aujourd'hui, l'on peut à la lumière de documents récemment exhumés[3], juger l'homme et l'œuvre en connais-

1. Spinola. Considerazioni etc. *op cit.* p. 360 et sq.

2. Belgrano. Rassegna bibliografica, *op cit.* p. 266 et sq.

3. Cf. Documenti ispano-genovesi dell'*Archivio di Simancas* ordonati e publicati dai socii Massimiliano Spinola, T. Belgrano e Francesco Podestà (Atti della società ligure di storia patria : vol. VIII, fasc. 1). La société ligurienne a rendu un véritable service à la sience en publiant les deux cents documents relatifs aux événements qui se produisirent en 1547-1548 : les textes furent découverts aux archives de Simancas par le comte de Villafranca. C'est l'histoire de la conjuration racontée au jour le jour par les vainqueurs ; on y lit la correspondonce d'André Doria, de Charles-Quint, de dom Gomez Suarez de Figueroa, ambassadeur près la République de Gênes, de don Ferrant Gonzague, gouverneur du Milanais.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sance de cause et avec quelque équité, sans toutefois parvenir à connaître certaines de ses actions qui, malgré les recherches et les découvertes des érudits, demeurent encore dans l'ombre. A supposer même que l'on soit au courant de ses moindres démarches, pourra-t-on se vanter de pénétrer dans ses intentions, dans les replis de sa pensée, pourra-t-on entrer assez avant dans son cœur pour deviner ses désirs, ses secrets desseins, ses mobiles aspirations? Les textes historiques, si complets qu'ils soient, n'arriveront jamais à sonder les consciences : nul ne saurait se flatter d'arracher à l'histoire ses mystères, car l'histoire opère sur un fond mouvant, insaisissable : la conscience humaine.

Malgré le calme apparent dont jouissait la cité de Gênes depuis 1528, date du changement introduit dans les lois par les Douze Réformateurs, les citoyens nourrissaient dans leur cœur de nombreux sujets de mécontentement. Peu à peu, le peuple s'était aperçu que la révolution de 1528

— Cf. également la Relazione sui documenti ispano-genovesi di Simancas par Mass. Spinola (atti della società ligure vol. VIII, fasc. II) et dans le même fascicule les : Interrogatorii ed allegazione spettanti alla causa promossa da Scipione Fieschi per la revendicazione dei feudi patrii pubblicati da T. Belgrano.

Le livre de Bernabo-Brea : *Sulla congiura*, etc. contient nombre de documents inédits entre autres : les Instructions adressées à Ceva Doria, ambassadeur de la République auprès de Charles-Quint et ses réponses à la Seigneurie de Gênes, les décrets lancés par la République contre la famille Fiesque. —

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

n'avait amené d'autre résultat que le triomphe d'une opulente oligarchie. Comme le dit Sismendi[1] : « La Constitution de Gênes par la nouvelle réforme était devenue purement aristocratique. Elle promettait bien l'égalité entre citoyens, mais elle ne l'établissait qu'entre nobles. Elle donnait à un petit nombre de familles non seulement la possession d'une grande cité, mais encore des deux Rivières et de toute la province ligurienne. Le peuple génois ne pouvant rien sur la classe qui s'arrogeait le droit de le gouverner, ne devait en aucune façon se considérer comme gouverné par ses représentants. » Robertson en convient aussi : « L'administration des affaires étant entre les mains de quelques familles nobles, dont la prééminence portait ombrage à tous, nombre de citoyens souhaitaient le retour du gouvernement populaire dont ils s'étaient éloignés[2]. » Victimes inconscientes d'une surprise qu'ils avaient considérée comme une libération parce qu'on avait chassé les Français, les Génois se voyaient sacrifiés aux vingt-huit familles qui possédaient six hôtels dans la ville et s'apercevaient qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres, sans rien gagner, puisqu'ils subissaient l'étroite et jalouse domination de l'Empereur représenté par André Doria. Ce n'était pas la peine de s'être débarrassé du débonnaire Trivulce, pour tomber sous l'influence

1. Sismondi. *Histoire des republiques italiennes*, c. 120.
2. Robertson. l. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de Figueroa[1], ambassadeur de Charles-Quint, toujours prêt à asservir la République. Était-ce la liberté promise par l'Amiral.

De plus le Prince, vieilli, fatigué, atteint de la goutte, confiné dans son palais, laissait son neveu Gianettino affecter des airs prétentieux et dominateurs que ni le peuple, ni les nobles[2] plus susceptibles encore que les artisans ne pouvaient supporter. Ce fils d'un simple tisseur de soie, devenu subitement riche, cet héritier désigné d'un vieillard octogénaire, n'avait pas su élever son âme et ses sentiments à la hauteur de sa fortune et conservait le ton et les allures d'un parvenu[3]. L'on pouvait passer à Doria, respecté à cause de son âge et de ses services, son faste tout oriental, mais l'on ne pouvait souffrir qu'un jeune homme mal né et plus mal nourri encore se promenât dans les rues de la ville avec un cortège de femmes, d'adulateurs, qui se réclamaient de lui et le considéraient comme l'arbitre suprême de la République. Il faisait vraiment sonner trop haut son titre de lieutenant général d'André ; il se substituait trop souvent à son oncle dans la distribution des faveurs et des dons ; il s'imaginait trop tôt avoir pris

1. Voir son rôle dans la suite.

2. I nobili del Portico di S. Pietro... non erano come quelli di San Luca per fazioni, per parentele e per interessi congiunti alla casa Doria, ma odiavano la fortuna crescente e il tratto superbo di Gianettino. (Casoni Ann. lib. V).

3. « Is Thomæ Auriæ in re tenui educatus sericam textrinam.., exercuerat. » Jac. Aug. Thuani Historiar. lib. III, p. 75.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sa succession, trop tôt être entré dans son personnage[1]. « Son caractère hautain, insolent et tyrannique, qu'à peine on eût pu tolérer dans l'héritier d'un trône, était encore plus insupportable dans le citoyen d'une république, et les plus clairvoyants de Gênes le craignaient et le haïssaient. Cependant André lui-même, aveuglé par cette affection forte et involontaire qui attache souvent les vieillards aux plus jeunes rejetons de leur race, ne mettait point de bornes à son indulgence pour lui et il semblait moins occupé d'assurer et de perpétuer le bonheur de l'État que de favoriser l'élévation de cet indigne neveu[2].»

Jean Louis Fiesque formait un vivant contraste avec Gianettino. Il tirait son origine d'une vieille et noble famille comme les Doria. Les Fiesques (Fieschi) comptaient parmi les cinq grandes maisons qui dominaient sur les deux Rivières de la Ligurie. Sans entrer dans des détails que ne saurait comporter une étude sur André Doria, on peut citer parmi les ancêtres de Jean-Louis qui descendaient, dit-on, soit de la maison de Bavière, soit de la maison de Bourgogne, deux papes : Innocent IV et Adrien V, nombre de cardinaux, quatre cents prêtres portant la mitre, un roi de Sicile, trois saints ou saintes parmi lesquels la grande séraphine Catherine de Gênes[3]. A l'épo-

1. Casoni. lib. VIII. Costumi di Gianettino. Nous traçons le portrait de Gianettino d'après Casoni.

2. Robertson. liv. VIII.

3. Casoni. lib. V : « Ondé nei secoli passati conto due Pontifici... un ré di Sicilia, tre beati e fra questi la gran serafina Caterina di Genova. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

que d'Innocent IV, les Fiesques se divisèrent en deux branches dont l'une prit le nom de Fiesque Torriglia, l'autre de Fiesque Savignone. Les Torriglia fournirent des hommes éminents, une longue série de citoyens aptes à remplir les fonctions publiques dans la cité. Jean-Louis était un Torriglia. Il pouvait rappeler le souvenir de ses ancêtres directs : Nicolas, possesseur au XIIIe siècle de soixante châteaux et villages. Jacques investi par son oncle Innocent IV du royaume de Naples, après la conquête qu'il en fit au nom de la Sainte-Église ; Charles, seigneur de Pontremoli ; Jean Philippe ennemi du doge Pierre Fregoso, amiral perpétuel de la flotte ; Obietto, le personnage le plus influent de la République à la fin du XVe siècle et au début du XVIe, citoyen dont les funérailles avaient fait suspendre les affaires, les jugements, l'exercice des magistratures comme on fait pour les princes régnants [1], puis Jean-Louis, son aïeul, partisan de la France, qui fit une magnifique réception au roi Louis XII, en 1507 [2].

Le père de Jean-Louis fut Sinibaldo Fiesque. Il avait compté parmi les meilleurs amis d'André Doria. Il l'avait aidé puissamment dans le coup de main de 1528 ; il avait très souvent prêté à la République de fortes sommes sans en demander compte ; il avait exercé l'emploi de Censeur perpétuel avec l'Amiral ; il s'était rendu à ses frais, en am-

1. Casoni. *loc. cit.*

2. Cf. Belgrano : della dedizione dei Genovesi a Luigi XII, re di Francia nella miscellanea di storia italiana vol. I, p. 557-669.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bassade auprès de Charles-Quint[1] : c'était un homme que tous les historiens s'accordent à représenter comme bon, intègre, généreux. Il mourut en 1532. Il laissait quatre fils légitimes : Jean-Louis, Jérôme, Ottobon, Scipion ; il les confiait aux soins de leur mère Maria Grosso de la Rovire, cousine de Jules II[2], choisie par lui comme tutrice des enfants et assistée de deux amis : Paul Pausa et André Doria.

Jean-Louis Fiesque, le fils aîné de Sinibaldo, possédait au dire des annalistes, toutes les qualités qui gagnent les cœurs et impriment le respect. « La grâce et la noblesse, dit Robertson, brillaient dans sa personne. Magnifique jusqu'à la profusion, sa générosité prévenait les désirs de ses amis et surpassait l'attente des étrangers : à une adresse insinuante, il joignait des manières aimables et une affabilité sans affectation. Mais sous l'apparence de ces qualités intéressantes, faites pour être l'ornement et les délices de la société, il cachait toutes les dispositions qui peuvent mettre un homme à la tête des conspirations les plus dangereuses ; c'était une ambition inquiète, insatiable, un courage au-dessus de toute crainte, un esprit ennemi de la subordination. Un pareil caractère n'était pas fait pour l'état de dépendance où le sort l'avait placé[3]. »

Certes, son ambition ne saurait être niée ; tous les auteurs en constatent l'existence ; mais elle se proposait un noble

1. Casoni. *loc. cit.*
2. Beigrano. *Rassegna bibliografica*, p. 257-258.
3. Robertson, liv. VIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

objet. L'âme forte du jeune noble, son esprit élevé [1] ne pouvaient supporter l'abaissement de Gênes devant l'Espagne. Le descendant des Fiesques n'admettait pas non plus qu'il dût s'incliner un jour, après la mort du vieux Doria, devant Gianettino. Il est facile de répéter après Bonfadio, Capelloni, Mascardi et Casoni que Jean-Louis ne rêvait que bouleversement et que ruines, qu'il était un simple imitateur d'Alcibiade et de Catilina [2], mais si l'on peut admettre qu'il ressembla par ses qualités de corps et d'esprit au brillant Athénien, l'on ne peut trouver comment et pourquoi il prit pour modèle l'ennemi de Cicéron. C'est un rapprochement que l'on établit pour les besoins d'un parti, pour couvrir Fiesque de mépris et de honte. Quel rapport y a-t-il entre un conspirateur qui, « perdu de dettes et de crimes », veut mettre à feu et à sang sa ville natale, qui veut arriver aux honneurs sur un amas de décombres et de cadavres, et un noble riche, plein d'amour pour sa patrie qu'il veut grande et honorée et qu'il essaie d'arracher à des mains indignes ? Pouvait-il être avide de biens et nourrir des desseins cupides, le fils de Sinibaldo Fiesque qui, d'après un de ses accusateurs lui-même, « possédait toute la bande de terres hautes, s'étendant du Monferrat à

1. « Era d'ingegno acuto, d'animo troppo alto, vario, avido de laude. » Bonfadio, *Annali*, liv. IV.

2. Casoni, liv. V, dit : « Di dentro avido dell'altrui, e sprezzatore d'ognuno, in molte parti somigliante a quel Lucio Catilina, che cospirò alla rovina di Roma sua patria, e che si fè autore delle guerre civili. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la Toscane, au pied de l'Apennin, entre Gênes, Brugnato, Sarzane sur la côte, et Tortone, Bobbio, Plaisance et Parme dans l'intérieur, avec trente-deux grands châteaux dont dépendaient de nombreux villages, avec d'autres pays encore et d'autres juridictions distantes des principales seigneuries [1]. »

A des griefs politiques, Jean-Louis joignait des raisons personnelles de haïr Gianettino. Au dire de Casoni, il avait demandé en mariage la fille d'Adam Centurione, Ginetta, mais il avait essuyé un refus, sur les instances d'André Doria qui avait fait obtenir la main de Ginetta à Gianettino [2]. Mais le motif de dissentiment allégué par l'annaliste ne paraît pas fondé car Gianettino épousa Ginetta en 1530 et à la même date Fiesque n'avait que sept ans [3]. A dix-sept ans, Jean-Louis épousa Eléonore Cobo, marquise de Massa : il semble aujourd'hui établi qu'Eléonore fut courtisée non sans succès par Gianettino [4]. Dès lors, Fiesque n'eut plus qu'une pensée, tuer l'homme qui l'avait

1. Casoni, liv. V. «... Possedeva quasi tutta quella striscia di monti, etc... »

2. Casoni, liv. V.

3. Belgrano : Rassegna bibliografica, p. 241-242.

4. Le fait que l'on aurait pu croire inventé par Schiller pour donner une intrigue à son drame est établi aujourd'hui par le texte de l'*allegazione* invoquée par Scipion Fiesque dans le procès qu'il intenta à ses spoliateurs : Cf. Atti, etc., vol. VII, fasc. II, p. 335, 336, 338... « Si timebat uxori poterat providere rei suæ ordinando uxori ne Iohannetinum admitteret intrà ædes in quibus residebat. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

déshonoré et dont il craignait tout pour sa patrie. Il ne trouvait que trop d'appui dans ses amis qui l'aigrissaient contre son rival et qui lui rapportaient les propos pleins de hauteur que Gianettino tenait sur lui [1]. Il ne pouvait en outre qu'être excité par la présence incessante de Raphaël Sacco, juge dans les fiefs des Fiesques, partisan des Français, surtout par Jean-Baptiste Verrina, « perpétuel aiguillon attaché à son flanc [2] ». Verrina eût été digne de vivre dans l'antiquité par son courage, par sa hardiesse, par son esprit susceptible d'embrasser les plus vastes desseins. Républicain sincère, il détestait la noblesse, les Doria, le nouveau gouvernement. Sa mémoire a pu être noircie par les adversaires de Fiesque, mais il n'ont pu pourtant lui ôter la gloire d'une belle mort [3].

Quand Jean-Louis, résolu de conjurer contre les Doria, voulut passer de l'intention à l'acte, il y fut aussitôt aidé par les nombreux ennemis que comptait l'Amiral. Le premier aide qu'il trouva fut Alexandre Farnèse qui, depuis 1534, occupait le siège pontifical, sous le nom de Paul III André Doria avait donné au pape quelque raison de se

1. De Brecquigny. *Histoire des révolutions de Gênes*, liv. IV.

2. Guerrazzi: « Perpetuo aculeo ai fianchi del Fiesco. »

3. Mascardi: Congiura, etc., range parmi les causes qui poussaient Verrina à se révolter: « Il non potersi egli appagare dello stato della repubblica, buoni a riguardo d'Andréa Doria e della riforma del Governo, i nobili per tanto tempo esclusi dall' amministrazione, erano rientrati nelloro antico dominio senza lasciare speranza alcuna al Verrina di poter aver parte nella Repubblica. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plaindre. Après la mort du dernier Sforza, il avait, on s'en souvient, conseillé à Charles-Quint de ne pas nommer un Prince italien à la place du Duc, et par son intervention avait empêché Pierre-Louis Farnèse, fils du Pape, d'être placé à la tête du Milanais [1]. Paul III fut contraint de donner à Pierre-Louis l'investiture de Parme et de Plaisance, qu'il détachait de l'Eglise : il ne pardonnait pas à l'Amiral e tort qu'il lui avait causé. Il avait même eu de nouveau affaire à lui récemment. Un certain Impériale Doria, évêque de Savone, était mort laissant un riche patrimoine, au pays napolitain ; il avait institué André Doria son héritier, sous condition d'aider quelques parents pauvres. Mais la Chambre apostolique s'empara de la succession qui fut vite dissipée. Doria, avisé du fait, s'en plaignit au Pontife, en alléguant ses droits à l'héritage: les collecteurs ecclésiastiques les lui dénièrent. L'Amiral se vengea aussitôt ; il donna ordre à Gianettino de courir sus aux galères papales et de les conduire dans le port de Gênes. L'ordre fut exécuté. S'attaquer au Souverain Pontife, c'était faire preuve d'une audace inouïe. Comme on s'en étonnait, Doria répondit bonnement : « Si j'ai fait prendre les galères du pape, c'est que les miennes sont plus nombreuses et plus fortes que les siennes : le Pape qui est plus puissant que moi a bien mis la main sur mon héritage. » L'affaire s'envenima ; Paul III commença des représailles

1. Casoni, liv. V. Voir aussi plus haut pour l'intervention de Doria à Naples.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

contre les marchands génois qui demeuraient dans ses États. Aussitôt Doria de se plaindre à l'Empereur afin qu'un litige privé ne dégénérât pas en conflit public. Doria finit par rendre les galères contre le reliquat de l'héritage [1], mais il avait excité un amer ressentiment dans l'âme du Pape. Fiesque profita, dans l'intérêt de sa cause, de la haine que nourrissait le Pontife contre l'Amiral.

Il entama des négociations avec lui. Les historiens de la conjuration : Mascardi, Capelloni, Casoni insistent longuement sur les rapports de Fiesque avec la famille Farnèse, avec Paul III et son fils, puis avec François Ier que l'on fait bientôt intervenir. Toutefois la plus grande obscurité règne sur les relations qu'a pu nouer Jean-Louis avec le pape, avec le duc de Plaisance et avec le roi de France. Il ne nous reste aucun texte qui établisse la correspondance qu'ont dû échanger les intéressés, qui confirme l'existence de traités signés entre eux. L'on met en avant les révélations d'un conjuré : Raphaël Sacco, d'un conspirateur : Verrina qui insistent sur l'intervention des Farnèse et de François Ier [2]. Mais quel fondement peut-on faire sur des aveux arrachés aux vaincus par des tourments et par la promesse de l'impunité ? Néanmoins, bien des écrivains, par imitation des vieux annalistes, ont renchéri les uns les autres sur les accusations de lèse-patrio-

1. Les faits sont empruntés à Casoni, liv. V.

2. Cf. Atti della società ligure de storia patria : Documento cxi, vol. VIII, p. 170. Tenore delle rivelazioni di Verrina.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tisme portées par les partisans de Doria contre Jean-Louis Fiesque, allié supposé des étrangers.

Il est vrai que don Ferrant Gonzague, gouverneur du Milanais, dans presque toutes les lettres qu'il adresse à Charles-Quint pour le tenir au courant des événements, appuie sur la participation du Pape, du Duc et du Roi [1]. Il est vrai encore que Figueroa, l'ambassadeur de Charles-Quint près la République de Gênes, ne cesse de répéter, dans sa correspondance avec l'Empereur, que le duc de Plaisance et que le roi de France sont les complices de Fiesque [2]. Il est vrai enfin qu'André Doria, dans les lettres qu'il envoie à son maître, soutient que les Français ont trempé dans la conspiration. Mais Gonzague, Figueroa, André Doria, avaient tout intérêt à enfler l'importance du coup de main tenté par Fiesque. Ils devaient être d'autant plus aimés de l'Empereur qu'ils avaient conjuré un danger plus redoutable. De plus ils [3] écrivaient ce que bon

1. Atti etc... id. Voir notamment le doc. XLII. p. 67, 19 gennaio 1547 « ... Questo dico accio quella possa ritrarne quello che ne rittrago io, ciò che francesi ne siano stato partecipi... » ... « Sono persuaso delli medesimi auusi a credere che il duca di Piacenza vi tenesse mano. »

2 Voir notamment : Doc CIX p. 107. Figueroa parle des révélations de Verrina et de Sacco : «... Verrina diza che el conde hauia platicado este negocio macho con el Rey de Francia, il quale le promettia de dalle sico mille ducados de prouision cadaaño, y cinquenta lanças, y la orda de Sant-Miguel... De la del Papa no dice ninguna cosa... quel el hauia platicado con el duque de Plasencia, el qual le hauia affrescido de ajud alle y seccorelle. »

3. Pour Doria, voir notamment Doc. XXII, p. 39 ; 9 gennaio 1547...

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

leur semblait : juges et parties dans leur propre cause, ils ne trouvaient point de contradicteurs puisque leurs ennemis avaient pris la fuite ou bien étaient morts. Cependant, malgré l'absence de preuves authentiques, l'on ne peut s'empêcher de conjecturer que le Pape, le Duc et le Roi ont pu et ont dû connaître les intentions de Fiesque, l'encourager, l'aider, quand on songe combien les intérêts du conspirateur et de ses alliés concordaient, quelle communauté de haine les unissait, quand on sait aussi que Jean-Louis effectua de nombreux voyages soit à Florence, soit à Rome. Il est donc permis de suivre en partie le récit des Annalistes génois sans être certain d'y trouver toute la vérité et à condition de révoquer en doute certaines de leurs affirmations ; il faudra aussi puiser, mais avec la même réserve, dans les documents que l'on a trouvés aux Archives de Simancas.

Selon Bonfadio, Fiesque se rendit à Rome au mois de mars de 1546. Il y était mandé par le Pape qui avait peu auparavant fait excellent accueil à Hector Fiesque, parent de Jean-Louis [1]. D'après les révélations de Raphaël Sacco [2] et le récit de Casoni [3], le pape reçut avec joie

« Replico encora a V. M. ch'ogni volta piu si va conoscendo che con inteligencia dé francesi si è fatto questo tractato. »

1. Bonfadio, libro quarto.

2. Atti, etc., vol. VIII, p. 170.

3. Casoni, *Annali*, Libro V, p. 174-175. L'entrevue du pape et de Fiesque est racontée en entier... « é che per cominciare a dargli saggio del suo buon animo, gli offeriva il generalato delle sue galee. » Malgré Sacco

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Jean-Louis et lui dit « qu'il était bien tel qu'on le lui avait dépeint et qu'il sentait croître son affection pour lui, que le prince Doria était vieux et qu'il devait songer à ne laisser ni lui-même ni sa maison en la sujétion d'autrui ; qu'outre les forces du duc, son fils, il lui offrait son propre secours. » Le Pape, au dire de Casoni, aurait ajouté que pour lui donner tout d'abord une marque de sympathie, il lui offrait le généralat de ses galères, « à condition — et ici le Pontife sourit — qu'il se gardât bien de tomber aux mains de Gianettino et de laisser les navires emprisonnés dans le port de Gênes, comme le fait s'était déjà produit ».

Après son entrevue avec le Pape, il paraît que Fiesque fut mis en rapport avec le cardinal Augustin Trivulce, Protecteur de France à Rome, qui le gagna « en lui offrant des avantages certains et grands au nom du Roi » [1].

et Casoni, nous maintenons nos doutes, car Mascardi (*op. cit.*) après avoir rapporté l'anecdote ajoute qu'il ne peut en affirmer l'authenticité, d'autant plus que, dans la suite, un certain Appolino, secrétaire et confident du duc Farnèse, retenu prisonnier à Milan et interrogé dans les tortures par Ferrant Gonzague nia toujours constamment que le Duc et le Pontife eussent pris part à la conjuration de Fiesque. Bonfadio même est hésitant. Il dit en parlant de l'intervention papale et française ; « Ma se fosse falsa o vera non ne ho certezza alcuna, ne quello che è dubbioso, devasi affermar per certo. » Sigonius, lib. II, c. xxx parle de l'acquisition des galères papales mais il ne dit rien des promesses faites par Paul III à Jean-Louis Fiesque.

1. V. Rivelazioni di Raffaelle Sacco, Doc. CXI p. 170 (Atti della società

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les conditions que le cardinal proposait à Fiesque sont consignées dans Mascardi [1], bien qu'on ignore où il les a découvertes :

1° Aussitôt après avoir passé au service du roi, Jean-Louis recevrait de l'argent pour l'entretien de six galères.

2° On lui assurait la solde de deux cents hommes qui tiendraient garnison au rocher de Montobbio.

3° Il serait nommé capitaine des cavaliers.

4° On lui assignait douze mille écus par an de provision.

Mascardi ajoute que les conditions furent ratifiées par ordre royal par D. Giovanni Caracciolo, prince de Melfi, exilé napolitain.

Quand Fiesque revint à Gênes, le cardinal Trivulce, pour hâter l'exécution du dessein qu'il avait ourdi, envoya rapidement en Ligurie un chevalier de Savone Nicolas Fodorato, avec ordre de signer un traité écrit. Fiesque pressé par l'envoyé donna sa signature, mais dans un conseil qu'il tint avec Verrina, Sacco et Calcagno, il finit par se ranger à l'avis de Verrina qui s'opposa fièrement à une alliance avec la France et lui proposa d'agir sans l'appui du roi. Le comte « aussitôt dépêcha un courrier pour rapporter le paquet contenant la capitulation qu'emportait le cavalier Fodorato [2] ». Le traité fut ainsi révoqué,

ligure di storia patria, vol. VIII) « lo strinse assai con offerirgli partiti molto certi e grandi per parte del re. »

1. V. Agostino Mascardi. Congiura del Conte, etc., p. 45.

2. V. Rivelazioni dans les Atti. vol. VIII, p. 171... « mando dietro in postà

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

grâce à Verrina. Le courageux auxiliaire de Fiesque, le farouche républicain Verrina avait en effet un projet secret dont l'ingérence des Français aurait entravé l'exécution. Au dire de Sacco [1]: « d'après certains signes qu'il avait devinés, Verrina ainsi que les autres chefs populaires devaient, après la conjuration tuer le comte Fiesque, pour ne pas être assujettis à un si cruel tyran, et pour satisfaire la haine naturelle qu'ils portaient à toute la noblesse. »

Avant de revenir à Gênes et d'y régler avec ses amis les conditions de l'alliance française, Jean-Louis s'était rendu à Plaisance, sous prétexte de présenter ses hommages à Pierre-Louis Farnèse, nouvellement placé à la tête du duché. Pour dissiper tout soupçon, Fiesque, pendant son séjour à Plaisance, écrivait au Doge et aux Gouverneurs de la République une lettre pour leur recommander de complimenter Pierre-Louis Farnèse au sujet de son avènement [2]. En réalité Fiesque terminait l'affaire des galères

a revocar il pacchetto con la capitolatione che portava il cavaliere Fodrato. »

1. Id. p. 171. « a qualche segno veduto da lui, dall'altro canto il Verrina, con altri capi popolari insieme, dovesse poi uccider il Conte, per non voler star soggetti a così empio tiranno, ed aborrendo per natura a tutta la nobiltà. » Nous donnons ce fragment de texte à titre de renseignement ; il est bon de le rapprocher du 5e acte de la *Conjuration de Fiesque*, par Schiller qui a deviné le caractère de Verrina, par un trait de génie.

2. Lettre de Fiesque datée de Plaisance : li 28 di settembre del XLV trouvée et citée par Bernabo-Brea, *op. cit.* p. 7.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dont le Duc lui fit une vente simulée en son propre nom afin de ne pas faire figurer le Pape dans le contrat. D'après les Documents de Simancas, le duc promettait au comte quatorze mille fantassins et lui payait la solde de trois navires [1]. Les vaisseaux acquis étaient placés sous le commandement de Jérôme Fiesque, frère de Jean-Louis [2].

Le jeune comte, sûr de l'appui de Farnèse, n'en fit pas moins de son côté de sérieux préparatifs. Il se rendit dans ses terres, exerça ses feudataires au maniement des armes, les accoutuma à la marche, aux exercices, sous prétexte qu'il avait tout à craindre de son voisin, le duc de Plaisance [3]. Dans l'automne de 1546 il rentra dans Gênes. Dès lors il s'appliqua à se faire des créatures. Nobles et plébéiens, il essaya de gagner toutes les classes de la société à sa cause. « Il [4] rendait des services aux uns, faisait des libéralités aux autres, était avec tous d'une douceur, d'une affabilité, d'une complaisance qui les charmaient. Sa bonne mine, les richesses de ses habits, la magnificence de son train, la bonne grâce avec laquelle il maniait son

1. V. Rivelazioni dans les Atti, p. 171.

2. Pour endormir André Doria qui aurait pu s'inquiéter du séjour de Jean-Louis à Plaisance, le duc Farnèse écrivait force lettres à la République et s'y montrait fort complaisant. V. Bernabo-Brea, *Lettres*, p. 7, 8, 9, 10, 11.

3. Casoni, Lib. V. « passo a suoi feudi, » etc.).

4. *Histoire des révolutions de Gênes* (de Brecquiguy), liv. IV, p. 69-7 c'est presque la traduction littérale de Casoni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cheval ; tout contribuait à le faire aimer. Il sut que les ouvriers en soie étaient dans un état fort misérable parce que leur commerce interrompu par la guerre n'était pas encore bien rétabli. Il fit dire à ceux qui avaient besoin de son secours de venir chez lui et il leur fit à tous distribuer du blé. Il s'attacha par là ces ouvriers qui formaient dans Gênes un corps fort nombreux. Pour préparer doucement les esprits, il écrivait adroitement des discours sur la tyrannie des nobles et gémissait sur l'état où le petit peuple était réduit, insinuant quelquefois qu'il ne serait pas difficile d'y rémédier, mais exhortant toujours à la patience et parlant sur tout cela avec tant de sagesse et de prudence qu'il n'en résultait rien qui pût donner quelque idée de son projet. Il affectait d'aller souvent chez les Doria. Il traitait André avec toutes sortes de respects et Jeannetin avec une confiance apparente. Il le consultait souvent sur ses affaires, l'accablait d'amitiés, et vint à bout de lui faire oublier les petits différends qu'ils avaient eus autrefois ensemble. »

Comme il lui fallait des navires, il fit venir à Gênes une des galères qu'il disait avoir achetées à Plaisance. Il prévint ensuite Gianettino Doria qu'il armait le navire en course contre les Turcs et qu'il avait ordonné à un grand nombre de ses vasseaux de se rendre dans la ville, pour choisir un équipage parmi les hommes les plus robustes. On ne fut donc pas surpris de voir arriver chez les Fiesques une troupe de gens armés.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cependant le temps pressait : on avait des partisans, on avait des marins. L'Italie était tranquille, Gênes, sans défiance. Il n'y avait qu'une faible garde au Palais de la Seigneurie, aux portes de la ville. Dans le port, les galères étaient désarmées, à cause de l'hiver, et, par une circonstance heureuse, la République allait être sans Doge. En effet Jean-Baptiste Fornari sortait de charge le 1er janvier et ne devait être remplacé que le 4. Il fallait régler le détail du soulèvement [1]. Les conjurés se rassemblèrent pour choisir le lieu et le moment de la conjuration.

Un conseil fut tenu, selon Mascardi, où l'on proposa d'assassiner les Doria dans l'église Saint-André, pendant la messe. Mais l'on craignit qu'André Doria ne s'y trouvât pas à cause de son grand âge. De plus Fiesque recula devant le sacrilège. L'on pensa qu'il serait plus sûr de réunir toutes les victimes dans la maison de Jean-Louis. Ne devait-il pas donner un repas à Jules Cibo, son beau-frère qui venait d'épouser une sœur de Gianettino Doria ? l'occasion était belle et il en fallait profiter. Il convierait au festin André et Gianettino Doria ainsi que de nombreux invités. Des gens apostés égorgeraient les deux Doria. Aussitôt Fiesque sortirait pour soulever le peuple et s'emparer du Palais public tandis que Verrina le ferait élire Doge. C'est la version de l'Annaliste Bonfadio qui raconte l'invitation faite aux deux Doria par Fiesque pour le

1. Casoni, liv. V.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

4 janvier, le refus de Gianettino qui devait s'absenter le même jour. Mais Sigonius [1] affirme que Fiesque, toujours doux et humain, ne voulut pas qu'on versât dans sa demeure le sang de ses ennemis en déshonorant l'hospitalité de sa famille. Il fallut donc prendre d'autres mesures : on voulait devancer l'élection du nouveau doge ; d'ailleurs tout retard pouvait devenir dangereux ; l'exécution fut fixée à la nuit du 1er au 2 janvier.

Cependant le secret de Fiesque n'avait pas été si bien gardé qu'il n'en eût été révélé quelques détails à la famille Doria. Les levées de troupes à Plaisance, les manœuvres de Jean-Louis avaient éveillé les soupçons de Ferrant Gonzague, gouverneur du Milanais. C'était un esprit très délié, très souple, prompt à la découverte, prêt à l'accusation, avide de louanges et d'honneurs, désireux de se pousser dans les bonnes grâces de l'Empereur et de Doria, le fidèle allié du maître. Il écrivit à Charles-Quint qu'il avait été avisé de la présence d'un Fiesque en France, de manèges entrepris à la Cour par le propre frère de Jean-Louis, au sujet de Gênes. Il communiqua ses craintes à l'ambassadeur Figueroa, en résidence à Gênes, pour qu'il tînt Doria au courant de tout et prît des mesures. André Doria lui fit répondre que, de son vivant, il n'y avait rien à

1. « Quæ sententia, a Flisco, quia atrox erat, turpisque, ac crudelis minis complurium eorumque insontium cœde, ædes, penatesque suos cruentaturs, vel invito, et frustrà reclamante Verrina, explosa est. » Sigonius, lib. VI, c. xxx.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

redouter dans la République [1]. Doria eut dû pourtant craindre quelque secrète machination, car le capitaine de Chiavari écrivit au gouvernement que, dans une fête, le peuple avait crié : « Adorni et le chat [2].»

Le jour fixé pour la conspiration arriva ; le 2 janvier 1547 tomba un dimanche. De tous côtés, de Plaisance, des fiefs appartenant à Jean-Louis, par petites troupes et par des portes différentes, des affidés entrèrent dans la cité. Pour dissiper tout soupçon, Fiesque, sur le soir, alla voir André Doria à son palais de Fassuolo. Mascardi raconte que lorsque Jean-Louis entra, l'Amiral s'entretenait avec Figueroa des desseins que l'on prêtait au jeune comte. Il parut si tranquille, parla avec une telle liberté d'esprit, que Doria ne put s'empêcher de dire tout bas à l'ambassadeur espagnol : « Voyez s'il y a la moindre vraisemblance à ce que Gonzague nous écrit. » Fiesque, après avoir parlé au vieillard, prit à part Gianettino et lui dit qu'il avait envie de faire sortir dans la nuit la galère qu'il avait armée dans le port. Il craignait qu'André Doria ne s'y opposât à cause de la trêve que l'Empereur avait signée antérieurement avec les Turcs. Il le pria de donner ses ordres au port pour qu'on laissât partir la galère et de ne point s'étonner s'il entendait quelque bruit dans la nuit. Gianettino, enchanté de la

1. V. Documenti tratti dall'Archivio di Simancas, Lettre de F. Gonzague. Doc. VII. p. 11.

2. Documents produits par Bernabo-Bres, *op. cit.* p. 11. Le chat étai 'emblème des Fiesques.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

confiance que lui témoignait Fiesque, satisfit à toutes ses demandes et prit sur lui de prévenir l'Amiral. Fiesque demeura longtemps chez les Doria où il affecta beaucoup d'enjouement. Ayant aperçu les enfants de Gianettino, il les prit dans ses bras et les caressa [1].

Au sortir du Palais, Fiesque passa par la maison de Thomas Asseretto, où il trouva quelques nobles que Verrina y avait réunis. Il les invita à souper chez lui, dans sa demeure de Violato. Les gens que Fiesque avait conviés au repas furent bien surpris de ne voir dans le palais que des visages inconnus, que des soldats en armes [2]. Leur étonnement redoubla lorsque Fiesque changeant tout à coup de contenance, leur adressa un discours. Les paroles de Jean-Louis diffèrent, selon l'auteur qui les rapporte. Chaque annaliste, chaque historien semble avoir donné libre carrière à ses réminiscences classiques et place dans la bouche du jeune conspirateur des phrases qui ressemblent aux périodes des harangues latines. Le texte qui doit être le mieux établi, bien qu'on ne puisse recueillir littéralement les termes d'une improvisation, c'est le document officiel, le mémoire que le gouvernement lui-même confia, le 18 janvier 1547, quelques jours seulement après la conjuration, à Céva Doria, ambassadeur de Gênes auprès de l'Empereur.

« Courageux jeunes gens, s'écria Fiesque, je vous ai

1. Le dernier détail est dans Casoni. Lib. V, p. 179.

2. Casoni, lib. V, p. 180.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

conviés à un nouveau et rare festin, à la délivrance de votre patrie opprimée par quelques hommes, menacée par la tyrannie imminente d'un seul : c'est le repas, ce sont les mets que j'ai préparés. Gianettino, de misérable qu'il était, devenu grand et puissant, nous écrase de son faste insolent, de sa subite richesse ; il nous considère tous comme une vile plèbe ; il forge les chaînes qui doivent nous lier à son autorité absolue. Il a juré à Charles-Quint de vous réduire en servitude, il vous compte tous pour ses ennemis et il a résolu de vous plier tous sous le joug, de vous persécuter, de se débarrasser de vous, de moi surtout, car il sait que seul je veux lui opposer un obstacle, que je suis prêt à protéger intrépidement votre liberté, à défendre vos familles, à soutenir l'indépendance de la patrie, car il sait encore que je suis, sans m'en écarter, les traces de mes ancêtres et que je vous préserverai de l'esclavage qu'il veut faire peser sur vous. Aussi nuit et jour il me poursuit ; soit par le poison, soit par le fer, il menace ma vie ; je l'ai appris avec certitude par des lettres confidentielles du duc de Castro et du cardinal Farnèse que je puis, si vous le voulez, vous montrer. Un tel état qui, non seulement vous éloigne du gouvernement, mais vous ôte patrie, honneur, vie même, ne se peut plus tolérer : j'ai tout disposé, tout préparé, pour que cette nuit même, avec votre secours, il cesse pour toujours. Ne craignez point : le succès est assuré ; la cité est en notre pouvoir ; trois cents soldats bien armés marchent avec nous, les gardes du Palais public

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sont presque tous gagnés, les gardiens des ports nous appartiennent et n'attendent qu'un signe de nous. Dans le port se trouve une galère montée par une troupe d'hommes armés, jeunes, plein d'ardeur. Quinze cents artisans dépendent de moi, et, au moindre mouvement, accourront à nous, de mes terres ; à l'aurore, deux mille hommes viendront dans la cité ; un corps égal, parti de Plaisance, les suit. « St-Georges, peuple et liberté » voilà notre cri de ralliement, voilà le nouvel état qui doit succéder au gouvernement actuel dirigé par quelques hommes, dominé par un tyran et par un oppresseur [1]. »

Ainsi qu'on peut le constater, Fiesque, dans son discours, manifeste une haine violente contre Gianettino Doria, mais il ne parle pas d'attenter à la vie d'André Doria, d'assujettir Gênes à la France. Il est avéré que s'il avait nommé l'Amiral et le Roi de France, le gouvernement de la République n'aurait pas oublié de signaler le fait à Charles-Quint. Si plus tard, dans ses lettres, André Doria se plaint que Fiesque ait voulu l'assassiner et que les insurgés se soient insurgés au cri de « France », l'on pourra tenir ses récriminations pour suspectes ; on sera tenté d'en chercher la cause et peut-être la trouvera-t-on dans des considérations d'ordre personnel. André était obligé de prouver à l'Empereur que la conjuration ne s'était produite pour la satisfaction d'une vengeance particulière, mais

1. Instruzioni a Ceva Doria ambasciatore della Repubblica di Genova presso l'imperatore Carlo V. — Bernabo-Brea, *op. cit.*, p. 33-46.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qu'elle était dirigée contre lui-même et contre son Amiral, en faveur des Français. De la sorte il y avait lieu de confisquer les fiefs des morts et des proscrits dont lui, André, pouvait avoir part, ainsi qu'il advint.

Le discours de Fiesque ne laissa pas que de surprendre ses hôtes [1]. Tous consentirent pourtant à le suivre, sauf deux qui le supplièrent de ne pas les entraîner malgré eux. Ils montrèrent tant de crainte que Fiesque consentit à les laisser dans son palais, à condition qu'ils fussent enfermés dans un appartement isolé. On servit ensuite un léger repas, et les conjurés prirent tous debout quelque nourriture. Cependant Fiesque se déroba un moment pour entrer dans la pièce qu'occupait Éléonor Cibo, son épouse. Il lui avait fait jusqu'alors mystère de sa conjuration. Il l'avait laissée avec Pansa qu'il avait chargé de l'entretenir pour qu'elle ne s'aperçût pas des mouvements et du bruit dont la grande salle du palais était remplie. Il la trouva plongée dans les larmes et dans la consternation, car elle avait tout entendu et elle avait compris que l'on tramait un complot périlleux. Fiesque lui expliqua son dessein. Éléonor se jeta aux pieds de son mari, et, fondant en pleurs, le conjura, au nom de ce qu'il avait de plus cher, de renoncer à un projet si dangereux. Elle s'efforça par ses prières, par son désespoir, d'en détourner Jean-Louis ; elle essaya de le retenir, elle

1. Nous suivons le récit de Casoni, lib. V, p. 132-133, pour les détails de la conjuration : il n'y a pas controverse sur certains faits, comme sur les causes et sur les conséquences.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

embrassa ses genoux. Fiesque rompit brusquement une émouvante entrevue où l'avait entraîné l'excès de sa tendresse et partit en s'écriant : « Adieu, ou vous ne me reverrez plus, ou, demain, tout dans Gênes sera soumis à notre pouvoir. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XII

La Conjuration. — Mort de Gianettino Doria. — Fuite d'André Doria. — Mort de Fiesque. — Cruauté d'André Doria. — Le siège de Montobbio. — André Doria obtient de Charles-Quint de nouveaux fiefs appartenant à la famille Fiesque.

Dès que Fiesque eut rejoint ses compagnons, il donna ses ordres à chacun d'eux. Les uns devaient s'emparer des portes de vive force ; d'autres des principales rues. Les frères de Jean-Louis se rendraient maîtres de la Porte de l'Arc et de la Porte Saint-Thomas. Fiesque se réserva l'attaque du port où étaient les galères de Doria, comme le poste le plus important et le plus périlleux. Il était alors dix heures et les citoyens dormaient dans le calme et la sécurité. Il était convenu que Verrina, en guise de signal, ferait tirer un coup de canon sur la galère de Fiesque.

Verrina fut longtemps à donner le signal. La galère, en allant prendre place à l'entrée de la vieille Darse, s'était engagée dans le sable ; il fallut plus d'une heure pour la remettre à flot. Enfin l'on entendit le coup de canon et chacun se hâta d'agir. Le succès fut complet sur tous les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

points. Les conjurés furent bientôt maîtres du port, des galères et des deux portes dont on était convenu de s'emparer.

Cependant le bruit qui se faisait près de la vieille Darse éveilla les Doria dont le palais de Fassuolo était tout proche. Gianettino, sachant que la galère de Fiesque se disposait à sortir du port, s'imagina que le tumulte était provoqué par quelque mutinerie de matelots ; il sortit pour y mettre ordre. Il n'avait d'autre arme que l'épée ; il était précédé d'un page qui portait un flambeau et suivi d'un laquais. Parvenu à la porte de la Darsène, il ordonna qu'on l'ouvrît. Les conjurés lui obéirent et, sur le seuil, le percèrent de coups.

Bonfadio[1] prétend que si les partisans de Fiesque ne marchèrent pas aussitôt sur le palais des Doria et n'y tuèrent pas l'amiral, ce fut parce que Jean-Louis craignit que la multitude désordonnée des soldats ne pillât la somptueuse demeure et ne lui dérobât sa part de butin. Mais il convient de rappeler que Fiesque n'avait pas désigné à leur fureur un vieillard de quatre-vingts ans, atteint de la goutte, peu redoutable aux conjurés. André Doria, tenu au courant des faits par ses serviteurs, crut que l'on allait pénétrer dans le palais, monta sur une mule et parvint à

1. « Aveva così ordinato il Fiesco, dubitando egli che, si la moltitudine de soldati si fosse cacciata nella casa del Doria, prima che egli vi arrivasse, venisse dissipata e tolta .. gran parte della preziosissima suppellettile del Doria, la quale intera à se solo riserbava ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

se rendre à Masone, à quinze milles de Gênes, dans le château des Spinola.

Après avoir laissé des soldats aux portes et aux galères, les conjurés se répandirent dans les rues pour soulever le peuple en criant : « Fiesque et liberté ! » La plèbe prit les armes. Le reste des citoyens était plongé dans l'inquiétude et la consternation. Les nobles auraient voulu se rendre au Palais, mais ils craignaient qu'en leur absence on ne pillât leurs demeures. Figueroa, ambassadeur de Charles-Quint, voulait fuir; on l'engagea à se diriger vers le Palais où il trouva quelques sénateurs assemblés. Le groupe des nobles qui s'étaient réunis résolut d'entamer des négociations afin de connaître les prétentions de Fiesque, car l'on ignorait dans quel but se produisait le désordre; l'on savait seulement que Fiesque dirigeait l'entreprise.

Mais Fiesque avait disparu. Depuis longtemps les conjurés le cherchaient en vain. Dès le début du soulèvement, il avait couru au port, en poussant le cri de : « Liberté ! » Les forçats, réveillés par le bruit, répétèrent le cri. Fiesque redouta que les forçats ne cherchassent à briser leurs chaînes et à prendre la fuite. Il voulut passer sur les galères ; en mettant le pied sur une planche qui y conduisait, il glissa et tomba dans le port. L'eau était peu profonde ; mais il y avait beaucoup de vase ; Fiesque de plus était chargé de ses armes; il ne put s'en débarrasser.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

On ne s'était pas aperçu de sa chute ; il ne put être secouru et se noya.

La nouvelle de sa mort commençait à se répandre. Les principaux conjurés en avaient connaissance. Jérôme Fiesque, son frère, qui, par sa disparition, devenait l'aîné de sa famille, se trouva le chef de la conjuration ; mais il n'avait ni les talents de Jean-Louis, ni la confiance des conjurés. Il marcha vers le Palais pour s'en emparer. Il rencontra sur sa route les députés du Sénat qui demandaient, au nom de la République, à parler au comte Fiesque. Jérôme leur répondit qu'il n'y avait plus d'autre comte Fiesque que lui, qu'on eût à lui livrer le Palais, puis qu'il écouterait les propositions.

Par la réponse de Jérôme qui n'en comprenait pas les conséquences, les députés du Sénat apprirent que Jean-Louis était mort. Ils se hâtèrent de porter la nouvelle aux sénateurs. On délibéra sur le parti qu'il fallait adopter. Les uns voulaient qu'on attaquât les conjurés, les autres qu'on se contentât de demeurer au Palais ; le dernier avis prévalut. Il était jour, l'on savait dans toute la ville que Jean-Louis était mort. Les conjurés, peu attachés à Jérôme son frère, insensiblement se dispersaient. Le menu peuple, qui était accouru au nom de Fiesque, se dissipait, Jérôme se retira d'abord dans l'Église Saint-Laurent, puis prit le chemin de la Porte de l'Arc.

Vers le matin, Paul Pansa vint au Sénat ; sa vertu, sa droiture le mettaient au-dessus des soupçons que son

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

amitié pour les Fiesques pouvait faire naître. Loin de le regarder comme suspect, on le choisit pour négocier un accord avec Jérôme. La démarche de Pansa aboutit. Il fut convenu que les conjurés mettraient bas les armes et qu'on leur accorderait une amnistie générale ; on leur promettait qu'ils ne seraient jamais recherchés pour le fait de la conjuration [1]. Jérôme partit sur-le-champ pour le château de Montobbio. Ottobon Fiesque, son frère, s'embarqua avec Verrina, Calcagno et Sacco sur la galère de Jean-Louis et ils passèrent à Marseille.

La conjuration avait échoué. André Doria, sur l'invitation du Sénat, revint à Gênes. Le 4 janvier, Benoit-Gentile fut élu d'âge ; c'était un parent des Fiesques, peu ami de Doria. Néanmoins Figueroa, écrivant le 6 janvier au prince Philippe, fils de Charles-Quint, lui dit : « que Gentile paraissait être un bon serviteur de Sa Majesté [2]. » En réalité les nobles avaient voulu faire échec à la politique trop personnelle de l'Amiral. Quant au bas peuple, il aimait Jean-Louis et n'était pas convaincu de sa mort. Il faisait courir le bruit que le jeune conspirateur avait pu fuir en France pour y chercher du secours. Mais au bout de quatre jours le cadavre fut retrouvé dans le port ; on

1. Le texte de l'amnistie est aujourd'hui connu, grâce à Bernabo-Brea qui l'a placé dans les documents inédits sur la conjuration de Jean-Louis Fiesque, p. 186.

2. « Secondo pareva era buon servitore di Sua Maestà ». Doc. di Simancas. Doc. XVIII, p. 32.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le laissa exposé pendant deux mois sur le quai puis, sur l'ordre d'André Doria, on le jeta à la mer. L'amiral avait dit : « Puisqu'il s'est donné cette sépulture, il est juste qu'il la garde [1] .»

L'Amiral se montra en effet terrible dans la répression. Son caractère âpre, dur, avide de vengeance, apparut dans son véritable jour, au lendemain de la conjuration. Il accabla les vaincus. Certes il devait souffrir, car la mort de Gianettino qu'il avait formé et qu'il aimait, l'atteignait en plein cœur ; il était lésé dans ses intérêts, car on avait pillé ses galères ; il était enfin irrité de ce que sa politique eût rencontré des adversaires bien résolus à la renverser, mais n'était-il pas suffisamment vengé par la mort de Jean-Louis et par l'échec de la conspiration ? Il était parvenu à un âge où, semble-t-il, les passions s'apaisent, où l'on songe à se montrer généreux plutôt qu'implacable. Néanmoins André Doria ne recula devant aucun moyen : mensonge, trahison, violence, pour écraser ses ennemis survivants, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Sa conduite ne saurait être trop sévèrement flétrie ; elle le couvrit d'honneurs qui demeurent une honte pour son nom. S'il s'est trouvé des apologistes comme Bonfadio, Capelloni, Sigonius, Casoni et tant d'autres qui, par un excès d'amour-propre local, par un amour exagéré envers

1. Lettre en date du 8 janvier 1547, écrite par l'ambassadeur Figueroa à Charles-Quint. Doc. de l'Archivio di Simancas, p. 74 : « Che poiché si era gli salta questa sepoltura, era giusto che questa si avesse. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

leur héros, ont excusé sa conduite; s'ils ont approuvé ses actions même les plus coupables et sont parvenus à donner le change sur le véritable caractère d'André Doria, il est juste de ne pas les imiter, il est nécessaire de placer dans tout leur relief des manœuvres à jamais condamnables. Plus l'erreur trouve de crédit, plus il faut la battre en brèche; plus le préjugé est enraciné, plus il faut enfoncer la cognée pour le frapper au cœur, l'abattre et le détruire. Depuis les révélations produites par les textes qui étaient accumulés dans les Archives de Simancas, il faut se résoudre, malgré qu'on en ait, à porter un jugement sévère sur un homme trop longtemps admiré en Italie et qui fut sans principe et sans foi. Les lettres de Doria et de Figueroa, son complice, font la preuve.

André Doria vit rapidement tout l'avantage qu'il pouvait retirer de la conjuration. Il intrigua sans tarder. Le 9 et le 10 janvier, il écrivait à Charles-Quint[2]. Il l'informait adroitement que le marquis Caracciolo, exilé napolitain, au service de la France, était à Mondovi en Piémont, avec une troupe de soldats. C'était prouver que la conspiration était formée contre l'Empereur, c'était amener Charles-Quint à déposséder les Fiesques de leurs fiefs, pour

1. Sigonius approuve André Doria de tout. Il dit: «... Neque enim ipse se civilis sanguinis sitientem, sed legum servandarum studiosissimum prœbuit ». Lib. II, cap. xxx. Il est vrai que les Annalistes ne connaissaient pas les textes tirés de Simancas.

2. Archivio di Simancas. Doc. XXII, p. 39, p. 45.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

crime de félonie ; et déjà sans doute Doria nourrissait l'espoir qu'une partie des biens serait dévolue à sa famille.

Les missives se croisent entre Gênes, Milan et Madrid. Ferrant Gonzague, Figueroa, André Doria ne cessent de correspondre avec Charles-Quint qui se sert des uns et des autres pour établir plus solidement son pouvoir sur la République, tandis que ses créatures essaient de faire tourner l'échec de la conspiration au triomphe de leurs intérêts. L'on sent pourtant dans les lettres d'André Doria une certaine défiance. L'Amiral veut bien tirer profit des présentes conjonctures, mais il n'entend pas que Charles-Quint devienne trop puissant et mette définitivement la main sur Gênes. Il sent que dans la cité on n'est pas trop épris des Espagnols, et, par politique plus que par patriotisme, il tente de repousser les empiètements de Charles-Quint. Ferrant Gonzague et Figueroa au contraire veulent s'emparer de la République et la dominer ; toutefois ils ont peur de mécontenter André Doria et son ami Centurione. C'est pendant quelque temps une série de lettres chiffrées, d'intrigues, de petites manœuvres et de noires combinaisons qui donnent une triste idée des personnages et de l'époque. Chacun d'eux poursuit son but, le manque ou bien l'atteint, au préjudice de Gênes, mais toujours à son propre profit. L'on s'entendra bien au début ; l'Amiral, le Gouverneur et l'Ambassadeur réclameront des poursuites contre les Fiesques, mais plus tard, quand il s'agira d'im-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

poser une garnison espagnole dans le Castelletto de Gênes, André Doria, comprenant qu'il s'est trompé sur le compte de l'Empereur et ne voulant pas devenir l'instrument de sa politique, résistera à ses collaborateurs et se tournera même contre eux et contre son maître.

Gonzague, Figueroa, André Doria, à force de demander qu'on ne ménageât pas les Fiesques[1], obtinrent de Charles-Quint qu'il fît avancer les troupes et procédât à l'occupation des fiefs, propriété du conspirateur défunt et de sa famille. Enhardi par le succès, André Doria se présenta même au Sénat et proposa hardiment la révocation de l'amnistie et du pardon accordés aux conjurés : il demanda qu'ils fussent condamnés au bannissement. C'était une proposition injuste et cruelle ; elle provoqua dans le Sénat une vive discussion. Certains membres alléguèrent que l'on violait la foi publique, que l'on indisposait les esprits, que l'on avait besoin de paix et de concorde et non de haine. Mais André Doria insista. Il répondit que le comte Fiesque avait enfreint les lois de l'amitié et de la reconnaissance, qu'il s'était rendu coupable de lèse-majesté envers la République et l'Empereur, qu'il avait cherché à imposer sa tyrannie à l'État. Il dit que ses frères et que ses partisans étaient coupables du même crime que lui, qu'il fallait condamner le comte dans sa mémoire, eux dans leur vie et dans leurs biens. L'indulte du Sénat était nul, soit qu'il

1. Voir les lettres de Gonzague, Figueroa, André Doria dans les *Doc. tratti dell'Archivio di Simancas*, de la page 65 à la page 124.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

eût été arraché par la peur, soit qu'il eût été consenti par la minorité des membres. Le raisonnement de Doria l'emporta, sa vengeance obtint gain de cause ; l'on vota un verdict d'exil contre les Fiesques ; l'on rasa le palais de Violetto ; l'on confisqua les terres des conjurés ; l'on s'empara de leurs châteaux. Seul, Montobbio, refuge de Jérôme Fiesque, resta debout, défiant les soldats de l'Empereur et les satellites de Doria [1].

Le décret lancé contre les personnes et contre les biens des conjurés produisit bientôt ses terribles effets. Nombreuses furent les victimes ; nombreuses les confiscations [2]. C'est en vain que Scipion Fiesque, le plus jeune frère de Jean-Louis, fils posthume de Sinibaldo, invoqua sa jeunesse, — il n'avait pas seize ans, — et protesta de son dévouement à la République dans une lettre où il manifestait une grande douleur des tentatives faites « contre le Prince Doria qui a toujours pris notre protection et nous a toujours comblés de bienfaits [3] » ; c'est en vain qu'il ré-

1. Tous les historiens, Mascardi, Capelloni, relatent l'odieuse intervention de Doria. Casoni donne l'orazione di Andrea Doria in senato contro dei congiurati, lib. V, p. 187. Nous avons emprunté les argumente à cet auteur.

2. On trouve la liste des bannis et des dépossédés dans les documents produits par Bernabo-Brea, p. 133, et dans les documents extraits de Simancas. Doc. LI, p. 83. Le décret, daté du 12 février, est en entier dans Bernabo-Brea, p. 142-144.

3. V. Bernabo-Brea, p. 189 « specialmente contro le cose del Principe, il quale ha sempre preso la nostra protezione e fatti tanti beneficj. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

clama sa part de l'héritage paternel, Figueroa écrivit à Charles-Quint de ne pas tenir compte de sa réclamation et l'empêcha de réussir[1].

La lettre de Scipion aurait dû désarmer la colère de l'Amiral ; mais son ressentiment s'accordait trop avec son intérêt pour qu'il crût utile de l'apaiser. Il fut âpre à la curée ; du reste il ne fit qu'imiter la meute impériale et génoise qui se jetait, ardente et affamée, sur le cadavre.

C'était le duc de Plaisance, le complice présumé de Fiesque, qui s'emparait de Calestano et de Valdetaro ; c'était Figueroa qui mettait la main sur Pontremoli ; c'était la République qui expédiait auprès de Charles-Quint un ambassadeur Ceva Doria avec ordre de demander à l'Empereur l'investiture des biens qu'avait possédés Jean-Louis[2]. André Doria traita d'égal à égal avec Charles-Quint. Il dépêcha auprès de lui un associé d'Adam Centurione, un certain François Grimaldo. Il recommandait à la générosité de l'Empereur un de ses parents Antoine Doria ; il réclamait des compensations territoriales pour les dommages qu'il avait subis lui-même. Il demandait qu'on lui accordât quelques terres, « pour prouver qu'il était en estime auprès de Sa Majesté[3] ». Ainsi, un simple particu-

1. V. Doc. *dell'Archivio di Simancas*. Doc. LXXI, p. 110.

2. V. le *Memoriale* remis par la Seigneurie à Ceva Doria, Doc. Bernabo-Brea, p. 5[illegible]-62.

3. V. Doc. *dell'Archivio di Simancas*. Doc. LXXXIII, p. 118-119. Ces

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lier ne reculait pas devant l'envoi d'un ambassadeur et adressait des demandes qui n'allaient à rien moins qu'à contrecarrer les demandes de sa ville natale ! Singulier patriotisme d'un citoyen que Gênes a toujours honoré comme le Père de la Patrie ! Ceva Doria voulait-il pour la République les châteaux de Torriglia, de Montobbio et de San-Stefano ? Grimaldo, envoyé d'André Doria, réclamait, à l'insu de l'ambassadeur génois, Torriglia et San-Stefano et intriguait auprès des Ministres, auprès de l'Empereur. Naturellement, quand Grimaldo partit pour Gênes, il avait obtenu la promesse que Torriglia et San-Stefano deviendraient la part d'André Doria, — et que le château de Montobbio, difficile à conquérir, appartiendrait à la République, sous condition qu'elle parvînt à le prendre ! C'était la liberté que Doria avait promise et donnée à sa patrie ! L'Amiral de Charles-Quint faisait donc une fois de plus passer ses intérêts avant ceux de Gênes[1].

André Doria ne se contentait pas de correspondre avec son envoyé, il agissait dans la ville même. Il parvenait à pousser les Génois à entreprendre le siège de Montobbio. Il en informait l'Empereur dans une lettre datée du 25 jan-

détails sont contenus dans une dépêche chiffrée de Figueroa à Charles-Quint, traduite par MM. Spinola, Belgrano et Podesta. V. également le Mémoire et les instructions données à Ceva Doria (Doc. Bernabo-Brea, p. 50-62).

1. Les intrigues de Doria et de Grimaldo sont mises à jour dans les relations adressées par Ceva Doria aux Gouverneurs de Gênes, en réponse aux instructions qu'il recevait. Voir Bernabo-Brea, *op. cit.* p. 77-118.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vier[1]. Montobbio était un véritable château-fort, admirablement situé sur un rocher qui domine les ruisseaux du Laccio et de la Pentema, source de la Scrivia. Il avait une ceinture de montagnes; mais vers le nord, par la vallée, on pouvait battre ses murs avec le canon. Jérôme Fiesque s'y était enfermé et l'avait mis en état de défense. Il n'avait pas tardé à voir accourir les anciens amis de son frère: Verrina, Calcagno, Sacco, revenus de France pour lutter sous ses ordres. Il refusa de traiter avec la République, malgré les offres que Paul Pansa lui fit, au nom du Sénat; il ne croyait pas qu'on lui paierait les cinquante mille écus qu'on lui promettait. Le siège commença dans les premiers jours de mai, sous le commandement d'Augustin Spinola[2].

Il était fâcheux pour Jérôme Fiesque de ne pouvoir guère compter sur les secours de la France, qui l'eût peut-être aidé, autant que l'on en peut conjecturer d'après les relations entretenues par Jean-Louis et la Cour[3], mais, en mars 1547, quelques semaines avant le début du siège, François Ier était mort. Néanmoins Jérôme ne se découragea pas. La pluie tombait en abondance et gênait les assiégeants. Les munitions de guerre leur manquaient souvent et

1. *Documenti dell'Archivio di Simancas*. Doc. XLVII. p. 74.

2. Cf. *L'Histoire des révolutions de Gênes*, par Brecquigny, liv. IV. p. 89.

3. Casoni affirme que François Ier devait aider Jérôme : mais il ne s'appuie sur aucune preuve.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

il fallait les faire venir de loin[1]. Selon l'annaliste Casoni, on tira plus de dix mille boulets contre la place, sans résultat[2]. Mais la République fit une levée d'hommes de dix-huit à soixante-dix ans [3] et de plus reçut les secours que lui envoyait le duc de Toscane : le nombre finit par l'emporter sur le courage. On parvint à faire brèche. Les soldats qu'avait levés Fiesque se révoltèrent. Il fallut songer à se rendre. Jérôme députa vers Augustin Spinola et fit porter des propositions si fières que le Sénat les accueillit avec un dédain moqueur. Puis les assiégés offrirent de livrer la place à condition qu'on leur promît d'en sortir avec armes et bagages. On discuta dans le Sénat; la majorité des membres inclinait vers l'acceptation des offres, mais la minorité s'y opposait: elle s'appuyait sur l'autorité d'André Doria. Les assiégés connaissaient bien l'Amiral, puisqu'ils avaient demandé une garantie spéciale contre la vengeance de l'irascible et terrifiant vieillard ! On discuta deux jours sans rien décider. Le soir du second jour, le 14 juin 1547, des soldats à la solde de Jérôme Fiesque ouvrirent la porte du château à la compagnie du capitaine Lescari qui s'installa dans la forteresse et qui fut suivie de tous les assaillants. Ce n'est donc point par une franche et valeureuse attaque qu'on entra dans Montobbio, comme l'affirme Bonfadio qui dit tenir le fait « d'hommes très sé-

1. *Histoire des révolutions de Gênes*, p. 90.
2. Casoni, lib. V, p. 191.
3. Doc. de Simancas. Doc. XC, p. 115.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rieux, présents à toutes choses[1] ». L'on connaît le détail de la trahison par Figueroa[2] qui raconte les péripéties du siège dans deux lettres adressées à l'Empereur. Or Figueroa n'avait aucun intérêt à parler de la désertion qui rendait Gênes et l'Empereur maîtres de Montobbio. Ou Bonfadio s'est laissé tromper « par des hommes très sérieux », comme il les appelle, ou il trompe ses lecteurs.

Ainsi, quarante-cinq jours après le début du siège, la forteresse était occupée: Jérôme Fiesque, Verrina, Calcagno étaient prisonniers. A peine la République et Doria eurent-ils connaissance de la victoire qu'ils en informèrent Charles-Quint. La lettre de Doria est pleine de fiel et de haine. Il écrit: « Après bien des difficultés et bien des dépenses occasionnées par le siège du château, il a plu à Dieu que, ce matin, la place se soit rendue à discrétion. Bon nombre des hommes faits qui ont trempé dans le crime et dans la trahison sont captifs. Demain on enverra d'ici des juges et des officiers pour les interroger, afin d'examiner si l'on peut savoir quelque chose de plus au sujet des manœuvres que j'ai signalées à Votre Majesté, et je vous informerai de tout. Et après l'on s'appliquera à remédier en toute certitude à ce qu'une autre fois ils ne puissent faire même

1. Doc. de Bernabo-Brea, p. 171.

2. Bonfadio, *op. cit.*, lib. II. « Uomini gravissimi che furono presenti ad ogni cosa. »

3. Le 11 juin 1547. *Doc. dell'Archivio di Simancas.* Doc. C. et CI, p. 154-156.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mal[1]. » Le remède prescrit par André Doria sera la mort !

Les juges et les officiers qui devaient interroger Jérôme Fiesque et les autres conjurés vinrent, dès le 13 juin, avec des lettres patentes du Doge, des Gouverneurs, des Procurateurs. Ils devaient faire enregistrer par un notaire les réponses des accusés. Ils avaient le droit non seulement d'interroger les inculpés mais « d'user de tous les modes et formes qui leur sembleraient expédients et exigés par la raison pour arriver à la connaissance de tout ce qu'ils avaient à connaître par leur interrogatoire[2] ». Comme on le pressent en lisant le texte des lettres patentes, il s'agit de n'épargner ni les tourments ni la torture ; les fautes seront plus sûrement avouées si on en arrache l'aveu par la souffrance. Aussi comment prêterait-on foi aux révélations de Verrina rapportées par Figueroa à l'Empereur quand on appliqua la question au captif pour les obtenir !

1. *Doc. dell'Archivio di Simancas.* Doc. XCIX, p. 254. « Poi di molte difficoltà e spese fatte per la expugnatione del Castello, è piaciuto a Dio che questo mattina se sià preso a discretione, et cossi resta preso buon numero di quelli tristi intervenuti nella sceleragine e tradimento passato. Domani se li manderrano dottori e officiali di qui ad examinarli, per vedere se si puo ritrovar qualche oltra cosa di più circa la patrica che gia scrissi a V. M., et di tutto sara avvisata ; et in appresso si attendera a rimediar et assicurar che per un altra volta non possano seguir simili inconvenienti. »

2. Doc. publiés par Bernabo-Brea, p. 173. Il donne le texte des lettres patentes qu'il a découvertes aux Archives de Gênes « ..... di usar quelli modi e forme che gli occorrevanno espedienti e di ragione dovuti per venir in cognizione di quanto gli occorrerà interrogarli. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quels furent les débats, quel fut le résultat du procès instruit par les docteurs (i dottori), on ne le sait. Nul texte n'a été conservé. L'on apprend seulement par un document [1] qu'après le procès un certain Préteur, nommé Polydamas Maino, et le juge Egidio vinrent au château de Montobbio; qu'ils avaient ordre d'exécuter le décret de bannissement publié contre les accusés le 25 janvier, et renouvelé le 12 février, avec les peines qui y étaient jointes.

Il ne suffisait pourtant pas à la vengeance d'André Doria que l'on exilât les conjurés : il fallait, pour assouvir sa haine sénile, que leur tête tombât sous le glaive du bourreau. Aussi prit-il encore une fois la parole dans le Sénat, y souleva-t-il encore une longue et vive discussion, et obtint-il, par son insistance, une sentence de mort contre Jérôme Fiesque et Jean-Baptiste Verrina. Le 12 juillet, à l'aube, eut lieu l'exécution des deux condamnés. Et Doria ne s'était pas contenté de ces deux victimes ; il avait exercé, hors de toute justice, sa justice particulière sur Calcagno, sur un certain Jérôme Manara, sur deux autres serviteurs des Fiesques, qu'il avait fait saisir le soir même de la reddition par ses affidés, puis assassiner, sous prétexte qu'ils avaient dû tremper dans le meurtre de Gianettino [2]. Ce ne fut pas la Seigneurie qui donna l'ordre de

1. Doc. Bernabo-Brea. 176. C'est une lettre de ce Polydamas Maino qui est produite par Bernabo-Brea.

2. Le rôle d'André Doria dans la délibération du Sénat, puis dans l'as-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la tuerie ; Dominique Doria, Commissaire du Gouvernement, obéit aux injonctions formelles de l'Amiral.

Quand le château eut été rasé, les terres des Fiesques furent partagées entre les vainqueurs. André Doria n'eut pas à se plaindre de la libéralité et de la gratitude impériales. Il obtenait Torriglia érigé en marquisat, Carrega, Garbagna, Grandona, San-Stefano di Aveto [1]. Il ne se retirait pas les mains vides, mais elles dégouttaient de sang. Restait un conjuré qui avait échappé à sa vengeance : Ottobon Fiesque. Huit ans après il sera pris dans Porto-Hercole par les Espagnols. André Doria se le fera céder ; sur ses ordres, on le coudra dans un sac et on le jettera dans la mer.

Certes Jean-Louis Fiesque eut tort de ne pas empêcher la mort de Gianettino. Bien que l'arrogant neveu de l'Amiral l'eût blessé dans son honneur, il n'aurait pas dû verser son sang. Du reste il avait enjoint aux conjurés d'épargner Doria ; dans l'église, dans un repas, il avait refusé de le laisser assassiner. Il avait plus de bonté et plus de générosité dans le caractère que l'Amiral de Charles-Quint. On ne peut s'empêcher de regretter l'échec de son entreprise, quand on songe à la froideur de cruauté, à l'intrépidité de haine et de vengeance dont fit preuve son en-

sassinat de Calcagno est noté par Casoni, *Annali*, lib. V, anno 1547, et par Figueroa dans une lettre à l'Empereur. *Doc. del l'Archivio di Simancas*. Doc. CVI, p. 164-165.

2. Casoni, lib. V.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nemi triomphant. L'on comprend que Fiesque ait voulu débarrasser sa patrie d'une famille ambitieuse qui s'élevait au-dessus des lois et de l'honnêteté, qui, sous le nom et sous le couvert de Charles-Quint, assujetissait la cité à sa propre domination.

Si Fiesque[1] avait réussi dans son audacieux dessein, en renversant à Gênes le pouvoir de Charles-Quint et d'André Doria, en privant l'Empire de la suprématie maritime, il eût sans doute changé la situation générale de l'Europe. Si l'on rapproche en effet des événements qui se déroulaient en 1547 son infructueuse tentative, on remarquera aisément qu'au moment même où Fiesque se révoltait, une grande confédération se nouait entre la France, l'Angleterre, la Turquie et le Danemark, contre Charles-Quint, et que Rome, Venise, Parme et Ferrare y adhéraient. La prédominance de l'Espagne commençait à peser aux populations, et l'on préférait donner la victoire à la France plutôt que de souffrir sous un maître dur et rigoureux comme Charles-Quint. De plus la Ligue protestante, obéissant aux ordres de Jean-Frédéric de Saxe, était en pleine révolte : la moindre étincelle pouvait allumer un embrasement général[2]. L'accident banal qui fit périr Fiesque sauva la fortune d'An-

1. Au moment où le manuscrit est mis sous presse, il vient de paraître chez Sambolino à Gênes des : Nuovi documenti sulla congiura del conte Gio Luigi Fieschi. Ils ne nous apprennent rien de nouveau ni sur Doria ni sur Fiesque.

2. Voir Robertson. Liv. VIII et IX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dré Doria, contribua à maintenir l'Italie sous le joug, permit à l'Empereur de dompter l'Allemagne dont la liberté religieuse devait être écrasée, au mois d'avril, dans les champs de Mühlberg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XIII

Intrigues de Figueroa pour obtenir qu'on relève le Castelletto et qu'on y mette une garnison espagnole. — André Doria accepte puis s'y refuse.

Au lendemain de la conjuration commence une période confuse de nouvelles conspirations, d'assassinats, de révoltes qui troublent l'Italie et Gênes et où l'on sent toujours l'inspiration et la main d'André Doria. C'est l'époque où Naples se soulève contre l'Inquisition, où Pierre-Louis Farnèse est tué, ou Jules Cibo trouve la mort dans sa rébellion : le seizième siècle, arrivant au milieu de sa course, fournit de sanglantes et funèbres étapes. Doria, malgré son grand âge, se montre toujours agissant, toujours vindicatif à l'excès. Avant de descendre dans la tombe, il semble avoir pris à tâche d'y précipiter adversaires et ennemis. Mais pendant que chaque révolte fournit à l'Amiral l'occasion et le motif de terribles exécutions, les Ministres de Charles-Quint, surtout Figueroa essaient de tirer parti des événements pour construire une forteresse dans Gênes et pour la remplir de soldats espagnols. C'est l'idée domi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nante de la politique impériale. Mais si Doria n'a pas dédaigné de mettre à profit son zèle envers les intérêts de Charles-Quint quand ils s'identifiaient avec ses propres besoins, il ne poussera pas le dévouement jusqu'à sacrifier à son maître les dernières libertés de sa patrie quand leur maintien est du reste nécessaire à son influence. On va donc encore assister à un échange curieux de lettres et à une série d'actions où les personnages qui embrouillent les nœuds de l'intrigue essaient de se tromper les uns les autres. André Doria, retors et tenace comme un vrai Génois, saura bien n'être dupe de personne.

Dès les premiers jours, Figueroa mit en avant le projet de reconstruire la forteresse du Castelletto et se concerta avec Ferrant Gonzague qui envoya, à la fin de janvier, un certain Sismondo Fancino pour étudier à Gênes l'état des esprits. Gonzague apprit et informa l'Empereur que la ville était divisée en partis bien tranchés. Il établissait qu'il fallait, pour parer à toutes les éventualités, au cas où André Doria viendrait à mourir bientôt, réédifier le Castelletto, y entretenir une garde de sept cents soldats et lui donner comme commandant le vainqueur de Montobbio, Augustin Spinola[1]. Figueroa et Gonzague écrivirent à l'Empereur de nombreuses lettres[2] toujours sur le même sujet.

Cependant André Doria voyait d'un mauvais œil les ten-

1. *Doc. del l'Archivio di Simancas*, Doc. LIII, p. 85. (Relazione del Fancino sulle cose di Genova).

2. Doc. *del l'Archivio di Simancas*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tatives de l'Ambassadeur et du gouverneur. Grand Amiral de l'Empire, maître de la mer par ses galères, fier de sa gloire maritime et des services rendus à l'Empereur dans la Méditerranée, il devait prendre ombrage de la renommée naissante qui s'attachait aux récents exploits qu'Augustin Spinola avait accomplis sur terre. Il pouvait craindre que l'Empereur, injustement oublieux envers un serviteur qu'il croyait affaibli par l'âge, ne répandît ses mobiles faveurs sur un plus jeune et plus utile rival. Il s'opposait donc à la formation d'une garde, à l'érection d'une forteresse, et surtout au choix d'Augustin Spinola comme chef des troupes. Son opposition se manifesta par l'envoi à Milan de Francesco Grimaldo qu'il devait bientôt accréditer comme Ambassadeur auprès de Charles-Quint. Grimaldo avait reçu mission d'exposer la situation de Gênes comme la voyait ou plutôt comme voulait la voir André Doria. Il fit insinuer que l'opinion publique s'opposait à toute innovation, qu'il ne fallait pas plus de cent à cent cinquante soldats armés et que les citoyens sauraient eux-mêmes pourvoir à la garde de la cité. Gonzague déféra l'avis de l'Amiral à l'Empereur, mais il la lui présenta agrémentée de réflexions personnelles. Il s'efforça de démontrer que le sentiment général ne s'opposait pas au plan de l'Empereur, mais que le Prince s'entêtait à le désapprouver. Il recommandait Spinola à la protection de Charles-Quint et le représentait comme très dévoué à la cause de Sa Majesté [1].

1. Le voyage de Grimaldo à Milan, ses conversations, les réflexions

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La question était bien posée. Il s'agissait de savoir si le pouvoir de l'Empereur à Gênes serait établi sur des fondements définitifs par la reconstruction du Castelletto, ou bien si l'influence d'André Doria et de ses descendants serait assurée par le maintien du gouvernement actuel. L'Empereur et André Doria se disputaient la prédominance à Gênes, sous prétexte de la préserver de tout malheur. L'un soutenait l'oligarchie qui lui était dévouée ; l'autre désirait une garnison et une forteresse nécessaires à la sécurité des citoyens ; le serviteur, las d'être commandé, se retournait contre le maître, las d'être obéi à contre-cœur. C'est un faible lien et bien lâche que l'intérêt ; il finit toujours par se rompre.

Plus Gonzague insistait, plus André Doria s'enfonçait dans son refus. Cependant Gonzague crut bientôt avoir trouvé un stratagème qui lui permît de triompher de l'entêtement que lui opposait André Doria. Il se tourna vers le Cardinal Jérôme Doria, parent d'André, mais son ennemi, car le Prélat ne pardonnait pas à l'Amiral la place éminente qu'il avait prise à Gênes. Il eut avec un envoyé du cardinal, un certain Giuliano Santiago, une entrevue à Milan et apprit par lui que Jérôme Doria partageait l'opinion de l'Empereur au sujet de la forteresse[1]. Aussitôt il

qu'elles suggèrent à Gonzague, sont consignés dans une dépêche chiffrée en date du 14 février 1547 adressée par Ferrant Gonzague à l'Empereur. Doc. LXXVII, p. 125-6-7. « Della fortezza non piace al Principe né a suoi adherenti. »

1. *Doc. di Simancas*. Doc. CXXIII. Lettre de Gonzague à S. M. du 26 sep-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

s'arma, contre André Doria, de l'assentiment que le Cardinal donnait à ses idées. Il chercha encore d'autres appuis à Gênes et les imagina, au besoin, pour circonvenir l'obstiné vieillard. Il alla jusqu'à écrire au Prince et à son ami Adam Centurione, en feignant d'avoir à sa disposition cent nobles génois prêts à signer une pétition pour obtenir la construction de la forteresse.

Si André Doria ne fut pas pris au piège, il fit semblant de s'y laisser prendre, car il crut sentir que toute résistance devenait pour le moment inutile et même nuisible. Il cessa de protester. Alors Gonzague, dont le flair était grand, devina qu'il y avait moyen de s'entendre avec l'Amiral en lui faisant promettre par Sa Majesté le restant des fiefs confisqués à la famille Fiesque. Aussi, dans une lettre à Granvelle, il l'informa de sa ruse et de l'attitude expectante qu'avait prise André Doria ; il lui suggérait l'idée d'assurer le succès de l'affaire « en calmant l'appétit de Centurione et de l'Amiral[2] ». La combinaison ne manquait pas d'habileté : le passé de Doria pouvait faire supposer que l'Amiral se laisserait gagner à la cause de

tembre 1547 « Finalmente mi ha mandato un suo a dirmiche ad aquietare Genova, et tenerlà quieta, egli non conosce altro camino che questo, cioè di metterni dentro un vicario di V. M. con suprema potestà sopra il criminale, et con la guardia in tutto dipendente di lui. »

1. La lettre est dans les Documents extraits de Simancas. Doc. CXXVII, p. 197. « Et pare che il Principe Doria habbi grandissima mira e speranza al rimanento de lo stato dei Fieschi »..... « et deue poi S. M. con effecto compiacerlo negli appetiti suoi circa il contato di Fiesco. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'Empereur par l'appât de quelques châteaux, et, qu'après avoir refusé, sous couleur de patriotisme, les propositions antérieures, il rejetterait un désintéressement d'emprunt, si l'on mettait un prix raisonnable à sa défection.

Doria résista pourtant à l'embûche qu'on lui tendait : il se montra d'abord souple, conciliant; il parut souscrire aux projets de Gonzague et de Figueroa, mais quand il s'agit de passer de l'intention à l'acte il n'accomplit qu'à demi le dessein de Charles-Quint. En effet quand il se rendit à la séance du Sénat, où l'on devait prendre une décision, il oublia, non sans intention, en grande partie, les plans du Gouverneur et de l'Ambassadeur. Il rappela la conjuration de Fiesque; il eut l'air de redouter de nouvelles agitations, puis il demanda que l'on réformât encore le gouvernement, que l'on se contentât d'un Grand Conseil de 100 membres au lieu des 400 qu'il comptait, de quatre gouverneurs au lieu de huit. Enfin il parla d'une garde qu'il faudrait former pour assurer la réorganisation des lois, et il proposa que la Seigneurie nommât une Balie de dix ou douze citoyens chargés d'élaborer un projet, de le soumettre au Grand Conseil et de fixer la somme nécessaire à l'entretien des soldats. Gonzague était joué! Loin de faire allusion à la forteresse, Doria réclamait un remaniement dans le sens oligarchique des institutions qui lui avaient assuré le pouvoir dans Gênes ! S'il cherchait à recruter des fantassins, il se gardait bien de les choisir parmi les troupes espagnoles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Gonzague ne se tint pourtant pas pour battu. Il apprit par Figueroa que Doria prétendait n'avoir pas parlé de la forteresse parce que l'argent manquait pour la construire. Aussitôt il écrivit à Granvelle d'envoyer un gentilhomme auprès du prince pour insister sur la construction du Catelletto, pour satisfaire à ses moindres désirs, et pour lui offrir, au nom de Sa Majesté, la somme nécessaire aux travaux [1].

L'affaire en resta là pendant quelque temps. André Doria revenait à son refus catégorique qu'il avait énoncé au début et que rien ne pouvait entamer. Il ne semble pas que Charles-Quint lui ait tenu rigueur de l'échec qu'il faisait à sa politique, car le 27 octobre 1547, par une lettre écrite à Figueroa, il fait annoncer à son Amiral qu'il lui concède tous les droits de juridiction exercés par les Fiesques sur les terres et toutes les rentes qu'ils en retiraient [1]. Peut-être, sans se décourager, cherchait-il à se concilier par de nouvelles faveurs l'esprit du vieillard? Il espérait sans doute l'amener à composition, en le comblant de biens. Il ne faisait que différer l'exécution de ses projets, il n'y renonçait pas. Il n'avait pas besoin, comme on

1. La séance du Sénat et les plans de Gonzague sont mentionnés dans une lettre écrite par Gonzague à Granvelle. Doc. CXXVII. Le tout est consigné dans le *Post datà*.

2. Doc. di Simancas. Doc. CXXX, p. 202-210 : « Y aimque conoscemos que para lo que el principe ha de hazer en nuestro seruicio... le hauemos hecho merced de los lugares que eran del conde de Fiesco y sus hermanos, con la jurisdicion y renta dellos... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'a dit d'un autre grand politique, de réussir pour persévérer. Du reste, s'il n'avait pu obtenir de Doria, à Gênes, tout ce qu'il attendait de sa complaisance, il lui devait bien une récompense pour le dévouement dont le prince avait fait preuve envers lui en l'aidant à imposer son despotisme sur Naples révoltée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XIV

Rôle de Doria dans la répression des Napolitains révoltés contre l'Inquisition. — Rôle de Doria dans le meurtre de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et de Plaisance.

André Doria hésitant, tergiversant à Gênes, passant de la résistance à une apparence de conciliation, puis revenant encore à l'opposition, ballotté entre son intérêt et l'intérêt impérial, se signalait en revanche par un zèle à toute épreuve envers Charles-Quint lorsqu'il s'agissait d'étouffer les libertés napolitaines ou bien de favoriser l'assassinat de Pierre-Louis Farnèse et la confiscation de ses états au profit de l'Empereur. L'humiliation de l'Italie ne pouvait que plaire à l'amiral : du moment que Gênes ne disputait plus que faiblement un reste d'indépendance aux ministres espagnols, il ne se pouvait pas que Naples, que Parme et Plaisance, qu'aucune ville de la péninsule échappât à la servitude qu'il avait tant contribué, par sa défection de 1528, à introduire au sud des Alpes.

Les affaires de Naples ne laissaient pas que de fournir à André Doria une occasion exceptionnelle de signaler

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'excès de son dévouement au service du maître. Don Pierre de Tolède, vice-roi de Naples, avait voulu imposer au peuple l'Inquisition telle qu'on la pratiquait en Espagne. Les Napolitains se soulevèrent ; le vice-roi recula devant l'émeute et se réfugia dans le Château d'où il pouvait bombarder la cité et diriger des sorties contre les assaillants. On recourut naturellement à André Doria pour prêter main-forte à l'autorité. L'Amiral demeura fort embarrassé. Il avait vingt galères mais elles étaient dépourvues d'hommes et de matériel. Dans la nuit de la conjuration, les Turcs et les forçats, condamnés à ramer, avaient pris la fuite ; les uns avaient pu, à bord du navire la *Temperanza* gagner la Berberie, les autres s'étaient jetés dans l'Apennin. Il fallut, pour réparer les avaries et pour armer les vaisseaux, une forte somme d'argent. Doria, désireux d'obéir aux volontés de Charles-Quint, se tourna vers son riche ami Adam Centurione et lui emprunta les fonds nécessaires. Doria pouvait d'ailleurs compter sur l'appui constant et sur la bourse d'Adam Centurione qui devait lui succéder dans les bonnes grâces de l'Empereur et dont le fils, Marc Centurione, avait pris la place de Gianettino à bord des galères [1].

Quand l'escadre fut prête à appareiller, Marc Centurione la conduisit dans le golfe de la Spezzia où l'on embarqua les gens d'armes que le Gouverneur du Milanais fournis-

1. Capelloni, *op. cit.*, p. 148.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sait, puis aux bouches de l'Arno où elle prit les troupes que prêtait Cosme de Médicis, enfin elle joignit Naples dont la garnison fut renforcée de façon à tenir tête à la multitude révoltée. Là, Marc Centurione attendit le retour des ambassadeurs que la ville de Naples avait dépêchés auprès de l'Empereur. Quand ils revinrent, ils apportaient avec eux le désaveu de la conduite que Don Pèdre de Tolède avait tenue et le retrait de l'Inquisition. La ville obtenait son pardon à condition de livrer vingt coupables et et de payer vingt mille écus d'amende. Quand tout fut rentré dans l'ordre, Marc Centurione fit voile vers Gênes [1].

Encore à Naples s'agissait-il d'une guerre ouverte entre les partisans de la liberté et les défenseurs de l'autorité, encore André Doria, grand amiral de Charles-Quint, obéissait-il à des ordres formels et, par l'envoi de ses galères, ne sortait-il pas de ses fonctions, mais à Plaisance l'Amiral se fit volontairement le complice d'un crime. Les papiers extraits de Simancas ne laissent aucun doute dans l'esprit.

Depuis longtemps l'Empereur et la famille Farnèse s'étaient jurés une mutuelle et vigoureuse haine. Le Pape qui en 1545 avait détaché de ses États pontificaux Parme et Plaisance et en avait accordé l'investiture à son fils Pierre-Louis, attendait encore que Charles-Quint confirmât sa

1. Capelloni, p. 150.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

donation. Sans pouvoir prouver la participation de Paul III et de Pierre-Louis dans la conjuration de Fiesque, sans pouvoir tenir les fils de l'intrigue, Charles-Quint se doutait des pratiques que ses deux adversaires avaient pu ourdir avec la France et avec les mécontents de Gênes. Du reste, Figueroa, Gonzague, André Doria signalaient dans leurs lettres les manœuvres de Rome et de Parme [1]. S'ils étaient presque discrets quand ils parlaient du Souverain Pontife, ils accusaient directement le Duc qu'ils étaient moins tenus de ménager [2]. Ce n'était pas que Paul III et Pierre-Louis n'eussent nié toute participation à la révolte. Pierre-Louis notamment essaya, après la mort de Fiesque, de protester de son dévouement à la cause impériale. Il pria Ferrant Gonzague d'assurer Charles-Quint de son inébranlable fidélité; mais Charles-Quint ne dut pas être entièrement convaincu de son innocence [3].

Peut-être les griefs passés auraient pu être oubliés de part et d'autre, si, dans le cours de l'année 1547, des intérêts nouveaux n'avaient pas séparé le Pape et l'Empereur. En effet la continuation du Concile de Trente [4]

1. Voir notamment les lettres de Gonzague. Doc. di Simancas, Doc. XLVIII et XLIX, p. 75 et 76.

2. Voir lettre d'André Doria précitée. Voir si l'on veut creuser la question un avviso di Roma : (1547) gennaio. Doc. LX, p. 95, et un sunto d'altro avviso d'un soldato. Doc. LXI, p. 96. Avviso di une agente segreto. Doc. LXII, p. 96.

3. Voir la lettre de Gonzague à l'Empereur. Doc. XXIII.

4. Il s'était réuni pour la première fois en 1545 à Trente.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

envenima les haines : il y eut au sein de l'assemblée un parti pontifical et un parti impérial. Paul III craignit que l'influence de Charles-Quint, si les évêques continuaient à siéger à Trente, ne l'emportât sur son autorité et le 11 mars il fit transférer le concile à Bologne [1]. Il n'obtint pas obéissance de tous les ecclésiastiques. Charles-Quint, de son côté, intrigua pour avoir de nouveau les prélats sous sa main : la situation se tendait. Comme le Pape était trop haut pour être atteint, la colère de Charles-Quint retomba sur Pierre-Louis. De plus, comme le dit Robertson : « Gonzague et Doria ne désiraient rien tant que d'être les instruments de sa vengeance [2]. » Il fallait se hâter car la querelle de Charles-Quint et de Paul III menaçait d'embraser l'Italie. « On vit tout d'un coup les factions italiennes groupées comme autrefois sous les drapeaux de l'Empereur et du Pape ; d'un côté les gouverneurs de Milan et de Naples, Cosme de Médicis à Florence, Doria à Gênes, les prélats demeurés à Trente ; de l'autre côté les Farnèses, Sienne, Lucque, les émigrés et les prélats qui s'étaient rendus à Bologne [3]. »

Pierre-Louis, par sa maladresse, précipita le dénouement du drame dont il devait être la victime. Il rendit son gouvernement odieux à la noblesse en s'appuyant sur le

1. Voir Robertson pour la lutte que nous esquissons brièvement, livre IX.

2. Robertson, livre IX.

3. J. Zeller, *Histoire d'Italie*, livre XI.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

peuple, en la forçant à résider dans la ville, en élevant une citadelle [1]. Il prenait même leurs biens aux nobles ; il ôtait aux Sforza, ses parents, le château de San-Giovanni ; il menaçait de saisir sur le duc de Ferrare, la terre de Brascello [2]. Quand Charles-Quint comprit que le mécontentement était à son comble, il écrivit le 14 janvier 1547 à Ferrant Gonzague « qu'il était temps de s'emparer de Parme et de Plaisance, mais en grand secret ». Il lui conseillait de gagner des gens à son dessein et de faire quelque tentative à la première occasion [3]. Ferrant Gonzague ne se fit pas répéter l'injonction impériale et se mit promptement à l'œuvre. Il s'aboucha avec un certain Jean Anguissola qui supportait malaisément les récents affronts subis par la noblesse. Ferrant, par une lettre du 13 juin 1547, informait l'Empereur que tout était prêt pour un coup de main, qu'on prendrait le duc, qu'on occuperait la citadelle. Charles-Quint [4], le 12 juillet, consentit à l'entreprise, mais dans sa réponse il recommandait qu'on ne touchât pas au duc [5].

C'est à ce moment qu'André Doria intervient dans l'intrigue qui se noue et qu'il y joue aussitôt un rôle impor-

1. Capelloni, p. 151. « Il governo del quale era venuto in odio a molti, e particolarmente ad alcuni feudatori. »

2. Capelloni, *loc. cit.*

3. Doc. de Simancas. Doc. XXXVI.

4. Nous tirons ces derniers renseignements de la savante monographie de Michel-Giuseppe Canale civico bibliotecario (Storia della repubblica, etc., dell'anno 1528 al 1550).

5. Doc. de Simancas.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tant. Depuis longtemps il désirait se venger des Farnèses ; il n'oubliait ni les démêlés antérieurs à la Conjuration, ni la part prise dans la révolte de Jean-Louis par le Pape et par le Duc.

L'on se souvient qu'au lendemain de sa victoire, il n'avait cessé d'attaquer Paul III et Pierre-Louis dans les lettres qu'il adressait à l'Empereur [1]. C'étaient de continuelles récriminations, des plaintes incessantes sur la mauvaise foi des Farnèses. Dans une dernière épître datée du 29 août [2], Doria informait Gonzague que les derniers survivants des Fiesques, Ottobon et Cornélius, avaient obtenu l'aide du nouveau roi de France Henri II, qu'ils ourdissaient de nouvelles intrigues et qu'ils s'entendaient avec le duc de Plaisance.

Il ne se contentait pas du reste de perdre le duc dans 'esprit de l'Empereur, il couvrait les ennemis de Pierre-Louis de son autorité. Au dire de l'Annaliste Casoni, il se mit d'accord avec Jérôme Pallavicini de Cortemaggiore, banni de Plaisance par Farnèse, et surtout avec le comte Landi qu'il affermit dans ses idées de rébellion en lui promettant de l'aider et d'intervenir auprès de l'Empereur pour qu'il retirât la plus forte somme d'avantages de « sa

1. Cf. notamment les lettres du 1er février (Doc. LXVIII) ; du 19 mars (Doc. LXXXV); du 20 avril (Doc. XCIV).

2. Doc. CXVI. « Però adesso che sono certificato de la venuta di Ottobone e di Cornelio Fieschi di Franza, con disegni di alcuna nouita in questa citta con partecipatione e aiutti del duca di Piacenza, li quale non essa di incitare e far tutto il peggio che può. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

grande action ». Casoni raconte même que selon un bruit public, André Doria s'engagea en récompense de « la grande action » (cosi grande azione) à donner à Landi pour belle-fille une sœur de Gianettino avec une belle dot. « Le fait trouva créance, ajoute Casoni, auprès de bien des gens, parce que le mariage fut prononcé bientôt après et parce qu'André, qui était ardent dans ses vengeances, adressa au Pontife, dès que Pierre-Louis fut mort, une lettre de condoléances conçue presque dans les mêmes termes qu'avait employés Paul III quand il avait écrit à l'Amiral pour la mort de Gianettino[1]. » Ainsi donc pendant que Ferrant Gonzague complotait avec Anguissola, André Doria dressait ses embûches avec Landi.

Ils rivalisaient d'ardeur dans la perpétration du crime. Ferrant Gonzague eut pourtant le triste honneur de voir le meurtrier de son choix consommer l'horrible attentat. Le 10 septembre 1547, Anguissola pénètre dans les appartements de Pierre-Louis et le poignarde. Les conjurés s'emparent aussitôt de la citadelle. Le peuple accourt au bruit ; le capitaine Terni et mille fantassins de Farnèse vont cerner les assassins quand ceux-ci prennent le cadavre, le montrent à la foule pour faire cesser toute hésita-

1. Casoni, *Annali*, etc. anno 1547, lib. V : « La qual cosa è stata da molti creduta, così perché il suddetto matrimonio poco depo seguì, come ancora, perchè Andrea ch'era nella vendetta assai caldo, succeduta la morte del Duca Pier Luigi, scrissè una lettera di condoglienza al Pontifice, quasi con quelle medesime frasi colle quali già quegli si era seco condolso della morte di Gianettino. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tion, invitent les Plaisantins au pillage de la citadelle et les gagnent à leur cause par l'appât du butin. Tout à coup le canon retentit, Ferrant Gonzague qui se trouve dans les environs est averti que le meurtre est consommé ; il approche de la ville avec des soldats. Deux jours après, il fait son entrée dans Plaisance, demande à voir Pierre-Louis, manifeste une vive douleur, fait revêtir le cadavre d'un riche linceul, puis ordonne qu'on l'enferme dans un cercueil surmonté de son sceau [1]. C'est le moment qu'André Doria choisit avec une froide cruauté, pour écrire une lettre au père de la victime ou plutôt pour lui retourner ironiquement la lettre qu'il en avait reçue à la mort de Gianettino. Il n'avait pas tenu à lui que Landi ne portât le coup mortel : il ajoutait à la vengeance la dérision.

1. V. Zeller. *Histoire d'Italie*, 1547.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XV

Complot d'Ottobon et de Cornélius Fiesque. — Conspiration de Jules Cibo contre l'autorité d'André Doria (1548).

Tant de basses manœuvres et d'actions mauvaises ne semblent pas avoir tourné à l'avantage de l'Amiral. Ses dernières années sont assombries par des échecs et par des malheurs qu'il éprouve tant à Gênes que sur la mer, sa seconde patrie. Ni dans sa ville natale, ni sur la Méditerranée, la fortune ne se montra fidèle au vieillard. Au dedans, il connut les soucis et les craintes qu'inspire la haine des ennemis ; il eut à disputer sa vie à d'incessants complots. Au dehors, dans la dernière période de son existence, il souffrit des revers que sa flotte, dirigée par des lieutenants, subit soit en Afrique, soit en Corse.

A Gênes, l'année 1548 vit luire trois conspirations que firent naître les vengeances exercées par Doria contre les Fiesques. C'est dans la famille même d'André Doria que se produisit la première agitation en faveur des vaincus. Nicolas Doria, fils de Jérôme Doria, le Cardinal qui proposait à l'Empereur de prendre le Castelletto, avait épousé

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Camille, sœur de Jean-Louis et de Jérôme Fiesque, d'Ottobon et de Cornélius. Il avait résolu de venger ses deux beaux-frères morts et de secourir ses deux beaux-frères survivants. Il écrivit aux deux fugitifs qui résidaient en France; il se signala parmi les partisans de Pierre-Louis Farnèse et, dès le mois de janvier 1547, il s'attirait une dénonciation secrète d'un agent qui le comprit dans une liste d'hommes à surveiller [1]. Il noua des relations avec Henri II par le moyen du Cardinal du Bellay [2]. Bien que l'on ne connaisse pas exactement ses intentions, l'on peut conjecturer qu'il voulait renverser André Doria, chasser les Espagnols et mettre à leur place les Français. On se défia tout à fait de lui quand on sut, dans les premiers mois de 1548, qu'un grand rassemblement de soldats se formait à Modène et à Reggio. Figueroa, toujours aux aguets, toujours bien informé par ses agents, apprit que Nicolas Doria n'était pas étranger à ces mouvements de troupes. Il en informa la Seigneurie qui cita le fils du Cardinal à comparaître. Nicolas, qui avait eu vent de la citation, s'empressa de prendre la fuite. Il avait échoué, mais il avait donné un avertissement à Doria [3].

1. Doc. LXII de Simancas, p. 96.

2. Le fait résulte d'une lettre écrite par Ferrant Gonzague, le 5 mars 1548, à l'Empereur... — « Quanto alle cose di Genova, scrissi a V. M., il nouo trattato, che si era discoperto per una stretta intelligenza che formea Nicolo Doria col Cardinal di Bellais. » Doc. CXXXIX, p. 282, en note.

3. Ce que l'on sait de sa conspiration avortée se trouve dans la lettre précitée, p. 229.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Au même moment, l'Amiral apprenait qu'un autre noble, Paul Spinola, avait projeté de ruiner son autorité. On saisit des lettres que le nouvel adversaire de Doria avait écrites aux Fiesques. Paul Spinola, avisé qu'on allait l'arrêter, s'enfuit avec autant de bonheur que Nicolas Doria et trouva refuge à Venise. De là, il adressait, le 6 avril 1548, une lettre menaçante aux chefs de la République[1]. Il mettait à nu les vices du gouvernement; il regrettait la liberté perdue; il s'en prenait en particulier à André Doria « qui tenait le Principat et qui était Prince de fait et de nom, qui avait plus d'autorité et des forces plus grandes que le Doge et les Gouverneurs[1] ». André Doria, après ces épreuves répétées, devait savoir à quoi s'en tenir sur l'affection des Génois. Encore Nicolas Doria et Paul Spinola n'étaient-ils que des comparses, ne faisaient-ils que jouer un rôle assez effacé dans une conspiration plus vaste qui était ourdie par Jules Cibo et qui faillit bientôt réussir. André Doria recueillait les fruits de sa politique aristocratique[2]. Inféodé à un gouvernement étranger, il portait le poids des haines que Gênes et la Péninsule vouaient à l'Espagne et à l'Empereur.

1. La lettre se trouve dans les documents publiés par Berçabo-Breà, *op. cit.*, p. 135... « Andrea Doria essendo principe id facti e nome, havendo piu autorita e forse maggiori che non hanno le S. V. »

2. Les complots de N. Doria et de P. Spinola ne sont pas mentionnés par Capelloni et Sigonius. On ne pouvait les connaître qu'après la découverte des documents enfouis aux Archives de Gênes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La conjuration de Jules Cibo, qui éclaté aussitôt après la fuite de Nicolas Doria et de Paul Spinola, est intéressante à étudier ; elle offre un tableau fort exact des mœurs italiennes au milieu du XVIe siècle. Elle nous introduit dans l'intimité d'une noble famille et nous fait connaître les rapports qu'entretenaient entre parents les personnages les plus haut placés. Jules Cibo était le frère d'Éléonore, femme de Jean-Louis Fiesque : il était donc, comme Nicolas Doria, le beau-frère des victimes [1]. Il sortait d'une illustre famille : son père, Lorenzo Cibo, était petit-fils du pape Innocent VIII ; sa mère, Ricciarda, appartenait à la maison de Massa. Ricciarda avait reçu de son père en héritage les marquisats de Massa et de Carrare, dont elle pouvait disposer jusqu'à ce que l'aîné de ses enfants mâles eût atteint l'âge de vingt ans. Son fils était alors astreint à lui payer une pension de quatorze mille écus d'or. Mais Ricciarda était ambitieuse et cupide. En l'année 1525, elle s'adressa directement à Charles-Quint pour le prier de lui accorder l'investiture du Marquisat. L'empereur profita de l'occasion et par un diplôme du 16 juillet 1529 transforma Massa et Carrare en fief impérial [2]. Lorenzo Cibo, mari de

1. La conspiration de Jules Cibo a été étudiée dans une savante monographie que nous résumons. Elle est intitulée : Ricciarda Malaspina et Giulio Cybo, memorie storico del Canonico Francesco Musettini vice presidente della R. deputazione di storia patria per la sotto-sezione di Massa-Carrara. — Elle est insérée dane les Atti e Memorie delle R. R. deputazioni di storia patria per le provincie modenesi e parmensi. Modena, 1865. Volume secundo, p. 147-186.

2. *Op. cit.*, p. 158.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ricciarda, irrité de voir son épouse sacrifier à son intérêt la liberté de ses peuples, prit vis-à-vis d'elle une attitude hostile. Ce furent alors entre les deux époux une lutte d'abord sourde, puis une guerre ouverte. Lorenzo, par l'intermédiaire de Clément VII, fit déclarer par un autre diplôme impérial en date du 21 mars 1530, qu'il partageait la possession de Massa avec Ricciarda. La marquise, prise de dépit, se sépara de Lorenzo ; elle habita Rome ; Lorenzo résida dans sa villa d'Agnano près de Pise. L'éducation des enfants envenima les discordes domestiques. Le père préférait l'aîné des fils, Jules ; la mère, le cadet Albin. Pour faire pièce à Lorenzo, Ricciorda obtint encore un diplôme impérial, le 7 avril 1533 [1] ; elle pouvait disposer de Massa par testament en faveur du fils qu'elle préférerait. Enfin, le 21 septembre 1541, elle réussissait à arracher l'annulation du diplôme concédé en mars 1530 à son mari, Charles-Quint déclara que l'acte accordé à Lorenzo portait atteinte aux droits de Ricciarda [2].

Pendant ces démêlés, Jules Cibo grandissait : il atteignait seize ans en 1541. Il avait, dit le chanoine Musettini, une intelligence vive et ouverte, beaucoup d'esprit. Doué d'un naturel ardent, rebelle au frein, il voulut voir le monde. On l'envoya à la Cour Impériale comme « gentilhomme de bouche. » Il partit, richement fourni de toutes

1. *Op. cit.*, p. 159.

2. *Op. cit.*, p. 159. Tous ces diplômes sont aux Archives secrètes de Massa.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

choses ; par sa distinction, par sa beauté et par sa noblesse, il sut se distinguer dans l'entourage de Charles-Quint. Pendant trois années, les courtisans et l'Empereur goûtèrent fort sa vivacité, les saillies de sa verve tout italienne. Il excellait dans les exercices du corps ; nul mieux que lui ne caracolait sur un cheval fougueux ; nul ne maniait avec plus d'adresse la lance ou bien l'épée. Il se fit aimer de tous et quand, au bout de trois ans, il revint en Italie, il excita bien des regrets à Madrid. Il n'en partit pas moins le cœur joyeux, car il espérait faire preuve de son habileté à Massa dont il comptait que sa mère lui céderait la possession.

Il se trompait étrangement. Ricciarda fit bon accueil à son fils, mais lui refusa net le Marquisat. Jules Cibo partit de Rome, se rendit à Massa, puis à Pise où son père ne fit encore que l'aigrir contre sa mère. Malgré les précautions que le châtelain de Massa, Pierre Gassano, prit sur l'ordre de Ricciarda, malgré la présence de Ricciarda même, Jules Cibo s'empara par surprise et du château et de sa mère. Il finit pourtant par abandonner la forteresse à condition que Ricciarda lui céderait le gouvernement du Marquisat. La marquise avait cédé, mais à peine fut-elle de retour à Rome qu'elle oublia sa peur et ses promesses, et recommanda au châtelain de garnir de troupes le château, pour empêcher une nouvelle surprise [1].

Jules Cibo, enflammé de colère, désireux d'obtenir jus-

1. Muscettini, *op. cit.*, p. 159-164.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tice, se tourne vers les plus puissants personnages de l'époque. Il demande du secours à Cosme de Médicis, duc de Florence, au prince André Doria [1]. Il finit par lever, en septembre 1546, mille fantassins et cent cavaliers, envahit le territoire contesté, et s'en empare. Mais Pierre Gassano tient bon dans la forteresse de Massa. Pour venir à bout de sa résistance, Jules Cibo s'adresse encore à Doria et, par un envoyé, lui demande du canon. Le Prince qui aimait le hardi jeune homme répondit qu'il l'aiderait volontiers et donna ordre à Gianettino Doria de s'arrêter à Massa, d'y débarquer et de se conformer aux ordres de Cibo [2]. Criblée de boulets, la forteresse se rendit. Le châtelain Gassano, détesté de Cibo pour sa fidélité envers Ricciarda, fut mis à mort avec ses deux fils. Il est vrai que Gassano n'avait cessé d'exciter la marquise contre son enfant.

Dès que Jules Cibo fut le maître de ses biens, il s'appliqua à les administrer sagement, à tenir en respect les partisans de Ricciarda, à chercher des alliances contre elle. C'est ainsi qu'il se lia intimement avec le duc de Toscane, qu'il resserra ses liens avec la famille Doria en se fiançant

1. Musettini, p. 165... « Si raccomandà al Principe Andrea Doria ».

2. Musettini cite un passage curieux de *Memorie della Casa Cybo*, qui établit la participation de Doria dans la révolte du fils contre sa mère, p. 166 : « Il principe disse la forebbe volontieri, e subito chiamato a sè un capitano gli disse : « Vanne subito con una fregata verso Livorno e ci troverai Gianettino, e gli dirai, che come sià dirimpetto à Massa..... e faccia quanto gli dira Giulo Cybo. E così fu fatto ed abbe que cannoni con la lor provigione. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avec Peretta Doria, sœur de Gianettino, nièce de l'Amiral [1]. Au même moment éclatait la Conjuration de Fiesque, son beau-frère [2]. Malgré la parenté qui le liait à Jean-Louis, Jules Cibo n'hésita point, par reconnaissance envers son bienfaiteur, à prendre le parti d'André Doria et fit même avancer mille hommes jusqu'à Sestri du Levant. Là, un courrier expédié par André Doria lui apprit que la conjuration était étouffée et le remercia de son intervention. Jules Cibo crut alors pouvoir revenir en arrière [3]. Bientôt après, il s'embarqua pour Gênes, fut reçu à bras ouverts par le Prince et épousa la sœur de Gianettino avec une dot de vingt mille écus d'or [4].

Tout allait bien pour Jules Cibo, mais il avait compté sans sa mère. Ricciarda, à force de supplier l'Empereur, finit par obtenir de lui que son éternel différend fût soumis à Fer-

1. Musettini, p. 167.

2. Schiller fait de Giulio Cibo un conjuré, par erreur, ou bien plutôt par invention dramatique.

3. Musettini d'après les Memorie della famiglia Cybo: «... Egli, appena riseppe del caso di Genova, e delle strettezze in cui si trovavano i Doria, pose in arma le sue milizie, e da Carrara marcia alla volta di quella città con una forza di oltre a mille uomini. Era arrivato a Sestri di Levante, allorché da un corriere a lui spedito dal Principe Doria, venne a conoscere come la sedizione era stata compressa .. Il principe stesso, lo ingraziava grandamente con molte probite d'obligazione... »

4. Musettini, p. 169. « Stando Giulio in Genova non si lasciò sfuggir l'occasione di mettersi molto innenzi nella stima e nell' amore del Doria, cui per la sua franchezza e gentilezza di modi piacque tanto, che senza più fu concluso il matrimonio di lui con Donna Peretta, alla quale il Principe zio assegnò in dote la cospicua somma di scudi d'oro ventimila. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rant Gonzague, gouverneur du Milanais. Gonzague, toujours jaloux d'assurer l'autorité de son maître, décida que la forteresse de Massa serait confiée à un oncle de Jules, le Cardinal Innocent Cibo, qui devrait exercer aussi le gouvernement du Marquisat, sous le couvert de l'Empereur, suzerain du fief[1].

A peine Jules Cibo connaît-il le verdict de Gonzague qu'il se prépare à résister par la force à la prescription impériale. Il a recours de nouveau à ses protecteurs, mais il oublie que tous sont les très humbles créatures de Charles-Quint. Le duc Cosme de Médicis ne veut pas s'engager dans une fâcheuse affaire et conseille au jeune homme de se soumettre aux ordres donnés. André Doria l'avertit de prendre bien garde et de ne pas se heurter, par un coup de tête, à l'Empereur[2]. Jules Cibo, déçu dans ses espérances, essaie néanmoins de résister à un jugement inique. Il ne réussit qu'à se faire emprisonner dans la citadelle de Pise. Là, il reçoit la visite de son oncle, le cardinal Innocent Cibo, qui, par la persuasion et par la douceur, l'amène à composition. Le prélat lui promet même que Ricciarda se réconciliera avec lui et renoncera au Marquisat. Jules Cibo est délivré : la réconciliation entre la mère et le fils s'opère

1. Musettini, p. 169-170.

2. Musettini, *op. cit.*, p. 171. « Simile fu la riposta del Doria il quale come quel che era in quel tempo tutto dell' Impero, lo scongiuro di ben riflittere ai casi suoi e di non impegnarsi follemente in una resistenza impossibile. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avec beaucoup d'effusion. Ricciarda consent à renoncer à Massa pourvu qu'il lui soit fait don de quarante mille écus d'or [1]. Cibo, par ses propres ressources, pouvait solder la moitié de la somme ; quant à la seconde moitié, il comptait l'emprunter à sa femme dont la dot n'avait pas encore été payée par André Doria.

« Pour faire face à ses engagements, il écrit au Prince et lui raconte en détail les événements qui se sont succédé depuis son départ de Gênes. Il conclut en le priant instamment d'acquitter la dot de sa nièce Donna Peretta. Le Prince fait la sourde oreille à la requête de Jules. Il est sollicité par de nouvelles lettres et du marquis et de Peretta ; il répond d'une manière obscure et ambiguë. Jules se décide alors à se rendre à Gênes pour traiter en personne une affaire de si grande importance. A son arrivée, le prince André l'accueille avec distinction et avec courtoisie. Mais quand on en vint à parler de la dot, il mit en avant les fortes dépenses que la conjuration de Fiesque avait entraînées, et ses embarras d'argent. Il conclut en disant qu'il lui était impossible de débourser la somme promise. Jules Cibo, pressé par le besoin, insista. Doria cria alors d'un ton irrité, afficha ces airs de supériorité qu'il savait si bien prendre quand il voulait imposer à quelqu'un, tira de sa poche une note des frais qu'il avait faits pour aider son neveu dans l'occupation de Massa et lui déclara qu'il n'était pas son créancier, mais son débi-

1. Musettini, *op. cit.*, p. 171-173.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

teur [1]. » Jules Cibo était joué par André Doria qui venait de lui prouver comment il entendait la probité.

De Gênes, il partit pour Milan et tâcha de gagner les bonnes grâces de Ferrant Gonzague qui n'eut pas le temps de l'écouter. Car il était en train de tendre ses filets pour y faire tomber Pierre-Louis Farnèse. Jules Cibo, pour lui complaire, après l'assassinat du malheureux duc, accompagna le Gouverneur à Parme. Il ne put pourtant se le concilier. Il ne lui restait qu'à se rendre à Rome, qu'à supplier son oncle de l'aider, sa mère d'attendre encore. Le cardinal Innocent se montra tiède, sinon indifférent. Ricciarda fut bien aise d'avoir un prétexte tout prêt pour revenir sur sa malencontreuse cession. La malhonnêteté de Doria et la dureté de Ricciarda perdirent Jules Cibo : dès lors il agit en désespéré [2].

Pendant son séjour à Rome il se lia avec une autre victime de la politique impériale, avec un autre infortuné, Ottavio Farnèse, fils de Pierre-Louis. Il lui fit part de la haine qu'il ressentait contre les hommes qui le spoliaient, contre Gonzague, surtout contre André Doria. Il fit aussi connaissance avec le cardinal du Bellay [3] qui le conduisit en son palais, écouta ses récriminations contre les minis-

1. Nous empruntons ce passage très caractéristique à Musettini, *op. cit.*, p. 173.

2. Musettini, *op. cit.* p. 175.

3. Les intrigues de Cibo et de du Bellay sont racontées tout au long dans Musettini, p. 176-189. Nous ne pouvons que les indiquer dans une Biographie d'André Doria.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tres de Charles-Quint et finit par lui promettre les faveurs de Henri II, s'il accomplissait certains desseins dont on lui confierait l'exécution. Du Bellay le présenta au Cardinal de Guise qui lui promit de lui rendre Massa et Carrare s'il aidait le roi de France à exécuter un mouvement dans Gênes contre Doria et les Espagnols. Les projets de Guise s'accordaient trop avec la haine de Jules Cibo pour qu'il les rejetât. Il devait, après la réussite du soulèvement, recevoir le grade de colonel et un don de quatre mille écus en or.

Pour mener à bien l'entreprise, il résolut d'employer la ruse contre ses ennemis. Comme il craignait que ses visites à l'Ambassade de France n'eussent éveillé les soupçons, il alla voir l'Ambassadeur espagnol Mendoza, pour les dissiper. Il essaya de lui persuader que s'il fréquentait les gentilshommes français c'était pour posséder le plan d'un projet qu'on formait contre l'Empereur et dont il livrerait bientôt les preuves à Charles-Quint [1]. Mais il avait affaire à trop forte partie ; on ne se laissa pas prendre à ses explications. Il fut trahi par un de ses serviteurs, un certain Paolino de Castiglione qui recevait ses confidences et qui les transmettait sans tarder à Ricciarda, Naturellement la Marquise en informait Ferrant Gonzague pour faire prononcer la déchéance de son fils et pour demeurer souveraine maîtresse des biens [2].

1. Musettini, *op. cit.* p. 178.
2. Musettini, *op. cit.* p. 178.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Le plan de la conspiration fut arrêté dans un repas donné par le Cardinal du Bellay, où l'on comptait au nombre des convives Cornélius Fiesco, Paul Spinola, exilés génois, et Jules Cibo. Cornélius donna l'assurance que son frère Ottobon et que Nicolas Doria, le fils du Cardinal Jérôme, entraîneraient et soulèveraient avec cinq cents hommes le peuple de Gênes, si on les introduisait dans la ville. Cibo s'offrit de les y faire entrer en pénétrant dans le port avec quelques navires. Au dire de Casoni, on décida de donner la mort à André Doria et à Adam Centurione[1]. Casoni affirme aussi qu'avant le départ de Cibo pour Venise où il devait s'entendre définitivement avec les proscrits génois, il fut encouragé dans son dessein par le Pape, désireux de venger son fils Pierre-Louis, sur Doria et sur l'Empereur[2].

Quand il s'agit de partir pour Venise, Paolino Gassano, qui n'avait plus rien à connaître du complot dont il tenait tous les fils, feignit une maladie et resta dans Rome. Jules Cibo parvint à Venise et s'y aboucha avec les conjurés. Puis il s'achemina vers la Ligurie en passant par Parme, enfin il atteignit Pontremoli avec dix hommes d'escorte, le 22 janvier 1548. Il s'y arrêta pour donner du repos à ses chevaux, quant tout à coup il fut assailli par

1. Casoni, *Annali*, lib. V, anno MDL. Casoni raconte tout au long la conspiration... « Dopo questo... ricordo, che si dovesse uccidere Andrea Doria, Adamo Centurione... » p. 234.

2. Casoni, *Ann.*, Anno MDL, lib. V, p. 235.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des arquebusiers espagnols. Il essaya en vain de se dégager en criant : « Gatto, Gatto (chat ! chat !) », pour soulever quelques vassaux des Fiesques [1]. Frappé à la tête, il fut fait prisonnier et, sur l'ordre de Ferrant Gonzague, conduit à Milan. On instruisit son procès dans le château-fort de la ville, on le tortura, on lui fit tout avouer, on le condamna à mort et on l'exécuta le 18 mai 1548, au matin [2].

André Doria venait encore une fois d'échapper à la juste vengeance des ennemis qu'excitait contre lui sa conduite publique et privée. Par sa mauvaise foi il avait provoqué la révolte et la mort de Jules Cibo. Après son exécution, il crut être sorti des inquiétudes et des agitations, mais, il n'avait évité les coups de sa victime, que pour retomber dans les intrigues que les Ministres de l'Empereur ourdissaient contre la liberté de Gênes et contre sa propre prépondérance. Gonzague avait bien défendu André Doria contre les complots, mais pour lui prouver que l'appui des Espagnols était indispensable à sa sécurité. L'Amiral devra encore tenir tête à des demandes intéressées, à de sourdes menées. On s'armera contre lui des conspirations que l'on vient d'étouffer. On voudra lui persuader qu'il doit céder en tout à l'Empereur car le Castelletto est

1. Musettini, p. 179. Il tire son récit des Riciordi della famiglia Cibo.

2. Documendi dell'Archivio di Simancas. Doc. CXXXIX. Note : pages 227 et 230.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

encore plus nécessaire pour le protéger que pour assurer le pouvoir de Charles-Quint. On voudra le faire plier aux volontés impériales et l'amener à laisser construire dans la ville la forteresse tant désirée. André Doria devra lutter presque jusqu'à son dernier souffle ; il recevra la punition méritée d'une alliance qui se transforme lentement en esclavage.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XVI

Les Espagnols réclament de nouveau l'érection du Castelletto dans Gênes. — Doria propose de différer la construction de la forteresse jusqu'au voyage du prince Philippe. — Réforme du gouvernement. — Complot contre la liberté de Gênes, formé par les Espagnols. — Réception somptueuse de Philippe. — La forteresse n'est pas établie.

La conspiration de Jules Cibo n'était pas encore entièrement réprimée que déjà les agents de Charles-Quint revenaient à leurs anciens projets et réclamaient l'érection d'une forteresse dans Gênes. Il fallait bien prévenir les dangers occasionnés à la ville par la désaffection que l'on commençait à ressentir contre André Doria. Le seul moyen de la sauver, c'était de la contenir par un solide château fort, d'empêcher toute velléité de révolte par la présence d'une garnison. Et puis le gouvernement impérial n'avait-il pas assumé la responsabilité de veiller au salut de l'Amiral ? Quant à la dépense, un ingénieur Jean-Marie Olgiati, assurait qu'elle serait faible, qu'on pouvait utiliser les assises du Castelletto. C'étaient les raisons que Gonzague essayait de faire valoir auprès d'André Doria par son envoyé Fanzini et que, dans une lettre en date du 20 mars

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

1548, il exposait à l'Empereur [1]. Doria finit par céder ou bien feignit de céder pour la seconde fois. Il demanda seulement que l'on établît la forteresse dans le bastion de Saint-Georges et que l'on attendît pour la bâtir l'arrivée du Prince Philippe, fils de l'Empereur, dans la ville de Gênes où il avait promis de s'arrêter prochainement. Comme il préférait avoir affaire à l'Empereur plutôt que de traiter avec ses ministres, il envoya son confident Adam Centurione à la cour. Charles-Quint, sur les instances de l'Amiral, fut aussi d'avis qu'il fallait attendre, avant de prendre aucune résolution, la venue de son fils dans la cité [2].

Charles-Quint et Gonzague espéraient bien qu'ils seraient récompensés de leur longue patience dès que Philippe aurait fait son entrée à Gênes. Ils s'apprêtaient ainsi à payer d'un prix rare et généreux l'hospitalité qu'André Doria allait donner au fils de son maître, dans le Palais de Fassuolo. L'Empereur, le Prince, le Gouverneur du Milanais, allaient directement conspirer contre l'homme dont l'Espagne avait tiré tant de services, contre la ville qui depuis 1528 partageait les destinées bonnes et mauvaises de l'Empire. Le voyage de Philippe, pompeusement annoncé longtemps à l'avance devait servir de prétexte à l'intro-

1. Doc. de Simancas, Doc. CXXXIX.

2. Nous savons les accords intervenus entre Charles-Quint et Adam Centurione, par une lettre de Figueroa au duc d'Albe, 1548, 4 juillet. Doc. de Simancas. Doc. CXL, et par deux lettres de Charles-Quint pour le prier de hâter les choses, 24 mai, 28 mai 1548. Doc. de Simancas, p. 234.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

duction de soldats dans Gênes et même à la prise de la ville. Le fait est établi par l'Annaliste Casoni qui raconte en détail comment le plan fut formé et comment il échoua [1].

La prise de Gênes se rattachait à un vaste projet conçu par Charles-Quint. Il voulait que son fils, héritier prochain de l'Empire, fût proclamé Roi d'Italie et il avait résolu de mettre la main sur Gênes, avant de réaliser son dessein, pour avoir à sa disposition une imposante marine. Le duc d'Albe devait prendre les devants. Il conduirait la fille aînée de l'Empereur, la princesse Marie, à son fiancé l'archiduc Maximilien, fils de Ferdinand d'Autriche, et préparerait la conquête de la Ligurie. Philippe, venu après lui dans la Péninsule, exhiberait alors le diplôme impérial et serait nommé roi. Ferrant Gonzague, Cosme de Médicis, duc de Florence, un gentilhomme génois Thomas de Marini trempèrent dans le complot. L'on prit des délibérations secrètes à Plaisance, mais le Pape eut vent des conciliabules qui avaient lieu dans la ville où l'on avait tué son fils. Il écrivit au Gouverneur de Parme Orsini d'aller aux informations, d'apprendre le but des intrigues espagnoles. Orsini agit avec habileté et sut que l'on avait résolu de surprendre Gênes. Il l'apprit au Pape et fit part aussi de sa découverte à un Romain qui, fort lié lui-même avec un noble génois Léonard Strata, le mit au courant du fait. Strata à son tour n'eut pas de cesse qu'il n'eût averti par

1. Nous suivons en le résumant le récit de Casoni. *Annali di Genova*, lib. V, Anno MDXLVIII, p. 202-227.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lettre le Sénat de Gênes. On se réunit en grande hâte au Palais public; après une longue délibération, on tomba d'accord pour recruter une milice chargée de veiller à la sécurité de la ville et de protéger la liberté de l'État contre toute atteinte. Bientôt après un envoyé de Gonzague se présenta à Gênes et demanda qu'on logeât deux mille cavaliers et autant de fantassins attachés à la garde du prince Philippe. Le Prince, au dire du Gouverneur, n'avait pu amener par mer assez de soldats pour lui rendre les honneurs dus à sa haute dignité. Au même moment le Duc de Florence demandait par écrit qu'on logeât deux régiments de cavalerie et deux d'infanterie. Il voulait venir faire sa cour au fils de Charles-Quint et avait besoin d'une garde pour tenir en respect les exilés Florentins. Gonzague et Cosme de Médicis essuyèrent un refus enveloppé de formes très courtoises mais fort catégorique dans le fond [1].

Doria, averti par l'expérience, craignit tout des Espagnols, et pour assurer son influence personnelle dans la cité, introduisit sans plus tarder dans le gouvernement la réforme qu'il méditait depuis bien des années et qu'il avait préconisée au sein du Sénat, après la conjuration de Fiesque. Il favorisait ses partisans avec plus d'énergie encore que par le passé. Soutenu par la noblesse, il s'appuya sur elle et lui donna toute l'autorité. La Constitution de 1528

1. Casoni, lib. V, *Annali*, Anno 1548.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fut modifiée, selon son conseil, dans un sens aristocratique[1] ; ce fut la réforme dite du *Garibetto*[2].

Les justes défiances qu'éprouvait André Doria et les précautions de tout ordre qu'il prenait ou bien qu'il inspirait, ne lui faisaient pourtant pas oublier les devoirs attachés à sa charge d'amiral. Il fit préparer ses galères, qui étaient au nombre de dix-neuf, pour aller chercher le jeune prince Philippe, alors âgé de vingt-quatre années. Puis, malgré ses quatre-vingt-un ans, il se rendit à Rosas pour le prendre le 2 novembre 1548 et commanda, d'Espagne en Italie, une escadre de cinquante bâtiments. Il eut l'honneur d'avoir à son bord la cour la plus brillante qu'on pût voir. C'était la fine fleur de l'armée et de la noblesse ; il suffit de nommer le duc d'Albe, don Louis Henriquez, amiral de Castille, Christophe Madruzzo, cardinal de Trente, François d'Avalos, marquis de Pescara. L'on fit route par un mauvais temps car l'on était à l'entrée de l'hiver. Sur les côtes de Provence, la mer se démonta et il fallut relâcher quelques jours à Aigues-Mortes, puis aux îles d'Hyères. Là un transport envoyé par Figueroa, ambassadeur d'Espagne à Gênes, ravitailla la flotte. Le temps devint bientôt meilleur. Quand on fut en vue des côtes d'Italie, Philippe ne cessa de parler à l'Amiral de Gênes et de ses intérêts. Il lui demanda où il serait reçu dès qu'il aurait

1. Nous en avons indiqué les grandes lignes au chapitre XIII, p. 267. Nous n'y revenons pas.

2. Garibetto, d'un mot génois : garbo qui signifie don, grâce.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

débarqué : « Dans ma demeure, Altesse, là où j'ai toujours reçu votre auguste père. » Mais Philippe demanda à être logé dans le Palais public. Doria lui répondit finement : « Monseigneur, vous voulez donc me faire moins d'honneur que l'Empereur votre père ? Et moi qui me flattais que vous voudriez bien, dans votre premier voyage, accepter mon hospitalité, je me serais donc trompé ? Allons ! Ne me faites point un tel affront ; chacun dirait que vous êtes mal satisfait de mon service ? » Philippe, loin de se rendre à la réponse de Doria, insista avec persévérance. Alors l'Amiral changea de langage et lui répliqua gravement : « Je ne puis vous autoriser à vous rendre au Palais-Public, car je ne suis pas le maître. Quand vous serez à Gênes, vous ferez votre demande à qui peut y répondre. Si l'on vous octroie la permission, j'obéirai. Mais je crains fort que les nobles qui y résident n'en veuillent point sortir. » Ces paroles prononcées d'un ton fier et résolu produisirent une impression désagréable sur l'esprit orgueilleux du prince qui, tournant les épaules, se mit à causer avec d'autres seigneurs [1]. Le dépit de Philippe tourna bientôt à la colère, quand, par une frégate, il reçut une lettre de Gonzague l'informant que le grand projet conçu à Plaisance était connu des Génois. Il comprit alors pourquoi Doria s'enfermait dans une si étroite réserve. Il vit toutes ses espérances détruites et songea même à débar-

1. Nous reproduisons à peu près littéralement le texte de Casoni. Lib. V, anno MDXLVIII. — Il est plein de détails fort curieux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quer à Savone, pour éviter Gênes. Mais il fut détourné de son dessein par le duc d'Albe qui fut d'avis de n'éveiller aucun soupçon par une résolution précipitée. Il continua donc sa route pour Gênes.

La flotte était divisée en trois corps [1]. L'avant-garde suivait don Garcia de Tolède, général des galères napolitaines. Doria, monté sur la Capitane, commandait le centre ; l'arrière-garde, composée de vaisseaux espagnols, voguait sous les ordres de Mendoza. Les navires avec leurs rames multicolores, avec leurs poupes toutes ruisselantes d'or, avec leurs antennes aux banderolles déployées, présentaient, par une nuit calme, un admirable spectacle. Sur les ponts se donnaient des concerts dont les mélodieuses symphonies s'entendaient du rivage. Chanteurs et joueurs d'instruments obéissaient à leur chef Antoine Cabezzone, musicien aveugle de naissance, dont la voix était si nette, le talent si accompli qu'on l'appelait le nouvel Orphée.

Le 25 novembre les navires entrèrent à Gênes, mais un coup de vent subit jeta sur les rochers du Faro la galère *Léona* de Naples dont l'équipage fut heureusement sauvé par les petits bateaux tournant autour de la flotte, pour que les curieux pussent mieux la contempler. Dès qu'on fut dans le port, les navires qui s'y trouvaient à l'ancre saluèrent la flotte par des décharges d'artillerie. La Capitane

1. Il faut encore recourir pour le séjour de Philippe à Gênes à la savante monographie de Th. Belgrano sur le palais Doria à Fassuolo. *Atti della Società ligure*, etc. Vol. X, fasc. I, année 1874.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de Doria y répondit par un feu de toutes ses pièces puis accosta près de Fassuolo, sur un pont formé par des barques. Le prince Philippe descendit par un escalier dont les marches étaient revêtues de verdure, et dont la plate-forme se dissimulait sous des étoffes précieuses et des tapis merveilleusement tissés. Deux cents soldats de la République montaient la garde près de l'appontement. Sur le pont même se tenaient les nobles, le doge, des sénateurs, le cardinal Doria, le nonce du pape, Mgr de Malera, les envoyés des États libres et les ambassadeurs des provinces soumises à la couronne impériale. Philippe, passant sous un grand portique qui reliait le débarcadère au palais Doria, pénétra dans la demeure de l'Amiral.

Aux yeux éblouis du Prince resplendirent les plus beaux sièges que l'on pût voir en Europe, les peintures de Perrino del Vaga, de Pordenone, les sculptures de Montorsoli dont il admira longuement les merveilles. L'intérieur du palais dont les parois disparaissaient sous les brocards et sous les tentures de soie, les chambres du prince admirablement préparées étaient dignes de l'hôte que recevait André Doria. La pièce où devait coucher Philippe contenait au milieu un baldaquin de velours avec des festons de damas et des franges en or ; il était surmonté de l'écu impérial et des armes royales filigrannées de rouge sur champ d'argent.

André Doria recevait le fils de Charles-Quint et la cour tout entière avec un luxe vraiment asiatique. La table était

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chaque jour couverte des mets les plus délicats que l'on apportait en silence, sans autre avertissement qu'un coup de sifflet, signal ordinaire de la manœuvre à bord des galères. Sur la place qui donne accès au palais, vers la terre, l'Amiral faisait célébrer des jeux et des divertissements ; on y éclairait des feux d'artifice ; on y annonçait l'entrée et la sortie de tout gentilhomme marquant par des boîtes dont la détonation rappelait le bruit du canon.

La réception des ambassadeurs était accompagnée de splendides réjouissances. Les envoyés se succédaient dans le palais, apportant à Philippe des dons choisis. Naples se signala par sa munificence. Elle fit présent au prince d'un tapis merveilleux d'étoffe, de forme et de couleur, et d'un coussin en velours cramoisi, relevé d'or, et constellé de perles dont la disposition reproduisait les lettres initiales de Philippe et de Parthenope[1].

La somptueuse réception qu'André Doria offrait à son hôte n'empêchait pas le prince de travailler à l'exécution du projet politique qu'avait formé son père. Il voulait obtenir la couronne d'Italie et s'en assurer la possession par la soumission absolue de Gênes. Dans le palais même où on lui faisait fête, il se concertait avec le duc d'Albe, avec Gonzague, avec Figueroa ; c'est ainsi qu'il compre-

1. Belgrano se borne dans son étude tout artistique à décrire la pompe des cérémonies officielles. Mais les menées politiques qui signalèrent le séjour de Philippe à Gênes sont étudiées dans Casoni. Lib. V, *Annali*. Casoni supplée à l'insuffisance de Capelloni et de Sigonius.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nait les devoirs de l'hospitalité. Du reste il ne faisait que préluder par cet acte de malhonnêteté aux perfidies et aux trahisons que dans la suite, enfermé dans le sombre Escurial, il saura si bien diriger de son cabinet.

Le lendemain même de son arrivée le Prince consultait les agents de son père. Sur leurs conseils, il envoyait un billet à Doria pour le prier de s'entretenir avec lui au sujet de Gênes. Doria répondit qu'il était aux ordres du prince et qu'en présence d'Albe, de Gonzague et de Figueroa, il expliquerait sa ligne de conduite politique. Le soir même on se réunit. Philippe dit à l'Amiral que Sa Majesté désirait mettre ordre aux affaires de Gênes, tant pour le bien de la cité, que pour la sécurité de son empire et pour l'honneur de la famille Doria. André Doria aborda nettement le sujet. Il parla de la forteresse ; il affirma que l'on ne pouvait la construire car l'on n'avait pas d'argent, que de plus l'on pouvait craindre de tomber dans une complète sujétion. Philippe répliqua que Sa Majesté trouverait la somme voulue. Mais Doria insista sur le mauvais vouloir des citoyens ; il soutint que ni ses intérêts, ni ceux de de sa famille ne le préoccupaient et qu'il voulait seulement le bien de Sa Majesté. Il s'attacha à prouver que Gênes ne courait aucun péril, maintenant que le parti de la noblesse, depuis la récente réforme, y dominait avec plus de force. L'on parla beaucoup et longtemps ; puis l'on remit la discussion à une date ultérieure [1].

1. Ni Capelloni, ni Sigonius, ni Casoni ne fait mention de ces entre-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Avant que le débat se rouvrît entre les intéressés, Philippe manœuvra sourdement pour arriver à ses fins malgré Doria dont il ne pouvait décidément pas vaincre l'opposition. Par son ordre, le duc d'Albe essaya de gagner Adam Centurione et n'y parvint pas. Gonzague voulait que l'on cessât de tergiverser, que l'on s'appuyât en secret sur les adversaires de Doria et de Centurione, sur Augustin Spinola et sur le Cardinal Doria, et que l'on agît. Le duc d'Albe objecta que l'Amiral serait offensé s'il apprenait qu'on traitait avec ses ennemis; à son avis, il ne se montrerait que plus entêté dans son refus. Figueroa prouva que l'affaire serait vite ébruitée, qu'Adam Centurione, perdant tout espoir de succéder à Doria, pouvait monter sur les galères qui lui appartenaient, les conduire en France et en revenir promptement pour jeter des troupes dans la cité. Gonzague tenait bon et allait s'aboucher avec les adversaires de l'Amiral quand Philippe, après réflexion, résolut d'en référer à son père. Toutefois, avant d'écrire [1], le prince eut encore une conférence avec Doria qui se montra toujours inflexible, toujours résolu à défendre les droits de la cité et ses propres intérêts. Il eut du

tiens. On ne les connaît que par les documents des Archives de Simancas. Voir une longue lettre de Philippe à son père. Doc. CXLIV. Elle est en espagnol, p. 248-259; elle est datée du 16 décembre 1548, de Voghera. Le Prince résume les négociations qu'il a entamées avec Doria au sujet de la forteresse, pendant son séjour.

1. Il s'agit de la lettre mentionnée plus haut. Doc. CXLIV, d'où nous tirons tous ces détails.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

reste bientôt l'occasion de constater l'impopularité qui, dans Gênes, s'attachait aux Espagnols.

Dans la nuit du 3 décembre 1548, il s'éleva dans la cité un grand tumulte. Le peuple avait pris les armes subitement et s'était porté vers le Môle où logeaient dans des hôtelleries provisoires soldats et marins Espagnols [1]. Qui avait provoqué le mouvement? On ne le sait. Mais on soupçonna le prince Philippe d'avoir en sous-main excité les matelots contre les citoyens pour profiter d'une émotion populaire. Le colonel Augustin Spinola calma les esprits et fit embarquer les Espagnols.

Trois jours après, une nouvelle rixe, dont toutes la responsabilité remontait au prince, éclata soudain. Il avait voulu faire emprisonner un certain D. Antonio d'Arze et avait demandé au Sénat l'autorisation de l'enfermer dans la tour du Palais public. Puis il voulut le ramener vers la flotte; il commanda à quatre-vingts arquebusiers, la mèche allumée, de l'aller chercher. Quand les soldats voulurent franchir le seuil du Palais, les Génois qui le gardaient leur en interdirent l'accès. Les arquebusiers, malgré la défense, avancèrent; on tira sur eux de l'intérieur; quelques Espagnols tombèrent frappés de mort. Le peuple accourut au bruit; on fermait les boutiques, on s'armait; une multitude menaçante emplissait les places et cernait les assaillants. André Doria dut venir en personne pour apaiser la population. Après lui, un Secrétaire de la Répu-

1. Casoni, *Ann.* Lib. V, p. 220-221.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

blique survint, qui fit ordonner, à son de trompe, à chaque citoyen de regagner, sans bruit, son domicile. Puis André Doria se rendit au Sénat où il se plaignit de l'échauffourée. Le Sénat l'envoya auprès de Philippe pour lui présenter ses regrets au sujet de la querelle, il accusa la plèbe de précipitation inconsidérée, les soldats de maladresse ; il exprima l'ennui qu'éprouvait le gouvernement de n'avoir pu prévenir le soulèvement. Au fond André Doria, tenace et madré comme le peuple, devait être enchanté que les Génois eussent déjoué d'eux-mêmes les projets de Philippe et défendu leur liberté, fièrement. Le Prince, malgré les excuses de l'amiral, se montra si irrité qu'il voulut partir sur-le-champ. Il fallut encore que le duc d'Albe lui inspirât des résolutions plus politiques. Le Prince finit même par se décider à faire une entrée solennelle au cœur de la cité où il n'avait pas encore pénétré, et à se rendre au Dôme pour y assister à la célébration d'une messe.

Le 8 décembre, la cérémonie eut lieu : sur le passage de Philippe on avait dressé des arcs de triomphe, on avait érigé des statues décoratives. A l'entrée de San-Lorenzo, le cardinal-archevêque, le doge, les sénateurs et André Doria l'accueillirent avec une pompe inusitée et, après la messe, l'accompagnèrent au palais de Fassuolo. Après le repas, il visita les fortifications de la ville, il alla à Carignano, et de la colline contempla la mer, les jardins, les villas et les palais, s'étendant ou bien se dressant sur la plage. Les deux jours suivants, il voulut connaître Peretta.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la femme d'André Doria, puis il rendit visite à la belle-fille d'Adam Centurione, femme de Marc, enfin à la veuve de Gianettino Doria : à toutes trois il offrit des joyaux enrichis de diamants et de pierres précieuses. Le 11 décembre, après avoir admis pour la dernière fois en sa présence les ambassadeurs italiens, il partit avec toute sa cour pour Milan où il s'arrêta peu de temps, et, après avoir passé quarante jours en Italie, il gagna l'Allemagne. Il partit de Gênes sans l'avoir prise. Les fêtes ne lui avaient certes pas manqué; mais la ville si longtemps convoitée par son père et par lui-même échappait à leur désir, grâce à la tardive mais ferme vigilance d'un octogénaire qui, tout en maintenant son propre pouvoir, avait défendu contre les empiètements de l'étranger les dernières prérogatives de sa patrie [1].

Gênes ne devait pas être humiliée par l'érection d'une forteresse Espagnole. Ce n'est pas que Gonzague, Figueroa et Philippe se lassèrent jamais et abandonnèrent définitivement leur projet. Car si l'on étudie les dernières pièces dont se composent les Documents Génois découverts à Simancas, l'on y trouve encore bien des lettres concernant André Doria et la citadelle. C'est ainsi que le 23 janvier 1549, Philippe écrira à Figueroa deux lettres, d'Ala di Trento, en lui recommandant de s'entendre enfin avec l'Amiral et de le faire céder [2]. Le même jour il adresse une

1. Casoni. Lib. V, anno 1548, p. 222-223.
2. Doc. di Simancas, Doc. CXLV et CXLVI.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lettre à son père [1] en lui disant qu'il faudrait construire la citadelle dans un moment où les galères de Doria ne seraient pas dans la Darsène ; il lui affirme que les frais seront peu élevés.

Figueroa, fidèle aux instructions du prince, se remit à négocier activement avec André Doria. L'Amiral se montra de plus en plus rebelle à l'idée de favoriser l'établissement de la citadelle. Dans une première entrevue, l'ambassadeur n'en put rien obtenir. Figueroa revint à la charge. Quand André Doria revit l'agent de Charles-Quint et de Philippe, il lui proposa un plan fort singulier. Il désirait que le prince reçût l'investiture officielle du Milanais en y ajoutant la République de Gênes [2]. Il lui démontra que le maître de Milan l'était aussi de Gênes ; car sans le trafic avec le Milanais, les citoyens de la Ligurie ne pouvaient vivre. Il lui promit de l'aider si l'on adoptait sa combinaison. Désirait-il gagner du temps ou bien faisait-il sérieusement une si curieuse proposition et si peu patriotique ? Figueroa, dans sa réponse au prince Philippe, doutait de la sincérité apportée par André Doria dans l'affaire. Il terminait sa lettre en parlant du corsaire Dragut qui désolait les côtes de

1. De Roveredo où il avait dû arriver le soir, Doc. CXLVII. Philippe aimait à écrire beaucoup et longuement. Voir le Débat de Philippe II par Forneron.

2. Lettre de Figueroa au prince, 29 gennaio 1549. Doc. CXLVIII... « Que S. M. dasse la investitura del Estado de Milana a V. A, y que se juntasse con ella esta Republica... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'Italie et qu'il fallait attaquer résolument si l'on ne voulait voir la Sardaigne et la Corse ruinées.

Dès que Gonzague connut le plan de Doria, il entra à son tour en défiance, et le 6 février 1549 il écrivit à Philippe que l'Amiral ne cherchait que des atermoiements et des moyens d'esquiver la difficulté. Il demandait au prince de déclarer franchement aux Génois que l'on avait dessein d'élever une forteresse : l'on avait tout intérêt à fuir les voies tortueuses et à faire connaître sincèrement sa pensée [1]. Philippe, fort embarrassé, informe, le 13 février, son père des obstacles que ne cesse de rencontrer leur commun projet et déclare qu'il n'a nulle confiance dans la bonne foi de Doria toujours prêt à éluder des réponses précises [2] Le 8 mars, il réitère ses instructions à Figueroa; il le presse de circonvenir par tous les moyens le vieil Amiral et de lui arracher son consentement [3]. Figueroa recommence à entretenir André Doria de la forteresse ; il est rebuté par l'Amiral qui refuse de l'entendre et ne lui parle que de la réunion de Gênes à l'État de Milan. Il avertit le prince par une lettre en date du 20 mars que son échec a été complet [4].

Au moment même où la lassitude allait forcer Figueroa, Gonzague et Philippe à laisser André Doria en repos, la

1. Doc. CXLIX, 1549, 6 febbraio, p. 268-273.
2. Doc. CI, p. 274-277.
3. Doc. CII, p. 277-283.
4. Doc. CLII, 20 mars 1549, p. 283-289.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

découverte d'un dernier complot faillit donner quelque apparence de raison aux Espagnols, qui redoutaient des désordres à Gênes, dès que l'Amiral serait mort. On arrêta en Piémont un cordelier nommé Clément, que ses voyages fréquents de Gênes en France avaient rendu suspect. Il révéla, dans les tortures, qu'un échange de négociations secrètes avait été pratiqué entre Henri II, roi de France et Jean-Baptiste Fornari, doge en 1545. Fornari fut emprisonné : il avoua qu'il avait offert ses services à la France et qu'il avait promis de favoriser la cause du roi dans Gênes s'il survenait quelque révolution au sein de la cité. On ne lui trouva point de complices. Il disait pour sa justification que son dessein était de tromper ses prétendus alliés et de rentrer dans quelques sommes qu'on lui devait pour un marché passé jadis avec François Ier et dont il n'avait pas reçu le paiement. On se contenta de lui ôter sa dignité de sénateur, et, après sa dégradation, de l'exiler pour la vie[1]. La sentence fut jugée trop douce par Figueroa, qui, dans une lettre adressée à Philippe, affirmait que les juges avaient été vendus[2].

C'est la dernière pièce que contiennent les Archives de Simancas au sujet des affaires génoises. La question de la forteresse en resta là ; elle ne fut pas construite. D'ailleurs, de plus graves événement menaçaient Gênes et allaient arracher l'attention des ministres espagnols et d'André

1. Voir Casoni, *Annali*, anno 1549. Lib. V.

2. 8 novembre 1549. Archives de Simancas. Doc. CLIII, p. 289-291.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Doria, aux discussions intérieures, pour la reporter sur les entreprises du dehors. Le corsaire Dragut devait entraîner Doria en Afrique ; le soulèvement de la Corse devait le conduire sur les côtes de l'île. Il n'avait pu prendre du repos dans sa ville natale à cause des prétentions espagnoles ; les soins de la guerre vont le forcer à abandonner son palais de Fassuolo où il ne reviendra guère que pour languir quelques années dans la souffrance et que pour mourir.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XVI

André Doria lutte contre le corsaire Dragut. — Prise du fort d'Africa. — Dragut échappe à André Doria à l'île Djerbe. — André Doria perd des galères à Ponza. — Il délivre Orbitello.

André Doria avait quatre-vingt-quatre ans quand il reprit la mer. Il devait naviguer non plus pour faire des promenades triomphales et pour transporter, à bord de sa Capitane un Prince ou bien l'Empereur lui-même, mais, en tête des galères, pour lutter contre son ancien esclave, contre ce Dragut qu'il avait délivré de ses liens et qu'il avait jadis fait représenter sur des médailles portant d'un côté sa propre effigie, de l'autre, l'image du pirate musulman entourée de chaînes [1].

Dragut, depuis qu'il avait recouvré sa liberté grâce à la généreuse intervention de Kaïr-Eddin-Barberousse [2], ne songeait qu'à tirer vengeance de ses anciens maîtres. Doué d'un rare esprit politique, il voulait acquérir, à l'aide

1. V. Monete medaglie e sigilli dei principi Doria descritti, dal bibliotecario Agustino Olivieri. Table II (N° 1).

2. Voir *suprà*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de ses navires, des possessions fixes et permanentes sur la côte d'Afrique. Il parvint, en chassant les Espagnols de Sousa et de Monastir, dépendances de Tunis, et en s'emparant par trahison du fort de Mehdge « donné par les géographes européens, tantôt pour Afrikya, tantôt pour Aphrodisium, et que les orientalistes eux-mêmes croient être Mahadia. Maître de Mehdge, Thorgud (Dragut) menaça les côtes d'Espagne, de Sicile et de Naples avec quarante-sept vaisseaux. Pour attaquer le pirate dans son repaire, l'Empereur Charles-Quint envoya une flotte et une armée faire la conquête de Mehdge [1] ».

André Doria, qui connut la prise de la forteresse en mars 1550, en conçut selon Capelloni, une vive douleur [2] et résolut de se mettre à la tête de la flotte qui devait combattre les navires de Dragut. Doria fit voile avec vingt galères pour la Berbérie ; il s'arrêta quelque temps à Naples et en Sicile où il embarqua les troupes commandées par Garcia de Tolède, fils du vice-roi Pierre. Il passa par Tunis [3] où il recueillit le vieil allié de Charles-Quint, Muley-Hassan renversé du trône et privé de la vue par son fils Hamida. Il se dirigea ensuite sur Monastir dont il s'empara malgré Dragut qui parvint à s'enfuir, à se poster contre

1. Hammer, *Hist. de l'Emp. ottoman*, livre XXIII.

2. Capelloni, p. 161. « Avutane il Principe novella nel mese di marzo, ne senti molto travaglio all'animo ».

3. Voir Lettere di Muley Hassan, *op. cit.*, p. 136-138, et Vertot, *Histoire des Chevaliers de Malthe*, liv. XI, p. 151 et sq.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les côtes espagnoles d'Alicante et de Valence, enfin à ravager les îles Baléares d'où il fut cependant repoussé par les habitants de Polentia. André Doria, après la prise de Monastir, gagna la côte où s'élève le fort de Mehedge (Africa)[1]. Il interdit l'accès du port à Dragut qui, revenu d'Espagne, croisa quelque temps le long du rivage, et finit par se retirer à l'île de Djerbe[2].

Le siège fut long et difficile[3]. Le fort et la ville étaient situés à l'extrémité d'une langue de terre, sur la côte de la Berbérie, en face de la Sicile méridionale. La mer l'entourait de trois côtés, mer dangereuse par ses récifs et par ses bas-fonds où pouvaient donner les coques des navires. Le côté qui était tourné vers la terre prêtait le flanc aux assauts, mais de fortes murailles, cinq tours et un ravin le protégeaient. On débarqua l'artillerie pour attaquer le point faible ; au dire de Capelloni on lança plus de boulets contre Africa qu'en aucun autre siège et le récit de l'annaliste est confirmé par les appréciations même d'André Doria[4]. On finit par manquer de munitions sans avoir

1. Hammer. Livre XXIII.

2. Capelloni, p. 161.

3. Vertot, *Histoire des Chevaliers de Malthe* l'appelle Africa, tome IV, livre XI. Il en raconte longuement la prise par Dragut et par Doria, p. 70 et sq. Dans une lettre *entièrement inédite* extraite de l'*Archivio di Stato in Firenze* qu'adresse le 22 juillet 1550, André Doria à Cosme de Médicis, il raconte le siège; il appelle la place Africa. Voir page suivante, pour des extraits de la lettre, et pour le texte complet, l'*Appendice*.

4. André dit dans sa lettre à Cosme : «. . Si Siamo si amo posti à l'im-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fait brèche. Mais André Doria envoya rapidement son lieutenant Marc Centurione à Gênes avec dix galères. De plus il eut recours à Cosme de Médicis. Il lui demanda de la poudre et des boulets; il lui en promit restitution [1]. L'Amiral fut assez heureux, pour voir revenir le fils de son vieil ami avec des provisions et des engins de toute sorte; Marc avait échappé en route à la poursuite de Dragut. De plus André Doria reçut des renforts que lui amenait le vice-roi de Sicile; enfin, par l'entremise de Muley-Hassan il parvint à gagner l'alliance de Sidi-Aarif, chef de quinze mille Arabes, qui conduisit deux mille guerriers dans son camp et pourvut les chrétiens de bétail et de vivres. Dragut tenta, mais en vain, de jeter du renfort dans la place; il fut d'abord heureux pour aborder, se jeta dans un bois d'oliviers d'où les assiégeants tiraient leurs fascines, mais il dût prendre la fuite devant l'attaque simultanée des Espagnols et des Arabes. Grâce à André Doria qui fit installer des batteries flottantes de son invention [2], une brèche

presà, come gia V. Ecc^a doveva haver inteso, batuto in parte quella poca cortina di muro che non è cinta del mare, consumata una gran quantità di polvera etdi balle. . » *Archivio di Stato di Firenze*. Filza (liasse) n° 2834, dans la section de l'*Archivio Mediceo*.

1. «... Supplico l'Ecc^a Vostra si contenti farmi gratia, considerata l'importanza di questa impreza, accommodarla di quella maggior quantità di polvera e balle che sia possibile, e con tutta celerità, accio non s'habbi per diffetto di provisione a perder una cosi utile et honorata vittoria. Et io prometto all'Ecc^a Vostra che ogni cosa poi sara o restituita o molto ben satisfata ». Lettre précitée. Voir l'*Appendice*.

2. Il avait allégé les galères de tout leur armement; il les avait liées

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fut pratiquée dans les murailles, et le 10 septembre, l'assaut fut livré. Deux tours furent prises; la ville se rendit : les vainqueurs eurent à se partager sept mille prisonniers.

Quinze jours après la prise d'Africa, le 25 septembre la flotte remit à la voile [1]. Doria laissait une garnison dans la place. L'enlèvement de la forteresse fut célébré par des démonstrations d'allégresse en Sicile, à Rome, à Gênes où l'Amiral rentra bientôt [2].

A peine y fut-il arrivé que la princesse Peretta, sa femme, s'éteignit doucement, consumée de vieillesse. Les deux époux étaient unis par les liens d'un mutuel et constant amour. Bien qu'il fût peu accessible à l'émotion, André Doria ressentit une vive douleur [3]. Pouvait-il se rappeler sans une douce tristesse les longues années qui s'étaient écoulées depuis son mariage avec la nièce d'Innocent VIII dont le caractère tendre et soumis l'avait consolé des dangers qu'il avait courus? Mais il n'eut pas un long temps à accorder à ses regrets; la guerre le réclama

par des chaînes et entourées de tonneaux vides pour les protéger. Il faudrait donc renoncer à dire que les batteries flottantes furent inventées au siège de Gibraltar pendant la guerre d'Amérique. Malgré l'assertion de Brantôme le mérite de la découverte revient à Doria et non à Tolède qui n'était pas au courant des choses maritimes. Du reste à Alger et à Tunis, André Doria avait su se servir des galères pour bombarder les deux villes. Voir Guerrazzi, Ch. X.

1. Cf. Sigonius. Lib. II, ch. XXXIII. De oppido Affrica capto et Draguthe indè expulso.

2. Capelloni, p. 161.

3. Capelloni, p. 163.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bientôt. Il apprit en effet que Soliman armait en Orient une nombreuse flotte. Il craignit que les Turcs ne voulussent reprendre sa récente conquête. Il y tenait en raison même des fatigues qu'il lui avait fallu subir pour s'en emparer. Il partit avec douze galères, au début de 1551, ravitailla la place et, avec l'aide de ses marins, la fortifia solidement [1].

Au retour, il cingla vers l'île de Djerbe où il savait que Dragut s'était retiré et où il espérait le surprendre, durant l'hivernage. Dès son arrivée, il se porta devant l'entrée d'un canal où les navires de Dragut étaient à l'ancre; mais dans la nuit il dut gagner le large pour éviter les boulets du corsaire qui pleuvaient sur les navires. Il croisa néanmoins devant le canal, attendant des secours de Sicile et comptant se saisir du pirate. Dragut, malgré son ignorance des précédents historiques, n'en suivit pas moins l'exemple donné par Annibal à Tarente et par Mahomet II à Constantinople. A l'aide des équipages dont il disposait, il fit établir une route en planche qu'on enduisit de graisse puis, au moyen de rouleaux, fit traîner les galères du canal jusqu'à l'extrémité opposée de l'île. Doria fut habilement trompé par le feu des batteries qui restaient à la même place et qui occupaient la flotte embossée près du rivage. Doria ne s'aperçut de la manœuvre qu'au moment où un gros navire, venu de Sicile pour lui apporter des secours, fut enlevé presque sous ses yeux par Dragut qui,

1. Capelloni, p. 164.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'exploit accompli, fit voile vers l'est et disparut [1]. Doria, joué et mécontent, regagna Gênes, laissant la mer libre à son ancien forçat qui continua le cours de ses exploits, captura et coula bas des navires vénitiens, au mépris des traités et s'attira la colère de Soliman II. Dragut rentra du reste promptement en grâce et conquit Tripoli [2]. André Doria devait bientôt le retrouver en Corse et n'y être pas plus heureux, en face de lui, qu'à l'île de Djerbe.

A peine Doria, après son échec de l'île Djerbe, fut-il revenu dans sa ville natale, qu'il en dut repartir au mois de juillet 1551, pour conduire le prince Philippe et Maximilien, roi de Bohême, en Espagne. Il les débarqua à Barcelone, puis il revint à Gênes; il n'avait mis pour effectuer l'aller et le retour d'Italie en Espagne que dix-neuf jours. Dès son arrivée, il apprit que la guerre s'était rallumée entre la France et l'Espagne, entre Charles-Quint et Henri II. Il reçut l'ordre de repartir encore pour Barcelone où il alla chercher Philippe, Maximilien et la jeune reine, son épouse, pour les mener dans sa patrie. Il reçut ses

1. Sigonius. Lib. II. Ch. xxxiv. (De Draguthe Girapoli pulso. — Hammer, livre XXXIII. — Vertot, *Histoire de l'ordre des Chevaliers de Malthe*, livre XI. Capelloni est muet sur ce point. L'île de Djerbe (Djerba) (ancienne des Lotophages) « est une île qui aurait de l'importance si le débarquement en était plus facile; mais on court risque de tirer des bordées pendant plusieurs heures soit pour l'atteindre, soit pour en revenir, et cette perspective n'est pas encourageante. » (Léon Journault. *La Tunisie* en 1883).

1. Hammer, *op. cit.* Livre XXIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

royaux hôtes avec le cérémonial accoutumé dans son palais de Fassuolo, puis au bout de six jours, leur vit prendre le chemin de l'Allemagne [1].

La lutte fut terrible entre l'Empereur son maître et le fils de François Ier. Henri II, qui s'intitulait « protecteur de la Germanie et de ses princes captifs » fut heureux sur tous les points. Il reconquit les Trois Évêchés, Metz, Toul et Verdun ; il repoussa de Metz les soixante mille combattants que Charles-Quint y avait conduits (novembre 1552-janvier 1553). Pendant ce temps la désaffection que l'Empereur avait fait naître en Italie par sa politique vexatoire et violente, portait ses fruits. Parme, grâce à Ottavio Farnèse, fils de Pierre-Louis, tenait tête victorieusement aux troupes du César germanique. Sienne se mettait en pleine révolte, chassait les Espagnols, appelait les Français qui avaient envahi le Piémont. C'était une mêlée sanglante où luttait toute l'Europe occidentale.

Sur mer on dut combattre comme sur terre. André Doria ne joua pourtant pas au début un rôle considérable ; il se borna à exécuter les ordres qu'il recevait et à diriger un véritable service de transports entre l'Italie et l'Espagne, entre l'Espagne et les Deux-Siciles. Mais ses services, pour n'être pas brillants, n'en offrirent pas moins une grande utilité. Il ne recula pas devant les fatigues que, malgré son âge, il surmontait allègrement. Il se multiplia pour porter secours sur tous les points menacés.

1. Capelloni, p 166.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mais quand il rencontra des adversaires soit français soit ottomans, il ne parvint plus comme jadis à les mettre en fuite. Il se laissa souvent donner la chasse et ne retrouva plus sa brillante intrépidité d'autrefois. Il demeura un excellent marin ; mais son âge lui interdit d'être le héros qui n'aimait rien tant que les attaques et les combats. Il eut le tort de ne pas savoir s'arrêter à temps et de survivre à lui-même.

Sur un ordre de Charles-Quint, il s'apprête au début de l'année 1552 à passer en Espagne avec don Juan de Lara, chargé de lever des troupes et de l'argent. André Doria voit que le temps presse ; il fait armer ses galères en quelques jours ; elles sont prêtes à prendre la mer au commencement d'avril 1552. Il arrive en Espagne : là, on le fait attendre si longtemps qu'il s'afflige profondément du retard. Il savait que l'Empereur avait besoin des six mille hommes et du million qu'on devait lui confier et on ne les lui remit qu'en juillet [1].

Bientôt après, une flotte turque, appelée par Henri II, arrivait sous les ordres de Rustan-Pacha et s'apprêtait à dévaster le Royaume des Deux-Siciles [2]. André Doria reçut aussitôt l'ordre de transporter trois mille soldats dans le sud de la Péninsule. Il les embarqua à la Spezzia ; il avait formé le dessein de les déposer à Gaëte. Il s'arrêta pour faire de l'eau aux bouches du Tibre. Il y apprit que Dragut,

1. Capelloni, p. 169.
2. Hammeri, *op. cit.* livre XXIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

commandant l'avant-garde des navires turcs, se trouvait à Procida. Il comprit que l'on voulait l'empêcher d'atteindre Naples ; pour tromper l'ennemi, il résolut de gagner le large et de ne point côtoyer le mont Circello. Dragut, embusqué derrière le cap, avertit Rustan-Pacha de se tenir prêt à l'attaque. André Doria, craignant quelque surprise, demeura sur le château de sa Capitane pour sonder l'horizon jusqu'à ce que la fatigue l'en fît descendre. Il recommanda aux capitaines de naviguer vers la haute mer ; mais, par une fausse manœuvre, on se rapprocha de l'île de Ponza. On s'y trouva, avec quarante galères, en présence de cent vingt navires ottomans. André, réveillé subitement, monta sur le pont et ordonna la fuite, car le combat était impossible. Les Espagnols, déployant toutes les voiles, s'éloignent rapidement ; les Turcs profitent du désordre que leur brusque apparition a jeté parmi les Chrétiens pour les poursuivre. André Doria laisse entre les mains de l'ennemi sept galères, mais parvient à rassembler les autres, jette des renforts dans Naples, passe en Sardaigne, puis rentre à Gênes [1].

Il n'y demeure pas longtemps. Il en sort aussitôt pour effectuer un nouveau service de transports. Il embarque des fantassins venus d'Allemagne, à destination de Naples. En route, il est assez heureux pour dégager Orbitello que les habitants de Sienne assiègent. Il y fait

1. Sigonius, lib. II, cap. xxxvi. Capelloni, p. 172. Casoni, lib. IV, anno MDLII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

entrer de l'artillerie, des hommes et des munitions. Puis il regagne Naples qui du reste n'a plus besoin de recevoir des troupes, car la flotte turque s'est éloignée et s'est dirigée en partie avec Rustan-Pacha vers Constantinople, en partie avec le prince de Salerne et Dragut vers l'île de Chio. André Doria n'en demeure pas moins pendant quelque temps à Naples avec son escadre. Il aurait voulu rentrer dans Gênes pour y donner du repos aux chiourmes fatiguées et pour y réparer les avaries de ses navires, mais par ordre, il resta tout l'hiver à l'ancre près de Baïes. Il y attendait le vice-roi, Pierre de Tolède qui avait résolu de se rendre par mer avec des troupes non loin de Sienne et d'assiéger la cité rebelle. Pierre de Tolède ne fut prêt qu'en janvier 1552 [1]. Doria le conduisit à Livourne puis cingla vers Gênes [2]. Il y demeura jusqu'au printemps, mais dès qu'il apprit que la flotte turque avait achevé son hivernage et naviguait vers l'Italie, il alla de nouveau à Naples, pour y attendre les événements [3]. Il y trouva le fils de Pierre de Tolède, don Garcia, portant le deuil de son père

1. Pour Sienne, voir Montluc : *Les Commentaires*, livre troisième. Edition Baudrillart. — Sigonius, lib. II, caput. XXXVII : de rebus ad Senenses pertinentibus per eum gestis. — Casoni, lib. VI, anno MDLII.

2. Capelloni, p. 172.

3. Voir pour les rapports de Henri II et des Turcs : Charrière. *Négociations de la France dans le Levant*, tome II. Voir aussi le second chapitre de *Cosimo I de' Médici*, par Livi. Les causes qui ont déterminé Henri II à entreprendre la campagne de Corse avec les Turcs y sont développées en détail.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui avait échoué devant Sienne et qui venait de mourir.

A Naples, André Doria fut informé de graves nouvelles. La flotte franco-turque avait saccagé les côtes de la Sicile, puis de Planosa. Dragut et la flotte turque avaient jeté l'ancre près de l'île d'Elbe. Quant à Salerne et aux Français, ils étaient sur les côtes de la Toscane, où ils avaient attendu les ordres que le marquis de Thermes, défenseur de Sienne, devait leur transmettre. Or, au même moment, était arrivé de France le marquis Sampiero, Corse gagné à Henri II, colonel du roi, qui apportait les instructions de la cour. On enjoignait aux navires turcs et français d'entamer une campagne en règle contre la Corse [1]. Henri II, irrité sans doute de voir André Doria courir les mers, porter secours aux Impériaux, assurer le ravitaillement des villes, voulait tirer vengeance de Gênes et de l'Amiral, et peut-être détacher la cité de la cause impériale. Bien que Gênes ne possédât pas la Corse, elle en avait cédé la propriété à la Banque de Saint-Georges : attaquer la Corse, c'était porter un coup douloureux à la fortune et à l'honneur de la métropole. De plus, la Corse, par son admirable position, était une formidable place d'armes d'où les Français pouvaient s'élancer à leur gré sur la Ligurie, sur la Toscane, sur la Sicile et sur Naples [2]. Génois et Français,

1. Casoni. *Annali*, libro VI, anno MDLII.

2. Voir Tommaseo. Lettere di Pasquale Paoli. Il publie une lettre d'Ant. Rivarola à Matteo Buttafuoco (p. 159) : « La Corsica.. e la chiave del Mediterraneo, dell Italia et della Barberia. » — Sampiero appe-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

stimulés par l'intérêt, se disputeront l'île avec un égal acharnement. André Doria devra lutter jusqu'à quatre-vingt-sept ans [1], pour détourner de sa patrie le nouveau malheur qu'attirait sur elle l'alliance de l'Espagne et l'amitié de Charles-Quint [2].

lait la Corse : « *Freno d'Italia.* » Voir une lettre de Sampiero à Cosme de Médicis, 26 agosto 1564, dans *Cosimo de Medici*, par Livi (appendice).

1. La Corse dépendait de St-Georges depuis 1453. La Banque se montra dure. On lit en effet dans Viale : « Quel reggimento sentendosi intrensecamente assai men forte..., volle supplire a questa mancanza di forza reale, parte col danaro, parte col rigore e coll'astuzia. » (Delle mutazioni dei reggimenti politici in Corsica; opusc. inséré dans l'*Archivio storico italiano*, nouvelle série. t. XIV, partie I, p. 10).

2. Voir pour Sampiero : L'*Hermite des Souliers* (*La Corse française*. Paris, 1667). — Brantôme : *Vie des Grands Capitaines*. — Arrighi : *Histoire de Sampiero Corso* (Bastia, 1842) : C'est la biographie la plus complète. Fourquevaux : *Les vies de plusieurs grands capitaines français* (Paris, 1643). Tavannes : *Mémoires* (Paris, 1822). *L'Introduction de La Corsica e Cosimo I de Médici*, studio storico di Giovanni Livi (Firenze-Roma, 1885). Et Gregorovius : *Storia dei Corsi*. Traduction italienne (Firenze, 1857).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XVII

André Doria en Corse [1]. — Prise de San-Fiorenzo. — Prise de Corte (1553-1555).

André Doria, dès qu'il fut au courant des graves évènements qui s'accomplissaient, écrivit à la Seigneurie de mettre en état de défense, par de promptes réparations, les postes maritimes, et de fortifier au moins Calvi et Bonifacio qui essuieraient le premier choc des flottes coalisées [2].

1. La lutte de Gênes et de la France est racontée avec de nombreux détails par Filippini (Istoria di Corsica, livre IV, p. 257 et suiv. — Gregorovius, *op. cit.* Germanes : *Histoire des révolutions de Corse.* (Paris, 1771, tome I). Viale : (*delle mutazioni*, etc. *op. cit.*). Tammaseo, (*Lettere di Pasquale Paoli*). Le savant historien fait précéder sa publication d'un *proemio* fort intéressant. Jacobi : *Histoire générale de la Corse* (Paris, 1835). *Giustificazione della rivoluzione di Corsica* (Corte, 1764, p. 100 et sq). Galluzzi : *Storia del Granducato di Toscana sotto il governo della Casa Medici*, tome I. Enfin : le second chapitre de *Cosimo I de Medici*. par Livi qui est l'exposé le plus savant des dernières découvertes sur la question. — Voir aussi Casoni, lib. VI, p. 212-214. Capelloni, p. 172-182. Sigonius, liv. II. Il n'est besoin que de dégager les actes précis de Doria des récits que présentent les annalistes et les historiens.

2. Capelloni, p. 172.. Scrisse alla Signoria, che facesse intendere

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il craignait que l'esprit remuant et inquiet des Corses ne servît les projets de l'ennemi ; il prévoyait que les galères franco-turques fondraient sur l'île désarmée.

André Doria connut bientôt par l'événement que ses appréhensions étaient justifiées et qu'il n'avait pas été écouté. Le marquis de Thermes [1], après avoir pratiqué des intelligences dans l'île, y fit une descente. Il emmenait avec lui plusieurs Corses de distinction qui servaient dans son armée ; il comptait sur eux pour entraîner les insulaires et pour les exciter; il leur promit au nom de Henri II, son maître, des terres considérables dans le pays, s'ils lui en facilitaient la conquête. Parmi les Corses que Thermes avait auprès de lui se trouvait un homme décidé, envoyé par la cour de France, Sampiero de la Bastilica, seigneur d'Ornano [2]. Il devait son élévation à son mérite. Sorti d'une humble famille, il s'était acquis la réputation d'un habile et courageux capitaine. Dès l'an 1536, il avait servi la France contre l'Espagne. Dix ans après, il avait fait un voyage dans sa patrie et il y avait épousé Vannina d'Ornano, unique héritière d'une illustre maison. Sampiero était aimé des Corses ; mais les Génois qui craignaient les conséquences de son attachement pour la France voulu-

alla Ufficio di San-Giorgio, principe dell' isola, che facesse riparare e provedere i luoghi, etc. »

1. Pour le rôle de Thermes, voir Filippini, *op. cit.* Fanquevaux, *op. cit.* p. 96

2. Bastilica est près d'Ajaccio.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rent le perdre. Ils le firent arrêter à Bastia peu après son mariage ; ils l'auraient décapité sans l'intervention de Henri II qui menaça ses persécuteurs de représailles sur leurs marchands. Gênes n'avait fait que resserrer l'affection de Sampiero pour les Français[1] et qu'aviver dans son cœur la haine contre les maître de l'île, haine partagée par ses compatriotes. Poussé par son ressentiment, il conseilla à Henri II l'expédition de Corse et le décida à l'entreprendre. Thermes et Sampiero combinant leurs efforts avec Dragut seront bientôt les adversaires d'André Doria.

L'histoire de la lutte soutenue par la Corse contre Gênes, avec ses alternatives de succès et de revers, avec ses sanglantes péripéties, fournirait sans doute un intéressant sujet d'étude, mais il convient de dégager seulement des faits le rôle qu'André Doria a joué dans les événements militaires. Il ne prit point part aux hostilités dès le début. Gênes et l'Empereur laissèrent l'Office de Saint-Georges soutenir le premier choc des agresseurs avant d'intervenir par l'envoi de l'Amiral. Mais les nouvelles qui

1. Il rendit de grands services à la France dans la défense de la Provence (1536), à Landrecies (1543), à Cerisoles (1544). Muratori, *Annali*, anno 1536, signale sa valeur. Guazzo (*Historie*, Venezzia, 1552) en parle page 373. Brantôme lui attribue « tant de beaux faicts d'armes, et si determinez, qu'il ne seroit pas possible de les raconter, ainsy qu'il estoit brave et vaillant, et déterminé pour ne les faire autres que tels. » Cabrera dans son *Historia de Felippe II* (Madrid, 1876, tome I, p. 403), dit de lui : « humil de en padres, singular en ingenio, no vulgar en la estimacion de Principes por haber serbido bien en la guerra a los Reyos de Francia. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vinrent de l'île furent bientôt mauvaises : la flotte combinée des Français et des Turcs, portant vingt-cinq mille hommes de débarquement avec Thermes et Sampiero comme chefs, s'empara par un coup de main de la Bastie (Bastia). Sampiero annonça à ses compatriotes qu'il venait mettre la Corse en liberté et la délivrer du joug génois : il les vit accourir en foule à ses côtés. A San-Fiorenzo, il fut reçu joyeusement par les habitants ; à Corte, on lui fit bon accueil, pendant que la flotte faisait le tour de l'île et prenait Porto-Vecchio. Partout l'on chassait les Génois ; partout l'on se déclarait pour la France. Bientôt l'autorité de Saint-Georges ne fut plus reconnue que dans Ajaccio, ville qui n'avait pas encore été attaquée, qu'à Bonifacio et à Calvi, cités bien pourvues de vivres, bien défendues d'hommes et de canons, qu'on assiégeait. L'on apprit même à Gênes que Sampiero [1] avait fini par entrer dans Ajaccio, que Dragut avait forcé Bonifacio à se rendre, que Thermes poussait avec vigueur le siège de Calvi qu'entouraient deux mille Français et cinq mille Corses. L'on sut, il est vrai, que Christophe Pallavicino, envoyé par Gênes dans l'île avec quatorze cents hommes, était tombé à l'improviste sur les assiégeants, les avait chassés de leurs lignes, et avait pu ravitailler la place : mais la Corse, malgré l'arrivée de Pallavicino, échappait à Gênes et à l'Empire : il fallait agir avec décision pour la sauver.

1. Filippini, *op. cit.* p. 227-228, livre V.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Nul ne comprit la nécessité d'une action vigoureuse mieux qu'André Doria. Aussi, malgré son âge, accepta-t-il d'être nommé, par la République, Capitaine général pour l'expédition de Corse. Dans l'hiver de 1553, il revint de Naples à Gênes, et assista à San-Lorenzo à une messe solennelle où on lui remit l'étendard de la guerre. Toutefois André Doria, avant de partir n'oublia pas de demander quelques secours à Charles-Quint. Il servait sa patrie, mais ne servait-il pas aussi l'Empereur dont l'intérêt était de ne pas voir tomber la Corse entre les mains de ses ennemis? Il écrivit à son maître une lettre fort adroite dont Capelloni reproduit le sens général et sans doute aussi les termes : « Il lui disait qu'il devait déjà avoir appris par des lettres de son ambassadeur résidant à Gênes, par ses ministres et par ses généraux d'Italie la guerre ouverte que le roi de France avait déclarée aux Génois. Au début on aurait pu se refuser à croire le fait, car la République n'avait fourni aucun prétexte ni juste ni apparent à l'agression des Français. Il n'y avait du reste rien d'étonnant à ce qu'un prince qui rompait la paix conclue avec Sa Majesté Impériale, forte et puissante, après avoir promis de l'observer et de la maintenir, eût porté les armes contre une République faible et mal armée. Le dessein que poursuivait le roi était facile à pénétrer. Il ne se proposait certes pas d'étendre la domination de son Royaume en acquérant l'île de Corse qui ne lui servirait de rien, car elle coûtait à ses gouvernants qui en avaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

confié la garde à l'office de Saint-Georges. Mais il est certain que le roi avait l'intention en s'assurant la possession de l'île d'intercepter la navigation des vaisseaux qui, de tous points, se rendaient à Gênes, cité dont toute la vie était suspendue au développement du commerce : de là aussi il devait causer de grands dommages à Sa Majesté. A la fin les habitants de Gênes ne pouvant plus vivre seraient réduits à subir les volontés du vainqueur ; il leur faudrait alors accepter ce qu'ils avaient toujours refusé [1]. Le roi comprenait bien que s'ils ne lui obéissaient pas de leur propre mouvement, ils lui obéiraient par force. Les Génois répugnaient tous à reconnaître la souveraineté de la France. Pour la repousser, ils étaient prêts à employer tous les moyens en leur pouvoir, aussi avaient-ils décidé d'entreprendre une expédition en Corse, sans plaindre ni l'or ni le sang. Mais cependant il fallait bien reconnaître que bien chétives étaient leurs forces pour lutter contre un si grand et si puissant roi et qu'ils ne pourraient mener la guerre à bonne fin sans l'aide, sans la force de Sa Majesté. Du reste tout serait mieux exposé de vive voix à Charles-Quint par l'abbé di Negri, que la Seigneurie de Gênes envoyait en qualité d'ambassadeur auprès de Sa Majesté [2] ».

Comme on le voit, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, André Doria n'avait rien perdu de cette finesse, de ces ad-

1. Capelloni... « far condescendere quei cittadini a quello che fino alloro aveano sempre ricusato. »

2. Capelloni, p. 174-175.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mirables qualités qui auraient fait de lui un diplomate s'il n'avait été amiral. Quelle habileté, quel art il déploie pour lier la cause de Sa Majesté Impériale à la cause des Génois! Si Gênes souffre, c'est parce qu'elle est fidèle à Charles-Quint et parce qu'elle veut à tout prix persister dans sa fidélité; il faut donc qu'on lui vienne promptement en aide. Toute la subtilité italienne, tout l'esprit génois étaient contenus dans la requête d'André Doria.

Il n'eut du reste pas à regretter de s'être adressé à Charles-Quint. L'Empereur, alors à Bruxelles, écouta les communications que l'abbé di Negri était chargé de lui transmettre. Il répondit à l'envoyé de la Seigneurie qu'il ne manquerait pas d'aider les Génois dans leur entreprise. Il écrivit à André Doria de disposer des galères impériales et de tous les vaisseaux qu'il avait à son service. Aussitôt l'Amiral fit équiper par la République douze navires de charge, et arma ses galères pour transporter en Corse huit mille fantassins avec leur commandant, le maître de camp, Ludovic Vistarino [1]. Il s'adressa à Cosme de Médicis, duc de Toscane et il en obtint des renforts [2]. Mais

1. Capelloni, p. 176.

2. Nous savons qu'il s'adressa à Cosme de Médicis par la réponse que lui fit le duc. Elle a été découverte par Giovanni Livi et insérée dans l'appendice de son *Cosmo I de' Medici*. Elle est du 5 septembre 1553 (Archivo di stato in Firenze, Sez Mediceo, Minute, il feza 28. c. 14). La lettre de Cosme est fort intéressante : elle raiface les événements survenus en Corse. Si les Français réussissent, dit-il, ... « ne resultera non solo disservitio grandissimo à l'Imperatore, ma danno a vicini, et laudo

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avant de partir lui-même il jugea à propos d'envoyer en avant-garde Augustin Spinola avec les soldats qui se trouvaient déjà dans Gênes. Spinola partit avec vingt-sept galères et trois mille hommes. Il débarqua à Calvi et contraignit Thermes à en lever le siège [1].

André Doria, dès qu'il eut terminé ses préparatifs, appareilla et fit voile vers le golfe de San-Fiorenzo. Il y parvint vers la fin de novembre avec trente galères, quatorze transports, huit mille hommes, une grosse artillerie : dès son arrivée il mit ses gens à terre. Il fut rejoint peu de temps après par Spinola et se trouva à la tête d'une armée formant un effectif de douze mille hommes. Selon un projet concerté à Gênes, il résolut d'assiéger San-Fiorenzo : « Il se contenta de resserrer étroitement la place, espérant qu'elle serait bientôt obligée de se rendre faute de vivres. Mais à la faveur des sorties que le gouverneur Jourdain des Ursins faisait souvent, et par le moyen de quelques paysans qui traversaient la nuit un marais impraticable, Thermes trouva pendant quelque temps le se-

la prudente deliberatione di non dar tempo a Francezi di firmare il piè et pigliar dominio in quella isola, con tutte quelle provisioni che fare si possiono, delle quali iò non mancherò di fare la parte che mi si spetterà con ragione, et per il servitio di S. Maestà et par l'interesse mio proprio come vicino... Et di genti potrò fare commodità, havendone in assai buon numero, et di forestieri et della mia de lo stato. Ho mandato un gentiluomo mio a Genova a quei Signori per offerir loro quanto io posso, come conviene alla amicitia a nostra... » etc.

1. De Brecquigny, *Histoire de Gênes*, liv. IV, p. 103.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cret d'introduire dans San-Fiorenzo les vivres et les munitions nécessaires. Doria en fut informé et fit construire au milieu du marais un ouvrage qui priva absolument les assiégés de ces secours. »

Il ne se bornait pas à presser San-Fiorenzo ; il envoyait des détachements dans toute l'île, pour y reprendre les places qu'occupait l'ennemi. C'est ainsi qu'il fit mettre le siège devant la Bastie. La ville se rendit ; la garnison se retira dans la citadelle, puis capitula. En revanche devant San-Fiorenzo la situation devenait mauvaise ; les maladies décimaient les assiégeants. Si Thermes avait connu l'état où se trouvait l'armée de l'Amiral, il l'eût aisément détruite. Doria avait été sur le point de rembarquer son artillerie et ses troupes, désespérant de pouvoir les sauver s'il était attaqué ; mais il avait toujours eu l'adresse de dérober aux Français la connaissance de ses pertes. Enfin il reçut de Gênes quelques renforts qui lui permirent de marcher contre Thermes, de dégager les environs de San-Fiorenzo et de forcer les Français à se retirer dans l'intérieur de l'île [1].

Peu après il eut à craindre d'être bloqué dans ses retranchements, d'être assiégé à la fois par une flotte française et par des soldats que devait amener Pierre Strozzi ; mais il fut servi par une tempête qui se déchaîna dans les parages de l'île et qui jeta cinq galères ennemies sur dix-sept à la côte. Les navires délabrés, désemparés, furent hors

1. Filippini, *op. cit.* Libro sesto, p. 269-70-71.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'état d'inquiéter l'Amiral. Du reste Strozzi avait ordre de partir pour l'Italie après avoir essayé de dégager San-Fiorenzo. Il devait jeter des troupes sur les côtes de la Toscane afin de joindre Sienne et de la défendre. Doria eut la joie de le voir s'éloigner de l'île sans être obligé de livrer un combat à chances inégales. Quand le danger fut dissipé, l'Amiral ne fut que plus acharné à s'emparer de San-Fiorenzo. Il fut aidé par le manque de vivres qui força Des Ursins, malgré son courage, à se rendre. André Doria permit que la garnison pût se retirer, sous condition de ne pas servir contre Gênes pendant un certain temps. Il fut dur envers les révoltés corses, envers les vassaux infidèles de la République et de Saint-Georges : il est vrai que son armée avait beaucoup souffert et qu'il avait quelque droit de la venger. Il choisit trente-trois d'entre les rebelles qui furent condamnés à ramer sur les galères. Le 17 février 1554 André Doria entra dans San-Fiorenzo, après l'avoir assiégé pendant trois mois [1].

Dès lors l'amiral agit en maître : il mit la main sur les biens des vaincus et en disposa à son gré. Il se dispensa même d'en informer les magistrats de l'Office. Ceux-ci s'en plaignirent par lettre au compagnon et à l'ami de Doria, Adam Centurione. Ils finirent par s'adresser directement au Prince en le priant de ne pas continuer un pareil arbitraire. Toutefois ils donnaient leurs ordres avec de grands ménagements pour ne pas blesser la susceptibilité

1. Casoni, *Annali*, liv. V, p. 64-65.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bilité de leur illustre compatriote, et ils écrivaient à Doria: « Comme en notre absence, V. E. est le principal personnage, elle gardera son rang en cette affaire ; l'on ne disposera d'aucun bien, sans l'assentiment de V. E. [1]. »

Après avoir pris San-Fiorenzo, André Doria donna du repos à ses troupes; il les cantonna : mais il ne put éviter de fréquentes escarmouches avec les Français et avec les Corses qui harcelaient ses soldats. Dans une rencontre, Sampiero fut blessé. Au mois de mai 1554, André Doria reçut de nombreux renforts, rentra en campagne et marcha vers Corte. Il emporta la place, malgré la garnison que Thermes y avait introduite ; au bout de quelques jours il s'empara du château. Il avait pu gagner un certain La Chambre, commandant de la forteresse; dans la suite, la trahison fut connue et l'officier félon eut la tête tranchée, à Marseille. Après la prise de Corte, Doria comptait pousser sur Ajaccio, mais la flotte ottomane avait paru sur les côtes de l'Italie et il lui fallut, sur l'ordre de l'Empereur, abandonner la Corse pour veiller avec ses galères à la sécurité de la Péninsule. Il envoya une partie des vaisseaux et des troupes sur les rivages de la Toscane pour marcher contre Sienne que Strozzi, après avoir quitté l'île, défendait contre Cosme de Médicis, duc de Florence. Lui-même se dirigea vers Naples pour la secourir, au cas

1. Rassegna bibliografica, di T. Belgrano, p. 267. Il extrait ces détails d'un registre contenant des lettres sur la Corse de 1554 à 1555 *dans l'Archivio di san Giorgio*. Lettre du 2 mars 1554.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

où la flotte ottomane qui croisait le long de la Pouille l'attaquerait [1].

Là il eut la douleur d'apprendre que pendant son absence, la Corse presque tout entière était retombée au pouvoir des Français. En effet dès le mois d'août, Thermes assiégeait Corte, malgré Augustin Spinola, lieutenant-général de Doria, et en octobre la reprenait [2]. Sampiero regagnait à la cause de Henri II presque tous les Corses et à la fin de l'année 1554, les Génois étaient obligés de s'enfermer dans Calvi, la Bastie et San-Fiorenzo [3]. Doria, pour parer au danger, détacha de sa flotte quelques galères qu'il confia à son petit-neveu, au fils de Giannetino, Jean-André Doria : son jeune auxiliaire renforça les garnisons de la Bastie et de Calvi [4]. Il avait pris une bonne précaution, car Thermes, au début de l'année 1555, assiégea Calvi. Il fut repoussé, mais il allait renouveler ses efforts quand André Doria, avec une flotte de soixante voiles, accourut de Porto-Hercole qu'il assiégeait. Il jeta dans Calvi des hommes et des provisions, puis retourna sur les côtes de la Toscane où il s'empara de Porto-Hercole, place nécessaire aux Florentins, pour lutter contre Sienne [5]. Calvi avait été sauvé par l'intervention de

1. *Hist. des révolutions de Gênes*, par Brecquigny. liv. IV, p. 108-109.
2. Capelloni, p. 179.
3. Brecquigny, *op. cit.* liv. IV, p. 110-115.
4. Filippini, libro XI, p. 457.
5. Sigonius, Lib. II, C. XXXIX. De rebus adversus classem turcicam

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'Amiral : la ville vit s'éloigner Thermes, puis, son successeur dans le commandement : Jourdan des Ursins. Dès lors André Doria ne reparut plus dans l'île, dont la défense se poursuivit avec des alternatives de succès et de revers jusqu'en 1559, époque où fut signé entre l'Empereur et le roi de France le traité de Câteau-Cambrésis qui devait laisser la Corse à la Banque de Saint-Georges [1], après des négociations où André Doria jouera un rôle important.

et gallicam gestis et Hetruriæ littoribus observatis. C'est grâce à Sigonius qu'on peut suivre les allées et venues d'André Doria entre Naples, la côte de Toscane et la Corse.

1. Casoni, *op. cit.* tome III, p. 159. Iacobi dans son *Histoire de la Corse* dit à propos de Câteau-Cambrésis : « ... la politique d'un prince juste, moral et jaloux de sa propre dignité, eût conseillé d'autres résolutions. Henri II, en consentant à livrer la Corse aux Génois donnait un exemple de la plus révoltante déloyauté. » *Op. cit.* tome I, p. 352.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XVIII

Abdication de Charles-Quint. — Lutte de Paul IV et de Philippe II. — Rôle de Doria dans la lutte. — Mort de Charles-Quint. — Mort de Henri II. — Lutte contre les Barbaresques. — Entreprise de Tripoli. — Mort de Doria (1560).

Si André Doria n'avait plus secouru la Corse que par intermittences, à partir de 1555, s'il allait de Naples en Toscane, puis de Toscane à Naples, c'était moins encore pour lutter contre les Ottomans, que pour assister de près aux événements solennels qui se déroulaient sur le continent. L'on était dans l'attente de grandes choses : depuis le commencement de la lutte avec le nouveau roi de France, Charles-Quint avait pu éprouver que la « fortune était femme et qu'elle aimait mieux un jeune roi qu'un vieil empereur. » Au nord, après l'humiliation d'Insprück, après l'échec de Metz, ç'avait été la défaite de Renty ; au centre il avait fallu accepter l'Intérim de Passau et reculer devant les Réformés ; au midi, si le condottière Jean-Jacques de Médicis avait fini par s'emparer de Sienne sur Strozzi et sur Montluc, la Corse avait été envahie, la faction française frémissait à Gênes, prête à se révolter ; le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Piémont était conquis ; Casal dans le Montferrat était pris ; Naples ne cessait de se révolter, et les Barbaresques continuaient à exercer leurs ravages dans la Méditerranée. De plus Paul IV [1], récemment nommé pape, songeait à lutter contre l'Empereur, pour rendre l'indépendance à l'Italie. Enfin l'Espagne, la grande pourvoyeuse d'hommes et d'argent, était épuisée. De tous côtés les peuples s'éveillaient de leur torpeur ; ils voulaient avoir une vie propre et ne pas se confondre dans l'unité tyrannique d'un Saint-Empire romain germanique. Le système politique lentement échafaudé par l'Empereur s'effondrait de toutes parts ; et Charles-Quint, vivant et désabusé de son œuvre, assistait à la ruine de sa gigantesque et fragile entreprise. L'unité européenne cédait définitivement la place, après des oscillations, devant l'équilibre européen.

André Doria, spectateur de tant de déceptions, ne dut pas être surpris par l'abdication volontaire de son maître. Il lui avait vu céder en 1541 le Milanais à Philippe son fils, en 1554 les Deux-Siciles. Il devait être préparé au grand événement final et apprendre sans étonnement qu'en 1555 il renonçait aux Pays-Bas ; en 1556 à l'Espagne ; qu'il signait la trève de Vauxelles avec Henri II ; qu'il faisait négocier la paix d'Augsbourg avec les protestants par l'entremise de son frère Ferdinand ; qu'il lui laissait les États héréditaires des Habsbourg, et qu'après une vie pleine d'agita-

1. Intronisé le 15 mai 1555.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tions il allait chercher le repos au monastère des Hiéronymites de Yuste, dans les gorges sauvages de l'Estramadure [1].

Mais s'il est probable que l'Amiral s'attendit à recevoir la nouvelle du grand acte, l'annonce de l'abdication impériale, il dut sûrement être attristé de voir son maître, le profond politique aux pieds duquel il avait abaissé sa personne et sa patrie elle-même, le guerrier qu'il avait rendu tant de fois vainqueur sur les mers, qu'il avait eu comme compagnon d'armes à Tunis et devant Alger, comme hôte dans son palais de Fassuolo, comme correspondant depuis trente années, s'enfermer vivant dans une retraite volontaire et forcée à la fois. Il fit sans doute un retour sur sa propre existence. Après avoir poursuivi à la suite de l'Empereur, qui rêvait la domination universelle, un rêve personnel de domination maritime, il voyait son maître se dégoûter du pouvoir et renoncer, dans la plénitude de son intelligence, à la passion de sa vie, à l'ambition. Ainsi les honneurs, la gloire n'étaient pas le tout d'un homme, si grand fût-il; on pouvait s'en lasser. Ainsi le fameux rival de François Ier, le lutteur de quarante années, qu'il respecta, qu'il aima peut-être, autant qu'il était susceptible d'aimer, finissait par dédaigner et par repousser loin de lui les vaines grandeurs dont il s'était si longtemps épris. Comment Doria, à quatre-vingt-

1. Voir Mignet : *Charles-Quint : Son abdication et Son séjour à Yuste* et Gachard : *L'abdication de Charles-Quint.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dix ans ne songea-t-il pas à imiter l'exemple de son maître? Comment ne renonça-t-il pas à la politique et à la guerre pour jouir en paix des quelques jours qui pouvaient lui être dévolus? Son esprit fatigué par une continuelle tension, son corps miné par les maladies, avaient droit au repos. Il continua pourtant avec une obstination acharnée son rude labeur. Quand il sera dompté par les souffrances physiques, il finira par s'enfermer dans son fastueux palais, mais il s'y occupera toujours des affaires extérieures; il voudra provoquer, préparer et diriger même de loin des expéditions maritimes dont il confia l'exécution jusqu'à sa dernière heure à l'un des siens, à son petit-neveu Jean-André Doria, tant il était entraîné vers l'action par la double force du tempérament et de l'habitude! Sa passion de commander ne pourra s'éteindre en lui qu'avec l'existence.

André Doria continua donc à soutenir contre la France la lutte dont Charles-Quint s'était désintéressé. Il servit sous le fils comme il avait servi sous le père. Du reste l'Empereur par une lettre en date du 17 janvier 1555 l'avait remercié de ses bons offices envers la couronne, puis l'avait prié de prêter son aide aux entreprises de Philippe II. Doria lui obéit. Il n'oublia pas d'ailleurs le reclus de Yuste. Il continua à entretenir avec lui, au dire de Mignet, une correspondance dont les lettres n'ont pas été retrouvées, mais dont on a conservé la preuve. Il lui envoya même en don une magnifique carte marine, d'un dessin excel-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lent qui causa un grand plaisir à l'Empereur. En 1558, le 21 septembre, Charles-Quint mourut, à l'âge de cinquante-huit ans. André Doria semblait avoir perdu avec son maître sa raison de vivre : il lui survécut pourtant pendant deux années encore. Il lui fut donné pendant l'intervalle qui s'écoule entre l'abdication de l'Empereur et sa propre mort d'assister à la lutte gigantesque que Philippe II et Henri II se livrèrent ; les fils se combattirent avec plus d'acharnement encore que les pères.

La trêve de Vauxelles signée par Charles-Quint avant son abdication ne fut en effet qu'une simple suspension d'armes. Philippe II était comme Charles-Quint une coalition vivante contre la France, un danger permanent pour l'Europe. L'étincelle qui alluma l'incendie partit de l'Italie, de ce pays même qui semblait soumis à l'Espagne et qu'André Doria avait tant contribué à asservir. L'Amiral put voir Paul IV s'engager à fond dans la mêlée des peuples Occidentaux et, poussé par le cardinal Caraffa, « jeter dans la balance en faveur de Henri II, l'autorité morale et les ressources matérielles de la papauté »[1].

On n'entrera pas dans le détail de la lutte qui eut surtout pour théâtre la frontière orientale de la France. Toutefois André Doria y participa, car il voulut te-

1. Voir le magnifique ouvrage de George Duruy : *Le cardinal Carlo-Carafa* (1519-1561). Notamment le chap. IX : Traité d'alliance entre Paul IV et Henri II. Le chap. XIII : Le cardinal se fait envoyer comme légat en France. Chap. XV : Légation de Carafa en France.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nir en échec le duc de Guise, que Venise, Ferrare et Rome avaient appelé en Italie et entraîné vers le Royaume de Naples. Il partit avec sa flotte et gagna en toute hâte les côtes du Napolitain ; malgré le mauvais temps, il put jeter dans les ports des troupes espagnoles [1]. Il put se reposer quand après l'échec de Civitella en Italie, et le désastre de Saint-Quentin en France, Guise fut rappelé pour secourir sa patrie menacée d'une invasion. Dès qu'il apprit que Henri II et Philippe II allaient traiter et que l'on entamait les premières négociations de la paix prochaine aux conférences de Lille, il écrivit lettres sur lettres au roi d'Espagne pour le prier, en faveur des services qu'il avait rendus à son père et à lui-même, de prendre en main les intérêts de Gênes. Il lui disait de ne pas conclure la paix avec le roi de France, si son adversaire ne restituait pas à l'Office de Saint-Georges toutes les terres qu'il occupait dans l'île de Corse. André Doria, dont l'intervention fut vraiment patriotique, eut la joie de voir que Philippe II obtempérait à sa demande. Quand en 1559 la paix fut signée à Câteau-Cambrésis, par une des clauses du traité le roi de France rendit la Corse aux Génois [2].

1. Capelloni, p. 184. « Viandó con celerità, e fece rendenza per molti mezi con l'armata à Napoli e circonstanze. — Sigonius, lib. II, ch. XL : « de subsidiis Neapolitano bello subvectis. »

2. Capelloni résume la lettre d'André Doria à Philippe II, p. 188. «... Attese il Principe a sollecitare e instare al Re cattolico, per diverse sue lettere, pregandolo, ch' egli si degnasse per li meriti dei suoi longhi servigi verso di suo padre e di lui, aver memoria della Repubblica di

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quelque temps après André Doria était informé que l'un des signataires du traité, Henri II, venait de mourir dans un tournoi. La destinée de l'Amiral le faisait donc survivre même au fils du monarque qu'il avait si longtemps combattu. André Doria s'acheminait lentement vers la tombe, pendant qu'à côté de lui, les plus brillants représentants de son époque tombaient, avant l'heure, fauchés implacablement par la mort.

Quand il eut atteint sa quatre-vingt-douzième année, la goutte et les infirmités inhérentes à l'âge le réduisirent à l'immobilité. Il ne put plus diriger la manœuvre de sa Capitane et de la flotte ; il dut céder le commandement de ses galères à son petit-neveu Jean-André Doria. Il l'envoya en Belgique où se trouvait Philippe II, pour qu'il se présentât au roi d'Espagne comme le lieutenant de son grand-oncle et fût confirmé dans sa charge. Jean-André fut agréé comme successeur d'André Doria, par le successeur de Charles-Quint [1]. Mais le vieil amiral, même enfermé dans le palais de Fassuolo, n'aimait pas l'oisiveté de la ville ; de cœur et de tête il demeura toujours marin. Il veilla toujours à l'armement des galères, et donna des instructions

Genova. E non voler concludere la pace col Re di Francia, che qu'egli non facesse restituire all'Ufficio di San Giorgio tutte le terre che gli aveva occupato nell'isola della Corsica... »

1. Sigonius, lib. II, chap. XLI. « Simulque oravit ut, quando ipsei affectâ jam ætate, ac viribus minimè ad navalia incommoda perferenda idoneus esset, socium sibi laborum, atque curarum Ioannem Andream legatum suum asciscere... permitteret. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à son petit-neveu. Ce fut lui qui conseilla et qui fit entreprendre l'expédition de Tripoli. Après les luttes de Tunis et d'Alger, il voulait que ses vaisseaux pussent encore se mesurer avec la flotte musulmane dans le dernier des États Barbaresques. Avant de mourir, il considérait comme un devoir et comme un acte de piété d'armer en guerre contre les Infidèles.

André Doria se tourna en effet vers la dévotion dans les dernières années de sa vie. Il fit achever la construction de l'Église Saint-Mathieu où il voulait être enseveli dans le tombeau que Montorsoli lui avait érigé; il la dota de quatre prêtres chargés de célébrer l'office divin [1]. Il appuya de toute son influence et de toute son autorité la nomination au cardinalat de Jean-Baptiste Doria, ancien référendaire du pape Clément, président en Romagne. Le fait de son intervention est révélé par une lettre encore inédite qu'il adressa le 8 novembre 1560 à Cosme de Médicis pour lui recommander son parent. Il est vrai qu'en prenant en main la cause de Jean-Baptiste Doria, l'Amiral n'agissait pas seulement en vertu d'un sentiment religieux, mais aussi sous l'impulsion de l'intérêt. Il l'avouait du reste en écrivant au Duc de Florence. « Ces jours passés, lui disait-il, je vous rappelais comment, grâce à mes longs services, le pape Clément de sainte mémoire me fit la grâce de chercher un Cardinal dans la famille Doria; mais ce Cardinal, après

1. Capelloni, p. 189.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avoir vécu bien des années, est mort saintement [1]; aussi m'est-il resté un grand désir de voir que cette dignité demeurât dans ma maison... Ce sera obliger toute la famille Doria, et même toute la cité de Gênes pour toujours... [2] » C'était à la fois concilier habilement les intérêts de l'Église, ceux de Jean-Baptiste Doria, sans compter les siens.

André Doria ne pouvait que plaire par l'ardeur militante de sa foi au nouveau pape Pie IV, qui, à peine intronisé, résolut de tourner les efforts de la chrétienté contre les navires armés en course et les vaisseaux réguliers que lançait Soliman sur les côtes de la Méditerranée occidentale. En effet Dragut et Piale, Capitan-pacha de la Porte, avaient pillé Pênon de Velez, puis Oran; ils dominaient à Tripoli et, des côtes barbaresques, ils ne cessaient, comme au temps de Charles-Quint, de semer la terreur en Sicile, en Sar-

1. Nous avons vu le rôle du cardinal Doria dans les conjurations contre André Doria.

2. *Archivio di Stato in Firenze*. Lettre entièrement inédite d'André Doria à Cosme de Médicis. Elle est datée du 8 novembre 1560. C'est peut-être la dernière lettre qu'André Doria ait écrite. Elle est dans la liasse N° 2834. Nous la donnons *in extenso* à l'*Appendice*. André Doria, dans la dernière partie de sa vie, avait pris à tâche de placer dans de belles situations tous ses parents. Nous avons une autre lettre de lui adressée au même correspondant, le 11 juin 1556. Il lui parle d'un neveu, Stefano D'Oria, qu'il désire vivement marier à la sœur du marquis de Finale, tandis que Cosme voudrait lui faire épouser la sœur du comte de San Secondo. La lettre est *inextenso* à l'*Appendice*. Elle se trouve dans la section des Médicis (Lettere de Doria). Liasse : N° 2.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

daigne, au pays Napolitain [1]. L'Amiral, qui partageait les intentions guerrières du Souverain Pontife, l'aida dans son entreprise contre les corsaires musulmans. Il écrivit au roi Philippe II de profiter de la paix pour faire une expédition pleine de gloire. Il lui démontra que si l'on se hâtait l'on pouvait avoir achevé la conquête de la Tripolitaine avant l'arrivée de la saison contraire [2]. Il lui promettait tout son concours pour presser les préparatifs.

La campagne fut décidée, mais l'on perdit le printemps tout entier en levées de troupes, en armements de galères. André Doria, quand vint octobre, comprit, comme jadis avant l'expédition d'Alger, qu'on allait au-devant d'un danger certain, mais il ne voulut pas qu'on l'accusât de désapprouver la guerre par crainte du péril que ses trirèmes allaient courir et, dans ses lettres, il donna l'ordre à Jean-André d'obéir fidèlement et courageusement au Duc de Medina-Celi, vice-roi de Sicile, Capitaine général de l'armée [3]. Du reste Jean-André n'avait pas perdu de temps et n'avait pour son compte occasionné nul retard, car il se rendit à Naples avec les treize galères de son grand-oncle et attendit longtemps les navires du Pape, d'Espa-

1. Hammer, *Histoire des Ottomans*, livre XXIII, p. 120.

2. Capelloni, p. 191... « Considerando il Principe che non poteva il re Cattolico nella pace far con la sua armata e con la gente di guerra che aveva, impresa più lodabile ed onorata che nella Barbaria, contra infedeli gli scrisse, che a lui occorreva che dovesse risolvere che si facesse l'impresa di Tripoli.. »

3. Capelloni, p. 192.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gne, de Sicile et de Monaco [1]. Quand les cent vingt-deux voiles fournies par les coalisés furent prêtes, elles se dirigèrent vers la Sicile, mais furent retenues par le gros temps pendant quatre mois, entre Syracuse et Malte.

L'année suivante, au printemps de 1560, la flotte partit pour l'île de Djerbe que Dragut détenait toujours ; le 4 mars elle jeta l'ancre en vue du Château et le 7 le débarquement des troupes fut opéré. Au bout de huit jours l'île était conquise et l'on construisait un fort pour la défendre contre toute attaque. L'on y perdit encore du temps. Jean-André, marin très expert malgré sa jeunesse, ne vit pas sans anxiété la flotte et l'armée s'éterniser à l'île de Djerbe [2]. Il sentait que l'on manquait l'occasion favorable pour prendre Tripoli et il devinait que Soliman Ier, loin de demeurer dans l'inaction, devait envoyer de nouveau contre les Chrétiens ses navires avec Dragut et avec Piale. Il reçut, le premier, selon Capelloni, l'avis que les Ottomans

1. Sigonius, c. XLII... « Andreas ne triremium suarum periculo permotus, eam improbasse expeditionem existimaretur, Io. Andreæ diligenter atque accuratè descripserat ne quà aliâ de re, nisi de forti fideliquè præstandâ Philippo operâ laboraret »

2. Le détail de l'expédition qu'il serait oiseux de raconter en entier se trouve dans un livre très sérieux : *La Historia dell'Impressa di Tripoli di Barbaria* ; successi dell'armata della Maestta cattolica destinata à l'Impresa di Tripoli di Barbaria, della prisa delle Gerbe e progressi dell'armata turca, scritti per Cent. Franc. Corni Corso per ordine del Serenis. Re cattolico. Venezia, 1556 ; presso Francesco Rampazzetto. Voir aussi : Vertot, *Histoire des Chevaliers de Malthe*, livre XII, p. 389 et sq. sur l'expédition de l'île de Djerbe.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

s'approchaient avec cent vingt voiles. Il écrivit au roi d'Espagne les nouvelles qu'on lui envoyait de l'Orient; il fit part de ses légitimes appréhensions au duc de Médina-Celi dont il devait exécuter les ordres; il essaya de lui faire entendre que l'on ne pouvait raisonnablement demeurer dans l'île que jusqu'à la fin d'avril. Bientôt après il tomba malade, car sa santé était fort chétive, et il ne put désormais s'entretenir de vive voix avec le Capitaine-général. Mais il lui envoya don Juan de Cordona et le commandeur Ghimerano pour le supplier de donner l'ordre du départ[1]. Il l'eût certainement donné lui-même s'il n'avait pas été contraint de respecter les volontés du roi et de son oncle qui l'avaient placé sous l'autorité de Médina-Celi.

Il n'avait que trop raisou de se presser; il reçut bientôt après le capitaine d'une frégate que le grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem lui envoyait pour l'avertir que la flotte ottomane approchait. Jean-André, toujours alité, dépêche aussitôt Ghimerano auprès de Medina-Celi. Il le supplie, toute affaire cessante, sans plus tergiverser, de s'embarquer et de lever l'ancre avant l'arrivée des Turcs; l'on ne pouvait lutter, avec des galères avariées par une longue campagne d'hiver, avec des navires fraîchement sortis des ports et des arsenaux.

Jean-André éprouva la douleur de voir ses conseils rejetés. Le 9 mai 1560 Piale-Pacha, poussé par un vent favo-

1. Hammer commet une grave erreur; il donne comme commandant de la flotte André Doria; il le confond avec Jean-André.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rable, fondit sur les vaisseaux des Chrétiens qui, tout le long du rivage, furent jetés contre les récifs par la poussée triomphante des ennemis. Dix-huit galères étaient perdues ; quatre mille fantassins Espagnols et Italiens étaient pris. Quant au vice-roi et à son lieutenant Jean-André, ils parvinrent par bonheur à se retirer dans le fort qu'ils avaient récemment construit. La nuit suivante, ils s'en échappèrent, sautèrent à bord d'une frégate et gagnèrent la Sicile. De là, Jean-André reprit la mer et se remit en campagne pour tâcher de rassembler les navires qui avaient pris la fuite ; il parvint à sauver quelques galères du désastre que l'incurie du Capitaine-général avait provoqué [1].

L'annonce de la défaite que la flotte et l'armée avaient éprouvée à l'île de Djerbe fut vite apportée à André Doria ; l'on est toujours promptement informé des malheurs. On lui avait appris que la ruine des Chrétiens était complète. On n'avait aucun détail précis et, dans le premier accès que cause l'affolement, l'on exagéra la gravité de la catastrophe. Le vieillard fut frappé au cœur par la douleur publique. Il fut envahi par une tristesse violente dont il exprimait l'intensité dans une lettre qu'il adressait à son correspondant ordinaire, à Cosme de Médicis. « La perte du fort avec tant de soldats, écrit-il, m'a causé un tel dé-

1. Nous pouvons démêler exactement le rôle de Jean-André Doria, grâce à Capelloni, p. 193-195. Voir aussi Sigonius, chap. XLII. De expeditione tripolitanâ et incommodo ad Gerepum accepto.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plaisir et un tel découragement que j'ai contracté une maladie périlleuse dont je ne suis pas encore délivré. Loué soit Dieu pourtant de tout; il lui a plu peut-être de faire ainsi pour une fin meilleure que nous ne la pouvons concevoir [1]. »

André Doria, qui aimait son neveu Jean-André, qui était fier de son courage et de son intelligence, tremblait surtout qu'il n'eût été pris, car il savait que par vengeance le Turc ne le lui rendrait pas. Jean-André avait-il pu trouver un refuge dans la citadelle qu'il avait édifiée? Sa famille allait-elle donc s'éteindre? A qui laisserait-il ses richesses et son pouvoir? A qui la faveur de Philippe II? A qui les galères qui restaient encore dans le port de Gênes? Serait-ce à Pagano, son autre petit-neveu, esprit faible dans un corps faible? Les vaisseaux qui tant de fois avaient fait son orgueil, avaient donc reculé devant les navires des Infidèles; ils avaient sans doute amené leurs pavillons; ils avaient sombré dans la défaite, et avec eux sa gloire.

Que d'amertumes étaient réservées à ses derniers moments! Pendant trois jours, malade, étendu sur son lit de douleur, il roula dans sa pensée ses motifs de craindre et

1. Lettre entièrement inédite, extraite de l'*Archivio di stato de Florence*. Lettere dei Doria (filza liasse, N° 2834). Voir le texte entier à l'*Appendice*: « La perdita del forte con tanti huomini militari ha apportato a me così fatto despiacere et cordoglio che m'ha causata una pericolosa malattia, ne anchora ne son libero. Lodota Sia Iddio di tutto, a cui piace così, forse a migliore fine di quello che noi sappiamo immaginare. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'espérer. Il se mourait dans l'angoisse ; il était terrassé par l'attente ; la mer, dont il avait vécu, le tuait. Cependant il ne succomba pas sans recevoir une suprême consolation. Dans un moment où il souffrait de corps et d'esprit, un courrier entra dans son appartement avec des lettres de Jean-André, qui annonçait son salut. Telle fut la joie du vieil Amiral qu'il se dressa, tout debout, sans aide, et remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisait en conservant la vie à son petit-neveu. Mais ses forces l'abandonnaient ; il se recoucha pour ne plus se relever. Le vendredi 22 novembre commença son agonie : il ne cessait d'attendre l'arrivée de Jean-André. Le dimanche 24, il eut conscience de son état : il se confessa et communia pieusement.

Quand minuit fut arrivé, il appela auprès de lui Antonio Piscina, son camérier. Il lui dit qu'il aurait désiré, avant de quitter ce monde, voir Jean-André, l'entretenir de certains sujets qui l'intéressaient, mais qu'il se résignait et se conformait à la volonté de Dieu, puisqu'il lui ne lui plaisait de lui donner une si grande satisfaction. Il adressa à Antonio Piscina, les dernières recommandations qu'il devait transmettre à son petit-neveu, dès son arrivée à Gênes. Il le priait de vivre toujours dans la crainte du Seigneur, de ne jamais abandonner le service du Roi Catholique, d'aimer sa patrie et la liberté [1] dont elle jouis-

1. Au cours de la biographie, nous avons vu combien la liberté de Gênes était précaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sait, de ne rien épargner pour la lui conserver. Il enjoignit à son serviteur de lui passer au cou le Petit-Ordre de la Toison d'or, au moment où l'on vêtirait son cadavre. Il lui dit encore de partir pour l'Espagne, aussitôt après sa mort, d'y aller trouver le roi et de lui remettre le Grand-Ordre de la Toison d'or ; il le tenait du père, il croyait devoir le restituer au fils. Il le supplia enfin de veiller avec soin sur ses neveux Jean-André et Pagano. Après avoir prononcé ces paroles, André Doria garda le silence pendant tout un jour : il s'éteignit le lundi 25 novembre 1560, à dix heures du matin, après quatre-vingt-treize années, onze mois, vingt-cinq jours d'existence.

Il mourut ainsi, au dire de Capelloni, pieusement, humblement, conservant jusque dans les bras de la mort une telle liberté d'esprit qu'il paraissait se justifier et de ses actes et de ses intentions auprès de son serviteur et de la postérité [1]. Sigonius qui admire sa piété lui fait prononcer à ses derniers moments des paroles qui rendent bien son caractère et semblent résumer sa vie. Il murmura ces mots avant d'expirer : « Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem ». S'adressait-il par la pensée à Jean-André absent, et lui traçait-il la ligne de conduite qu'il devait suivre, ou bien, en se rappelant les expressions dont s'était servi le vainqueur de Frédéric Barberousse, Alexandre III, ne se rappelait-il pas plutôt,

1. Nous avons suivi le récit de Capelloni pour l'agonie et pour la mort. V. p. 196-198.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

avec l'intensité de mémoire qu'on possède à l'heure de la mort, sa propre existence dont la trame fut tissée d'orgueilleuses victoires?

A la nouvelle de sa mort, l'ambassadeur Figueroa et l'ami de l'Amiral, Adam Centurione, accoururent. Ils firent ouvrir le testament pour savoir comment on devait procéder aux funérailles. André Doria avait recommandé expressément qu'on l'enterrât de nuit, sans pompe. On respecta ses volontés. Mais la Seigneurie voulut rendre solennellement un somptueux hommage à sa mémoire. Dès que Jean-André fut de retour à Gênes, on se rendit avec les membres de la famille Doria, avec les amis du défunt, à l'Église Cathédrale. Les sénateurs, la majeure partie des citoyens attendaient le petit-neveu et le lieutenant de l'Amiral; ils avaient pris des habits de deuil. On accomplit, aux frais de la République, une cérémonie funéraire en l'honneur d'André Doria. Les assistants, pleins d'émotion et de regrets, purent voir déployés le long des murs dans San-Lorenzo les drapeaux des princes chrétiens que leur glorieux concitoyen avait servis[1].

Longtemps avant sa mort, l'Amiral avait songé à ses descendants. Dans son testament, il léguait les galères qu'il avait sur la mer à Jean-André[2]. Il émettait le vœu qu'on

1. Voir Capelloni, p. 199.

2. Jean-André, comme on l'a vu, avait été reconnu comme amiral par Philippe II; il renonça à ses fonctions pour des raisons de santé, et le roi d'Espagne nomma à sa place Philibert de Savoie (voir J. d'Oria. *La Chiese di San Matteo in Genova*: p. 214).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

laissât à son successeur le rang d'amiral d'Espagne. Il laissait à Pagano et à Jean-André le palais dont la République lui avait fait don en 1528 et la petite église familiale de San-Matteo. Si Pagano et Jean-André mouraient sans enfant mâle, leur sœur aînée, Jeanne-Andrée, devait épouser un membre de la famille Doria [1]. Si elle satisfaisait à la condition exigée par le défunt, elle recueillait comme héritage la jouissance du palais et des galères [2].

1. Le testament d'André Doria se trouve *in extenso* dans Olivieri (*Monete e me daglie dei Principi Doria*, p. 86-93).

2. Pagano Doria mourut sans enfant à trente-deux ans, en 1574. Jean-André mourut en 1606. Il eut quatre enfants : Charles, Victoire, Artémise, Jean, cardinal de la Ste-Église. Voir Olivieri, p. 30.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

CONCLUSION

C'est là, dans ses grandes lignes, la vie de l'Amiral André Doria : c'est là son œuvre militaire, maritime et surtout politique. Quand on repasse, dans leur ensemble, les événements de sa longue existence, l'on ne peut s'empêcher d'exprimer son étonnement et son admiration pour tant de conceptions, pour tant de projets, pour tant d'actes accomplis, soit sur terre, soit sur mer, pour une telle dépense d'activité. Il n'y a pas peut-être, dans toute l'histoire, un autre exemple d'une carrière si pleinement remplie, d'une longévité si clairvoyante et si agissante. C'est, au début, une lutte âpre et obstinée contre la pauvreté obscure ; c'est une succession de combats livrés dans la jeunesse à la suite des Aragonais et des Français. Puis le Condottiere devient marin tout en demeurant Condottiere. Il loue d'abord ses services à la France, puis, en 1528, il se tourne brusquement vers l'Espagne et combat François Ier et les Infidèles. Ce sont sur les plages brûlantes de l'Afrique, de longues expéditions à Tunis, à Alger ; ce sont de périlleux engagements dans la Méditerranée orientale : il n'est point

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de rivage qui n'aperçoive la Capitane et les galères de l'Amiral génois! C'est, à l'intérieur, une succession de manœuvres préparées contre d'implacables ennemis ; c'est la victoire sur Fiesque et sur Cibo. C'est, au sein d'un triomphe sanglant, la consécration de son gouvernement oligarchi que ; c'est une vieillesse sinon aimée, du moins redoutée, dans sa cité natale qu'il a soumise, sous couleur de liberté, à des maîtres espagnols et à lui-même.

Certes, une pareille œuvre n'est point banale : André Doria a su former des projets et a su les exécuter avec une originalité d'audace et d'adresse vraiment surprenante. Il s'est montré marin éminent. Il a compris le premier, au seizième siècle, ce que pouvaient faire une flotte savamment dirigée, des équipages habilement entraînés au combat. Il a déployé, au service d'un Roi, d'un Pape et d'un Empereur, une prévoyance, une pénétration d'esprit, une ténacité de caractère qui lui ont permis d'obtenir une part d'autorité prépondérante au dedans et au dehors, et de la conserver jusqu'à sa mort. Mais quand on le juge impartialement, froidement, sans se laisser éblouir par sa gloire, par la continuité de ce bonheur qui le faisait appeler *Buona fortuna* par les Génois, n'est-il pas permis de se demander ce qu'aurait pu et dû faire ce soldat, ce marin, qui eut le don de la guerre et le secret de la victoire, ce politique qui devina les ressources de la diplomatie la plus déliée sans les apprendre, s'il avait fait servir son courage, sa fortune, son intelligence si vive, à la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

défense de quelque grande idée et de quelque intérêt supérieur?

Car le caractère d'André Doria ne fut à la hauteur ni de sa bravoure, ni de son talent. Il fut guidé par la seule ambition, jamais, sauf à de rares instants où il recula comme effrayé de son œuvre, par son amour pour la patrie tant Italienne que Génoise. Il s'employa rarement pour autrui, sauf aux heures de l'adolescence et dans l'extrême vieillesse, sans arrière-pensée d'intérêt personnel. Sa vie, tant privée que publique, n'est qu'une série de convoitises et d'intrigues pour les assouvir : afin de réussir, il ne recula même pas, on le sait, devant le crime. Pourtant l'occasion était belle pour lui, le maître absolu de la mer, le chef redouté de cinquante galères et d'une formidable artillerie, de tenir, en respect, sur les flots, Français et Espagnols, et de défendre contre ses tyrans la malheureuse Italie. Il lui eût peut-être évité trois longs siècles d'odieuse oppression. Mais il ne voulait pas d'un rôle dont il voyait les périls sans en voir les profits : il préféra louer son intelligence et son bras à l'étranger.

Et dans son obéissance à des maîtres, que de contradictions ! que d'anomalies ! Il commence par chasser de Gênes les Espagnols et par y introduire les Français, puis il en chasse les Français, sous prétexte de délivrer sa patrie et de lui restituer Savone, mais bien plutôt pour se délivrer lui-même de toute crainte, car il ne pouvait laisser la Ligurie à un roi dont il avait déserté le drapeau par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ambition et par cupidité. Il ne songea qu'à lui-même et qu'à sa famille ; il ne sut pas s'élever à une conception plus haute et plus généreuse que de plier Gênes au joug de Charles-Quint, au lieu d'en faire une République indépendante, gardée par un rempart de rocs, l'Apennin ligurique, par un rempart mouvant, ses vaisseaux ! Il fallait que Gênes fût asservie à César, car Doria payait de ce prix le droit et l'honneur d'être le ministre du souverain en Italie et d'être le dominateur des mers ! Que lui importait d'être Doge ? on le fit Prince. Qu'avait-il besoin d'exercer des fonctions publiques dans sa patrie ? n'avait-il pas sû, à son gré, fonder sur la ruine des libertés publiques un gouvernement aristocratique dont il tenait tous les fils dans sa main ? Aussi reçut-il, de son vivant, le châtiment de son ambition : il vit la cité se soulever ; il faillit périr au milieu des rébellions dirigées contre l'Empereur et contre lui ; il dut consacrer ses dernières années à empêcher les ministres de son maître d'élever une forteresse dans Gênes, et il mourut, en prévoyant sans doute les désordres qui éclateraient après sa disparition.

Certes, l'époque où le hasard de la naissance le jeta, excuse en partie sa conduite. Papes, princes, peuples, tous étaient sans honneur et sans foi. Ligues, traités secrets, appels à l'étranger, violations de serments, guerres ouvertes, conspirations et révoltes : ce sont là les faits coutumiers qui remplissent l'histoire du XVIe siècle en Italie. Les contemporains de Doria sont Jules II, Alexandre VI,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

César Borgia, Galéas Sforza, Carlo Carafa : la conscience humaine subit une longue éclipse. Mais au moins de tels hommes sont jugés à leur valeur ; on a flétri leur conduite ; on a marqué leur caractère d'un stigmate éternel, tandis qu'André Doria jouit à Gênes, en Italie, en Europe, d'une réputation usurpée. Comédien consommé, a-t-il donc su jouer son rôle de patriote désintéressé, jusqu'après sa mort ? A-t-il su tromper la postérité comme il a trompé ses contemporains ? Gênes a certes le droit de s'enorgueillir du glorieux marin, mais elle devrait cesser de l'appeler : « Père de la patrie, Restaurateur de la liberté », car sa patrie, il l'a livrée à l'étranger, la liberté, il l'a confisquée à son profit. André Doria soldat, marin, politique, ne fut jamais qu'un Condottiere. Il a été payé, honoré, encensé par Charles-Quint pour donner Gênes et l'Italie à l'Empire ; mais Gênes et l'Italie peuvent-elles aimer et estimer l'homme qui a forgé leurs chaînes ? C'est bien assez qu'André Doria ait pu obtenir l'impunité de son vivant ; il est juste aujourd'hui, il est moral, de condamner sa mémoire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

APPENDICE

TEXTES INÉDITS RELATIFS A L'HISTOIRE D'ANDRÉ DORIA

I

DOCUMENTS EXTRAITS DE L'ARCHIVIO DI STATO A GÊNES

Archivio di Stato in Genova

De par le Roy, Seigneur de Gennes.

Tres chers et bien amez. En attendant le retour devers vous des deputez par vous puis nagueres envoyez devers nous. Nous escripvons presentement a notre tres chers et ame cousin le Marechal de Trevolce notre Lieutenant à Genes, vous dire et exposer aucune chose de notre part touchant l'affaire ; pour lequel retour de vos deputez verrez par deça. Dont vous pouvez le vouloir entierement croire comme notre propre personne. Et ceci faisant vous nous ferez tres agreable plaisir.

Donne à Saint Germain en Laye le 26e jour de mai 1528.

(Signé) Françoys.

Breton.

A tergo.

Nos tres chers et bien amez les anciene conseil.

de S. George de notre bonne ville et cite de Genes.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Archivio di Stato in Genova

De par le Roy Seigneur de Gennes.

Tres chers et bien amez. Nous avons parcidevant amplement ette advertis de la bonne et prompte provision que avez ordinairement fetes en tous les lieux et endroits ou fu cette question de la conservacion et deffence de mes bonne ville et cite de Gennes dont vous savons merveilleusement bon gre et vous priont de vouloir continuer et profaisser en l'advenir, en facon que nos ennemys et adversaires ne puissent avoir le moyen dy faire aucune surprise, en attendant que Notre tres cher et ame cousin le conte de Saint Pol soit par de la avec le reste de la force que y envoyone promptement tant de gendermerye chevaux legiers que gens de pied auquel notre cousin avous donne charge de faire entierement tout ce qui sera requis et neccessaires pour la deffence et sureté de notre dite bonne ville et cite de Gennes, ensemble de vos personnes et bien, ce que nous sommes assurez qu'il fera vous advisans qu'il nous a merveilleusement displeu et desplaist de l'inconvenient de la peste qui aparcidevant regne et regne encore en la dite ville laquelle nous supplions notre Seigneur par sa bonte et clemence vouloir de vray faire cesser ainsi que de tout notre cour dévoué, vous priant de rechef au surplus vouloir envoyer notre ami et fial a notre hostel ordinaire le Seigneur de Vaux et ce quil vous dira de notre part, tout aussi que voudriez faire nous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mesmes, en quoy faisant vous nous ferez tous singulier plaisir et secours.

Donne à Fontainebleaux ce XI jour de juillet 1528.

(Signé) Françoys.

Breton.

A tergo.

A nos tres chers et bien amez. Les anciens Consul et Officiers de la Baillye de notre bonne ville et cité de Gennes.

Archivio di Stato in Genova

De par le Roy Seigneur de Gennes.

Tres chers et bien amez. En suivant les supplications et requestes que vous aurez parcidevant fait faire tant par vos députez que autres. Et aussi a la tres instante priere et requeste de notre très chère et très sainte dame et mère. Nous vous avons accordé la restitucion en vos mains de notre ville de Savone, ensemble les commerces (sel) et tous le reste du revenu d'icelle dont vous avons fait expedier nos lettres patentes en forme et pareillement nous avons confirmé vos privileges ainsi que pourez voir esperant que comme nos bons vrays et loyaulx subjects que nous tenons et reputons vous aurez regard aux grave chargee et affairee que avons supporte et supportone journellement et que nous ayderez et secourerez promptement d'une bonne somme de deniere pour subvenir aux dictes affaires. Dont apres nous nous sentiron grandement tenus envers vous. Et pour autant que vos dictes deputez vous feront en-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tendre le surplus, nous ne vous ferons pour le present plus ongue lettre.

Donne de Fontainebleau le 11e jour de juillet 1528.

(Signé) Françoys.

Breton.

A tergo.

A nos tres chers et bien amez les anciens Consul et Officiers de la Baillye de notre bonne ville et cite de Gennes.

Archivio di Stato in Genova

Magnifici et Prestantissimi Domini observantissimi.

Ali 18 del presente screpsemo a Vre Signorie drenzate li lettere al Magnifico nostro Augustino Lomelino poi habiamo sollecitato la promessa expeditione et in effecto volendo il Reverendissimo cancellieri reccordare li miei capitoli et privilegij li ha tenuti giorni quatro et poi deto che non li sapea legere per il che li havemo exemplati in bona lettera essendo effectualmente li mandati di lettera male intelligibili a chi non ha pratica del nostro scrivere mercantile. Gli li havemo dati heri e crediamo che fra doi giorni li debba expedire perche cossi si ha affermato Monsignore Illme Grande Maestro e la Serenissima Regente quale nel discorso facto cum sua Serenita pare inclinata a quella cita et come per detta nostra havemo screpto et pare cognoscere che lo effecto non habia a mancare di presenti quali crediamo sara ad vota. Qui si e inteso il riterarsi del Signore Capitanio Andrea Doria et la risposta facta a Monsignore de Berbexieus et per quanto possiamo intendere se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gli fa provisione di satisfarlo et forse per tali effecto sera mandato il Magnifico Messer Johanne Joachimo o il Conte de Pontremoli e in tale caso non dubitiamo si manderà la expeditione effectuale di Savona. Come per altro si è screpto hiacera a V^re^ Signorie fare provisioni che per le nostre spese habiamo forma. Qui si publichera la tregua tra Francesi Inglesi et Fiamminghi la quale e stata sottoscripta da Inglesi et madama Margarita. Li fantarie di Corges che si dicano essere quatro milia sono a lintorno di Lione et marchierano q. diligentia. De li doamilia di lancieri et lanzchenechi dovete gia havere sentito il rumore in Piemonte et Astesano ne altro se resta a dire oltre il ricomamdarsi a V^re^ Signorie Domenica proxima si consumerà il matrimonio del Prencipe don Hercule di Ferara.

Screpta in Parigi adi 26 di Giugno 1528.

Adi oltimo ditto siamo poi stati dal consilio quale si respose volersi confermare li nostri privilegij et restituire Savona cum li rediti vero che Monsignore Grande maestro se disce che circa il governo attente le occorrentie se al Re paresse volerli mettere qualche guardia essere honesto che lo potesse fare et cossi si risolsero hoggi rivedère detti nostri capitoli et privilegij et spedirce. Al che non havemo dubbio alcuno non ostante che la cossa si difera quale adesso cognoscemo non procedere da altro che dalla usanza di questa Corte, havuta detta expeditione la manderemo per homo expresso. Interim il latore della presente sera il conte di Pontremoli mandato dal Re al signor Capitano messer Andrea per satisfarlo di quanto ha richiesto effectualmente e non di parole.

Quale conte certamenti per quanto havemo potuto intendere ho operato como la Christianiss^a^ Maestà et Serm^a^ Regente

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

molto in beneficio delle cosse nostre e facto testimonio bono di molte cosse incarico della cita e del prefacto Signor Capitano scripte secondo pensiamo de verso Savona.

Il magnifico messer Johanne Joachino anchora lui non ha mancato di buon officio nelle cosse nostre. E perché dal prefato conte Vostre Signorie pienamente il tullo potrano intendere ne alcuna cossa di novo accade non si extendremo più altro excepto che iterum a quelle si raccomandiamo.

Como per altro havemo scripto a V. S. e passato il termino e ce mancano denari per le nostre spese alle quali preghiamo quelle non diferano più fare provisione qui o in Lione insieme con la provisione per il pagamento delli segretarii et sigill per dette expeditioni et quando quelle faranno la provisione scripta per il Ill° Signore il Grande Maestro pensiamo sera in bono proposito, et vostra signoria sapiano che in le cosse nostre non havemo havuto migliore amico del Reverendissimo Cancelliere per il quale occorrendo a quelle alcuna gratuita rimetemo a esse lo effecto che utile lo judicheriamo. Siamo a presso disnare stati al Conselio quale per la indispositione di Monsignore il Gran Cancelliere non si è tenuto et si a fato dire che domani vedera ogni modo di espedirce et per quanto havemo inteso la Corte partirà di qui domani et noi la sieguiremo. Perche in effecto come per molte nostre havemo scripto Monsignore il Grande Maestro e il tuto di questa Corte et quelo che più si oppona al desiderio nostro de Savona come vostre Signorie aparte di loro intenderanno dal presente Signore Conte Pontremoli et judicamo che si per il presente como per lo advenire guadagnarlo seria utilissimo et che volendolo guadagnare bisogneria cossa che lo rimovesse da altre grande expec-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tatione in contrario et ultra il contribuire a esso scemeria forse in tutto o in parte quello che specta il Re. Per questo Vostre Signorie potrano il tuto discorere et risolversi in quello li parerà avisandone sopra cio quelo che delibererano.

De le p^ti V. S^ri e Ambass^ri et Servitori.

Gaspare Grimaldi e Benedetto Vivaldo.

A tergo.

A li M^ci et Prest^mi S^ri Dodeci Deputati a la Reformatione de la Republica di Genova Osserv^mi.

Extra

Alli Ill^ri et Exc. Sig^ri Duce et G. [1]. . . . . n^ca de Genova S^ri ñ^ri osserv^mi.

INTUS

Copia.

Illustri et Excelsi Domini Domini osservandissimi. A li XVII di questo col correro expeditto col salvocondotto scripsemo a Vostra Signoria Illustrissima per la via de Lyon cum ordine che di la fussi expeditto correro expresso, poi siamo venuti alla Corte e havemo parlato cum li Illustrissimi Signori Gran Maestro et Armiraglio et anche com Monsignore Excellentissimo Cardinale Cancelero per bon spacio, ne se li sono tacciute tutte le ragioni acomodatte per la satisfazion de li desiderii di Vostra Signoria. Et prima facie ci è parto che da essi habbiamo

1. Le texte du présent rapport ainsi que du précédent est parfois défectueux car le manuscrit contient nombre de mots illisibles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

havuta più grata audienza del solito. Et ci hanno risposto che se per noé ci ricerca el Re Cristianissimo de qualche effetto, essere conveniente che parimente preponessemo qualche effetto a Sua Maestà et che allegavamo molte parolle quale non curres-pondevano alle opere, si per la residentia cossi del Signor Andrea Doria cum l'autoretà Cesarea, come per altre cosse per essi distinte, alle quali per noi fu risposto confutandole opportunamente. Et per voler partir il presente in questo puncto non li possiamo distinguere il che si farà per il primo. La conclusione di Monsignor il gran Maestro et Armiraglio, fu che ne parleriano al Re et ce responderiano. El Reverendissimo Cancellero ci disse che se portassimo prudentemente et cum ogni dolceza. Et questo perchè alcunà haveano qui vociferato essersi trovate lettere adrezatte al Sig. Antonio di' Leva per le quali si scrivea lui doversi congiungersi cum li soldatté di Vostra Signoria de la qual cossa li havemo assicurati sopra de la nostra vita. A Madama non havemo ancora parlato per lo parto duna figlia de la Regina di Navarra, farassi hoggi o domani et speriamo da Sua Maestà haver bona risposta e da tutti si sforzeremo ritrar la risposta et cum ogni diligenza farla intendere a Vostre Signorie alle quali non havendo tempo non occorre dir altro ricomandandose in bona gracia di quelle.

Da Puessy in Corte li XXVIII Novembrij 1528.

Questa copia mandassemo com Monsignor de la Foresta Secretario di Monsignor Reverendissimo Cancellero destinato per Roma. Puoi essendo alla Corte havemo sollicitati li Signori del consiglio per la risposta et cossi de parlar a la Serenissima Madama, quale per esser indisposta ce fece dire che quanto volevamo riferirli dicessemo a Monsignore lo Thesorer Babo

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et cossi facemo et assai presto in nome di Sua Maesta ci rispose quelo haver inteso il tutto da Monsignor lo Gran Maestro quale insieme com gli attri ne parlerebeno al Re et ci farian risposta. E tandem ieri domandatti in Consiglio ci exponemo esser notto alla Maesta Serenissima la cita de Genova haver molti inclinati a Quela, et altri a la Maestà Cesarea, quali puoi che per adesso prevalevano a li devoti suoi causavano molti effetti contrarii a Quela per li quali non si veneva a quelle resoluzioni che gli pareva convenire anche essa, non preponendo noi altri excetto utile et honor per noi et nulla per Sua Maestà non inclinava a concederne quanto domandavamo et si extesemo in dire che per la libertà et haver Saona li mesi passati se gli erano fate grande offerte et che adesso essendosi ribellati se ne passamo sciuti, ove si persuadeva per sehanzelar ogni cossa dovessemo inclinar a qualche contributione et che non era vero che potessemo star neutrati, tenendo cossi il Signor Andrea Capitano del Imperatore com l'autorità et forze che tiene et valendosse dele nostre gente quel che gli piace contra sua Maestà. Gli risposemo che con buona venia la cita non essersé ribellata in ne la quale non era uomo ne pressidio per la peste, quando lo signor Andrea vi entrò excetto li suoi che l'habandorno, anzi che la cita per la devotion che portava a Sua Maesta havea tenuto lungamente grande munero di soldati a lue spese, li quali la peste havea morti, che quando loro fossero stati vivi non faria seguito lo desordine et che la Maesta Sua faceva bon indicio in persuadersi haverli de li amici assai alli quali et tutti insieme per non esser immutati di volontà pareva confidentemente poter render quel che récerchavamo. Et che se non se gli offerivano denari lo causava le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

grande spese successe dappoi cossi per la recuperatione de Saona como per fuggir lo periculo de l'opressione tentata ne si potevamo émmaginare che uno Re liberalissimo et richissimo dovesse risguardare ad una mizeria che per adesso le nostre puoche forse posson fare et che circa la neutralità si pensava posser computamente servare; attento che li nostri porti et paesi sarebbono sicuri ed aperti ad ogniuno de quali in ogni fuce occorrentiæ sua Maestà voler si poteva servati servandis; et per rispetto de la vicinità et de la natural affectione de la maggior parte si tenevamo certi che loro fossero quelli che più di alcuno altro ne dovessin ricevere comodità. Quanto al Signor Andrea gli resposemo che le forze sue erano totalmente separate dalle nostre, et che com quanto la sua authorità in la cita come citadono fusse grande per le sue buone parte che tutavolta come soldato dell. Emperatore non lusava ne usaria et che com effetto se troveria la cita governarsi neutralmente, et che di novo supplecaoamo a quelle a riparlare al Re et a ben considerar sopra questa résolutione, atendo che si come altre volti li havevamo detto, la cita per se stessa cognoscendo esser impari di forse com Sua Maesta, non resolvendosi altrimenti saria constretta com grande sua displicencia ad acettar de li partiti che gli sono offerti de quali é pregata da externé la qual quanto importasse la lasciavamo considerare a loro Signori prudentissimi. Et risposeno non voler altrimentè parlare al Re sapendo questa esser la sua volontà per adesso, de la quale dovessemo advertirne Vostre Signorie. Noi per esser qui sul fatto vedendo gli andamenti de la Corte li diremo quel ci ocorre a cio che le Signorie Vostre prudentissime possino puoi dagli quel censso li parira, pensiamo che non offerendo noi altro dè

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

più, Sua Maestà ce debba cossi intertenère inressoluti sino al bon tempo al quale si accomoderano secondo le ocorrentié del mondo più et mancho secondo li parira. Si mettono insieme denari com diligentia et per quanto intendemo harano tra qui e il mese di Marzo grossa sûma che cavano dalle decime e le taglié de le ville quatri cinque cento cinquanta millia et altre tanti pel quartero ordinario. Hauno récevatto novite d'Ingleterra che gli portato lo nepote de messer Joanni Joachino ducati quaranta sette mila de quali quel Re era debitore per la ratta sua di quel che concorre in nelle guerre d'Italia et secundo intendiamo li ambassatori di Venetia e di Milano instano che li presenti si voglia fare l'impresa di Milano et di costi, al che pare si porga orechie, et l'altro di mandorono denari a Monsignor de S. Polo per mantenere et acrescere l'exercito, vero è che secundo noi ci pare quasi impossibile che questo inverno per li tristitempi e penuria di viveri possano mandare ad effecto queste cosse, tuta volta le Signorie Vostre per la vicinita potrano meglio intendere ; et secundo li sucessi alla giornato provederano à casi loro, et la principale provisione saria di ben fortificare la cita.

Quando le Signorie Vostre non siano daltra opinione pensiamo essere in proposito si per manchare della speza quanto per altri rispetti per quello ci revocassero, non vêdendo chel nostro star qui possa molto accomodare, la qual licencia in tal cosa si sforzaremo torre cam più destreza et satisfacione si potrà.

Sono giorni quatro che doi ambassatori del Duca di Cheldres giunsero in Corte et hano resfituito at Re l'Ordine di S. Michel et volendo parlar alta volce li fu detto che parlassero basso.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

E statto detto anchora che l'Imperatore ha accordata la differentia che haveva col Re di Portugal de la scala de li Canossani di Malamo cum sborzare a S. M. Cesarea ducati quattrocento mila contanti,

Il Re d'Inghilterra per quanto si dice persevera in voler rescindere il matrimonio della moglia per via de justicia al che li popoli sono molto contrarii.

Il petito qual resideva ultimamenti qui per Savonesi l'altro giorno ritornò qui et secondo disse era venuto per dar conto di certi denari ch'el avea portati, quando peusavano di soccorrere Savona il qual puoi e tornato di la.

Questi Signori del Consiglio in nome del Re ci hano detto havere inteso che Vostre Signorie procedono contro Dominico del Ponte qual era ai suoi servicii in Savona et che vogliamo scriverli lo voglino tractare como si convene ad un servitore di S. M.

Li giorni passati cum questo expedissemo Joanetto de Garrexi Correro a V. S. li dessimo venti ducati del sole et ordinassemo a Messer Michele Justiniano che li ne desse trenta dal quale siamo avvisati che per aver persa la nostra lettera li diede solamenti ducati venti de quali si provide da V. Signorie per il che facimo advertiti che in nel suo pagamento li siano stati computati li vinti ducati che li ebbe da noi de quali le S. V. restano debitori in li nostri conti qui. A le quali non restandoci altro che dire in loro bona gratia si raccomandiamo.

Data in Parigi a li 10 Decembris M. D. XXVIII.

De V^re^ Ill^re^ Sig^rie^ Ambass^ri^ et Serv^ri^.

Gaspare Grimaldo e Benedetto Vivaldo.

Parigi 1528.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

DOCUMENTS EXTRAITS DE L'ARCHIVIO DI STATO DE FLORENCE

I

LETTRE DE COSME Ier DE MÉDICIS A DORIA

Sans date. — (Mais la lettre est sans aucun doute de janvier 1537.

Già harà inteso la S. V. lo inopinato caso e acerba morte dello Illmo e Ex.mo Sor Duca Alexandro : pero io non mi estendero in narrarglielo con questa altrimenti, fuggendo anchora volentieri la commemoratione di cosa che mi ha dato e darà perpetuo dolore e afflictione. Solo mi è parso convenire far intendere a V. S. Illma come da questa cità io so'stato electo capo di questo stato et dominio, persuadendomi che et anco le debba esser grato questo quanto le rarà stata acerba la perdita di tale Signore, al quale io non intendo di essere punto inferiore et di servitù et di devotione inverso la Muessà Cesarea, essendo stato per il passato coiunnctissimo con quella felice memoria, non solo di affinità, ma encora di voluntà. Peró prego V. S. Illma che come suo buon figliuolo non vogli mancare del suo aviso in Consiglio, secondo che alla giornata occorrerà ; di che io gli ne saro perpetuamente obligato etc...

(*Minute di lettere* del Duca Cosimo)

Filza Ia, a c. 53.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

II

LETTRES DE DORIA A COSME DE MÉDICIS

Illmo et Exmo S^r.

Me rincresce dover dar tal nova a V. Ex. ; pur havendola da un homo che si teneva in Ast, per esser avisato di quello faceva it S^r. Marchese del Vasto, come per la inclusa copia vederà[1], non ho voluto mancar di mandarla a V. Ex., a cio che resti avertita di tutto, si come faro in apresso di quello che più oltra s'intenderà. Piaccia a Dio che non li sia tanto male. Et a quella baso le mani. Da Genova, a XV di aprile a hore XV.

Di V. Ex. Servitor

1. (La lettre manque aux archives.) Andrea Doria.

(*Lettere dei Doria.*)

Filza n° 2834.

III

Illmo et Exmo. S^r.

Questa matina si è mandato a V. Ex. uno aviso tal quale si haveva del mal incontro havuto dal S^re. Marchese del Vasto con il campo de'Francesi. Pero è piaciuto a Dio, si come sperava, che il danno non sia stato tanto, perchè dippoi è sopragionto una lettera del prefato Sr Marchese, sottoscritta di sua mano, qual avisa brevemente come si era salvato in Ast con bona parte delle gente, ben che ferito in un genochio d'una archibusata, de la quale sperava restar presto libero, et remediar alle cose più importante, si come dice che avisaria poi più a longo. Tratanto mi è parso più necessario che V. Ex. sià aver-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tita di questo successo di manco danno che del primo aviso qual se gli è datto, che minaciava di molto pegio. Et cussi di tutto parmi si habia da render gratie a Dio, qual forsi ha permesso questo per resservar la vittoria magiore a Sua Maestà. Et a V. Ex. baso le mani. Da Genova, alli XV di aprile 1544.

Di V. Ex. servitor,
Andrea Doria.

(ibid.)

IV

Illmo et Exmo S^r.

Dal secretario di V. Ex. ho inteso quanto in suo nome mi ha refferto a bocca, et recep ta la lettera di Quella delli xvj[1] in risposta della mia delli xv sopra il primo aviso che si teneva del desastro successo in Piemonte. *Dippoi li saranno pervenute l'altre mie del medesimo giorno*, per le quale l'avisai come il Sr Marchese s'era retirato in Ast con bona parte della gente, con la quale, con la che va tuttavia raccogliendo, et con quella che fa fare di nuovo, si spera in Dio che il mal non passarà più innanti, nè fin qui Francesi hauno pero fatto altro progresso, *et, oltre li denari che de qui si sono provisti al prefato Sr Marchese*, suivano ancora *come in Milano, inteso questo infortunio, di subito spontaneamente hauno messo una impositione di cento millia ducati*, che habbino da servir per questo bisogno; di manera che si bastarà poter fare ostaculo ad inimici quando pensassero procedere più oltre. Per il che V. Ex.

1. L'on ne trouve pas la minute désignée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

puo stare con l'animo più quieto. *Quanto alla patente che V. Ex. ricerca* di questi Signori Governatori per poter levare cinquecento homini de l'isola di Corsica Quella soprà che loro non ne tengono alcuna cura, ma il governo di quella al tullo *spetta al Magnifico afficio di San Georgio*, al quale sarà in proposito che V. Ex. ne scrivi ; et lunedi proximo, che sarà giorno del dette Officio, se ben non fosse anche arrivata la lettera di V. Ex., non mancaro ricercar la detta patente. E' ben vero che ritrovandosi quella isola assai exaussa d'homini, et per li sospetti che soprastano dell'armata turchesca, non si potrebbe per avventura haverne cussi tutto il numero compitamente ; *la quale armata sono più de xij giorni che stava att'isole d'Heres con Gabiani, et tre nave carriche di munitione, ch'è pur indicio pensi tentare qualche imprese, ancorché fin qui se sia potuto intendere nessun dessigno suo;* nè mancàro già raccordare a V. Ex. che sarebbe forsi a proposito *che steste a veder un poco li andamenti delle cose prima* che intri in spesa di fanterie nè d'altro, benchè di tutto mi remetto sempre al suo parere :

Baso le moni a V. Ex. del favor et gratia che mi ha fatto delli xvj forzati per uso di queste galere, et dell'ordine dato che fussero consignati alla fragata ; et sono venuti in tempo motto accomodato per il bisigno che si ne tiene. Et a V. Ex. di novo baso le mani. Da Genova, alli xix di aprile, 1544.

Di V. Ex. servitor,

Andrea Doria.

(ibid.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

V

Illmo et Exmo S^r.

Grandissimo piacere ho presso con la letttera di V. Ex. delli xxiij [1] intendendo, fra l'altre opportune provisione, il soccorso delli 2 mila fanti destinati al Sr Marchese del Vasto, delli quali son certo si debba molto consolare, et sua Maestà restarne con infinita saiisfactione; et di qua si è provisto al Comissario, come V. Ex. ha ricercato.

Sua Maestà, come Quello haverà più a longo inteso, dimostra per lettere de' 21 non voler mancare di qualunque remedio à queste cose di qua, et già ha ordinato alcune provisione di denari, et fatto bonissimo animo al Sr Marchese. Et cussi spero in Dio che il tutto resterà presso ben assicutaro, et in apresso sua Maestà vittoriosa da ogni parte. Nè mi occorendo altro che dir in questa, à V. Ex. baso le mani. Da Genova, li xxix di aprile 1544.

Di V. Ex: servitor

Andrea Doria.

(ibid.)

VI

Illmo et Ecc^mo S^r mio.

Se la lettera che V. Ecc^za mi servire delli viiij^o del presente sopra il matrimo nio di Stefano D'Oria mio nipote, facendomi conoscere quanto sia grande il desiderio suo che si concludi con la sorella del Conte di San Secondo, per esser sua parente, mi fusse capitata più presto di qualche giorni, si sarebbe ha-

1. La minute ne peut pas se retrouver.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vuta qualche poco più di speranza di poterla compiacere che non si ha addesso: perciochè sendo arrivato in questa terra esso mio nipote, tento di maritarsi con la sorella del Marchese di Finale; et essendo l'uno et l'altra mei parenti, l'aiutai: talchè si è condutta la pratica a qualche termine, et essendo già molti giorni che trattano tra loro di concluderla et finirla in Riviera, io non ho da xv giorni in qua havuta altra nuova. Se si concluderà, non accade dir altro; caso che no, dal canto mio procurero che sià satisfatta l'Ecc^ra V., come sono obligato per la servitù che tengo seco; et di tutto La sarà avisata.

Intanto le do nuova che Gio: Andrea con sette deue mie galee et una di Bendinetto Sauli ha presso cinque fuste costeggiando la costa di Calabria, et con esso Lei me ne rallegro di tutto cuore, certificandomi ch'Ella, come patrona ch'è di tutte le cose mie, se ne rallegrerà, alla quale bascio le mani, pregandole ogni felicità et contento. Di Genova, il di xviij di giugno MDLVI (1556.)

Di V. Ecc^ra.

servitor,
Andrea De Oria.

(ibid.)

VII

Illmo et Ecc^mo S^r mio.

La perdita del forte con tanti huomini militari ha apportato a me cosi fatto dispiacere et cordoglio che m'ha causata una pericolosa malatthia, nè anchora ne son libero. Lodato sia Iddio di tutto, a cui piace cosi, forse a migliore fine di quello che noi sappiàmo immaginare.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quanto tocca al congiungere delle galee di V. Ex. con l'altre, sendo mancata la occasione per la quale Sua Maestà lo desiderava. mi rimetto a Lei. Ho bene ordinato che cosi quelle di Spagna come l'altre che sono partite di qua vadino in ogni modo a trovare Gio. Andrea poichè sono tanto innanzi che là non le mancherà occasione di servire. Questo e quanto mi occore dire per riposta della gratissima lettera di V. E. di iiij del presente. Col che basciandole le mani prego Iddio che Le conceda la salute et felicità che desidera. Di Genova li xiiij di settembre. MDLX.

Di V. E.

servitor,
Andrea De Oria.

(ibid.)

VIII

LETTRE DE DORIA AU MARQUIS DEL GUASTO

Copia d'una lettera di Andrea Doria al Marchese del Guasto a Napoli, di Genova delli ij di febbraio 1528.

« Avanti hieri hebbi la lettera di V. S. dè vy del passabo, et il discorso che con essa mi ha facto mi ha tanto satisfacto che pure hieri con une ispaccio che io feci per Corte, ne mandai copia a Sua Maestà. Et in verità la S. V. non potria haver meglio provisto quello che insino a horà è successo et succederà per l'advenire, non pigliandoci dentro altra expeditione. Io ho ricordato il bisogno a Sua Maestà, et ne ho sollecitato quelli Signori. Non so più che farci, salvo rimettermi sempre a loro prudentie et deliberationi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Di qua il signor Antonio di Leyva istà, si pùo dire, sempre al solito. Piene gente per poter guardare Milano et la Lombardia; ma non si ha da promettere di lui maggiori effecti, trovandosi patir tanto di vettovaglie, che sono quelle che si ha da far più stima. Quanto al danaio, da nessun'altra cosa esso haveria possuto ricevere maggior fomento et favore come da mandare quello exercito alla volta di Ioschana o Lombardia, che sendo adesso istà rinchiuso, in tal caso si saria potuto allargare et fare qualche faccenda senza molto contrasto de'nimici. Cosi piacessi a Dio che adesso ancora se incamminasse detto exercito ad questa volta, chè sarià adesso el tempo. Ma, essendosi di por inteso la revolutione dell'Aquilla, non so che forma se li havera: son ben certo che V. S. non manchee *pro posse* ricordare dal canto suo quello provisioni che conoscerà al servitio di Sua Maestà meglio che io non saprei desiderare, et questo rispetto solo basta a farmi sperare quello che sanza lei reputerei sempre dubioso.

El Conte Santo Polo si truova in Alexandria con qualche massa di gente, la quale ogni giorno multiplicando, essendo il disegno dè nimici di restare talmente superiori alle forze di Sua Maestà che hora sono in Lombardia, che basta loro l'animo a questo primo tempo buono fare la impresa di Milano, et anche di questa città, persuadendoseli facile per il mancamento delle vectovaglie che si ha. Sopro la qual cosa V. S. sappià che ne ho molti giorni sono advisato lo Illmo Principe d'Oranges, perchè di Sicilia o di costà ordinasse ne venise qualche provisione, et similmente alla Cesarea Maestà, perchè mi mandassi dal canto di Spagna, dove intendo ne sta conveniente copia, nè tacendogli la importanza. Infino a qui nulla è

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

comparso. Ringratio quanti posso la S. V. del disegno che gli è piaciuto mandarmi et della riputatione et giudicio che mi attribuisce ; del quale, oltre che io ne sia povero in tutte le provisioni ne sono particularmente in questa. Nella quale quando m'occorresse pensamento haverei apertamente ricorso da V. S., come prontissimo di obedirla et satisfarle del parer mio secondo la mi ricercherà, faccendogli una conclusione dalla quale, al mio poco juditio, depende ogni resto, civè ogni spesa che in fortificare impero V. S. sia per fare, attenta la qualità del luogo. Il quale, prosperando le cose della Maestà Cesarea (come si ha da essere certo), non bisogna grande forteza ; et in opposito saria che fare assai ad volere guardare fuora di tutto il resto. Et se pure havessi da spendergli qualche cosa, gli farei una forteza di quella capacità che mi paressi dalla banda di Santa Margherita; perchè, restando contigua con Ischia, V. S. potrebbe trare da quel canto tutte le gente che ella volessi, et in tal caso vorrei fortificare la terra di mura più presto che ella ne fussi sanza. Pure mi rimettero alla sapientia di V. S. Alla quale etc.

(R. Archivio di Stato in Firenze. *Carte Strozziane* Filza: 258).

IX

Illmo et Ecc^{mo} Sig^{r}.

Al Duca Cosimo de' Medici

Havendo considerato importar essai più e al servitio del Imperatore et utilità de' Christiani spogliar il Draguto di questo luogo de Africa prima che habbi tempo di ridurlo con arte a maggior fortezza de quella che tiene per natura, qual non è poca, essendo da una piccola parte in fuori tuta circondata dal

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mare: che seguirlo lui fugitivo, incerti di doverlo ricontrare si siamo posti a l'impresa, come già V. Ecc^a. doveva haver inteso, batuto in parte quella poca cortina di muro che non è cinta dal mare, consumata una gran quantità di polvera et di balle, havendo ritrovati quel muro di maggior gossezza et durezza di quello che si puoteva credere, e che da più persone state nel luogo era stato rifferto. E bisognando proceder a batter il castello che si contiene con la già fatta batteria, et che gagliardamente la deffende, al che bisogna una grossa provisione et di polvere et di balle, et tale che per mancamento non si habbi da dar tempo à nemici di puotersi riparare, ma continouarla fin che la si giudichi abbastanza; supplica l'Ecc^a. Vostra si contenti farmi gratia, considerata l'importanza di questa impresa, accommodarla di quella maggior di polvera e balle che sia possibile, e con tutta celerità, accio non s'habbi per diffetto di provisione a perder una cosi utile et honorata vittoria. Et io prometto all' Ecc^a Vostra che ogni cosa poi serà o restituita o molto ben satisfata. Et perchè mi rendo certissémo che, considerato di quanta importanza sia questa impresa, la non manchera a tutto quello che sia possibille, non le faro maggior instanza, eccetto che la pregaro si degni mandar con tutta prestez la alligata a Messer Adamo Centurione, al quale ordino che non manchi con tutta diligenza riccoglier più somma che pùo di dette munitioni, non possendo sapere quale debba esser il consumo. Baccio le mani de l'Ecc^a. Vostra, et prego Vostro Signore le doni quella più felice fortuna che la desidera.

Dalla spiaggia de Africa li 22 di luglio 1550.

Di V. Ecc^a. servitor,

Andrea De Oria.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

X

Au Même

Illmo et Ecc^mo Sign^r mio.

Si come io osservo e riverisco l'Ecc^a. Vostra con tutto l'affetto dell' animo mio come principalissimo signor di me et di tutta casa mia, cosi mi pare di poter in ogni occorrenza promettermi dalla bontà sua ogni aiuto et favore per mantenimento et conservatione massimamente della reputatione di questa casa. Pero non si maravigliarà se in questo suo viaggio di Roma ancora (il quale voglia Iddio che sia con somma felicità sua) ho designato di valermi del suo favore, et se forse troppo liberamente glie lo ricerco per questa semplice lettera. A' di passati riducendo io a memoria a Sua Santità come per la servitù mia di molti anni Papa Clemente di santa memoria mi fece gratia di cercare un Cardinal nella Casa D'Oria, il quale, dopo esser vivuto molti anni, honorata et santamente si morì; et mi restava gran desiderio che simil dignità perpetuasse in questa famiglia, et di vedergliela prima che piacesse a N. S. disponere di me; et che essendo tanto devoto della Santità Sua come fui di quella di Papa Clemente, havevo ardire di Supplicarla che fusse servita di aver memoria nella promotione de 'Cardinali del R^do. Gio. Battista D'Oria suo referendario e già Presidente in Romagna, persona di raro essemplo et veramente degna di pervenire à simil grado, et fecci anco instanza a Mons. Illmo Borromeo et ad altri R^mi Cardinali che per me volessero intercedere in questo caso con l'autorità et favor loro. Et per la riposta che ne hebbi potei conoscere

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

che tutti havevano buona volontà, et particolarmente l'haveva Sua Beatitudine per i gran meriti del Referendario. Hora, per non mancare in alcuna cosa, a lui che amo come figlio, et al desiderio mio che è di vederlo in quella dignità, ho voluto supplicar l'Eccª Vostra, si come la supplico quanto più efficacemente posso, che si degni, par farmi il maggior favore che io desideri, di raccomandarlo presenzialmente a S. Sanctità, et pregar il Rmo Borromeo che l'habbi in particolar protettione per ricordarlo a S. Beatitudine quando sarà tempo; perchè se avverrà ch'egli sia eletto Cardinale, V. Eccª, potrà in ogni tempo promettersi di lui quel medesimo che potrebbe di qual si voglia suo affettionatissimo, et si obligherà tutta questa famiglia, anzi tulla questà città in perpetuo, et l'opra sua sarà stata spesa per persona molto benemerita et catholica: chè se fusse altramente io non sarei intrato in questa pratica. Et quando pur a Dio non piaccia ch'io habbi tanta satisfattione, io non manchero con tutti i miei di havere a V. Eccª. il medesimo obligo che aveirei se per mezo suo ne riuscisse l'effetto; posci che non mi sarà di picciolo favore che innanzi la Santitià di N. S., V. Eccª, dimostri avere di cio il medesimo desiderio che ho io. Et rimettendo il resto aila bontà sua, non saro più esteso che in pregarle di nuova felice vaggio et felicissima et lunghissima vita. Di Genova, li viij di novembre, M D L X (1560.)

Di V. Eccª. servitor,

Andrea Doria.

Le due lettere al Duca Cosimo dè Medici sono estratte della Filza Nº 2834.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Pages

Notice sur les sources. VII

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Doria (1466). — Son enfance et sa jeunesse. — État politique de Gênes au moment où Doria peut y jouer un rôle. — État de l'Italie. — André Doria part à dix-huit ans pour Rome (1484). 1

CHAPITRE II

André Doria devient condottiere et se rend à Rome, à Urbin, à Naples. — Il défend les Princes Aragonais contre la France. — Il prend du service sous Jean de la Rovère, préfet de Rome, contre Gonzalve de Cordoue. — Il défend Sinigaglia contre César Borgia. — Il combat en Corse pour Gênes. 12

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE III

Pages

André Doria contribue à chasser les Français de Gênes (1512). — Il devient Capitaine de la flotte et poursuit les corsaires turcs sur mer. — André Doria passe au service de la France. 32

CHAPITRE IV

André Doria trempe dans l'assassinat de Lucien Grimaldi, seigneur de Monaco. — Il secourt Marseille assiégée par Bourbon. — Il passe au service de Clément VII. — Il se remet aux gages de la France (1527). — Il prent part au siège de Naples. 46

CHAPITRE V

L'année 1528. — André Doria pendant le siège de Naples passe à Charles-Quint. — Gênes est enlevée à l'influence française. — Jugement sur la conduite de Doria. . . . 75

CHAPITRE VI

Les réformes intérieures à Gênes en 1528. — Le comte de Saint-Pol est repoussé. — Trivulce se rend. — André Doria recouvre Savone. — Réception de Charles-Quint par André Doria. — Description du Palais Doria. 114

CHAPITRE VII

Lutte contre les lieutenants de Khaïr-Eddin Barberousse. — Le demi-succès de Cherchell. — Prise de Coron. — Coron ravitaillé. — Rôle de Kaïr-Eddin qui prend Tunis. — L'expédition contre Tunis. — Rôle de Doria (1536). . . 141

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE VIII

Pages

André Doria lutte contre la France (1536). — Il sauve Gênes. — Il se lie avec Cosme Ier, nouveau duc de Florence. — Il assiste à l'entrevue d'Aigues-Mortes. — Il trompe les Vénitiens et échoue à Prevezza (1538). — Prise du corsaire Dragut (1540). 158

CHAPITRE IX

Rôle de Doria dans l'Expédition d'Alger (1541). 188

CHAPITRE X

Doria fait secourir Perpignan (1542). — Il organise un vrai système de transports au service de l'Empereur. — Il aide à dégager Nice (1543). — Il déconseille la bataille de Cérisoles (1544). — Son activité au lendemain de la défaite essuyée par les Impériaux. 202

CHAPITRE XI

Causes de la Conjuration de Fiesque. — Noblesse, origine, portrait de Fiesque. — Alliances obtenues par Fiesque. — Ses préparatifs. 213

CHAPITRE XII

La Conjuration. — Mort de Gianettino Doria. — Fuite d'André Doria. — Mort de Fiesque. — Cruauté d'André Doria. — Le siège de Montobbio. — André Doria obtient de Charles-Quint de nouveaux fiefs appartenant à la famille Fiesque. 242

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XIII

Pages

Intrigues de Figueroa pour obtenir qu'on relève le Castelletto et qu'on y mette une garnison espagnole. — André Doria accepte puis s'y refuse. 262

CHAPITRE XIV

Rôle de Doria dans la répression des Napolitains révoltés contre l'Inquisition. — Rôle de Doria dans le meurtre de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. . . 270

CHAPITRE XV

Complot d'Ottobon et de Cornélius Fiesque. — Conspiration de Jules Cibo contre l'autorité d'André Doria (1548). . . 279

CHAPITRE XVI

Les Espagnols réclament de nouveau l'érection du Castelletto dans Gênes. — Doria propose de différer la construction de la forteresse jusqu'au voyage du prince Philippe. — Réforme du gouvernement. — Complot contre la liberté de Gênes, formé par les Espagnols. — Réception somptueuse de Philippe. — La forteresse n'est pas établie. . . . 294

CHAPITRE XVI *bis*

André Doria lutte contre le corsaire Dragut. — Prise du fort d'Africa. — Dragut échappe à André Doria à l'île Djerbe. — André Doria perd des galères à Ponza. — Il délivre Orbitello. 312

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CHAPITRE XVII

Pages

André Doria en Corse. — Prise de san Fiorenzo. — Prise de Corte (1553-1555). 325

CHAPITRE XVIII

Abdication de Charles-Quint. — Lutte de Paul IV et de Philippe II. — Rôle de Doria dans la lutte. — Mort de Charles-Quint. — Mort de Henri II. — Lutte contre les barbaresques. — Entreprise de Tripoli. — Mort de Doria (1560). 338

CONCLUSION 357

APPENDICE

Documents inédits relatifs à l'histoire d'André Doria. . . . 363

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

MAISON QUANTIN

Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

ARCHÉOLOGIE ARTISTIQUE.

LA

RENAISSANCE EN FRANCE

Par Léon PALUSTRE

Directeur de la Société française d'archéologie.

Illustrations sous la direction d'Eugène Sadoux.

Cet ouvrage, d'une importance exceptionnelle, paraît en livraisons.

Chaque livraison de format in-folio cavalier, mesurant 32 sur 45 centimètres, contient 4 à 5 grandes planches hors texte et 20 à 30 planches dans le texte. Toutes ces planches sont gravées à l'eau-forte et celles dans le texte sont imprimées directement sur le papier de l'ouvrage, et non sur chine encollé après tirage. Cette difficulté vaincue donne un grand prix à ces volumes, dont la partie typographique est traitée avec le plus beau luxe. Les en-têtes, culs-de-lampe et lettres ornées reproduisent des motifs empruntés aux monuments décrits dans le corps de l'ouvrage.

Chaque livraison, texte sur beau vélin, comprenant les eaux-fortes dans le texte, et planches hors texte sur hollande, se vent séparément. 25 fr.

Tirage d'amateur, avec 2 états de planches hors texte et eaux-fortes du texte tirées à part sur japon.
- Nos 1 à 20, texte sur whatman. . . 60 fr.
- Nos 21 à 40, texte sur chine. . . . 60 fr.
- Nos 41 à 100, texte sur hollande. . . 50 fr.

Les dix premières livraisons faisant un tout complet et indépendant, sous le titre

LA RENAISSANCE DANS LE NORD DE LA FRANCE

sont réunies en deux magnifiques volumes formant ensemble 600 pages et comprenant plus de 200 gravures.

Prix des deux volumes, brochés, avec couverture tirée en rouge et noir. . . 250 fr.
— — — cartonnés, avec riches fers artistiques. . . . . 275 fr.

(Les dix livraisons formant ces 2 volumes continuent à se vendre séparément.)

Les livraisons XI, XII, XIII, XIV et XV en cours de publication formeront le troisième volume consacré à

LA RENAISSANCE DANS L'OUEST DE LA FRANCE

PUBLICATION ARTISTIQUE

L'ILIADE D'HOMÈRE

Illustration de Henri MOTTE

Un beau volume in-4° carré, imprimé sur papier vélin et illustré de 24 grandes compositions reproduites en héliogravure et en couleur. Traduction de M. Pessonneaux. Broché. . . . . 40 fr.

50 ex. sur hollande, numérotés, avec deux états des planches. . 80 fr.

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN